

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

La Quatrième Main

John Irving

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

John
IRVING

La quatrième
main

La quatrième main.

John Irving

Titre original : The Fourth Hand.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Kamoun

Éditeur original : Random House, New York.

ISBN : 2.7441.6061.X

Copyright : original : 2001, Garp Enterprises, Ltd.

Copyright : Éditions du Seuil, avril 2002, pour la traduction française.

Adaptation : Petula Von Chase

Pour Richard Gladstein et Lasse Hallström.

"... Une personne qui est à la recherche de quelque chose ne voyage pas vite."

Le réparateur de téléphone, dans *Stuart Little* de E. B. White

1 : Le type au lion.

Figurez-vous un homme qui s'apprête à vivre un événement éclair, la perte de sa main gauche, bien avant d'avoir atteint la quarantaine.

À l'école, c'était un élève prometteur, un enfant droit et sympathique, sans être follement original. Les camarades qui se rappelaient encore le futur récipiendaire de la main tel qu'il était dans les petites classes ne l'auraient jamais décrit comme audacieux. Plus tard, au lycée, malgré ses succès auprès des filles, il fit rarement preuve de hardiesse, de témérité jamais. Beau sans conteste, son atout majeur aux dires de ses anciennes petites amies, c'est qu'il se rangeait toujours à leur avis.

À l'université, personne ne lui aurait prédit qu'il allait devenir célèbre. "Il était si peu entreprenant", disait l'une de ses anciennes conquêtes.

Quant à une autre jeune personne qui l'avait brièvement fréquenté en fin d'études, elle allait dans le même sens avec cette formule : "Il n'avait pas l'assurance de quelqu'un qui se destine à faire quelque chose de sa vie."

Il arborait en permanence le sourire déconcertant de celui qui aurait la certitude de vous avoir déjà rencontré quelque part, mais serait bien en peine de se rappeler dans quelles circonstances... à un enterrement, dans un bordel ? Ces spéculations expliquaient peut-être pourquoi le chagrin le disputait à l'embarras dans son sourire désarçonnant.

Il avait eu une liaison avec sa directrice de thèse, qu'il faille y voir la cause ou la conséquence de sa désorientation dans le troisième cycle de ses études. Ce professeur, divorcée avec une grande fille, allait déclarer : "Impossible de se fier à un garçon aussi beau. Par ailleurs, c'était le type même de l'étudiant qui peut mieux faire, son cas n'était pas aussi désespéré qu'on l'aurait cru au départ. On avait envie de l'aider, on avait envie de le faire évoluer. Et surtout, on avait envie de coucher avec lui."

Ce disant, il passait dans les yeux de la dame une lueur inconnue jusque-là, fugace comme un changement de ciel à la tombée du jour, fulgurante comme un rayon ignorant des distances. Tout en remarquant sa "fragilité devant le mépris qu'on pouvait lui témoigner", elle soulignait "combien c'était touchant".

Mais cette décision de subir une greffe de la main ? Ne faut-il pas tenir de l'aventurier ou de l'idéaliste pour courir les risques qu'une

telle opération comporte ?

Aucune personne de sa connaissance ne l'aurait jamais défini en ces termes, et pourtant, idéaliste, il avait dû l'être, en son temps. Dans son enfance, sans doute, il avait eu sa part de rêves; et s'il avait gardé par-devers lui ses buts dans la vie, il s'en était pourtant fixé.

Pour sa directrice de thèse, qui assumait volontiers le rôle de psychologue-expert, le fait qu'il ait perdu ses parents pendant ses études devait avoir joué un rôle important dans sa vie. Toutefois, ceux-ci l'avaient mis à l'abri du besoin de sorte que leur mort ne lui posait au moins aucun problème financier. Il aurait pu fréquenter l'université jusqu'à ce qu'il y obtienne une chaire ou rester étudiant à vie. Pourtant, quoiqu'il ait toujours réussi dans ses études, il ne frappait pas ses professeurs par sa motivation : ennemi de l'initiative personnelle, il était l'homme de l'occasion.

Autant dire qu'il présentait toutes les caractéristiques de celui qui va s'accommoder de la perte de sa main en s'adaptant de son mieux au handicap que cela entraîne. En somme, ses amis et connaissances auraient vu en lui l'homme qui se résignerait à n'avoir qu'une main.

Aussi bien, il était journaliste de télévision : est-ce un métier qui requiert l'usage de ses deux mains ?

Lui jugeait cependant qu'une main toute neuve était ce qu'il lui fallait, non sans envisager d'emblée les complications médicales consécutives à la greffe. Ce qu'il ne voyait pas, en revanche, expliquait sa vie peu fertile en expériences : il n'avait pas assez d'imagination pour entretenir l'idée perturbante que cette main de rechange ne serait pas tout à fait à lui, dans la simple mesure où elle aurait commencé par être à un autre.

Comme il était approprié qu'il soit journaliste de télévision ! C'est dans son ensemble une gent futée, à l'esprit rapide, capable d'aller droit au but. On bat le fer tant qu'il est chaud, à la télévision. Et de même, celui qui décide de se faire greffer une main n'est guère homme à tergiverser.

Quoi qu'il en soit, Patrick Wallingford, c'était son nom, aurait volontiers troqué sa célébrité contre une main de rechange. Au moment de l'accident, il était en pleine ascension dans le journalisme télévisuel, et il avait déjà travaillé pour deux des trois grandes chaînes, tout en déplorant chroniquement l'incidence fâcheuse de l'Audimat sur l'information. Combien de fois avait-il vu un directeur de l'information, plus familier des toilettes des hommes que de la salle de direction, prendre une décision "commerciale" qui compromettait un reportage d'actualités ? Il estimait d'ailleurs que les rédacteurs en chef avaient abdiqué en faveur des experts en marketing.

Pour tout dire, il considérait que les profits escomptés par les

chaînes de leur section "informations" étaient en train de tuer l'information. Pourquoi vouloir que les reportages d'actualités rapportent autant que ce que les chaînes nommaient le "divertissement" ? Pourquoi soumettre la section "informations" aux mêmes contraintes de rentabilité ? L'information, ce n'était pas ce qui se passait à Hollywood ; ce n'étaient pas non plus les Championnats du Monde de football ou le Super Bowl. L'information, c'est-à-dire aux yeux de Patrick Wallingford, l'information véritable, les reportages approfondis, ne devait pas entrer en compétition avec les comédies et les prétendues "dramatiques".

Il travaillait encore pour l'une de ces chaînes de premier plan lors de la chute du mur de Berlin, en 1989. Se trouver en Allemagne pour couvrir cet événement historique l'enthousiasmait, sauf que les reportages qu'il envoyait étaient soumis à des coupes claires, il arrivait parfois qu'on en coupât la moitié. Un directeur lui avait d'ailleurs dit : " L'info de politique étrangère, ça vaut de la merde."

Lorsque la chaîne se mit en effet à fermer ses bureaux à l'étranger, Patrick fit la démarche d'autres journalistes de télévision avant lui, il alla travailler pour une chaîne d'information ; ce n'était pas une chaîne d'une grande qualité, du moins diffusait-elle des actualités internationales vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Avait-il la naïveté de se figurer qu'une chaîne d'informations n'aurait pas l'oeil rivé à l'Audimat ? On y était au contraire avide de sonder les taux d'écoute, pour suivre à la minute près les fluctuations de l'attention du spectateur.

Pourtant, parmi ses confrères des médias, il s'était fait un consensus circonspect pour le destiner au poste de présentateur de journal. Beau, il l'était sans conteste, on l'a dit. Son visage aux traits bien dessinés convenait idéalement à la télévision ; et puis, l'homme avait fait sa part des reportages de terrain. Assez cocassement, au registre du prix à payer, son métier lui avait valu l'inimitié de sa femme.

C'était son ex-femme à présent. Lui accusait les déplacements, mais elle incriminait ses relations extraconjugales, et, à la vérité, il était enclin aux "brèves rencontres" et le demeurerait, dans la mère patrie comme en terre étrangère.

Immédiatement avant son accident, on lui avait intenté un procès en paternité. La dame avait été déboutée, les tests d'ADN se révélant négatifs ; mais l'allégation avait suffi à aggraver la rancœur de l'épouse. Car, circonstance aggravante à l'infidélité de celui qui était encore son mari à l'époque, il lui refusait fermement les enfants qu'elle souhaitait depuis longtemps, alléguant là aussi l'inconvénient des déplacements.

Marilyn Wallingford, c'était son nom, se plaisait à dire qu'il

était bien dommage que son ex-mari n'eût perdu que sa main gauche. Pour sa part, elle s'était remariée sans délai, fait engrosser, avait eu un enfant, après quoi elle avait de nouveau divorcé. Elle ajoutait que les douleurs de l'accouchement, malgré sa longue attente du bonheur d'être mère, étaient bien pires que celles qu'il avait connues en perdant sa main gauche.

Patrick Wallingford n'avait rien du coléreux ; au contraire, son humeur égale faisait partie de lui au même titre que son physique de play-boy. Et pourtant cette douleur lors de la perte de sa main était ce à quoi il tenait le plus farouchement. Il était furieux d'entendre son ex-femme la banaliser en la déclarant inférieure à celle qu'elle avait pu éprouver, elle qui "n'avait fait qu'accoucher", comme il se plaisait pour sa part à le répéter.

Au reste, il lui arrivait aussi de perdre son calme lorsque son ex-épouse le stigmatisait comme un homme à femmes invétéré. Selon lui, il ne "tombait" jamais les femmes ; il ne les séduisait pas, il se laissait séduire par elles. Il ne les sollicitait jamais, c'étaient elles qui s'en chargeaient. Il était, en garçon, l'équivalent des filles qui ne "savent pas dire non", expliquait son ex-femme en appuyant sur le mot "garçon", car quoiqu'il allât sur ses trente ans au moment de leur divorce, elle le considérait comme un garçon à vie.

Le fauteuil de présentateur, auquel il semblait destiné, lui échappait encore. L'accident avait compromis son avenir télévisuel. Un directeur alléguait le "facteur sensibilité" : quel téléspectateur a envie de voir son journal du matin ou du soir présenté par un malchanceux notoire, qui s'est fait bouffer la main par un lion affamé ? L'événement avait duré moins de trente secondes, le reportage dans son entier durait trois minutes, mais il suffisait d'avoir un téléviseur pour y assister : quinze jours durant, les écrans du monde entier l'avaient passé et repassé.

Wallingford se trouvait alors en Inde. La chaîne d'informations, que son coupable penchant pour le catastrophique avait fait surnommer "Canal Plus de Désastres" et "Calamitel" par les snobs de l'élite des médias, l'avait envoyé sur le site d'un cirque indien dans le Gujerat. (Aucune chaîne douée de bon sens n'aurait envoyé un reporter de terrain depuis New York jusqu'en Inde pour couvrir un cirque.)

Le Grand Ganesh se produisait à Junagadh lorsqu'une des trapézistes, une jeune femme, était tombée. C'était, en argot du cirque, une "voltigeuse", réputée pour exécuter ses acrobaties sans filet. Et si sa chute de vingt-cinq mètres ne l'avait pas tuée, c'était parce que son mari et entraîneur s'était précipité pour l'amortir, trouvant la mort lui-même sous le choc du corps en piqué.

Aussitôt, le gouvernement indien avait interdit les acrobaties

sans filet, et le Grand Ganesh, entre autres petits cirques, protestait contre cette mesure. Pendant des années, un certain ministre, farouche ami des bêtes, avait tenté de proscrire les numéros d'animaux, ce qui expliquait la susceptibilité des cirques vis-à-vis de toute ingérence de l'État dans leurs affaires. En outre, comme l'avait expliqué un Monsieur Loyal au bord de la crise de nerfs devant la caméra de Patrick Wallingford, si le public se bousculait aux matinées et aux soirées, c'était précisément parce que les acrobates travaillaient sans filet.

Pour sa part, Wallingford avait remarqué que les filets étaient de toute façon en triste état. Depuis son poste, au sol, sur la terre battue qui tenait lieu de "planches", il avait vu là-haut les accrocs du maillage élimé. On aurait dit une gigantesque toile d'araignée lacérée par un oiseau affolé. Il était douteux qu'une telle épave pût amortir la chute d'un enfant, et plus douteux encore celle d'un adulte.

Les artistes étaient d'ailleurs souvent des enfants, des filles pour la plupart, que leurs parents avaient vendus à des cirques dans l'espoir de leur assurer une vie meilleure, c'est-à-dire moins dangereuse. Les risques étaient pourtant considérables, au Grand Ganesh. Le Monsieur Loyal au bord de la crise de nerfs avait dit vrai : le public se bousculait sous le chapiteau dans l'espoir de voir des accidents se produire. Bien souvent, les victimes de ces accidents étaient des enfants. C'étaient des artistes de talent, de bons petits athlètes, mais, faute d'entraînement sérieux, des amateurs.

La raison pour laquelle la plupart de ces enfants étaient des filles avait de quoi susciter la curiosité d'un bon journaliste. Or Wallingford, qu'on acceptât ou non le portrait qu'en faisait son ex-femme, était un bon journaliste. Son intelligence tenait essentiellement à ses capacités d'observation, et la télévision lui avait appris l'importance d'anticiper l'événement qui va mal tourner.

C'était cette précipitation vers l'événement qui faisait tout le génie et la faiblesse de la télévision, menée par des crises et non par des causes. Ce qui désolait le plus Patrick Wallingford dans la couverture que lui demandait sa chaîne d'information, c'est qu'il n'était pas rare qu'on passât, parfois délibérément, à côté d'un sujet plus important. Ainsi, la majorité des enfants de cirque étaient des filles à qui leurs parents voulaient épargner de se prostituer ; au pire, les garçons qu'on ne vendrait pas à un cirque deviendraient mendiants, ou mourraient de faim.

Seulement tel n'était pas le sujet qu'on l'avait envoyé couvrir en Inde. Une jeune trapéziste avait dégringolé d'une hauteur de vingt-cinq mètres dans les bras de son mari qui était mort en amortissant sa chute. Le gouvernement indien avait pris des mesures, contre lesquelles tous les cirques de l'Inde s'insurgeaient, et la jeune veuve

elle-même, qui n'avait dû son salut qu'à feu son époux, s'était jointe au concert de protestations.

Wallingford était allé l'interviewer à l'hôpital où elle se remettait d'une fracture de la hanche, ainsi que de lésions indéterminées de la rate. Tout l'intérêt de la voltige, c'était l'absence de filet, lui expliqua-t-elle. Certes, elle allait pleurer son mari défunt, mais enfin il était acrobate lui-même ; il était tombé lui aussi en son temps, et il avait survécu à la chute. Encore que..., laissait entendre la veuve, il se pouvait bien qu'il n'ait pas réchappé de sa première erreur, en dépit des apparences : le fait qu'elle l'ait tué en tombant sur lui était peut-être la conclusion véritable de l'épisode précédent, jusque-là inachevé.

Eh bien, voilà qui est intéressant, songeait Wallingford, mais son rédacteur en chef, que tout le monde tenait en piètre estime, trouva l'interview décevante, et à New York, toute la salle de rédaction jugea la veuve "trop calme" ; les victimes de catastrophe, on les préférait hystériques.

La convalescente avait également déclaré que son mari se trouvait à présent "dans les bras de sa déesse-patronne", formule qui donnait à penser. Elle entendait par là que son mari était un adorateur de Durga, la déesse de la destruction. La plupart des trapézistes croyaient en Durga, que l'on a coutume de représenter avec dix bras "pour vous intercepter et vous retenir si jamais vous tombez", avait-elle expliqué.

Décidément bien intéressant, avait songé Wallingford. Mais à New York, la rédaction en avait jugé autrement : on en avait "ras le bol" de la religion. Le rédacteur en chef de Patrick lui avait expliqué qu'on avait montré trop de reportages sur la religion, ces derniers temps. Quel connard ! se dit Patrick. Circonstance aggravante, l'homme se nommait Conrad.

Il l'avait renvoyé au Grand Ganesh, pour qu'il en ramène un "supplément de couleur locale", estimant en outre que le Monsieur Loyal se montrerait plus virulent que la trapéziste.

Patrick protesta : les enfants de la balle feraient un meilleur sujet. Mais apparemment, à New York, on en avait aussi "ras le bol" des enfants.

- Tu vas me refaire quelque chose sur le chef de piste, avait enjoint Conrad à Patrick.

Dans leur cage, les lions, qui avaient également fourni l'arrière-plan de la précédente interview, s'agitaient et grognaient comme par solidarité avec le chef de piste sur les nerfs. En argot de télévision, le reportage que Wallingford allait envoyer serait la "page de fin" du journal, celle qui clôturerait. Et le clou n'en serait que meilleur si les lions rugissaient assez fort.

L'interview tombait un jour de distribution de viande, et les musulmans qui la livraient tardaient à venir. Ils s'étaient laissé intimider par le camion de la télévision ainsi que par le cameraman et l'ingénieur du son qui était une femme, bref, toute la logistique audiovisuelle. Ce déploiement de technologie insolite les avait figés sur place, mais pas autant que l'ingénieuse du son.

C'était une grande blonde, moulée dans ses jeans, avec, attributs masculins aux yeux des livreurs musulmans, une paire d'écouteurs sur la tête et, passé dans sa ceinture, tout un assortiment d'accessoires et outils, pinces, câbles, tenailles pour ceux-ci, ainsi qu'un objet qui devait être un testeur de piles. Ajoutons qu'elle ne portait pas de soutien-gorge sous son t-shirt.

Wallingford savait qu'elle était allemande parce qu'il avait couché avec elle la nuit précédente. Elle lui avait raconté son premier voyage à Goa, où elle était venue en vacances jeune fille, avec une autre Allemande, et où elles avaient décidé que l'Inde était le seul pays où vivre.

Sa camarade, tombée malade, était rentrée chez elle. Quant à Monika, "Monika avec un k", lui avait-elle précisé, elle avait trouvé moyen de rester en Inde.

- Un ingénieur du son, ça peut vivre n'importe où, lui avait-elle déclaré, pourvu qu'il y ait du son.

- Tu devrais essayer New York, ça te plairait peut-être, lui avait-il lancé. Ça manque pas de son, et en plus l'eau est potable.

Sur quoi, il avait ajouté sans réfléchir :

- Et les Allemandes y sont très recherchées, en ce moment.

- Pourquoi "en ce moment" ? avait-elle demandé.

La réflexion oiseuse de Patrick Wallingford était symptomatique des ennuis dans lesquels il se fourrait avec les femmes. Cette manie de leur tenir des propos oiseux n'était pas sans rapport avec sa manière de céder à leurs avances. Il n'avait aucune arrière-pensée en lançant "Les Allemandes y sont très recherchées en ce moment" ; il l'avait dit pour dire quelque chose. Or précisément, c'était cette vertu chancelante, cet acquiescement tacite aux désirs des femmes qui exaspérait la sienne, laquelle téléphona malencontreusement au moment où il baisait Monika avec un k, dans sa chambre d'hôtel.

Il y avait un décalage horaire de dix heures et demie entre Junagadh et New York, mais il affecta de ne plus se souvenir s'il était plus tôt ou plus tard aux États-Unis. Lorsqu'il eut sa femme au bout du fil, il ne sut dire que :

- Et il est quelle heure, chez toi, chérie ?

- Toi, tu es en train de baiser une nana, l'accusa-t-elle.

- Mais non, Marilyn, penses-tu ! osa-t-il mentir.

Sous lui, l'Allemande s'immobilisa. Il tenta bien de faire de même, mais pour un homme il est peut-être plus difficile de s'immobiliser en faisant l'amour.

- Je me disais que tu serais peut-être content de connaître le résultat de ton test en paternité, dit Marilyn. (Cette annonce eut le mérite de réfréner son activité.) Eh bien, le test est négatif. Ce n'est pas toi le père. Tu as eu chaud, non ?

Tout ce que Wallingford trouva à dire, ce fut :

- Mais il est inadmissible qu'on t'ait donné les résultats de mon analyse. C'est confidentiel, une analyse !

Il sentit le corps de Monika avec un k se raidir sous lui, et tout ce qu'elle avait au chaud se refroidit instantanément :

- Quelle analyse ? lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Mais Wallingford avait mis un préservatif, de sorte que Monika était protégée sinon de tout, du moins de presque tout. Il en mettait d'ailleurs toujours, même avec sa femme.

- Qui est-ce, cette fois-ci ? hurlait Marilyn dans le récepteur. Qui tu es en train de baiser, à l'instant ?

Wallingford comprit deux choses sans équivoque : tout d'abord que son mariage était fichu, et ensuite qu'il n'avait pas envie de le sauver. Comme toujours avec les femmes, il se laissa faire.

- Qui c'est encore celle-ci ? glapit de nouveau Marilyn.

Peu désireux de lui répondre, il plaça le combiné devant les lèvres de l'Allemande et dut écarter une mèche blonde de son oreille avant d'y chuchoter :

- Dis-lui simplement ton nom.

- Monika avec un k, susurra l'Allemande dans le téléphone.

Wallingford raccrocha, doutant fort que Marilyn rappellerait, elle n'en fit rien en effet. Mais après cette interruption, il trouva quantité de choses à dire à Monika avec un k, de sorte qu'ils ne dormirent pas du sommeil du juste cette nuit-là.

Le lendemain, au Grand Ganesh, tout démarra plutôt mollement. Les doléances réchauffées du Monsieur Loyal sur les mesures gouvernementales n'étaient pas de nature à susciter la même sympathie que la trapéziste accidentée, avec sa description de la déesse aux dix bras en laquelle les acrobates croyaient tous.

Fallait-il qu'ils soient aveugles et sourds, là-bas à New York, dans la salle de rédaction ! Cette veuve sur son lit d'hôpital faisait un fameux reportage ! Et il n'avait pas renoncé à raconter dans quel contexte la chute de la voltigeuse sans filet s'était produite. Le contexte, c'étaient ces enfants de la balle, que leurs parents avaient vendus au cirque.

Qui sait si la voltigeuse elle-même n'avait pas connu ce destin petite fille ? Peut-être feu son mari n'avait-il échappé à une enfance

sans avenir que pour connaître une fin tragique, sa femme lui étant tombée dans les bras, mais d'une hauteur de vingt-cinq mètres, sous le grand chapiteau ? Voilà qui ferait un sujet intéressant.

Au lieu de quoi, Patrick se trouvait interviewer le chef de piste déjà vu devant la cage aux lions, puisque c'était le cliché réclamé par New York comme "supplément de couleur locale".

Comment s'étonner que l'interview manquât de relief après la nuit passée auprès de l'ingénieuse du son allemande ? Monika avec un k mais sans soutien-gorge était en train de faire une forte impression aux livreurs musulmans, qui s'offusquaient de son vêtement, ou de l'absence de celui-ci. Avec leur effarouchement, leur curiosité et leur pudeur offensée, ils auraient fourni un échantillon de couleur locale plus forte et plus authentique que le Monsieur Loyal lassant. Ils se tenaient en effet près de la cage aux lions, comme sous le choc, apparemment trop craintifs, trop éberlués ou trop scandalisés pour faire un pas de plus. Dans leurs charrettes de bois s'entassait une viande à l'odeur douceâtre qui inspirait un dégoût incommensurable à la communauté des gens de cirque, hindous végétariens pour la plupart. Faut-il le dire, les lions sentaient leur viande, eux aussi, et ce retard les excédait.

Quand ils se mirent à rugir, le cameraman les prit en gros plan, et Patrick Wallingford, répondant à l'appel de l'instant authentique, tendit son micro à portée de leur cage. Le clou du spectacle dépassa ses espérances.

Une patte jaillit ; une griffe saisit son poignet gauche, il laissa tomber son micro. En moins de deux secondes, son bras gauche avait été happé jusqu'au coude dans la cage. Son épaule gauche était plaquée contre les barreaux ; sa main gauche, avec cinq centimètres de poignet, avait disparu dans la gueule du lion.

Dans le tohu-bohu qui suivit, deux autres lions vinrent disputer au premier le poignet et la main de Patrick. Le dompteur, qui ne s'éloignait jamais beaucoup de ses bêtes, intervint. Il les frappa au museau à coups de pelle. Wallingford resta conscient assez longtemps pour reconnaître la pelle, qui servait essentiellement à ramasser les étrons léonins, il l'avait vue en action quelques instants plus tôt.

Il s'évanouit non loin des charrettes, à proximité de l'endroit où, par solidarité, Monika avec un k venait de perdre connaissance elle-même. Mais l'Allemande s'était pâmée, elle, dans une charrette de viande humide, pour la plus grande consternation des livreurs ; et lorsqu'elle revint à elle, elle découvrit qu'on lui avait volé sa ceinture à outils.

Elle prétendit en outre qu'on lui avait tripoté les seins pendant qu'elle était évanouie, la preuve, elle avait des bleus partout. Mais son t-shirt maculé de sang pour avoir baigné dans la viande ne portait

aucune trace de doigts. Les bleus provenaient plus probablement de sa nuit d'amour avec Patrick Wallingford. L'audacieux voleur de sa ceinture n'avait pas eu le culot de lui toucher les seins. Quant aux écouteurs, nul n'y avait porté la main.

Wallingford fut évacué à son tour, sans réaliser que sa main et son poignet gauche avaient disparu ; il s'aperçut pourtant que les lions se disputaient quelque chose. Au moment même où lui parvenait l'odeur douceâtre du mouton, il comprit que les musulmans étaient pétrifiés à la vue de son bras gauche qui pendait, désarticulé : en tirant, le fauve lui avait démis l'épaule. Sa montre avait disparu. (Non pas qu'elle ait eu une valeur sentimentale : c'était un cadeau de sa femme.) Il n'y avait plus rien pour l'empêcher de glisser, puisque sa main gauche, avec la grosse articulation de son poignet, manquait à l'appel.

À défaut de trouver un visage connu parmi les livreurs de viande, il avait sans doute espéré apercevoir Monika dans les parages, effondrée mais toujours aimante. Hélas, l'Allemande gisait de tout son long dans une charrette, le visage tourné de l'autre côté.

Patrick tira quelque amère consolation à voir, sinon de face du moins de profil son cameraman qui, sans s'émouvoir, n'avait pas failli un instant à sa tâche capitale. Cet irréductible professionnel s'était rapproché de la cage aux lions, et s'employait à les filmer en flagrant délit tandis qu'ils se partageaient sans convivialité excessive les reliefs de la main et du poignet. Ça, pour un clou, c'était un clou.

Pendant une semaine au moins, Patrick vit et revit le film de sa main arrachée et dévorée. Pour sa plus grande perplexité, cette agression lui rappelait sa directrice de thèse qui avait mis fin à leur liaison en ces termes sibyllins : "Au début j'ai trouvé flatteur d'être avec un homme qui sache se perdre si complètement dans une femme. Mais enfin, il y a si peu de toi en toi qu'on veut bien croire que tu pourrais te perdre dans la première venue." Qu'est-ce qu'elle avait bien pu vouloir dire par là ? Et pourquoi ce grief lui revenait-il au moment où sa main venait d'être dévorée, mystère.

Mais ce qui le chagrinait le plus, c'est que dans les trente secondes qu'il avait fallu au lion pour venir à bout de sa main et de son poignet, les images qu'on avait prises de lui tranchaient avec celles qu'il avait offertes jusque-là. La terreur abjecte était en effet un phénomène inconnu de lui. La douleur la plus terrible vint plus tard.

En Inde, pour des raisons obscures, le ministre du gouvernement qui militait en faveur des droits des animaux exploita la mésaventure de Patrick pour relancer sa croisade contre les mauvais traitements infligés aux bêtes de cirque. Patrick, lui, voyait mal en quoi cette ingestion de sa main gauche constituait un mauvais traitement infligé au lion.

Ce qui le chagrinait, donc, c'est que le monde entier l'avait vu hurler et se tordre de peur et de douleur ; il avait même pissé dans son froc à l'antenne (mais enfin, cela, personne ne l'avait vu, il portait un pantalon foncé). Il était devenu un objet de pitié pour des millions de téléspectateurs, devant lesquels il avait perdu la face.

Mais cinq ans plus tard encore, lorsqu'il se rappelait l'accident, ou qu'il en rêvait, c'étaient les effets de l'analgésique qui lui revenaient avant tout. Ce médicament n'était pas en vente aux États-Unis, du moins à en croire le médecin indien. Depuis lors, Wallingford essayait de savoir ce que c'était.

Car cette drogue sans nom lui avait aiguisé la conscience de la douleur, tout en lui permettant d'y assister, dans le plus parfait détachement, comme à celle d'un autre. Et en lui aiguisant la conscience, elle avait fait mieux que soulager la douleur.

Le médecin qui lui avait prescrit ce remède, à prendre en gélule bleu cobalt, "Une seule, Mr Wallingford, toutes les douze heures", était le Parsi qui l'avait soigné à Junagadh après que le lion l'avait attaqué.

- Vous allez faire le plus beau rêve de votre vie, et en plus la gélule calme la douleur. N'en prenez surtout pas deux, avait ajouté le Dr Chotia. Vous, les Américains, vous ne savez prendre les pilules que par deux. Surtout pas celle-ci.

- Comment ça s'appelle, ça doit bien avoir un nom ? s'était enquis Wallingford, circonspect.

- Quand vous en aurez pris une, le nom vous l'oublierez, lui dit gaiement le médecin, et vous ne l'entendrez pas en Amérique, vos petits gars de la Federal Drug Administration n'en veulent pas !

- Pourquoi ? demanda Wallingford, qui n'avait toujours pas avalé la première gélule.

- Allez-y, prenez-la, vous verrez, il n'y a rien de meilleur, répondit le Parsi.

Malgré la douleur, Patrick répugnait à s'embarquer pour un paradis artificiel.

Avant de la prendre, j'aimerais bien savoir pourquoi la FDA refuserait de l'agréer.

- Parce que ça procure trop de plaisir, s'était écrié le Dr Chotia. Les gars de la FDA sont brouillés avec le plaisir. Alors maintenant vous allez l'avalé avant que je vous prive du vôtre en vous prescrivant autre chose à la place !

La pilule avait plongé Patrick dans le sommeil... mais était-ce bien un sommeil ? Assurément, il était trop lucide pour être endormi. Pourtant, comment aurait-il pu se douter qu'il se trouvait dans un état de prescience ? À quoi reconnaît-on un rêve prémonitoire ?

Wallingford flottait au-dessus d'un petit lac aux eaux sombres.

Sans doute était-il en avion, sinon il ne serait pas arrivé là, mais dans son rêve il ne le voyait ni ne l'entendait. Simplement, il descendait, il s'approchait du lac, entouré de conifères émeraude, pins et sapins, beaucoup de pins de Weymouth.

On voyait très peu de saillies rocheuses. Ça ne ressemblait pas au Maine, où il était allé en colonie de vacances quand il était petit, ni à l'Ontario, où ses parents avaient loué une maison, un été, à Georgian Bay, sur les bords du lac Huron. Non, le lac de son rêve n'était pas un lieu qu'il connaissait.

Par-ci par-là, un embarcadère s'avancait sur l'eau, on voyait parfois un bateau amarré au ponton. Il aperçut aussi un garage à bateaux, mais ce fut le contact du ponton contre son dos, les planches rugueuses à travers la serviette, qui constitua la première sensation physique de son rêve. Pas plus qu'il n'avait vu l'avion il ne voyait cette serviette de bain, mais il sentait quelque chose entre sa peau et le bois.

Le soleil venait de disparaître. Il ne l'avait pas vu se coucher, mais il savait que le ponton avait accumulé sa chaleur. À l'exception de l'image quasi parfaite du lac aux eaux sombres, et des arbres plus sombres encore de ses rives, le rêve était fait de sensations tactiles.

Patrick sentait l'eau, aussi, mais il ne s'y trouvait pas. Il avait plutôt l'impression qu'il venait d'en sortir. Son corps séchait sur les planches, mais il frissonnait encore un peu.

Puis une voix de femme, il n'en avait jamais entendu de pareille, c'était la voix la plus sensuelle du monde, disait : "Mon maillot est si froid. Je vais l'enlever. Tu ne veux pas enlever le tien, toi aussi ?"

À partir de ce moment du rêve, Patrick se sentait bander, et il entendait une voix toute pareille à la sienne répondre "Oui", il voulait bien enlever son maillot, lui aussi.

On entendait encore le bruit léger de l'eau qui clapotait contre l'embarcadère, le filet qui gouttait de leurs maillots mouillés, entre les planches, et retournait au lac.

À présent, ils étaient nus tous deux. La peau de la femme, froide et mouillée tout d'abord, se réchauffait à son contact ; il sentait son haleine tiède contre sa gorge ; il humait l'odeur du soleil que ses épaules tendues avaient absorbée, il y avait comme un goût de sel autour de son oreille, qu'il léchait du bout de la langue.

Bien sûr, il l'avait pénétrée, aussi, ils faisaient l'amour indéfiniment sur le ponton, au bord du beau lac aux eaux sombres. Et lorsqu'il se réveilla, huit heures plus tard, il découvrit qu'il avait mouillé ses draps, mais qu'il tenait toujours la trique la plus monumentale de sa vie.

La douleur de sa mutilation s'était dissipée. Elle revint dix heures après la première prise et les deux heures qu'il lui fallut

attendre avant de reprendre une gélule lui parurent une éternité ; dans l'enfer de cette attente, il ne cessa de parler du remède au Dr Chotia, ce Parsi jovial.

- Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? lui demandait-il.

- On l'avait mise au point pour le traitement de l'impuissance, mais ça ne marchait pas.

- Ça marche très bien, au contraire.

- Apparemment pas contre l'impuissance, en tout cas. Contre la douleur, oui, mais on l'a découvert par hasard. Et surtout, n'oubliez pas ce que je vous ai dit, Mr Wallingford, n'en prenez jamais deux.

- J'en prendrais volontiers trois ou quatre, lança Patrick, mais le médecin se départit de sa jovialité coutumière.

- Vous vous en repentiriez, croyez-moi, le prévint-il.

À raison d'une gélule à la fois, et en respectant les douze heures d'intervalle entre deux prises, son blessé avait ingéré deux analgésiques bleu cobalt de plus avant de quitter l'Inde, et le Dr Chotia lui en prescrivit un dernier pour le voyage. Patrick lui avait fait observer que l'avion mettrait plus de douze heures pour rallier New York, mais il avait refusé de lui donner quelque chose de plus fort que du Tylenol à la codéine pour tenir après que la gélule des rêves érotiques aurait cessé d'agir.

Wallingford allait faire exactement le même rêve les quatre fois, la dernière entre Francfort et New York car il avait préféré prendre le Tylenol à la codéine entre Bombay et Francfort, pendant la première partie de ce long voyage, dans l'idée de garder le meilleur pour la fin.

Lorsque l'hôtesse de l'air le réveilla, juste avant l'atterrissage à New York, lorsqu'elle le tira de son rêve bleu cobalt, elle lui susurra avec un clin d'oeil :

- Si vous avez mal, moi, je veux bien avoir mal avec vous. Jamais un homme ne m'a répété "oui" aussi souvent...

Elle lui avait laissé son numéro de téléphone, mais il ne l'appela pas. Pendant cinq ans, il n'aurait jamais autant de plaisir à faire l'amour que dans son rêve bleu cobalt, et il lui faudrait plus longtemps encore pour comprendre que la gélule, outre ses effets analgésiques et aphrodisiaques, était, chose plus importante, une gélule de prescience.

Pourtant, son premier mérite fut de l'empêcher de rêver plus d'une fois par mois du regard du lion à l'instant où il s'était emparé de sa main. Car l'énorme front plissé de la bête, l'arc de ses sourcils roussâtres, les mouches qui bourdonnaient dans sa crinière, son mufle rectangulaire de félin, tout tacheté de sang et portant des cicatrices de coups de griffes, étaient autant de détails moins profondément gravés dans la mémoire de Wallingford et la trame de ses rêves que les yeux

mordorés du fauve, où il avait cru lire une tristesse vide. Il n'oublierait jamais ce regard qui scrutait son visage avec un parfait détachement, une curiosité d'entomologiste.

Quoi que Wallingford ait pu mémoriser ou rêver pour sa part, ce que les téléspectateurs de la chaîne judicieusement surnommée "Calamitel" allaient en retenir fut le passage de la dévoration de la main, palpitant à chaque seconde.

Calamitel, à qui son penchant pour les morts bizarres et les accidents stupides valait des sarcasmes chroniques, venait de créer elle-même ce type d'accident, à l'occasion d'un reportage sur ce type de mort, sa réputation y gagnait un éclat inédit. Et cette fois, la catastrophe frappait un journaliste (il ne faudrait pas croire que ce détail fût étranger au succès de l'amputation éclair).

L'ensemble des adultes s'identifiait à la main, sinon au reporter malchanceux. La sympathie des enfants allait au lion. Bien entendu, cela valut quelques avertissements. Il faut dire qu'on avait vu des classes maternelles entières se déliter. Quant aux élèves du cours élémentaire, enfin en train d'apprendre à lire couramment en comprenant ce qu'ils lisaient, ils avaient régressé à un stade pré-alphabétisé et ne vivaient plus que dans le visuel.

Ceux qui avaient leur progéniture dans le primaire à l'époque ne sont pas près d'oublier les messages envoyés sur le carnet de correspondance, du type : "Nous ne saurions trop vous conseiller de ne pas laisser vos enfants s'approcher du téléviseur tant que cette histoire de main dévorée passera sur les écrans."

L'ancienne directrice de thèse était partie en voyage avec sa fille unique lorsque l'ingestion de la main de son ex-amant passa effectivement pour la première fois sur les écrans.

La fille avait réussi à tomber enceinte pendant sa dernière année d'internat, et si la chose en soi n'avait rien d'un exploit inouï, elle pouvait cependant surprendre dans un pensionnat de jeunes filles. Traumatisée par l'avortement qu'il lui avait fallu subir, la demoiselle en détresse avait dû prendre des vacances, et larguée par un muflle avant même de savoir qu'elle portait son enfant, elle allait devoir redoubler sa terminale.

Quant à la mère, elle traversait aussi une passe difficile. Elle avait à peine doublé le cap de la trentaine lorsqu'elle avait séduit Wallingford, qui avait bien dix ans de moins qu'elle, mais qui était le plus beau de ses étudiants de troisième cycle. À présent, à quarante ans et des poussières, elle était en instance de divorce pour la seconde fois ; et l'arbitrage des torts venait d'être un peu compliqué par une révélation inopportune : elle avait récemment couché avec un autre étudiant, de premier cycle celui-là pour la première fois.

C'était un garçon superbe, et, hélas, le seul garçon de ce cours

qu'elle avait eu la mauvaise inspiration de faire sur les poètes métaphysiques, mauvaise inspiration parce qu'elle aurait dû se douter que cette "race d'écrivains", comme Samuel Johnson les avait appelés quand il leur avait trouvé leur surnom de "métaphysiques", intéresserait surtout les jeunes filles.

Elle avait été mal avisée aussi de laisser ce garçon s'inscrire à un cours où il n'y avait que des filles ; il ne savait pas ce qui l'attendait. Seulement il était entré dans son bureau pour lui réciter "À sa timide Maîtresse", de Marvell, où il n'avait déformé que les deux vers "Mon amour végétal grandirait, plus vaste que les empires, et plus lentement", comme il avait dit "gémirait" au lieu de "grandirait", elle avait cru l'entendre gémir les vers suivants :

*Cent ans je les prendrais pour célébrer
Tes yeux, et ton front admirer.
Deux cents pour adorer chacun de tes tétons
Mais trente mille encore me faudrait
Pour le reste de tes beautés.*

Fichtre ! s'était-elle dit en devinant que c'était à ses tétons à elle qu'il pensait (ainsi qu'au reste de ses beautés). Elle l'avait donc laissé s'inscrire.

Lorsque les filles avaient commencé à flirter avec lui, elle avait éprouvé le besoin de le protéger. Au début, elle se plut à croire qu'elle voulait être une mère pour lui. Lorsqu'elle le congédia, sans plus de cérémonie que sa fille s'était fait congédier par ce petit ami dont elle taisait le nom, il cessa de venir à son cours et appela sa mère.

Or cette dernière, qui était au conseil d'administration d'une autre université, écrivit au doyen en ces termes : "Est-ce que coucher avec ses étudiants n'est pas à inscrire au registre des turpitudes morales ?" Question qui fit prendre un congé de six mois à l'ex-directrice de thèse, ex-amante de Patrick Wallingford.

Entre cette demi-année sabbatique inopinée, son second divorce, les déboires de sa fille dans un domaine analogue, la pauvre femme était aux abois !

Son futur ex-mari à brève échéance avait accepté sans enthousiasme de ne pas résilier ses cartes de crédit avant un mois. Il allait le regretter. Elle s'empressa d'emmener sa fille déscolarisée à Paris, où elles prirent une suite au Bristol. L'hôtel était beaucoup trop luxueux pour sa bourse, mais elle avait toujours rêvé d'y descendre parce qu'on lui en avait jadis envoyé une carte postale. L'expéditeur n'était autre que son premier ex-mari, qui y avait séjourné avec sa deuxième femme et lui avait expédié la carte histoire de retourner le couteau dans la plaie.

Le Bristol, sis rue du Faubourg-Saint-Honoré, se trouvait entouré de boutiques élégantes, inabordables même pour une aventurière. Une fois sur place, elle et sa fille n'osèrent plus aller nulle part ni rien faire. Le luxe de l'hôtel était déjà excessif pour elles ; dans le hall, au bar, elles se trouvaient habillées de manière trop modeste, et elles regardaient, médusées, les clients qui semblaient s'y sentir à leur place sans le moindre état d'âme. Mais elles ne voulurent pas s'avouer qu'elles avaient eu tort de venir, en tout cas pas le premier soir.

Il y avait un bistro tout à fait charmant, affichant des prix raisonnables, dans une des petites rues avoisinantes ; mais ce soir-là il faisait sombre, il pleuvait, et elles avaient envie de se coucher tôt, souffrant du décalage horaire. Elles se proposaient donc de dîner de bonne heure sur place, et de remettre au lendemain la grande aventure parisienne. Mais le restaurant de l'hôtel était très fréquenté, et on ne put pas leur promettre de table avant neuf heures, heure à laquelle elles espéraient bien dormir à poings fermés.

Elles étaient venues jusque-là, croyaient-elles, pour se dédommager de torts injustement subis. À la vérité, elles étaient victimes des insatisfactions de la chair, où leurs kyrielles de frustrations avaient joué le rôle principal. Mérité ou immérité, le Bristol devait être leur récompense. Et voilà qu'elles étaient consignées... dans leur chambre et devaient se contenter du service d'étage.

Il n'y avait rien à redire au service d'étage du Bristol, mais elles s'étaient fait une autre idée des nuits parisiennes. Toutefois, contrairement à leurs habitudes, mère et fille décidèrent de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

- Si on m'avait dit que je passerais ma première nuit à Paris dans une chambre d'hôtel avec ma mère ! s'écria la fille, en essayant d'en rire.

- Ça n'est toujours pas moi qui te mettrai enceinte, repartit la mère, sur quoi elles s'efforcèrent de rire toutes deux.

L'ancienne directrice de thèse de Wallingford entama la litanie des déceptions masculines de son existence. Certains noms n'étaient pas tout à fait inconnus de la fille, mais elle avait ouvert une liste à titre personnel, quoique, dans l'état actuel, encore beaucoup plus courte que celle de sa mère. Elles commencèrent par boire les deux demi-bouteilles de vin du mini bar, en attendant l'arrivée de la bouteille de bordeaux rouge qu'elles avaient commandée. Cette dernière occise à son tour, on en commanda une deuxième.

Le vin leur délia la langue peut-être un peu plus qu'il n'est d'usage ou de mise entre mère et fille. La mère découvrit pour sa part que sa gourgandine de fille aurait pu se faire engrosser par quantité de

jeunes jean-foutre avant de tomber sur le mufle qui s'en était effectivement chargé, même à Paris la pilule est amère. Quant à la fille, force lui fut d'admettre que l'ancienne directrice de thèse de Patrick Wallingford était une mangeuse d'hommes invétérée, que ses préférences sexuelles portaient à choisir des garçons de plus en plus jeunes, au point de jeter son dévolu sur un adolescent, vérité qu'une fille préfère parfois ignorer.

Profitant d'un entracte providentiel dans les confessions maternelles, la quadragénaire éprise des poètes métaphysiques était en train de signer (non sans se lancer dans un flirt éhonté avec le garçon d'étage) la note de la seconde bouteille de bordeaux, la fille tenta d'échapper à la promiscuité en allumant la télévision. Le Bristol, hôtel rénové depuis peu avec élégance, offrait tout un éventail de chaînes câblées, tant en anglais et autres langues étrangères qu'en français. Et le hasard voulut que sitôt après avoir refermé la porte sur le garçon d'étage, la mère éméchée, se retournant pour considérer la chambre, sa fille et la télévision, vit son ancien amant perdre la main gauche dans la gueule du lion. Comme ça !

Elle poussa un cri, sa fille un autre en écho. La seconde bouteille de bordeaux lui aurait échappé des mains si elle n'en avait pas tenu le goulot bien fermement, peut-être se figura-t-elle que la bouteille était l'une de ses mains, qui disparaissait dans le gosier du fauve.

L'épisode fut terminé bien avant qu'elle ait pu redire la cruelle histoire de sa liaison avec le journaliste aujourd'hui mutilé. Il faudrait attendre une heure avant que la chaîne d'informations internationales ne repasse l'accident ; mais, tous les quarts d'heure, il y avait des "cales", annonçant les reportages à venir par flashes de dix ou quinze secondes. Les lions se disputant les reliefs méconnaissables dans leur cage ; le bras privé de main pendant à l'épaule disloquée, l'expression de stupeur sur le visage de Wallingford, à l'instant où il allait s'évanouir ; le bref plan d'une blonde sans soutien-gorge, portant des écouteurs sur la tête et qui semblait endormie dans une charrette de viande.

Mère et fille veillèrent encore une heure pour revoir tout l'épisode. Cette fois, la mère observa à propos de la blonde aux seins en liberté :

- Je te parie qu'il la baisait, celle-là.

Elles poursuivirent sur le même ton, en buvant la deuxième bouteille de bordeaux. Le troisième passage de la scène leur arracha des cris de joie graveleux, comme si le châtiment de Wallingford, car elles choisissaient de voir un châtiment dans sa mutilation, aurait dû frapper tous les hommes de leur connaissance.

- Dommage que ça ne soit que sa main, dit la mère.

- Ouais, ça, c'est vrai, répondit la fille.

Mais au troisième passage de la scène macabre, un silence morne accueillit l'ingestion finale des lambeaux de chair humaine et la mère se surprit à détourner le regard du visage de Patrick sur le point de s'évanouir.

- Pauvre diable, jeta la fille entre ses dents. Moi, je me couche.

- Je crois que je vais regarder encore une fois, répondit la mère.

La fille était couchée sans dormir dans la chambre, la lumière intermittente du poste passant sous la porte du salon. La mère avait coupé le son, de sorte qu'on l'entendait pleurer.

Par piété filiale, la fille alla rejoindre sa mère sur le canapé. Elles ne montèrent pas le son; main dans la main, elles regardèrent de nouveau la scène épouvantable et pourtant excitante. Peu importaient les lions affamés, c'étaient les hommes qu'on mutilait.

- Pourquoi on peut pas se passer d'eux, si on les déteste ? demanda la fille avec lassitude.

- On les déteste parce qu'on peut pas se passer d'eux, justement, répondit la mère d'une voix pâteuse.

Wallingford apparut, défiguré par la souffrance. Il tomba à genoux, le sang giclant de son avant-bras. Sa beauté était écrasée par la douleur, mais il faisait encore un tel effet aux femmes qu'une mère avinée, en proie au décalage horaire, et sa fille à peine moins ravagée ressentirent un élancement dans le bras. Elles lui tendirent même la main au moment où il s'effondrait.

Patrick Wallingford ne faisait jamais le premier pas, et pourtant il inspirait un trouble érotique et un désir hors norme, même lorsqu'on le surprenait à donner sa main gauche en pâture aux lions. Il aimait des femmes de tous âges et de tous horizons ; même quand il gisait évanoui, il présentait un danger pour le sexe féminin. Comme il arrive souvent dans les familles, la fille dit tout haut ce que la mère pensait tout bas : "T'as vu les lionnes ?"

Pas une d'entre elles, en effet, n'avait touché à la main. On voyait passer comme du désir dans leurs yeux tristes ; même après que Wallingford eut perdu connaissance, elles continuèrent de le regarder : à croire qu'elles aussi cédaient à son charme.

2 : L'ancien milieu de terrain.

L'équipe de Boston, dirigée par le Dr Nicholas M. Zajac, chirurgien de la main, avec ses confrères Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés, constituait le centre de soins de la main le plus réputé en ville. Le Dr Zajac était également assistant à la faculté de médecine de Harvard, où il enseignait la chirurgie. Il avait eu l'idée de lancer un site Internet (www.coupdemain.com) pour y recruter les éventuels donneurs et receveurs.

Le docteur avait une demi-génération de plus que Patrick Wallingford. Si Deerfield et Amherst, les institutions où il avait fait ses études, n'étaient pas mixtes à l'époque où il y était étudiant, cela ne suffisait guère à expliquer cette impression de célibat endurci qui se dégageait de sa personne avec la même indiscretion que son effroyable eau de toilette.

Parmi les anciens de Deerfield ou Amherst, où il avait passé quatre ans, personne ne se souvenait de lui. Il avait fait partie de l'équipe universitaire de crosse depuis les classes préparatoires jusqu'à la faculté, il y était même starter, et pourtant ses entraîneurs eux-mêmes l'avaient oublié. Il est excessivement rare de demeurer aussi anonyme dans les équipes sportives ; mais, pour invraisemblable que cela puisse paraître, Nick Zajac avait passé son adolescence et sa prime jeunesse à rechercher l'excellence et y parvenir sans laisser la moindre trace dans les mémoires, sans amis, et sans une seule expérience sexuelle.

À la faculté de médecine, un de ses camarades avec qui le futur Dr Zajac avait partagé un cadavre de femme n'était en revanche pas près d'oublier sa stupéfaction scandalisée à la vue du corps. "Le problème, ça n'était pas qu'elle était morte depuis longtemps, se rappelait son partenaire de laboratoire, non, ce qui le démontait, c'est que c'était une femme, et, de toute évidence, la première qu'il voyait !"

L'épouse de Zajac serait une autre grande première. Il faisait partie de ces hommes à la gratitude excessive qui épousent la première femme consentant à coucher avec eux. Lui et sa femme allaient le regretter tous les deux.

Le cadavre de femme ne fut pas étranger à la décision prise par Zajac de se spécialiser dans la main. Selon son camarade de paillasse, c'était la seule partie du corps qu'il avait supporté d'examiner.

Il convient donc d'en savoir davantage sur ce médecin. Sa maigreur avait quelque chose de compulsif, il n'était jamais assez maigre pour son goût. Marathonien, ornithologue amateur, granivore,

habitude alimentaire acquise au contact des pinsons, le médecin éprouvait une attirance irrésistible pour les oiseaux et les célébrités. Il était devenu le chirurgien attitré des mains de vedettes.

La plupart étaient des vedettes du sport, des athlètes blessés, comme ce lanceur des Boston Red Sox, qui s'était déchiré le ligament antérieur radio-ulnaire de sa bonne main, et qu'on avait cédé par la suite aux Toronto Blue Jays contre deux joueurs de champ qui n'arrivaient jamais à se déployer sur le terrain, et un batteur dont le grand talent était de battre sa femme. Zajac avait d'ailleurs opéré ledit athlète, car en tentant de s'enfermer dans sa voiture pour échapper à ce cogneur, sa femme lui avait claqué la portière sur la main, causant ainsi les lésions les plus graves à la seconde phalange proximale et au troisième métacarpien.

Un nombre étonnant de blessures survenait hors du terrain, du court ou de la patinoire. Ainsi cet arrière des Boston Bruins, retiré du sport depuis, qui s'était tailladé le ligament transverse de la main gauche en serrant trop fort son verre à vin au contact de son alliance. Ainsi ce linebacker, protecteur de ligne, des New England Patriots, souvent sanctionné, qui s'était tranché une artère digitale et quelques nerfs en essayant d'ouvrir une huître avec un couteau suisse. Ces gens-là étaient de virils sportifs qui cherchaient l'accident, mais ils étaient célèbres et, pendant un temps, le Dr Zajac les avait adulés. Leurs photos dédicacées, rayonnant d'arrogance athlétique, trônaient sur les murs de son bureau.

Pendant, même sur le terrain, nombre de blessures auraient pu être évitées, tel l'accident de l'avant-centre des Boston Celtics, qui avait tenté un dunk arrière sur la balle après le temps de jeu réglementaire. Ayant perdu le contrôle de sa balle, il s'était écrabouillé le faisceau des muscles de la paume contre le bord du panier.

Qu'à cela ne tienne, le Dr Zajac les aimait tous, et pas seulement les athlètes.

Les chanteurs de rock étaient, quant à eux, sujets à deux types de blessures en chambre d'hôtel. Tout d'abord celles qui entraient à la rubrique "vicissitudes du service d'étage" : entailles, brûlures par café ou thé, ainsi qu'une kyrielle de rencontres brutales avec des objets inanimés. À peine moins fréquentes, les innombrables mésaventures dans des salles de bains glissantes, auxquelles les vedettes de cinéma semblaient tout aussi exposées que celles du rock.

Les vedettes du cinéma risquaient en outre l'accident dans les restaurants, surtout au moment du départ. Du point de vue du chirurgien de la main, mieux valait frapper un photographe que son appareil photo. Dans l'intérêt de la main, tout geste hostile envers un objet de métal, de verre, de bois, de pierre ou de plastique était à déconseiller. Pourtant, chez les célébrités, la violence envers les objets

était la première cause de blessures à traiter.

Lorsqu'il revoyait les visages dociles de ses patients connus, il se disait que leur réussite et leur contentement apparents n'étaient que des masques.

Ces considérations préoccupaient peut-être Zajac, mais ses confrères du centre Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés s'inquiétaient de lui. Ils n'auraient jamais osé le traiter en face de groupie aliéné, mais ils savaient qu'il l'était, et en concevaient une certaine condescendance. Cependant, en tant que chirurgien, il était le meilleur d'entre eux, ce qu'ils savaient aussi, et qui les désobligeait.

Si Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés s'abstenaient de faire des réflexions sur son admiration béate de la célébrité, ils ne se privaient pas de réproucher leur brillantissime confrère pour sa maigreur. La théorie la plus répandue attribuait l'échec de son mariage au fait qu'il avait battu sa femme sur le terrain de l'émaciation. Cependant, dans la mesure où aucun de ses confrères n'avait réussi à le persuader de s'alimenter pour sauver son couple, ils avaient peu de chances de le convaincre d'engraisser à présent qu'il avait divorcé.

Quant à ses voisins, c'était surtout son amour des oiseaux qui les rendait fous. Pour des raisons qui échappaient aux ornithologues du coin eux-mêmes, le Dr Zajac était convaincu que l'abondance de crottes de chien dans l'agglomération de Boston avait une incidence délétère sur la qualité de vie des oiseaux.

Il existait une photo de lui qui faisait les délices de ses confrères, quoiqu'un seul d'entre eux eût assisté à la scène : un dimanche matin, dans son jardin de Brattle Street couvert de neige, on voyait le chirurgien réputé, drapé dans un peignoir de bain en flanelle rouge, chaussé de bottes et coiffé d'un invraisemblable bonnet de ski aux couleurs des New England Patriots, brandir un sachet en papier kraft dans une main et une crosse de sport pour enfant dans l'autre : il faisait la chasse aux crottes. Il n'avait pas d'animal lui-même, mais ne manquait pas de voisins irresponsables, et Branle Street était l'un des itinéraires favoris des promeneurs de chiens à Cambridge.

La crosse avait été achetée pour le fils unique de Zajac, peu porté sur le sport, qui lui rendait visite un week-end sur trois. Cet enfant à problèmes, perturbé par le divorce de ses parents, était un gamin de six ans chétif, anorexique endurci, peut-être bien à l'instigation de sa mère qui s'était fixé la mission sans ambiguïté de rendre fou son ex-mari.

L'ex-épouse, prénommée Hildred, ne s'encomrait pas de circonlocutions : "Pourquoi voulez-vous qu'il mange, ce gamin ? Son père ne mange rien. Il voit son père s'affamer, alors il fait pareil." Par conséquent, parmi les dispositions prises lors du divorce, Zajac n'avait eu la permission de voir son fils que toutes les trois semaines, et pas

en dehors du week-end. Et pourtant le Massachusetts connaissait le divorce à l'amiable ! ("Mon paradoxe favori", disait Patrick Wallingford.)

En réalité, la pathologie de son fils chéri mettait Zajac au supplice, et il cherchait des solutions à la fois médicales et pratiques à son anorexie. (Hildred admettait du bout des lèvres que ce fils famélique puisse avoir un problème.) Le petit s'appelait Rudy, et les week-ends qu'il passait chez son père, ô joie, ce dernier se forçait souvent à ingurgiter des monceaux de nourriture, qu'il allait ensuite consciencieusement régurgiter dans le secret et le silence. Mais exemple paternel ou pas, Rudy ne mangeait presque rien.

Un gastro-entérologue pour enfants avait réclamé une endoscopie, pour s'apercevoir que le côlon n'était pas en cause. Un autre avait prescrit un sirop, un sucre qui ne se digérant pas faisait l'effet d'un diurétique. Un troisième laissa entendre que Rudy viendrait à bout de son anorexie en grandissant, ce fut le seul diagnostic gastro-entérologique que Zajac et son ex-femme purent accepter tous deux.

En attendant, l'ancienne employée de maison chez Zajac avait rendu son tablier : elle ne supportait plus les quantités de nourriture qu'on jetait un lundi sur trois. Irma, qui l'avait remplacée, trouvant le terme "employée de maison" désobligeant, Zajac avait pris soin de l'engager comme "assistante", encore que la mission essentielle de la jeune femme consistât à faire le ménage et la lessive. Peut-être était-ce la collecte quotidienne des crottes de chien dans le jardin qui lui abattait le moral, l'ignominie de ce sachet marron, la maladresse avec laquelle elle maniait la crosse d'enfant, toute l'humilité de cette tâche.

À un peu plus de vingt-cinq ans, Irma était une fille solide et sans beauté. Elle ne s'attendait pas à ce que son emploi chez un "docteur en médecine", comme elle appelait Zajac, comporte des tâches aussi dégradantes que cette lutte contre les moeurs défécatoires des chiens de Brattle Street.

Autre blessure d'amour-propre, le Dr Zajac la prenait pour une émigrée de fraîche date, dont l'anglais n'aurait pas été la langue maternelle. Or l'anglais était bien la première et d'ailleurs la seule langue d'Irma; la méprise du médecin venait des doléances téléphoniques qu'il l'entendait régulièrement faire sans les comprendre.

Irma avait en effet sa propre ligne dans sa chambre, de l'autre côté de la cuisine ; elle donnait souvent d'interminables coups de fil à sa mère ou à l'une de ses soeurs, le soir tard, à l'heure où Zajac venait piller son réfrigérateur (le chirurgien épais comme un scalpel s'autorisait pour en-cas des carottes crues baignant dans des glaçons fondus, qu'il entreposait au frigo).

Il avait l'impression qu'Irma parlait une langue étrangère.

Certes, la manducation permanente de carottes crues ainsi que les trilles assourdissants des oiseaux en cage dans toute la maison étaient de nature à parasiter son audition, mais cette bourde venait surtout du fait qu'Irma poussait des sanglots convulsifs quand elle s'adressait à sa mère et ses soeurs, parce qu'elle leur racontait combien il était humiliant d'être constamment sous-estimée par le Dr Zajac.

Elle cuisinait bien, mais le docteur ne mangeait rien. Elle savait coudre, mais il réservait au pressing l'entretien de ses vêtements, ainsi que de ses blouses ; la seule lessive qui lui incombait était celle des hardes pleines de sueur qu'il mettait pour courir. Car il courait le matin avant le petit déjeuner, quand parfois il faisait encore nuit, et il courait en fin de journée, quand souvent, il faisait déjà nuit.

Il comptait parmi ces maigres à la quarantaine avancée qu'on voit longer le Charles, fleuve de Boston, en petites foulées, comme s'ils espéraient éternellement battre sur le terrain de la forme tous les étudiants qui courent eux aussi à proximité de Memorial Drive. Sous la neige et le givre, dans la gadoue, par les canicules de l'été, voire parfois en bravant l'orage, cette mauviette de chirurgien courait sans relâche. Il pesait soixante kilos pour un mètre soixante-dix-huit.

Irma qui, pour un mètre soixante-cinq, en pesait soixante-sept croyait dur comme fer le détester. C'était cette litanie des vexations par lui infligées qu'elle psalmodiait le soir, au téléphone, entre deux sanglots. Et le chirurgien de la main, surprenant ce flot, songeait : Tchèque ? Polonaise ? Lituanienne ?

Quand il lui demandait d'où elle était, elle répliquait avec indignation : "De Boston !" Sur quoi, il pensait : "Brave petite ! Il n'y a pas plus patriotes que ces émigrés européens, tellement ils sont reconnaissants !" Et de la féliciter de la qualité de son anglais "compte tenu que". Moyennant quoi, Irma pleurait toutes les larmes de son corps, le soir, au téléphone.

Irma s'abstenait de tout commentaire lorsque le docteur achetait ses victuailles, un vendredi sur trois, et il ne s'expliquait pas davantage, le lundi qui suivait, en lui laissant pour consigne de tout jeter. Il fallait débarrasser la table de cuisine où s'étaient un poulet entier, un jambon, des fruits, des légumes, des glaces fondues. Une note dactylographiée indiquait "à jeter", et voilà tout.

Ça doit être lié à son dégoût des crottes de chien, se disait Irma. Dans sa simplicité évangélique, elle se figurait qu'il était affligé de "jetomanie". Elle était loin du compte. Jusque dans ses courses matinales et vespérales, il emportait avec lui une crosse, pour adulte celle-là, qu'il serrait sur son coeur comme une balle imaginaire.

Des crosses de sport, il en avait plein la maison. Outre celle de Rudy, presque un jouet, il y en avait des tas de gabarit adulte, à divers stades de l'usure et du délabrement. Il avait même gardé une crosse du

temps où il jouait pour Deerfield. Plus semblable à une arme, à cause de ses fils de cuir cassés et renoués, elle était emmaillotée dans du ruban adhésif et toute crottée de boue. Mais entre les mains habiles du chirurgien neurasthénique, la vieille crosse retrouvait l'énergie nerveuse de sa jeunesse fébrile, où il était un milieu de terrain freluquet mais féroce et efficace.

Lorsqu'il courait le long des rives du Charles, le bâton de bois d'un autre âge évoquait le fusil du soldat prêt à tirer. Plus d'un avironneur de Cambridge avait vu passer un étron de chien ou deux comme un éclair à la poupe de son bateau, et l'un de ses anciens élèves de la fac, qui avait été barreur sur un bateau à huit rames de Harvard prétendait avoir prestement baissé la tête pour esquiver l'un de ces merdo-projectiles.

Le Dr Zajac niait avoir visé le barreur. Son seul but était de débarrasser Memorial Drive d'un excès flagrant de crottes de chien, qu'il ramassait dans sa crosse, et catapultait dans le Charles. Mais l'ancien barreur-ancien élève garda ce cinglé de milieu de terrain à l'oeil après leur première rencontre mémorable, et il se trouva d'autres rumeurs et barreurs pour jurer avoir vu Zajac recueillir artistement un étron dans sa vieille crosse et les en bombarder.

Il est resté dans les annales que l'ancien milieu de terrain de Deerfield avait marqué deux buts contre l'équipe d'Andover, jusque-là invaincue, et qu'il en avait par deux fois marqué trois contre Exeter. (Si ses coéquipiers ne s'en souvenaient pas, ses adversaires, eux, ne l'avaient pas tous oublié. Le gardien de but d'Exeter résumait assez bien leur sentiment, qui disait : "Ce Nick Zajac, il tirait vraiment comme un fils de pute.")

Ses confrères du centre Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés l'avaient par ailleurs entendu décrier dans l'aviron "la niaiserie totale d'un sport où on avance le dos tourné", ce qui était une preuve à charge du mépris où il tenait cette discipline. Et quand bien même ? L'excentricité n'est-elle pas monnaie courante chez ceux qui réussissent tout dans la vie ?

La maison de Brattle Street résonnait de gazouillis comme une clairière dans les bois ; sur les fenêtres de la salle à manger, on avait tracé de grands X noirs à la peinture en bombe pour éviter que les oiseaux n'aillent s'y écraser, ce qui donnait au foyer de Zajac l'air d'avoir été vandalisé en permanence. Un roitelet à l'aile brisée poursuivait sa convalescence dans une cage individuelle, à la cuisine, là où, peu de temps auparavant, un jaseur des cèdres qui s'était rompu le cou avait trépassé, autre source de chagrin pour Irma.

Balayer le mouron pour les petits oiseaux répandu au-dessous des cages comptait parmi ses tâches sisyphéennes. Mais elle avait beau faire, avec le bruit des graines écrasées sous les semelles, malheur au

cambricoleur qui aurait fracturé cette maison ! Rudy, lui, aimait bien les oiseaux sa mère avait jusque-là refusé tout animal de compagnie au petit anorexique ; quant à Zajac, il aurait volontiers vécu dans une volière si la chose avait fait le bonheur de l'enfant, ou lui avait rendu l'appétit.

Mais Hildred s'acharnait si fort à tourmenter son ex-mari qu'il ne lui suffisait pas d'avoir réduit les moments où il profitait de son fils à deux jours et trois nuits par mois. À force de cogiter, elle trouva moyen d'empoisonner leur intimité : elle procura un chien à Rudy.

- Seulement, il va falloir qu'il reste chez ton père, dit-elle à l'enfant de six ans, ici on ne peut pas le garder.

La corniaude dénichée auprès d'une société protectrice quelconque, avait généreusement été présentée comme "croisée de labrador". À quel niveau, croisée, se demandait le docteur, les taches noires ? La bête, une femelle stérilisée d'environ deux ans, avait la truffe anxieuse, craintive, et le corps plus trapu et plus développé qu'un labrador. La façon dont sa babine supérieure, molle, recouvrait l'inférieure, rappelait assez le chien de chasse ; son front, plus marron que noir, était plissé par un froncement permanent. Elle marchait le nez au ras du sol, piétinait souvent ses oreilles, sa queue vigoureuse frétilant comme celle d'un chien d'arrêt. (Hildred l'avait choisie dans l'espoir qu'elle était faite pour le gibier à plumes.)

- Médée va être piquée si on la garde pas, papa, avait dit Rudy à son père, sur un ton solennel.

- Médée, avait répété Zajac.

En termes vétérinaires, Médée souffrait d'"indiscrimination alimentaire" ; elle mangeait les bouts de bois, les chaussures, les cailloux, le papier, le métal, le plastique, les balles de tennis, les jouets d'enfants, ainsi que ses propres excréments. (Ce dernier trait dénotant sans équivoque le croisement avec le labrador.) Le zèle avec lequel elle dévorait la crotte de chien, et pas exclusivement la sienne, était ce qui avait poussé ses premiers maîtres à s'en débarrasser.

En trouvant un chien dans le couloir de la mort, dont les mœurs avaient tout pour rendre fou, ou disons plus fou, son ex-mari, Hildred s'était surpassée. Le nom de Médée, magicienne antique meurtrière de ses propres enfants, lui allait on ne peut mieux. Si la vorace "croisée de labrador" avait eu des petits, elle les aurait dévorés.

Quel dépit ce fut donc, pour Hildred, de découvrir que le Dr Zajac aimait cette bête ! Médée traquait la crotte de chien avec la même ardeur que lui, c'étaient deux âmes soeurs, et à présent qu'il y trouvait un chien pour compagnon de jeu, Rudy avait plus de plaisir à venir chez son père.

Le Dr Zajac avait beau opérer des mains de stars, c'était avant tout un père divorcé. Ce qui fut d'abord le drame d'Irma ferait un jour

son triomphe : elle fut émue par l'amour qu'il portait à son fils. Son père, à elle, avait quitté sa mère avant sa naissance, et ne s'était pas donné la peine de rester en contact avec elle ni avec ses soeurs.

Un lundi matin, après le retour de Rudy chez sa mère, Irma se proposa de commencer sa journée en faisant le ménage dans la chambre du petit. Les trois semaines où il n'était pas là, cette chambre d'enfant était aussi immaculée qu'un sanctuaire. Au vrai, c'était bien un sanctuaire, et il n'était pas rare d'y surprendre Zajac en train de faire ses dévotions. La chienne morose semblait attirée par cette pièce, elle aussi. Rudy lui manquait autant qu'à son maître.

Ce matin-là, pourtant, Irma eut la surprise de trouver Zajac nu, endormi dans le lit de son fils, couvertures repoussées et jambes dépassant du sommier, la chaleur animale d'une chienne de vingt-cinq kilos devait lui suffire ; en effet Médée était avec lui, poitrine contre poitrine, museau contre sa gorge, une patte caressant l'épaule nue du dormeur.

Irma écarquilla les yeux. C'était la première fois qu'il lui était donné d'observer un homme nu à loisir. L'ancien milieu de terrain trouvait plus déconcertant que vexant que sa plastique irréprochable laissât les femmes indifférentes. Mais s'il n'était nullement sans charme, sa folie pure se voyait à l'oeil nu, comme son squelette, l'une comme l'autre un peu moins saillants, disons-le, lorsqu'il dormait.

Le spécialiste des greffes de la main était tout à la fois moqué et envié par ses confrères. Il courait comme un forcené, ne mangeait rien, et ce fou des oiseaux venait de s'enticher des divagations alimentaires d'un chien notoirement névrosé. L'un de ses moteurs était une passion douloureuse autant qu'irrépressible pour un fils qu'il ne voyait presque jamais. Mais ce qu'Irma était en train de percevoir en lui comptait plus que tout cela. Elle reconnut tout à coup l'amour héroïque qu'il portait à l'enfant, un amour que l'homme et la bête partageaient ici. (Dans sa faiblesse subite, Irma fut aussi émue par Médée.)

Irma n'avait jamais vu Rudy puisqu'elle ne travaillait pas le week-end. L'idée qu'elle s'en faisait, elle l'avait glanée à travers les photos, dont le nombre croissait d'ailleurs à chaque visite de l'enfant chéri. Mais si elle avait bien senti que la chambre de Rudy était un sanctuaire, elle ne s'attendait pas à trouver Médée et le docteur dans les bras-pattes l'un de l'autre, se partageant le lit du petit. Ah, se dit-elle, être aimée comme ça !

Et en cet instant, à cette seconde, elle tomba amoureuse des aptitudes affectives du Dr Zajac, malgré le fait qu'il ne lui en avait pas spécialement témoigné jusque-là. Elle devint son esclave sur-le-champ, mais il n'allait pas s'en rendre compte de sitôt.

À ce tournant existentiel, Médée ouvrit ses yeux de chien battu

et leva sa tête lourde, un filet de bave suspendu à sa babine supérieure. Irma, dont l'enthousiasme débridé traquait le présage dans les phénomènes les plus banals, trouva à la bave de la chienne un blanc nacré fascinant.

L'"assistante" voyait bien que le docteur lui-même allait se réveiller. Il tenait une gaule aussi grosse que son poignet et aussi longue que... enfin bref, pour un type aussi gringalet, il avait un sacré schlong ! Elle décida aussitôt qu'elle avait envie d'être mince.

Ce fut une réaction aussi immédiate que la découverte de son amour pour Zajac. Cette fille sans grâce, qui avait presque vingt ans de moins que le médecin divorcé, eut toutes les peines du monde à se traîner dans le couloir avant son réveil. Pour lui signaler qu'elle était dans les parages, elle appela la chienne. La mort dans l'âme, Médée-lamélancolique quitta la chambre de Rudy, et, à sa stupéfaction, Irma se mit à lui faire des mamours, que la bête lui rendit servilement.

Tout peut servir, se disait la jeune femme, dans sa simplicité. Elle se souvenait combien elle avait été malheureuse, et comprit que la chienne était le plus sûr chemin jusqu'au coeur du médecin.

– Viens, viens, ma louloute, entendit roucouler Zajac. Aujourd'hui, on va manger que des choses qui nous font du bien.

Les confrères de Zajac, on l'a dit, lui étaient tristement inférieurs sur le plan professionnel. Ils l'auraient envié et honni encore bien davantage s'il ne leur avait pas inspiré de condescendance par ailleurs : ils trouvaient quelque sujet de réconfort dans le fait que leur leader intrépide languissait d'amour pour un enfant malheureux en train de dépérir. Et puis, quelle extravagance ! Pour l'amour du gamin, le meilleur chirurgien de la main dans tout Boston vivait jour et nuit avec un chien coprophage.

Se réjouir à l'idée qu'un enfant de six ans soit malheureux, ce n'était guère charitable, c'était même cruel ; quant au diagnostic de dépérissement, il était quelque peu excessif; Rudy était en effet bourré de vitamines et de jus d'orange; il buvait des purées de fruits (fraises surgelées et bananes, surtout) et réussissait à avaler une poire ou une pomme par jour. Il mangeait des oeufs brouillés avec des toasts, et des concombres, à condition de les arroser de ketchup. Il ne buvait pas de lait, ne mangeait ni viande, ni poisson, ni fromage, mais il pouvait lui arriver de manifester un intérêt circonspect pour du yaourt, nature, bien entendu.

Certes, il était au-dessous de son poids, mais il aurait suffi d'un minimum d'exercice physique régulier, et d'une alimentation plus équilibrée, pour qu'il ait l'air aussi normal que les garçons de son âge. C'était un enfant d'une gentillesse rare, pas seulement l'"enfant sage" dont on parle toujours, mais un modèle de droiture et de bonne volonté. Il avait simplement été déglingué par sa mère, qui avait

presque réussi à empoisonner ses sentiments pour son père. Il est vrai qu'elle avait trois semaines pour travailler au corps cet enfant vulnérable, et que Zajac n'avait qu'un week-end pour contrecarrer son influence néfaste. Et sachant que son ex-mari avait la religion de l'exercice physique, elle défendait à Rudy d'aller jouer au football ou de patiner après l'école, elle en avait fait un accro, de la vidéo.

Hildred qui, du temps de son mariage, avait mis sa santé en péril pour rester maigre, cultivait à présent les rondeurs, "ça fait plus femme", disait-elle, notion qui donnait des haut-le-cœur à Zajac.

Mais le plus cruel, c'est qu'elle avait quasiment convaincu l'enfant que son père ne l'aimait pas. Elle se faisait un plaisir de remarquer qu'il rentrait de chez lui déprimé ; il ne lui venait pas à l'esprit que c'était parce qu'elle lui faisait chaque fois subir un véritable interrogatoire.

– Il y avait une autre femme, là-bas ? Tu as rencontré une femme ? (Il n'y avait que Médée, et les oiseaux.)

Quand on n'a pas vu son enfant depuis des semaines, la tentation est grande de lui faire des cadeaux; mais dès que Zajac offrait une quelconque babiole à Rudy, Hildred disait au petit que son père tentait de l'acheter. Ou alors les propos qu'elle lui tenait étaient de cette veine : "Qu'est-ce qu'il t'a donné ? Des patins à roulettes ? Ah, ça, ça va te servir ! Il veut que tu te fracasses le crâne, ou quoi ? C'est pas la peine que je te demande s'il t'a emmené voir un seul film. Non mais, franchement, il faut qu'il te distraie deux jours et trois nuits, on pourrait espérer qu'il se mette en quatre, qu'il fasse un effort !"

Naturellement, il n'en faisait que trop, c'était bien le problème. Les premières vingt-quatre heures qu'ils passaient ensemble, son énergie débordante étourdissait l'enfant.

À la vue de Rudy, Médée était aussi folle de joie que son maître, mais le petit restait sans réaction, du moins comparé à la chienne frénétique, et malgré les gages d'affection qui s'épalaient dans les préparatifs du chirurgien pour que son fils s'amuse, Rudy lui était franchement hostile. On avait aiguisé sa sensibilité pour qu'il détecte le manque d'amour de son père ; n'y parvenant pas, il commençait leurs week-ends ensemble dans la confusion.

Il y avait un jeu que Rudy aimait, même lors de ces vendredis soir navrants où le Dr Zajac se sentait réduit à un laborieux babil avec son fils unique.

À six ans, on aime ce qui est répétitif, et le jeu inventé par le docteur, il en revendiquait en effet la paternité, quoique ni lui ni son fils ne se fût donné la peine de lui trouver un nom, aurait pu s'appeler Encore et Bis. Au commencement de leurs week-ends, c'était leur seul jeu.

Chacun à son tour prenait un minuteur de cuisine, qu'on réglait

infailliblement sur une minute, et qu'on cachait dans le séjour. Cacher est inexact, car la seule règle voulait que l'appareil demeurât visible. On n'avait pas le droit de le fourrer sous un coussin, de le ranger dans un tiroir, ou de l'enfouir sous un monceau de graines, dans la cage des pinsons pourpres. Il fallait qu'il fût visible ; mais comme il était beige et tout petit, on ne le voyait guère, surtout dans le séjour qui, comme le reste de la vieille maison de Brattle Street, avait dû être remeublé à la hâte (et sans goût, aurait dit Hildred, laquelle avait fait main basse sur les beaux meubles). La pièce disparaissait sous les rideaux et les tapisseries désassortis ; on aurait cru que trois ou quatre générations de Zajac y avaient vécu et péri sans jamais rien jeter.

L'état des lieux rendait facile l'escamotage d'un innocent minuteur sans même le cacher. Rudy ne le découvrait que de temps en temps avant la sonnerie fatidique, dans le délai d'une minute ; quant à Zajac, même s'il l'avait repéré en dix secondes, il se gardait de le trouver, pour la plus grande joie de son fils, et il allait jusqu'à feindre l'exaspération quand l'enfant riait.

Une révélation bien plus fracassante que le plaisir simple du minuteur allait prendre père et fils par surprise. Il s'agissait de la lecture, du plaisir véritablement inépuisable de lire à haute voix, et les livres que le Dr Zajac avait décidé de lire à son fils étaient ceux-là mêmes qui l'avaient enchanté enfant, Stuart Little et La Toile de Charlotte, tous deux de E. B. White.

Wilbur le cochon de La Toile de Charlotte fit une telle impression sur Rudy qu'il eut envie de rebaptiser Médée Wilbur.

- C'est un nom de garçon, observa Zajac, et Médée est une fille. Mais enfin, j'imagine qu'on peut quand même. Tu pourrais la rebaptiser Charlotte, si tu veux.

- Oui, mais Charlotte elle meurt (la Charlotte du titre est une araignée) et moi j'ai déjà peur que Médée meure.

- Médée ne va pas mourir avant très longtemps, Rudy, lui assura Zajac.

- Maman dit que tu serais capable de la tuer, quand tu t'énerves.

- Je te promets que je ne vais pas tuer Médée. Je ne m'énerverai pas contre elle. (Autre exemple qui montrait bien comme Hildred se méprenait sur son compte ; ce n'était pas parce qu'il pestait contre leurs crottes qu'il en gardait rancune aux chiens.)

- Redis-moi pourquoi on l'a appelée Médée, demanda l'enfant.

Il n'était pas facile de raconter la légende grecque à un enfant de six ans, essayez donc d'expliquer ce que c'est qu'une magicienne ! Mais relater comment Médée avait aidé Jason à conquérir la Toison d'or était tout de même plus aisé que de lui faire comprendre ce qu'elle avait fait de ses propres enfants. Quelle idée d'être allé appeler

cette chienne Médée, pensait-il.

Divorcé depuis six mois, Zajac avait déjà lu une bonne douzaine de livres de pédopsychiatrie sur les troubles des enfants du divorce. On préconisait surtout l'humour, chez les parents ; or l'humour n'était guère le fort du chirurgien.

Il ne se laissait aller à l'espièglerie que dans les moments où il berçait un étron canin dans sa crosse. Cependant, outre ses activités de milieu de terrain à Deerfield, il avait chanté dans une chorale et s'il ne chantait plus qu'en se lavant, désormais, il ressentait une montée d'humour chaque fois qu'il prenait une douche avec Rudy. Prendre une douche avec son père était aussi sur la liste des choses que l'enfant aimait faire en sa compagnie, liste courte, mais qui s'allongeait.

Soudain, sur l'air de *I am the River*, que Rudy avait appris à la maternelle, comme beaucoup d'enfants uniques il aimait bien chanter, le Dr Nicholas M. Zajac entonna cette chanson :

*C'est moi Médée,
Ze manze ma mède
Et dans l'Antiquité
Ze tuais mes bébés !*

- Comment ? s'écria Rudy. Chante-la encore ! (Ils avaient déjà expliqué ce que c'était que l'Antiquité.)

Lorsque son père lui rechant la chanson, Rudy pleura de rire. Les plaisanteries les plus scatologiques sont toujours les meilleures, pour les enfants de six ans.

- Ne va pas chanter ça devant ta mère, le prévint Zajac.

Ainsi, ils eurent un secret, un fil de plus dans ce lien à tisser entre eux.

Le temps passant, Rudy introduisit deux exemplaires de Stuart Little chez Hildred, mais elle refusait de lui lire le livre. Pire encore, elle jeta les deux exemplaires à la poubelle. Ce fut seulement lorsqu'il la surprit à jeter La Toile de Charlotte qu'il en parla à son père, nouveau lien entre eux.

Tous les week-ends qu'ils passaient ensemble, Zajac lui lisait l'un ou l'autre. Le petit ne s'en lassait jamais ; il pleurait chaque fois que Charlotte mourait ; il riait chaque fois que Stuart Little emboutissait la voiture invisible du dentiste. Et, comme Stuart, chaque fois qu'il avait soif il disait à son père qu'il avait une soif "ruineuse" (la première fois, il lui avait évidemment demandé ce que ça voulait dire).

En attendant, si le Dr Zajac avait bien réussi à annuler les messages que Hildred distillait à Rudy, le petit était de plus en plus convaincu que son père l'aimait, ses mesquins confrères se

persuadaient de leur supériorité en choisissant de croire que son fils était malheureux et anorexique.

Au départ, leur condescendance s'était aussi alimentée du choix d'Irma comme employée de maison-assistante (il ne fallait pas avoir la main heureuse !). Mais quand celle-ci commença de se métamorphoser, ils la remarquèrent très vite, bien avant que Zajac ne manifeste qu'il partageait leur intérêt.

Cette cécité de sa part prouvait bien, si nécessaire, les oeillères de sa folie. La jeune femme avait perdu dix kilos, elle s'était inscrite à un club de gymnastique, elle courait cinq kilomètres par jour, et pas en petites foulées. Et si ses nouvelles tenues n'étaient pas du meilleur goût, elles avaient été choisies pour mettre son corps en valeur. Car belle, Irma ne le serait jamais, mais elle était bien bâtie. Hildred fit courir le bruit que son mari sortait avec une stripteaseuse, les divorcées quadragénaires n'ont pas la réputation d'être tendres envers les filles de vingt-trente ans bien bâties.

Irma, ne l'oublions pas, était amoureuse. Elle s'en fichait. Une nuit, elle se faufila toute nue à pas de loup jusqu'au couloir de l'étage, dans le noir. Si Zajac n'était pas encore couché, et qu'il vînt à la voir dans le plus simple appareil, avait-elle réfléchi, elle lui dirait qu'elle était somnambule et qu'une force l'avait attirée vers sa chambre. Elle avait grande envie qu'il la voie toute nue, comme par hasard bien sûr, parce que avec ce corps superbe, elle avait conquis une formidable assurance.

Mais au moment où elle passait sur la pointe des pieds devant la porte close de sa chambre, elle fut brisée net dans son élan, sidérée : elle venait d'entendre le docteur prier, elle en était sûre. Irma n'était pas pieuse ; la prière lui semblait une activité singulièrement préscientifique pour un chirurgien. Elle écouta un instant à la porte et découvrit avec soulagement que le docteur ne priait pas — il lisait Stuart Little à haute voix, en le psalmodiant.

"Au souper, il prit sa hache, abattit un pissenlit et ouvrit une boîte de jambon grillé, dont il dîna en l'arrosant de lait de pissenlit", lisait le Dr Zajac dans Stuart Little.

Irma était bouleversée d'amour pour lui, mais la seule mention du jambon grillé lui donna un malaise. Elle repartit dans sa chambre sans bruit, et fit une halte à la cuisine pour y croquer quelques carottes crues qui trempaient dans le bol de glaçons fondus, au frigo.

Quand le solitaire la remarquerait-il enfin ?

Elle se bourrait de noix en tout genre, de fruits secs, de fruits frais, elle dévorait des monceaux de crudités. Elle avait concocté un fabuleux poisson vapeur au gingembre frais et haricots noirs qui fit une telle impression sur le docteur qu'à la grande surprise de la jeune femme, et d'ailleurs de tous ceux qui le connaissaient, il improvisa un

dîner avec ses étudiants.

Il se disait que l'un d'entre eux la trouverait peut-être à son goût, elle lui semblait bien seule, comme la plupart de ces garçons, du reste. Il était loin de se douter qu'elle n'avait d'yeux que pour lui. Mais lorsqu'elle fut présentée à ses jeunes étudiants comme son "assistante", ils virent en elle une telle poupée de chair que, persuadés qu'il la sautait déjà, ils abandonnèrent toute espérance. Quant à ses étudiantes, elles lui trouvèrent sans doute la même triste figure qu'à Zajac.

Enfin, tant pis ! tout le monde raffola du poisson à la vapeur, et Irma avait d'autres spécialités. Elle traita la viande de Médée à l'attendrisseur parce qu'elle avait lu dans un magazine, chez le dentiste, que l'attendrisseur rendait les selles peu appétissantes, même pour un chien. Médée, cependant, y trouva visiblement une saveur de plus.

Comme le docteur saupoudrait de piment rouge les graines des mangeoires extérieures pour que les écureuils n'y touchent pas, Irma essaya de faire de même sur les étrons de Médée ; mais si l'effet esthétique fut assez réussi, surtout sur fond de neige poudreuse, la chienne ne se laissa que brièvement dissuader par le piment. Et Zajac ne tenait pas à attirer davantage l'attention sur les crottes de chien dans son jardin. Il avait une méthode bien plus simple, quoique plus sportive, pour empêcher la chienne de manger sa merde. Il attrapait ses étrons avant elle, dans sa crosse. Il les déposait ensuite dans son éternel sachet marron, quoique, à l'occasion, Irma l'ait vu viser un écureuil dans un arbre, sur le trottoir d'en face. Il le manquait à tous les coups, mais le geste allait droit au coeur de la jeune femme.

Il aurait été prématuré d'annoncer que celle que Hildred appelait "sa strip-teaseuse" trouverait un jour le chemin de son coeur. Mais au centre Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés, on avait d'autres soucis en tête : tôt ou tard il faudrait bien ajouter le nom du Dr Zajac qui n'avait pas encore cinquante ans à l'en-tête du cabinet de spécialistes de la main le plus en pointe à Boston. Il faudrait bientôt dire Schatzman, Gingeleskie, Mengerink, Zajac et Associés.

Or on aurait tort de croire que Schatzman, tout retraité qu'il fût, n'en concevait pas de dépit. Ou encore que celui des deux frères Gingeleskie encore vivant n'en avait pas la rage au coeur. Dans le temps, du vivant de Gingeleskie aîné, le centre s'appelait Schatzman, Gingeleskie et Gingeleskie, c'était avant l'arrivée de Mengerink. Mengerink, dont Zajac avait un jour dit en privé qu'il le croyait incapable de soigner une simple envie détachée de l'ongle, avait eu une liaison avec Hildred alors qu'elle était encore mariée, ce qui ne l'empêchait pas de dénigrer son confrère pour avoir divorcé, à la demande de Hildred, cependant.

Or, le Dr Zajac l'ignorait, mais sa femme s'était aussi assignée la mission de rendre Mengerink fou. Et pour Mengerink, quel destin plus cruel que de voir bientôt le nom de Zajac suivre le sien sur l'entête et la plaque du vénérable cabinet chirurgical. Mais à supposer que Zajac réussît la première greffe de la main aux États-Unis, ils auraient de la chance si son nom ne figurait pas en tête de leur raison sociale. (Des choses pires encore se préparaient ; Harvard n'allait pas tarder à le nommer professeur associé.)

Et voilà que son employée de maison-assistante venait de se transformer en bombe sexuelle, même s'il était quant à lui trop déjanté pour s'en apercevoir. Jusqu'au vieux Schatzman qui, depuis sa retraite, avait observé la mutation d'Irma ! Et Mengerink, qui avait dû changer deux fois de numéro de téléphone pour décourager les appels de l'ex-femme de Zajac, l'avait remarquée lui aussi. Quant à Gingeleskie, il déclarait : "Mon frère lui-même la repérerait dans la foule." Il parlait de feu son frère.

La métamorphose de l'employée de maison-assistante en bombe sexuelle, même un cadavre dans la tombe l'aurait vue. On aurait dit une strip-teaseuse qui assurerait l'entraînement des sportifs dans la journée. Comment Zajac pouvait-il demeurer aveugle à cette transfiguration ? Il ne fallait pas s'étonner qu'un tel homme n'eût laissé aucun souvenir de son passage par les classes préparatoires et l'université.

Pendant, lorsqu'il s'en allait à la pêche aux donneurs et receveurs sur la toile, aucun de ses confrères ne le taxait de vulgarité, ni ne déclarait trouver un tantinet brutal le site www.coupdemain.com. Malgré son chien coprophage, sa maigreur désincarnée, son fils à problèmes et, par-dessus le marché, son inconcevable cécité devant les fesses en béton de son assistante, dans le domaine en pointe de la greffe de la main, c'était bien le Dr Nicholas M. Zajac qui était aux commandes.

Que le plus brillant spécialiste de la main à Boston eût la réputation d'un hurluberlu asexué n'avait aucune importance pour son fils. Un enfant se fiche pas mal des prouesses professionnelles ou sexuelles de son père, surtout quand il commence à s'apercevoir tout seul que son père l'aime.

Quant aux facteurs favorables à cette tendresse trouvée entre Rudy et son père, être compliqué, ils sont multiples. Ne sous-estimons pas le rôle d'une chienne imbécile au point de manger son caca, ni celui de la chorale de garçons où Zajac s'était follement mis en tête qu'il savait chanter. (Après avoir composé sous le coup de l'inspiration le premier couplet de C'est moi Médée, père et fils allaient lui en ajouter bien d'autres, tous trop puérils et trop scatologiques pour être rapportés ici.) Autres facteurs, le minuteur de cuisine et l'écrivain pour

enfants E. B. White.

En outre, force nous est de reconnaître les mérites du mauvais esprit dans les relations père-fils. L'ancien milieu de terrain avait développé son instinct en la matière lorsqu'il recueillait les étrons dans sa crosse pour les catapulter vers le Charles. S'il n'avait pas réussi à intéresser Rudy à la crosse d'emblée, le bon docteur allait finir par lui faire observer les finesses du jeu en promenant Médée le long des rives du Charles historique.

Qu'on se représente le tableau : voici la chienne de chasse à l'étron qui tracte le Dr Zajac en tirant sur sa laisse. (À Cambridge, il va de soi que tous les chiens doivent être tenus en laisse, c'est la loi.) Et là, courant à la hauteur de la croisée de labrador, si ! il court, cet enfant, il fait de l'exercice !, voici Rudy Zajac, six ans, sa petite crosse tenue au ras du sol devant lui.

Recueillir une crotte de chien dans une crosse en courant est beaucoup plus difficile que de ramasser une balle. L'étron, en effet, se rencontre sous des formats divers et variés, il peut arriver qu'il soit incrusté dans l'herbe, voire qu'il ait été piétiné. Mais Rudy avait eu un entraîneur de première force. Et la détermination de Médée, ses coups d'épaule puissants contre la laisse fournissaient au petit ce dont on ne saurait se passer quel que soit le sport qu'on veut maîtriser, et surtout s'il s'agit de la "crosse à la crotte", comme ils disaient : la compétition.

Recueillir une crotte de chien dans sa crosse est à la portée du premier amateur venu, mais essayez un peu en résistant à la pression d'un chien coprophage ; quel que soit le sport, la pression est un maître aussi essentiel que l'entraîneur. En outre, Médée rendait bien quatre ou cinq kilos à Rudy, et elle n'aurait eu aucun mal à le renverser.

- Reste dos à elle, voilà, comme ça ! braillait Zajac. Ramasse, ramasse, ne t'arrête pas ! Repère-toi au fleuve !

Car le fleuve était leur cible, ce Charles historique. Rudy avait mis deux tirs au point, tous deux montrés par son père. Il y avait le smash classique, long lob ou trajectoire assez rase, et puis il y avait le push rusant l'eau, qui était le meilleur pour envoyer l'étron comme un palet, le tir préféré de Rudy. Son seul inconvénient était qu'il fallait que la crosse passe si près du sol que Médée pouvait bloquer le tir et dévorer goulûment le projectile.

- Le milieu du fleuve, toujours, recommandait l'ancien milieu de terrain, quand il ne criait pas : "Vise le pont !

- Mais il passe un bateau, papa !

- Vise le bateau, alors, disait Zajac, moins fort toutefois car il avait conscience que ses relations avec les avironneurs étaient déjà tendues.

Les cris et les hurlements des rameurs indignés donnaient du

relief aux rigueurs de la compétition. Le Dr Zajac tirait une délectation particulière des jappements aigus du barreur dans son haut-parleur, quoique, par les temps qui couraient, il fallût faire attention : il y avait parfois des filles à la barre.

Il était contre la présence du beau sexe sur les sculls et les canots de course plus grands, au poste d'avironneur ou à celui de barreur. (Nul doute qu'il faille voir dans ce préjugé une séquelle de son éducation en milieu exclusivement masculin.)

Quant à la modeste contribution du docteur à la pollution endémique du Charles... soyons honnête, il n'avait jamais été militant de l'écologiquement correct. À son avis d'irréparable homme de la vieille école, on balançait quotidiennement dans le Charles des déchets autrement plus toxiques que la crotte de chien. En outre, ce lancer de crotte auquel le petit Rudy Zajac et lui s'adonnaient le long du fleuve était perpétré pour une bonne cause : cimenter l'amour entre un père divorcé et son fils.

Irma y avait eu sa part, elle aussi, même si c'était une fille prosaïque, qui déclarerait un jour, en regardant l'incident des lions mangeurs de main en vidéo avec Zajac : "J'aurais jamais cru que les lions pouvaient bouffer quoi que ce soit aussi vite !"

Le Dr Nicholas M. Zajac qui était à peu près incollable sur le chapitre de la main, ne pouvait pas voir le film sans s'écrier : "Oh mon Dieu, mon Dieu! Voilà la main qui disparaît ! Doux Jésus, ça y est, il n'y en a plus, il n'y en a plus !"

On s'en doute, la célébrité de Patrick Wallingford n'avait pas été un handicap lorsque le docteur l'avait placé en tête de liste des receveurs : le public télévisuel, qui se chiffrait par millions de spectateurs, avait été témoin de l'accident effroyable. Des milliers d'enfants et d'innombrables adultes en faisaient encore des cauchemars, cinq ans plus tard, alors que le film de l'accident lui-même ne durait que trente secondes.

– Trente secondes pour perdre une main, avait cependant déclaré Wallingford, ça paraît très long quand c'est la vôtre.

Ceux qui le rencontraient, pour la première fois surtout, ne manquaient jamais de remarquer son charme juvénile. Les femmes parlaient de ses yeux. Lui jadis objet de l'envie des hommes, sa mutilation y avait mis fin ; la gent masculine, pourtant plus portée à l'envie, ne pouvait plus le jalouser. À présent, hommes comme femmes, tout le monde le trouvait irrésistible.

Le Dr Zajac n'avait pas eu besoin de passer par Internet pour trouver Wallingford, que l'équipe de Boston avait d'emblée placé en tête de liste. Mais là où les choses devenaient intéressantes, c'était que www.coupdemain.com venait de révéler une candidature surprenante dans le camp des donneurs. Ce que Zajac entendait par donneur était

un cadavre frais, or ce donneur-là était non seulement vivant mais nullement moribond.

Son épouse avait écrit à Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés depuis le Wisconsin : "Mon mari a dans l'idée de léguer sa main gauche à Patrick Wallingford, vous savez, le type au lion."

Ce courrier cueillit le Dr Zajac en plein mauvais jour : la chienne avait ingéré une portion importante de tuyau d'arrosage et il avait fallu l'opérer de l'estomac. Elle était censée passer le week-end en convalescence chez le vétérinaire, mais cela tombait justement sur une visite du jeune Rudy. Le petit survivant au divorce risquait de replonger dans son marasme de naguère sans la compagnie de Médée. Un chien drogué valait donc mieux que pas de chien du tout. On ne jouerait pas à la "crosse à la crotte" cette fois-ci, mais la gageure serait d'empêcher la chienne de dévorer ses points de suture ; et puis enfin, il restait le providentiel minuteur, et le génie plus providentiel encore de E. B. White. Le moment serait tout indiqué pour introduire des apports constructifs dans le régime de Rudy, toujours à l'état expérimental.

Bref, le chirurgien avait l'esprit ailleurs. S'il y avait quelque chose d'un peu frelaté dans le charme de la lettre envoyée par Mrs Otto Clausen, cela lui échappa. Son enthousiasme pour les possibilités médiatiques éclipsait toute autre considération ; et ce couple du Wisconsin qui déclarait sans embarras avoir choisi Patrick Wallingford pour digne récipiendaire de la main d'Otto Clausen ferait un excellent reportage.

Pas davantage il ne s'étonna que la lettre offrant la main de son mari fût rédigée par Mrs Clausen plutôt que par lui, qui n'avait fait que signer une courte déclaration d'intentions après la missive.

Mrs Clausen était originaire d'Appleton, et elle précisait fièrement qu'Otto était déjà membre de l'association des donneurs d'organes du Wisconsin. "Mais le cas d'une main, ce n'est pas tout à fait la même chose, que les organes, je veux dire."

La main et les organes, ce n'était pas la même chose, le Dr Zajac le savait. Mais Otto Clausen avait trente-neuf ans, et ne paraissait nullement à l'article de la mort. Zajac était convaincu qu'un cadavre pourvu d'une main à greffer s'annoncerait bien avant celui d'Otto.

Quant à Patrick Wallingford, quand bien même il n'aurait pas été célèbre, son désir, son besoin d'une main gauche l'auraient peut-être placé en tête de la liste des postulants du docteur, qui n'avait rien d'un homme insensible. Mais ce dernier comptait parmi les millions de téléspectateurs qui avaient enregistré le reportage ; il y voyait son film d'horreur préféré ainsi que la bande-annonce de sa renommée à venir.

On se bornera donc à dire que la trajectoire de Patrick Wallingford et celle du Dr Nicholas M. Zajac devaient se rencontrer, ce

qui n'augurait pas du meilleur, à priori.

3 : Avant de rencontrer Mrs Clausen.

Essayez de présenter un journal télévisé en dissimulant l'absence flagrante de votre main, et vous verrez où ça vous mène. Les toutes premières lettres de protestation émanaient des amputés : de quoi Patrick Wallingford avait-il donc honte ?

Même les bimanes s'en mêlèrent : "Allons, sois un homme, fais-nous voir, Patrick", écrivait une femme.

Lorsqu'il eut des problèmes avec sa première prothèse, les appareillés critiquèrent la façon dont il s'en servait. Il fut tout aussi gauche avec une série d'autres appareils de prothèse, mais sa femme avait demandé le divorce, il n'avait pas le temps de s'entraîner.

Marilyn n'arrivait pas à accepter la façon dont il s'était "conduit". Pour une fois, elle ne parlait pas de ses infidélités, elle visait sa conduite avec le lion. "Tu as eu l'air si peu viril..." lui disait-elle, ajoutant que son charme physique avait toujours tenu à une certaine grâce inoffensive, qui frôlait la fadeur. Ce qu'elle voulait dire, au fond, c'est que jusque-là son corps ne l'avait jamais dégoûtée. (Pour le meilleur et pour le pire soit, en conclut-il, mais pas en pièces détachées.)

Patrick et Marilyn habitaient Manhattan, dans la Soixante-Deuxième Rue Est, entre Park Avenue et Lexington Avenue ; l'appartement était revenu de droit à Marilyn. Seul le portier de nuit de son ancien immeuble n'avait pas rejeté le journaliste, mais l'homme était dans un tel brouillard mental qu'il n'arrivait pas à dire son propre nom clairement. Parfois c'était Vlad ou Vlade, d'autres fois Lewis. Même lorsqu'il était Lewis, il parlait avec un accent où se mêlaient, indéchiffrables, le parler de Long Island et des consonances slaves.

- D'où vous êtes, Vlade ? s'était enquis Wallingford.

- Mon nom à moi c'est Lewis, je suis du comté de Nassau, avait répondu Vlad.

Une autre fois, Wallingford avait repris :

- Mais, Lewis... vous êtes d'où, finalement ?

- Du comté de Nassau. Moi, c'est Vlad, m'sieur O'Neill.

Le portier était bien le seul à confondre Patrick Wallingford avec Paul O'Neill, qui était passé joueur de champ droit chez les New York Yankees en 1993. Ils étaient tous deux grands, bruns et beaux garçons dans le style menton volontaire, mais la ressemblance s'arrêtait là. Le portier à l'esprit embrumé avait des convictions

singulièrement inébranlables. Il avait tout d'abord confondu Patrick Wallingford avec Paul O'Neill à une époque où ce dernier, encore peu connu et reconnu du public, jouait avec les Reds de Cincinnati.

- Il faut croire que je ressemble un peu à Paul O'Neill, concéda Wallingford à Vlad (ou Vlade, ou Lewis), mais je m'appelle Patrick Wallingford, et je suis journaliste de télévision.

Mais Vlad, ou Vlade ou Lewis étant portier de nuit, le voyait toujours dans la pénombre, à une heure tardive.

- Vous en faites pas, m'sieur O'Neill, lui avait-il répondu sur un ton de conspirateur, je le dirai à personne !

Ainsi donc, le portier de nuit en concluait que Paul O'Neill avait une liaison avec la femme de Patrick Wallingford ; tel fut du moins ce que conjectura ce dernier.

Un soir qu'il rentrait chez lui, du temps qu'il avait ses deux mains, et bien avant son divorce, il avait trouvé Vlad (ou Vlade ou Lewis) en train de regarder les prolongations d'un match à Cincinnati où les Mets jouaient contre les Reds.

- Eh bien vous voyez, Lewis, avait-il lancé en faisant sursauter le gardien qui tenait un téléviseur noir et blanc dans le vestiaire du hall d'entrée. C'est les Reds, ils sont à Cincinnati, et moi je suis là, à côté de vous. Je joue pas, moi, ce soir, hein ?

- Vous en faites pas, m'sieur O'Neill, avait promis le gardien, avec sollicitude, je l'dirai à personne.

Mais après la perte de sa main, Patrick Wallingford était devenu plus célèbre que Paul O'Neill. En outre, c'était la main gauche qu'il avait perdue, or Paul O'Neill batte à gauche et lance de même. Vlad (ou Vlade ou Lewis) devait le savoir, il était devenu champion d'Amérique des batteurs en 1994 en marquant 359 fois au cours de sa deuxième saison seulement avec les Yankees, c'était un grand joueur de champ.

- Ils vont le retirer, ce 21, un de ces jours, m'sieur O'Neill, assura imperturbablement le portier à Patrick Wallingford. Ça, vous pouvez y compter.

Après l'amputation de sa main, Patrick ne retourna qu'une seule fois à l'appartement de la Soixante-Deuxième Rue, pour y récupérer des vêtements, des livres, bref, ce que les avocats de divorce appellent des effets personnels. Il était clair pour tout le monde dans l'immeuble, y compris pour le gardien, qu'il déménageait.

- Vous en faites pas, m'sieur O'Neill, lui dit l'homme, ils font de ces trucs, en rééducation, aujourd'hui, c'est pas croyable. Dommage quand même que ça soye pas vot' main droite, vu que vous êtes gaucher, c'est ça qui est dur, mais y vont trouver, j'en suis sûr.

- Merci, Vlad.

Le journaliste manchot se sentait faible et désorienté dans son

ancien appartement. Le jour de son déménagement, Marilyn avait déjà commencé à changer la disposition des meubles. Il ne cessait de regarder par-dessus son épaule ce qui se trouvait derrière lui ; ce n'était qu'un canapé jusque-là dans une autre pièce, mais à cette place inusitée, l'objet lui faisait l'effet d'un lion avançant sur lui.

- Je crois que frapper va moins vous poser de problèmes que lancer vers la base depuis la droite du terrain, lui disait le portier aux trois noms. Faudra réduire vot' puissance de batte, raccourcir vot' swing et renoncer aux balles longues, pas pour toujours, juste le temps de vous habituer à vot' nouvelle main.

Mais Wallingford ne trouvait aucune nouvelle main à laquelle s'habituer ; tous les objets prothétiques l'accablaient, et les insultes permanentes de sa femme l'accablaient de même.

- Moi, je ne t'ai jamais trouvé sexy, mentait celle-ci (l'espoir fait vivre, n'est-ce pas...), mais alors maintenant, avec cette main en moins, tu n'es plus qu'un pauvre infirme !

La chaîne d'informations ne donna pas longtemps à Wallingford pour faire ses preuves comme présentateur. Il ne réussit pas à s'imposer sur cette chaîne surnommée Calamitel. On le fit promptement passer du premier journal du matin à celui de milieu de matinée, puis à celui de fin de soirée, pour le reléguer enfin au créneau des petites heures, où tout portait à croire que seuls les travailleurs de la nuit et les insomniaques avaient une chance de le voir.

Son image télévisuelle était trop réservée pour un homme à qui le roi des animaux avait arraché sa main. On avait envie de voir plus de défi dans son expression, dont il émanait au contraire une humilité affaiblie, un air de résignation circonspecte. Lui qui n'avait jamais été mauvais bougre, seulement mauvais mari, s'apitoyait manifestement sur son sort de manchot, et il était perçu comme le genre de type qui souffre en silence.

Si ce côté homme blessé ne lui nuisait guère auprès des femmes, il n'y avait plus désormais dans sa vie que les "autres" femmes. Et lorsque son divorce fut prononcé, ses producteurs jugèrent qu'ils lui avaient assez largement donné sa chance au fauteuil de présentateur pour ne pas être taxés de discrimination contre les handicapés ; ils le renvoyèrent donc au rôle moins en vue de reporter de terrain. Pire, le journaliste manchot devint l'intervieweur attitré d'énergumènes et bouffons de tout poil ; la réputation qu'avait la chaîne de prospérer sur les massacres et les mutilations ne faisait que souligner son image d'homme irrémédiablement atteint.

À la télévision, bien sûr, les informations tournaient autour des catastrophes. Pourquoi la chaîne ne préposerait-elle pas Wallingford aux fonds de tiroirs crapuleux des tabloïds, aux reportages sur les

dessous des affaires ? À lui donc, immanquablement, les potins salaces, graveleux, le mariage qui avait duré moins d'un jour, celui qui n'avait pas tenu jusqu'à la lune de miel, le mari qui découvrait au bout de huit ans de vie conjugale que sa femme était un homme.

Dans la chaîne d'informations, Patrick Wallingford était l'homme de tous les désastres, le reporter de terrain affecté aux pires accidents, c'est-à-dire les plus abracadabrants. Il couvrit ainsi une collision entre un car de touristes et un pousse-pousse à Bangkok. Les deux victimes étaient des prostituées thaïlandaises qui se rendaient à leur travail dans le pousse-pousse. Wallingford interviewa leurs familles, ainsi que leurs clients, il était hélas difficile de les distinguer les uns des autres, mais chaque interviewé se sentit obligé de fixer son moignon ou sa prothèse, au bout de son bras gauche.

Prothèse ou moignon, on les lorgnait toujours, et il en avait horreur, comme il avait horreur de l'Internet, qui servait surtout, selon lui, à encourager la paresse inhérente à sa profession, où l'on faisait une confiance excessive aux sources secondaires, et autres raccourcis. Les journalistes s'étaient toujours pillés les uns les autres, mais à présent, ça devenait trop facile.

Son irascible ex-femme, journaliste elle aussi, était un cas de figure de cet état d'esprit. Elle qui se piquait de n'écrire que des "profils" d'écrivains très littéraires, et d'acteurs et d'actrices parmi les plus sérieux (et il allait sans dire que la presse écrite était supérieure à la télévision), ne préparait pas ses interviews d'écrivains en lisant leurs livres, parfois trop longs, il est vrai, mais en lisant leurs précédentes interviews. Elle ne faisait pas davantage l'effort de voir tous les films des acteurs et actrices qu'elle interviewait, mais se contentait sans vergogne de lire les critiques.

Étant donné son préjugé contre l'Internet, Patrick Wallingford n'avait évidemment pas vu la campagne de publicité sur www.coupdemain.com, et il n'avait jamais entendu parler de Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés jusqu'à ce que Zajac lui téléphone. Le docteur, en revanche, était déjà au courant de ses déboires avec diverses prothèses : ainsi à SoHo, le manchot s'était pris la main artificielle dans la portière d'un taxi dont le chauffeur avait allégrement continué de rouler pendant une ou deux rues (l'incident avait défrayé les chroniques) ; dans l'avion qui l'emmenait à Berlin toutes affaires cessantes interviewer un déséquilibré qui avait dynamité un chien près de la Pots-damer Platz, pour protester contre le nouveau dôme du Reichstag, le maniaque, qui revendiquait son acte, avait attaché un explosif au collier du chien, Wallingford s'était empêtré dans sa ceinture.

Il était devenu le spécialiste attitré des divagations du bon Dieu et des contes de la folie ordinaire. Les gens qui le croisaient en

taxi lui criaient "Hé, le type au lion !" les coursiers le hélèrent depuis leurs vélos, après avoir craché leur sifflet : "Yo, l'homme de tous les désastres !"

Pire encore, ce qu'il faisait lui plaisait si peu qu'il avait perdu toute sympathie pour les victimes et leurs familles, et cela se voyait quand il les interviewait.

Alors, pour ne pas le virer purement et simplement car blessé en service, il aurait pu intenter un procès à la chaîne, on le marginalisa davantage, de sorte que la mission suivante n'eut même plus l'attrait du désastre. On l'envoyait en effet au Japon, couvrir un colloque sponsorisé par un consortium de journaux japonais. Le thème du colloque le surprit tout autant, il s'intitulait "L'avenir des femmes", à priori pas de catastrophe à la clé.

Mais l'idée que ce soit Patrick Wallingford qui couvre le colloque titilla fort les femmes de la rédaction, à New York.

- Tu vas tirer des tas de nanas, Pat, lui dit l'une d'entre elles pour le taquiner, enfin, encore plus que d'habitude.

- Comment veux-tu qu'il en tire encore plus ? demanda une autre, ce qui les fit éclater de rire à nouveau.

- Il paraît que les femmes sont traitées comme de la merde, au Japon, lança une rédactrice, et que les hommes font des virées à Bangkok, où ils se conduisent comme des gorets.

- Tous les hommes se conduisent comme des gorets, à Bangkok, répondit une autre, qui y était allée.

- Tu es déjà allé à Bangkok, Patrick? lui demanda la première, qui était bien placée pour le savoir puisqu'il y était allé avec elle.

Elle s'amusait seulement à lui rappeler quelque chose que tout le monde savait, à la rédaction.

- Tu es déjà allé au Japon, Patrick ? reprit une des femmes lorsque les gloussements se turent.

- Non, jamais, répondit Wallingford, et je n'ai jamais couché avec une Japonaise, non plus.

Elles le traitèrent d'ignoble macho pour cette dernière réflexion, mais la plupart le dirent avec affection. Puis elles se dispersèrent, le laissant avec Mary, la plus jeune d'entre elles, et l'une des rares avec qui il n'ait pas encore couché, justement.

Lorsque Mary vit qu'ils étaient seuls, elle lui toucha le bras gauche, elle l'effleura juste au-dessus de la main absente. Seules les femmes le touchaient à cet endroit-là.

- Elles disent ça pour rire, la plupart prendraient l'avion pour Tokyo demain, si tu leur demandais de t'accompagner.

Patrick avait déjà pensé à coucher avec Mary, mais les circonstances s'y étaient toujours opposées.

- Et toi, tu t'envolerais pour Tokyo avec moi demain, si je te le

demandais ?

- Je suis mariée.
- Je sais.
- J'attends un bébé ! lui dit Mary.

Sur quoi, elle éclata en sanglots et courut pour rattraper les autres femmes de la rédaction, le plantant là avec ses pensées, à savoir qu'il valait toujours mieux laisser la femme faire le premier pas. C'est alors que le Dr Zajac l'appela au téléphone.

Sa façon de se présenter fut, en un mot, d'une efficacité clinique :

- La première main sur laquelle je pourrai mettre la mienne est à vous, lui annonça-t-il, si vous en voulez vraiment.

- Et pourquoi n'en voudrais-je pas ? Du moment qu'elle est saine...

- Évidemment qu'elle sera saine, répliqua Zajac, vous ne voudriez pas que je vous donne une main malade ?

- C'est pour quand ? s'enquit Patrick.

- Trouver la main parfaite, ça ne s'improvise pas, lui expliqua Zajac.

- J'ai l'impression qu'une main de femme ne ferait pas mon bonheur, songea Patrick à voix haute, ou une main tordue.

- C'est mon boulot, de vous trouver une main qui ne soit pas trop gauche, assura Zajac.

- Mais c'est une main gauche, lui rappela Wallingford.

- Bien sûr, mais c'est le donneur qui devra être adroit !

- D'accord, mais pas de fil à la patte, hein ? dit Patrick Wallingford.

Pas de fil à la patte, se demandait Zajac, perplexe, mais qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire par là ? Quels fils peut-il donc y avoir à la patte d'un donneur ?

Cependant le journaliste partait pour le Japon, et il venait d'apprendre qu'il était censé faire un discours lors de la journée d'ouverture du colloque. Ce discours, il ne l'avait pas écrit ; il s'était proposé de le faire, mais avait remis la corvée jusqu'au voyage en avion.

Il ne repensa plus une seconde à sa curieuse réserve "pas de fil à la patte". C'était bien une remarque d'homme de tous les désastres, un réflexe de victime de lion, une ânerie, tout juste dite pour dire quelque chose. (Un peu comme : "Les Allemandes y sont très recherchées, en ce moment.")

Zajac, lui, était ravi. On venait de remettre l'affaire entre ses mains, en somme.

4 : Interlude japonais.

Est-ce qu'il y a une malédiction sur mes relations avec l'Asie ? se demanderait plus tard Wallingford. Il avait commencé par perdre une main en Inde, et cette fois, au Japon...

Le voyage à Tokyo avait mal tourné avant même de commencer, si l'on comptait sa proposition balourde à Mary, qu'il considérait lui-même comme le digne commencement. Voilà qu'il avait jeté son dévolu sur une jeune mariée, enceinte, une fille dont il n'avait jamais pu se rappeler le nom de famille ! Circonstance aggravante, elle avait une expression qui le hantait ; avec la joliesse évidente qui était la sienne, sa physionomie dénotait une capacité de nuire qui allait au-delà de la médisance, une férocité difficile à tenir en échec, un potentiel de ravages qui restaient à définir.

Et puis, dans l'avion qui l'emmenait à Tokyo, voilà qu'il n'arrivait pas à se dépêtrer de son discours. Dire que c'était à lui, le divorcé, non sans quelque raison, à lui le dragueur sur la touche (c'est ainsi qu'il se voyait depuis Mary et sa grossesse) qu'on attribuait le sujet de l'avenir de la femme, et au Japon, encore, pays notoirement rétrograde quant à sa place dans la société.

Il n'avait pas l'habitude d'écrire des discours : il n'avait même pas l'habitude de parler sans voir son texte se dérouler sur le prompteur (un texte qui n'était d'ailleurs pas de lui, en général). Mais peut-être qu'à parcourir la liste des participantes au colloque, des femmes, exclusivement, il trouverait des choses flatteuses à dire sur elles, flatteries qui pourraient faire office de propos introductif.

Il eut un choc en s'apercevant qu'il n'avait aucune connaissance directe des talents et accomplissements d'aucune des participantes ; hélas, il n'en connaissait qu'une, et la chose la plus flatteuse qu'il aurait pu en dire c'est qu'il aurait volontiers couché avec elle, tout en ne l'ayant vue qu'à la télévision.

Il avait un faible pour les Allemandes, on l'a vu avec l'ingénieuse du son aux seins nus qui faisait partie de l'équipe dans le Gujerat, la blonde pâmée au fond de la charrette de viande, l'entrepreneuse Monika avec un k. Mais l'Allemande qui participait au colloque de Tokyo s'appelait Barbara, orthographe classique, et, comme Wallingford, c'était une journaliste de télévision. Contrairement à lui, cependant, elle faisait une carrière plus réussie que tapageuse.

Barbara Frei présentait le journal du matin pour la ZDF. Elle avait une voix claire, très professionnelle, un sourire circonspect, et

des lèvres minces. Elle portait ses cheveux blond cendré aux épaules, et les glissait joliment derrière les oreilles. Son beau visage aux pommettes hautes était lisse ; dans le monde de Wallingford, un visage fait pour la télévision.

À l'antenne, Barbara Frei ne portait que des tailleurs de coupe plutôt masculine, noirs ou bleu marine, sans jamais faire voir de chemisier ou de t-shirt dans la profonde échancrure de la veste. L'ossature de ses épaules était merveilleuse, et elle avait bien raison d'aimer la montrer. Elle arborait de préférence un simple brillant à l'oreille, souvent une émeraude ou un rubis, estimait Patrick, qui s'y connaissait en bijoux féminins.

Néanmoins, si la perspective de rencontrer Barbara Frei à Tokyo lui inspirait des attentes érotiques que son séjour risquait de décevoir, ni elle ni aucune autre participante ne pouvaient l'aider à écrire son discours.

Il y avait une réalisatrice russe, nommée Ludmilla Slovaboda. (Cette orthographe ne rend qu'approximativement les spéculations phonétiques de Patrick Wallingford quant à son nom de famille. Appelons-la simplement Ludmilla.) Il n'avait jamais vu ses films.

Il y avait une romancière hollandaise, nommée Bodille, Bodile, ou Bodil Jensen ; son prénom était orthographié de trois manières différentes dans la plaquette que ses hôtes japonais lui avaient envoyée. Quelle que fût l'orthographe, il présumait qu'il fallait dire "bode-il", avec l'accent sur la deuxième syllabe, mais il n'en était pas sûr.

Il y avait une économiste anglaise, qui s'appelait platement Jane Brown. Il y avait une généticienne chinoise, une spécialiste coréenne des maladies infectieuses, une bactériologiste hollandaise, et une dame du Ghana, qu'on disait travailler sur "la gestion de la pénurie alimentaire", ou "le soulagement de la faim dans le monde", selon les points de la plaquette. Wallingford n'avait pas espoir de prononcer convenablement un seul de ces noms. Il n'allait pas s'y risquer.

La liste des participantes se déroulait, interminable, toutes des femmes faisant autorité dans leur partie, à l'exception probable d'une Américaine, écrivain, et autopromue féministe radicale, dont Wallingford n'avait jamais entendu parler, ainsi que d'un nombre disproportionné de participantes japonaises, qui lui parurent représenter les arts.

Il se sentait mal à l'aise en présence des femmes poètes ou sculpteurs. Il était sans doute incorrect de les appeler des poétesses ou des sculptrices, mais c'est bien ainsi qu'il les nommait en son for intérieur. À son avis, d'ailleurs, les artistes étaient presque tous des escrocs, qui colportaient de l'irréel, de l'artificiel.

En quoi consisterait donc son discours d'ouverture ? Il n'était pas dans le désarroi le plus total, il n'avait pas vécu à New York pour rien, il y avait subi assez de cérémonies officielles pour savoir que les maîtres de ces cérémonies étaient des baratineurs; il était capable de baratiner, lui aussi. Par conséquent, il décida que ses propos introductifs seraient très précisément un bla-bla mondain autour d'infos branchées, qu'il prononcerait avec l'humour insincère de celui qui pratique l'autodérision d'un air dégagé. Aïe, quelle erreur !

Pourquoi pas cette entrée en matière : "Je ne me sens guère rassuré de m'adresser à un groupe aussi distingué que le vôtre, moi dont le grand titre de gloire, le seul à vrai dire, est d'avoir, malgré les panneaux d'interdiction, donné à manger à un lion en Inde, il y a cinq ans" ?

Sûrement le propos briserait la glace : il avait beaucoup fait rire lors de son dernier discours, d'ailleurs pas un vrai speech, mais plutôt un toast, en l'honneur des athlètes olympiques du New York Athletic Club. Les dames de Tokyo seraient moins bon public...

Le ton du séjour avait plus ou moins été donné par le fait que la compagnie avait perdu le bagage enregistré de Wallingford, une valise bourrée de vêtements. Le préposé de la compagnie lui assura :

- Vot' valise est paltie aux Philippines, monsieur, vous la letlouvelez demain.

- Vous savez déjà qu'elle est partie aux Philippines ?

- Pas sùl je mens, monsieur, répondit le préposé, ou du moins, c'est ce que pensa Wallingford. (L'homme avait dit "assurément", mais il avait mal entendu ; il avait du reste l'habitude aussi puérile que désagréable de se moquer des accents étrangers, vice presque aussi peu aimable que son fou rire devant une personne qui trébuchait ou tombait.)

Par souci de précision, l'employé ajouta :

- Les valises qui se peldent sur le vol en plovenance de New York vont toujours aux Philippines.

- Toujours ?

- Et elles sont toujours levenues le lendemain, répondit l'employé.

Ensuite, ce fut la course depuis l'aéroport jusqu'au toit de son hôtel, dans un hélicoptère frété par ses hôtes japonais.

- Ah, voir Tokyo au crépuscule et mourir ! dit une femme à la mine sévère, assise à ses côtés dans l'appareil.

Elle avait pris le même vol que lui depuis New York, mais il ne l'avait pas remarquée ; sans doute parce qu'elle était desservie par des lunettes peu seyantes à monture d'écaille, il ne lui avait accordé qu'un regard distrait. C'était l'écrivain américain qui se déclarait féministe radicale, bien sûr.

- Vous ironisez, je suppose, lui dit-il.
 - J'ironise toujours, Mr Wallingford, répondit la femme.
- Elle se présenta avec une poignée de main brève et énergique :
- Evelyn Arbuthnot. Je vous ai reconnu à votre main, l'autre.
 - Ils vous ont envoyé vos bagages aux Philippines, à vous aussi

?

- Regardez-moi, Mr Wallingford, est-ce que j'ai une tête à ce que les compagnies perdent mes bagages ? Moi, je n'emporte que des sacs-cabine.

Peut-être avait-il sous-estimé les talents d'Evelyn Arbuthnot ; il devrait peut-être se procurer, voire lire un de ses livres.

Mais au-dessous d'eux, c'était Tokyo. Il apercevait des héliports sur les toits de nombreux hôtels et immeubles de bureaux, au-dessus desquels d'autres hélicoptères étaient en train de tourner avant d'atterrir. On aurait dit qu'il se préparait une invasion militaire sur cette énorme cité brumeuse qui, contre les pastels du crépuscule, se teintait de couleurs surnaturelles, du rose au rouge sang. Pour Wallingford, les pistes d'atterrissage des toits ressemblaient à des milles de cibles, et il essaya de deviner quelle cible leur hélicoptère visait.

- Ah, le Japon, dit Evelyn Arbuthnot avec un accent de désespoir.

- Vous n'aimez pas le Japon ?

- Je n'"aime" aucun pays, mais les rapports entre hommes-femmes sont particulièrement pesants, ici.

- Ah bon, dit Wallingford.

- C'est la première fois que vous venez, non ?

Il était encore en train de secouer la tête qu'elle ajoutait.

- Vous n'auriez pas dû venir, l'homme de tous les désastres.

- Et vous, pourquoi est-ce que vous êtes venue ? lui demanda Wallingford.

À chaque parole négative qu'elle disait, son charme opérait sur lui. Son visage commençait à lui plaire, un visage carré, au front haut, à la mâchoire large, avec de courts cheveux gris qui lui emboîtaient la tête comme un casque fonctionnel. De son corps trapu et vigoureux, elle ne montrait pas grand-chose, avec ses jeans noirs et sa chemise d'homme en chambray portée flottante et assouplie à force de lavages. À en juger par ce qu'il voyait, c'est-à-dire presque rien, elle n'avait pas beaucoup de poitrine et se dispensait de porter un soutien-gorge. Elle était chaussée d'une paire de chaussures de sport, sales mais commodes, et posait les pieds sur un grand sac de gymnastique qui ne rentrait pas complètement sous son siège ; il se portait en bandoulière, et paraissait lourd.

Mrs Arbuthnot semblait aller sur la cinquantaine ou l'avoir légèrement dépassée, c'était une femme qui voyageait avec plus de

livres que de vêtements. Elle n'était pas fardée, n'avait pas de vernis sur les ongles, ne portait ni bague ni autre bijou. Elle avait de petits doigts, de petites mains soignées, et elle se rongait les ongles, à vif.

- Pourquoi est-ce que je suis venue, moi ? reprit-elle en répétant sa question. Je me rends aux invitations, où qu'elles soient, d'abord parce qu'on ne m'invite pas si souvent, et puis parce que j'ai un message à faire passer. Mais vous, Mr Wallingford, vous n'avez pas de message ? Je n'arrive pas à imaginer ce que vous pourriez bien faire à Tokyo, surtout à un colloque sur l'avenir des femmes. Depuis quand est-ce un scoop, l'avenir des femmes ? Comment est-ce que ça pourrait entrer à votre rubrique de type au lion ?

L'hélicoptère était en train d'atterrir, à présent. Wallingford fixait la cible qui se rapprochait ; il était sans voix.

- Pourquoi je suis venu ici ? dit-il en répétant à son tour la question de Mrs Arbuthnot, histoire de gagner du temps.

- Moi, je vais vous le dire, Mr Wallingford, répondit Evelyn Arbuthnot en lui posant ses petites mains curieusement puissantes sur les genoux, et en le serrant fort. Vous êtes venu parce que vous saviez que vous alliez rencontrer des tas de femmes. Je me trompe ?

Allons bon, elle faisait partie des gens qui détestaient les journalistes, ou lui en particulier. Il était très sensible à ces deux hostilités, qui n'étaient pas rares. Il aurait voulu lui dire qu'il était venu à Tokyo parce qu'il était un journaliste qui se fait baiser par sa chaîne avec un sujet à la con, mais il tint sa langue. Coupable de cette faiblesse populaire, vouloir faire la conquête de ceux qui le trouvaient antipathique, il avait beaucoup d'amis, aucun intime, dont très peu d'hommes. (Il avait couché avec trop de femmes pour nouer des amitiés profondes avec des hommes.)

L'hélicoptère toucha le sol ; une porte s'ouvrit. Un chasseur aux gestes rapides, qui les attendait sur le toit, se précipita avec un chariot à bagages. Il n'y en avait pas à prendre, sinon le sac d'Evelyn Arbuthnot, qu'elle préféra porter à la main.

- Pas de valise, pas de bagages ? demanda le chasseur empressé à Wallingford, qui réfléchissait toujours à la réponse qu'il pourrait donner à Mrs Arbuthnot.

- Ma valise a été expédiée par erreur aux Philippines, expliqua-t-il au chasseur; il lui parlait lentement sans raison.

- Ah, pas bloblème. Vous l'aurez demain, répondit le chasseur.

- Mrs Arbuthnot, articula Wallingford avec une certaine raideur, je puis vous assurer que je ne suis pas venu à Tokyo ou à ce colloque pour faire des rencontres. Des femmes, je peux en rencontrer partout de par le monde.

- Je veux bien le croire, dit Evelyn Arbuthnot que cette idée ne réjouissait visiblement guère. Et je veux bien croire que c'est ce que

vous faites, partout, tout le temps, en collectionneur.

Non mais, quelle garce ! pensa Patrick, dire qu'elle commençait à me plaire. Il s'était senti très con, ces derniers temps, et Mrs Arbuthnot s'était révélée trop forte pour lui ; pourtant il se considérait en général comme un chic type.

De crainte que sa valise ne revienne pas des Philippines à temps pour son discours d'ouverture au colloque, Wallingford envoya à la laverie de l'hôtel les vêtements qu'il portait pendant le voyage. La laverie promet de les lui rendre le lendemain matin ; il y comptait. Mais en attendant, il n'avait plus rien à se mettre. Il n'avait pas prévu que ses hôtes japonais, tous des confrères, le bombarderaient d'appels téléphoniques dans sa chambre, pour l'inviter à boire un verre et dîner.

Il leur dit qu'il était fatigué ; il leur dit qu'il n'avait pas faim. Malgré leur courtoisie, il sentit bien qu'il les décevait. Nul doute qu'ils étaient impatients de voir l'absence de main, l'autre main, comme avait dit Mrs Arbuthnot.

Il était en train de considérer le menu de service à la chambre d'un oeil dubitatif lorsque Mrs Arbuthnot l'appela au téléphone.

- Qu'est-ce que vous avez prévu, pour dîner ? lui demanda-t-elle. Vous préférez manger dans votre chambre ?

- Personne ne vous a invitée ? Moi ils n'arrêtent pas de m'inviter, mais j'ai dû décliner parce que j'ai envoyé mes vêtements à la laverie de l'hôtel, au cas où ma valise ne serait pas revenue des Philippines demain.

- Personne ne m'a invitée à dîner, lui répondit Mrs Arbuthnot, mais moi je ne suis pas célèbre, pas même journaliste. On ne m'invite jamais.

Wallingford le croyait volontiers, mais il se borna à dire :

- Je vous aurais bien invitée à dîner avec moi dans ma chambre, mais je n'ai plus rien à me mettre, sinon une serviette.

- Appelez la lingerie, lui conseilla Evelyn Arbuthnot, dites-leur que vous voulez une robe de chambre. Les hommes ne savent pas s'asseoir avec une serviette autour des reins.

Elle lui donna son numéro de chambre et lui dit de la rappeler quand on lui aurait donné un peignoir. Pendant ce temps, elle jetterait un coup d'oeil au menu.

Mais lorsqu'il appela la lingerie, une voix de femme lui répondit :

- Ze leglette, nous n'avons pas de lobes de samble.

C'est du moins ce qu'il crut entendre. Et lorsqu'il rappela Mrs Arbuthnot pour lui rapporter cette réponse, elle le surprit une fois de plus.

- Pas de lobe, pas de sévices en samble, alors.

Il crut qu'elle plaisantait.

- Ne vous inquiétez pas, je serrerai les genoux, ou bien je me draperai dans deux serviettes.

- Vous n'y êtes pour rien, c'est ma faute. Je me déçois d'être attirée par vous, c'est tout.

Sur quoi, elle ajouta "Ze leglette", et raccrocha. Du moins la lingerie, à la place du peignoir demandé, lui envoya-t-elle une brosse à dents et un petit tube de dentifrice.

Quand on se trouve à Tokyo, son champ d'action réduit par le port d'une simple serviette, les ennuis qu'on peut s'attirer sont assez limités ; et pourtant, Wallingford allait y mettre du sien. N'ayant pas grand faim, il appela un poste appelé "massothérapie". Grave erreur.

- Deux femmes, dit la voix qui répondait au nom des masseurs.

C'était une voix d'homme, et Patrick crut entendre "deux faons" ; néanmoins, il se dit qu'il comprenait ce que l'homme avait dit.

- Non, non, pas deux femmes, un homme. Je suis un homme seul, expliqua-t-il.

- Deux faons, répliqua l'homme au bout du fil, avec assurance.

- Comme vous voudrez. C'est du shiatsu ?

- C'est deux faons ou lien, dit l'homme avec une pointe d'agressivité.

- D'accord, d'accord, concéda Patrick.

Il prit une bière dans le mini bar tout en attendant, la serviette autour des reins. Avant longtemps, deux femmes parurent à sa porte.

L'une des deux portait la table évidée à un bout pour qu'il y passe la tête ; l'objet évoquait une guillotine, et la femme qui le portait avait des mains dont le Dr Zajac aurait dit qu'elles ressemblaient à celles d'un tight-end célèbre. Sa comparse apportait coussins et serviettes ; elle avait des avant-bras comme Popeye.

- 'Jour, lança Wallingford.

Elles le considéraient avec circonspection, les yeux sur sa serviette.

- Shiatsu ? leur demanda-t-il.

- On est deux, lui dit l'une.

- Oui, certes, dit Wallingford, qui ne voyait d'ailleurs pas pourquoi.

Était-ce pour que le massage aille deux fois plus vite ? Coûte deux fois plus cher ?

Lorsqu'il eut glissé la tête dans l'évidement, il regarda les pieds nus de la femme qui était en train de lui enfoncer son coude dans le cou ; l'autre lui enfonçait son coude (ou son genou, peut-être ?) dans la colonne vertébrale, au niveau des lombaires. Rassemblant son courage, il leur demanda carrément :

- Pourquoi est-ce que vous venez à deux ?

À sa grande surprise, les deux masseuses musclées gloussèrent comme des petites filles.

- Con ça pas fiole, dit l'une des deux.
- À deux faons, pas de fiole, entendit-il l'autre préciser.

Leurs pouces, leurs coudes ou leurs genoux s'étaient mis à le pétrir, elles s'enfonçaient profondément, mais ce qui le choquait, c'était l'idée qu'un client pût commettre quelque chose d'aussi répréhensible que le viol d'une masseuse. Il est vrai qu'en la matière son expérience était assez restreinte puisque les femmes l'avaient toujours désiré.

Lorsque les masseuses s'en allèrent, il se sentit sans force. Il arriva tout juste à passer à la salle de bains pour faire pipi et se brosser les dents avant de s'effondrer sur son lit. Il s'aperçut qu'il avait laissé sa bière entamée à son chevet, où l'odeur l'incommoderait à son réveil, mais il était trop fatigué pour se relever. Il se faisait l'effet d'être en caoutchouc mou. Le lendemain matin, il s'éveilla très exactement dans la position où il s'était endormi, allongé sur le ventre, les bras le long du corps, comme un soldat, la moitié droite du visage enfouie dans l'oreiller, regardant son épaule gauche.

Ce fut seulement lorsqu'il se leva pour ouvrir la porte, on lui apportait le petit déjeuner, qu'il se rendit compte qu'il ne pouvait plus bouger la tête. Sa nuque était bloquée ; il ne pouvait plus regarder qu'à gauche. Ce blocage vers la gauche allait lui poser un problème sur l'estrade, où il allait bientôt lui falloir prononcer le discours d'ouverture. Sans compter que d'ici là il lui faudrait avaler son petit déjeuner en regardant son épaule. Outre qu'il ne lui était pas facile de se brosser les dents de la main droite, sa seule main, le manche de la brosse de l'hôtel était un peu court pour un homme réduit à regarder à gauche.

Du moins sa valise était-elle rentrée des Philippines, ce qui tombait bien car la laverie avait appelé pour s'excuser d'avoir "égalé" ses seuls autres vêtements.

- Pas peldus, zuste égalés, s'égosillait l'homme au bord de l'hystérie. Ze leglette.

Lorsque Wallingford ouvrit sa valise, ce qu'il réussit à faire en regardant par-dessus son épaule gauche, il découvrit que valise et vêtements exhalaient une forte odeur d'urine. Il appela la compagnie aérienne pour faire une réclamation.

- Vous rentrez des Philippines ? lui demanda l'employé.
- Moi non, mais ma valise, si.
- Ah, tout s'explique ! s'écria joyeusement l'employé. Ce sont les chiens renifleurs de drogue qu'ils ont là-bas. Ils pissent parfois sur les valises !

Naturellement, Patrick entendit "jolie fleur de roche". Mais le

sens général était clair : des chiens philippins avaient uriné sur ses vêtements !

- Pourquoi donc ?

- On sait pas. C'est comme ça. Ils peuvent pas se retenir, sans doute.

Stupéfait, Wallingford fouilla dans ses affaires pour en tirer une chemise et un pantalon qui ne soient pas trop imprégnés de pisser de chien. Il envoya à regret le reste au service de laverie, en recommandant à l'homme au bout du fil de ne pas perdre ceux-là, car c'étaient ses derniers.

- Les autres pas perdus, zuste égalés ! hurla l'homme (qui se dispensa cette fois du ze leglette).

Sachant qu'il fleurait bon la pisser de chien, Patrick ne fut pas ravi de partager le taxi d'Evelyn Arbuthnot pour se rendre au colloque, d'autant que sa nuque bloquée le contraignait à faire la course en détournant impoliment le visage du sien.

- Je ne peux pas vous reprocher de m'en vouloir, dit-elle, mais vous ne trouvez pas un peu puéril de refuser de me regarder ?

Elle ne cessait de renifler, comme si elle soupçonnait la présence d'un chien à bord.

Il lui raconta tout : le massage à deux faons (le massage à la moulinette, disait-il) ; sa nuque à sens unique ; l'épisode de la pisser de chien.

- Votre vie est un roman, conclut-elle.

Cette fois, il n'eut pas besoin de la voir pour deviner qu'elle ironisait.

Puis vint son discours, qu'il dut prononcer de profil sur l'estrade, avec une vue imprenable sur son moignon tandis qu'il avait du mal à déchiffrer ses feuillets. Comme il présentait son profil gauche au public, son amputation ressortait davantage, ce qui fit écrire à un bavard de la presse japonaise qu'il "misait sur sa main absente". Dans les médias occidentaux, on appelait souvent sa main amputée sa "main absente" ou son "absence de main". Des journalistes nippons plus généreux qui avaient assisté au discours, ses hôtes masculins, essentiellement, jugèrent cette attitude oratoire sinistrogre "provocatrice" et "incroyablement dégagée".

Le discours lui-même fit fiasco auprès des femmes de talent invitées au colloque. Elles étaient venues à Tokyo pour discuter de l'avenir des femmes, pas pour s'entendre servir par un homme des plaisanteries éculées de maîtres des cérémonies.

- C'est ça que vous étiez en train d'écrire dans l'avion, hier, ou que vous tentiez d'écrire, plutôt ? lui demanda Evelyn Arbuthnot. Oh là là, on aurait dû dîner ensemble dans la chambre, en fin de compte. S'il avait été question de votre speech, je vous aurais peut-être épargné

ce ridicule.

Une fois de plus, elle le laissait sans voix.

La salle de conférences où il avait parlé était un hall d'acier, aux tons de gris ultramoderne. C'était à peu près sous ce jour qu'il la voyait elle-même ; une femme d'acier, déclinée dans des tons gris ultramodernes.

Les autres femmes l'évitèrent par la suite, et il comprit bien que la pisserie de chien n'en était pas la seule cause.

Jusqu'à sa consœur de la télévision allemande, la belle Barbara Frei, qui refusa de lui parler. La plupart des journalistes qui le rencontraient pour la première fois lui témoignaient du moins un peu de sollicitude quant à son accident avec le lion, mais la distante Mrs Frei signifia sans équivoque qu'elle ne tenait pas à ce qu'il lui soit présenté.

Seule la romancière hollandaise, Bodille, Bodile ou Bodil Jensen, sembla le regarder avec une lueur de pitié dans ses yeux verts perçants. Elle était jolie, d'une beauté égarée ou endeuillée, comme s'il y avait eu un suicide ou un meurtre parmi ses proches (amant ou mari, peut-être).

Il tenta de l'aborder, mais Mrs Arbuthnot lui coupa l'herbe sous le pied. "Je l'avais vue avant vous", lui lança-t-elle en se dirigeant tout droit vers Bodille, Bodile ou Bodil Jensen.

L'assurance déjà défaillante de Wallingford en fut davantage ébranlée. Qu'est-ce que Mrs Arbuthnot entendait en disant qu'elle s'était déçue d'être attirée par lui ? Était-elle lesbienne ?

Fort peu désireux de rencontrer qui que ce soit tant qu'il sentait affreusement la pisserie de chien, il rentra à son hôtel pour attendre ses vêtements propres. Il laissa son équipe, deux hommes, tourner ce qui lui paraissait intéressant dans la suite des interventions, en ce premier jour qui comportait une tribune sur le viol.

De retour à l'hôtel, il découvrit que la direction lui avait envoyé des fleurs, pour mieux s'excuser d'avoir "égalé" ses vêtements, et il trouva également deux masseuses, différentes des premières, qui l'attendaient. L'hôtel lui envoyait aussi un massage gratuit.

- Ze leglette poul votle tolticolis, lui dit l'une des deux nouvelles masseuses.

Il entendit vaguement "petit colis", mais comprit ce qu'elle voulait dire. Il était donc condamné à subir un second massage à la moulinette.

Mais ces deux femmes-là réussirent à lui débloquer la nuque, et tandis qu'elles s'appliquaient à le mettre en capilotade, la lingerie lui fit parvenir ses vêtements, propres et au complet. Peut-être fallait-il y voir un signe que sa situation, lors de cette escapade nippone, s'arrangeait.

Or compte tenu du fait qu'il avait perdu sa main gauche en Inde (même si l'accident s'était produit cinq ans auparavant) ; que des chiens philippins avaient compissé ses affaires ; qu'il lui avait fallu un second massage pour réparer les dégâts causés par le premier ; qu'il n'avait pas deviné qu'Evelyn Arbuthnot était lesbienne ; qu'il avait prononcé ce discours d'une balourdise navrante ; qu'il ne savait rien du Japon et moins que rien de l'avenir des femmes, auquel il ne pensait d'ailleurs jamais, même à présent, il fallait être bien fou pour se figurer que son expérience nippone allait en s'arrangeant.

Toute personne l'ayant rencontré en ces circonstances en aurait conclu instantanément qu'il était un homme pensant avec son sexe, et bien le genre de type à fourrer inconsidérément sa main trop près de la cage aux lions. (Et si le lion avait eu un accent, il l'aurait imité.) Rétrospectivement, il situerait ce voyage au Japon comme plus calamiteux encore que l'épisode indien de sa vie.

Pour être tout à fait honnête, Wallingford ne fut pas le seul homme à manquer la tribune sur le viol. Jane Brown, l'économiste anglaise dont il avait trouvé le nom bien terne, se révéla haute en couleur. Elle piqua une crise à la tribune sur le viol et exigea qu'aucun homme n'assiste aux débats, arguant que, pour les femmes, discuter du sujet en toute honnêteté équivalait à se mettre nues.

Jusque-là, le cameraman et l'ingénieur du son engagés par la chaîne d'informations vingt-quatre heures sur vingt-quatre avaient réussi à tourner. Mais alors, l'économiste anglaise, joignant le geste à la parole, se mit à retirer ses vêtements, et le cameraman, japonais, cessa de filmer par respect pour elle.

On ne saurait assurer que l'effeuillage de Jane Brown aurait été un spectacle tout public, car la décrire comme opulente eût été un euphémisme, il lui avait suffi d'entamer son déshabillage pour vider la salle de conférences du peu d'hommes qui s'y trouvaient. Il n'y en avait presque aucun, en effet, à ce colloque sur l'avenir des femmes, les deux techniciens de l'équipe de Wallingford, les journalistes japonais qui accueillaient le colloque et ne semblaient pas réjouis, ainsi, bien sûr, que Patrick Wallingford lui-même.

Les hôtes japonais auraient très mal pris la requête à distance de Conrad, le rédacteur en chef new-yorkais, qui ne voulait plus rien voir sur le colloque lui-même, mais réclamait "quelque chose de bien contrasté" à la place, en clair, quelque chose qui en mine la portée.

De la conraderie à l'état pur, songea Wallingford ; quand le rédacteur lui demandait de la "matière en rapport", il voulait dire au contraire un sujet si peu en rapport avec le colloque des femmes qu'il tournerait en dérision l'idée même de leur avenir.

- Il paraît qu'il y a une industrie du porno pédophile, à Tokyo, et de la prostitution infantine. C'est assez nouveau, paraît-il, c'est tout

jeune, passe-moi l'expression, ça bourgeonne.

- Et alors ? demanda Wallingford.

Il savait qu'il y avait là de la conraderie à l'état pur. Le rédacteur en chef se fichait éperdument de l'"Avenir des femmes". Les hôtes japonais avaient voulu Wallingford car la vidéo de son accident pulvérisait les records de vente, au Japon, et Conrad profitait de l'invitation pour faire fouiller un peu de merde à l'homme de tous les désastres.

- Bien sûr, tu fais quand même gaffe à la manière de présenter les choses, poursuivit Conrad pour mettre Patrick en garde. (Il ne voulait pas être taxé de racisme débridé si la chaîne paraissait avoir quelque chose contre les Japonais.) Tu piges ? lui avait-il demandé au bout du fil, pas de racisme débridé envers les Japonais...

Wallingford soupira, puis il laissa entendre, comme toujours, que le sujet était plus profond et plus complexe qu'on n'aurait pu croire. Le colloque durait quatre jours, mais tout se passait dans la journée. Rien n'était prévu pour le soir, pas même des dîners, et il se demandait pourquoi.

Une jeune Japonaise qui voulait avoir l'autographe de Patrick Wallingford sur son t-shirt Mickey sembla surprise qu'il n'en ait pas deviné la raison : il n'y avait pas d'activités liées au colloque le soir parce que les femmes étaient "censées" passer leurs soirées chez elles, en famille. Si l'on avait programmé un colloque le soir, au Japon, on n'aurait pas fait recette.

- Intéressant, non ? demanda Wallingford à Conrad.

Mais le rédacteur en chef lui enjoignit de laisser tomber. La jeune Nippone était superbe devant la caméra, mais les t-shirts Mickey n'étaient plus autorisés sur leur chaîne, à la suite d'un différend avec la compagnie Walt Disney.

En fin de compte, Patrick reçut la consigne de s'en tenir à interviewer une par une les participantes au colloque. Il comprit que Conrad était en train de retirer ses billes.

- Tu n'as qu'à voir si une ou deux poules vont se lâcher un peu avec toi, fut sa formule.

Wallingford s'empessa donc d'essayer d'obtenir une interview en tête à tête avec Barbara Frei, la journaliste de la télévision allemande. Il l'aborda au bar de l'hôtel, elle semblait seule, il ne lui vint pas à l'idée qu'elle attendait peut-être quelqu'un. La présentatrice de la ZDF était en tout point aussi belle que sur le petit écran, mais elle déclina poliment l'interview.

- Je connais votre chaîne, bien sûr, commença-t-elle avec tact, et je crois peu probable qu'elle couvre ce colloque avec sérieux. Et vous, qu'en pensez-vous ? (Chapitre clos.) Je suis navrée pour votre main, Mr Wallingford, c'est vraiment épouvantable, vous m'en voyez

navrée.

- Merci, répondit-il.

La femme était sincère, et elle avait de la classe. La chaîne d'informations vingt-quatre heures sur vingt-quatre ne correspondait pas à l'idée qu'elle (ou qui que ce soit) se faisait du journalisme de télévision sérieux ; à côté de Barbara Frei, il n'était pas sérieux non plus, et ils le savaient bien tous deux.

Le bar de l'hôtel était plein d'hommes d'affaires, comme ils le sont souvent.

- Regardez, c'est le type au lion ! entendit-il s'écrier l'un d'eux.

- Hé, l'homme de tous les désastres ! lui cria un autre.

- Vous prenez quelque chose ? lui demanda Barbara Frei avec sollicitude.

- Bah... oui.

Un découragement immense et insolite l'accablait, et en même temps que sa bière, arriva au bar l'homme que Mrs Frei attendait, son mari.

Wallingford le reconnut : c'était Peter Frei, journaliste respecté à la ZDF, qui travaillait aux émissions culturelles tandis que sa femme faisait ce qu'on appelle les infos pures.

- Peter est un peu fatigué, dit Mrs Frei en lui massant affectueusement les épaules et la nuque, il s'entraîne pour un voyage au mont Everest.

- Pour un reportage, je suppose ? lui demanda Patrick avec envie.

- Oui, mais il faut quand même que je fasse un petit bout de l'ascension si je veux travailler proprement.

- Vous allez escalader le mont Everest ? demanda Wallingford. Peter Frei semblait en très grande forme physique, lui et Barbara formaient un couple superbe.

- Oh, tout le monde escalade l'Everest, de nos jours, répondit Frei avec modestie. C'est bien ça l'ennui, l'endroit est infesté d'amateurs dans mon genre !

Sa belle épouse rit tendrement et continua de lui masser les épaules et la nuque. Wallingford qui avait du mal à avaler sa bière trouva leur couple des plus sympathiques.

Lorsqu'ils se dirent au revoir, Barbara Frei lui toucha le bras gauche à l'endroit habituel.

- Vous pourriez peut-être essayer d'interviewer la dame qui vient du Ghana, lui suggéra-t-elle pour l'aider. Elle est tout à fait charmante, intelligente, elle a bien plus de choses à dire que moi. Enfin, c'est une femme qui défend une cause, bien plus que moi. (Ce qui voulait dire, Wallingford le savait à présent, qu'elle accepterait de parler à n'importe qui.)

- C'est une bonne idée, merci.

- Désolé, pour votre main, dit Peter Frei. C'est abominable ; je suis persuadé que la moitié des habitants du globe se rappellent où ils étaient et ce qu'ils faisaient quand c'est passé à la télévision.

- Oui, répondit Wallingford.

Il n'avait bu qu'une bière, mais il se souviendrait tout juste d'avoir quitté le bar de l'hôtel ; s'écoeurant lui-même, il partit à la recherche de l'Africaine comme celui qui se noie se raccroche au canot de sauvetage. De fait, il se sentait couler à pic.

Cruelle ironie du sort, la Ghanéenne spécialiste de la faim dans le monde était absolument énorme, et Wallingford redoutait que Conrad n'exploite son obésité d'une manière imprévisible. Elle devait bien peser quelque cent trente kilos, et, dans son boubou en patchwork, elle faisait l'effet d'une montgolfière. Cela dit, elle était diplômée d'Oxford et de Yale ; elle avait reçu un prix Nobel pour ses recherches sur la nutrition dans le monde.

- Pour faire ce que je fais, il suffit de prévoir intelligemment les crises du tiers-monde, c'est à la portée du premier imbécile venu, pourvu qu'il ait une moitié de cervelle et une conscience entière.

Mais malgré toute l'admiration de Wallingford pour ce mastodonte, elle n'eut pas l'heur de plaire à New York.

- Trop grosse, déclara Conrad. Les Noirs vont croire qu'on se paie sa tête.

- C'est tout de même pas nous qui l'avons engraisée, protesta Patrick. Voilà une femme intelligente, et qui a quelque chose à dire !

- Tu peux peut-être en trouver une qui soit intelligente et qui ait l'air normale !

Mais, Wallingford allait le découvrir, à ce colloque de Tokyo sur l'"Avenir des femmes", la chose était malaisée dans la mesure où, par "normale", Conrad voulait sans aucun doute dire pas obèse, pas noire, et pas japonaise.

Il lui suffit d'un coup d'oeil à la généticienne chinoise, verrue bombée et velue au milieu du front, pour se dispenser de l'interviewer. Il entendait déjà ce connard de Conrad râler depuis New York : "Alors là, pour se payer la tête des gens ! Autant bombarder l'ambassade de Chine dans un pays à la con, et venir raconter que c'était un accident !" !

Il alla donc s'entretenir avec la spécialiste coréenne des maladies infectieuses, qu'il trouvait plutôt mignonne.

Malheureusement, la caméra l'intimidait, de sorte qu'elle passa l'entretien les yeux rivés à son moignon ; en outre, elle était incapable de prononcer le nom d'une maladie infectieuse sans bégayer ; la seule mention d'une maladie semblait la paralyser de terreur.

Quant à la réalisatrice russe, Ludmilla (car nous l'appellerons

Ludmilla tout court), Conrad objecta que personne n'avait vu ses films : elle était laide comme un pou. Seulement, comme Patrick devait le découvrir à deux heures du matin, lorsqu'elle vint le trouver dans sa chambre d'hôtel, elle voulait quitter la Russie. Pas pour le Japon, non, elle voulait qu'il la fasse passer clandestinement aux États-Unis. Mais dans quoi ? se demanda-t-il, dans cette valise, désormais parfumée à la pisserie de chien philippin ?

Tout de même, une Russe qui passait à l'Ouest, ça pouvait faire un scoop, même à New York. Quelle importance, si personne n'avait vu ses films !

- Elle veut être reçue au festival de Sundance, dit-il à son rédacteur en chef. Elle veut passer à l'Ouest, bon Dieu, Conrad, c'est un événement, ça ! (Aucune chaîne d'infos douée de bon sens ne refuserait un reportage sur un Russe qui passe à l'Ouest.)

Mais Conrad ne fut pas impressionné pour autant :

- On vient de faire cinq minutes sur un Cubain passé aux États-Unis, Pat.

- Qui, ce joueur de base-ball nul ?

- Il bloque pas si mal, et il sait frapper, résuma Conrad. Et le chapitre fut clos.

Patrick se fit ensuite éconduire par la romancière danoise aux yeux verts ; écrivain susceptible, elle refusait d'être interviewée par quelqu'un qui n'avait pas lu ses livres. Mais pour qui elle se prenait, celle-là ! Comme s'il avait le temps de lire ses livres ! Du moins ne s'était-il pas trompé sur la prononciation de son nom, c'était bien bode-iil avec accent sur le iil.

La foule de Japonaises qui représentaient les arts était ravie de lui parler, et, pendant les interviews, elles touchaient avec compassion son bras gauche, un peu au-dessus de l'amputation. Mais à New York, le rédacteur en chef en avait "ras le bol des arts". Il objectait en outre que toutes ces Japonaises allaient donner au public l'impression fautive qu'il n'y avait que des Nippones au colloque.

- Depuis quand ça nous tracasse de donner des impressions fausses au public ? rétorqua Patrick après avoir rassemblé son courage.

- Écoute, Pat, ta poétesse un peu bonasse avec son tatouage facial, elle ferait rigoler même les autres poètes.

Wallingford était au Japon depuis trop longtemps ; à force d'entendre déformer sa langue maternelle, il comprenait de travers son rédacteur en chef lui-même. Il crut que Conrad avait dit "ta poétesse un peu connasse".

- Non, Conrad, maintenant c'est toi qui vas m'écouter, répliqua-t-il avec un tranchant inusité, lui l'accommodant. Je suis pas une femme, mais ce mot-là, il me choque moi-même.

– Quel mot ? Tatouage ?
– Tu sais très bien ce que je veux dire, le mot connasse !
– J'ai dit bonasse, pas connasse. Tu as entendu ce que tu voulais bien entendre, tu penses qu'à ça !

Il n'y avait plus rien à faire, sinon interviewer Jane Brown, l'économiste anglaise qui avait menacé le colloque d'effeuillage, ou encore demander un entretien à Evelyn Arbuthnot, lesbienne probable, qui l'avait en horreur et se reprochait d'avoir éprouvé de l'attirance, même passagère, pour lui.

L'économiste anglaise était d'une loufoquerie toute britannique. Peu importait : les Américains sont fous de l'accent anglais. Jane Brown glapissait comme une bouilloire oubliée sur le gaz et le sujet de ses glapissements n'était pas l'économie mondiale, mais sa menace d'effeuillage devant les hommes.

– Je sais par expérience que les hommes ne me laissent jamais me déshabiller complètement, dit-elle devant la caméra, avec cette élocution trop soignée qui caractérise les comédiennes mûrissantes du répertoire britannique. Je ne suis pas encore en sous-vêtements que les hommes ont déserté la pièce, c'est chaque fois pareil. On peut leur faire confiance. Sur ce seul chapitre, bien sûr, celui de me fuir.

À New York, Conrad adora. Il trouva que l'interview de Jane Brown "offrait un contraste bienvenu" avec la crise qu'elle avait piquée à la tribune sur le viol, le premier jour du colloque. Ainsi la chaîne d'infos non-stop tenait son reportage. Le colloque de Tokyo sur l'"Avenir des femmes" avait été couvert, enfin couvert comme Calamitel savait le faire, en marginalisant, outre Wallingford lui-même, tout l'événement, qui se ramenait désormais à cette matrone anglaise cabotine menaçant de retirer ses vêtements lors d'une tribune sur le viol, à Tokyo par-dessus le marché.

"Ça, c'était bien joué !" allait dire Evelyn Arbuthnot en voyant le reportage d'une minute et demie sur le téléviseur de sa chambre d'hôtel. Elle était encore à Tokyo, pour le dernier jour du colloque. La chaîne à trois sous qui employait Wallingford n'avait pas même attendu la clôture.

Il était encore au lit lorsque Evelyn Arbuthnot l'appela.

– Ze leglette, fut sa seule défense, je ne suis pas rédacteur en chef, moi, je ne suis qu'un reporter de terrain.

– Si je comprends bien, vous exécutiez les ordres ? lui demanda-t-elle.

Elle était beaucoup trop coriace pour lui, d'autant qu'il se remettait tant bien que mal de sa soirée en ville avec ses hôtes japonais, il se croyait imbibé de saké jusqu'à la moelle, et il ne se rappelait pas lequel des deux journalistes japonais qu'il préférait, Yoshi ou Fumi, lui avait donné deux allers-retours pour Kyoto dans le

train à grande vitesse, le "boulet de canon", comme il disait. Descendre dans l'une des auberges traditionnelles de la ville pourrait le remettre à neuf, lui avait-on dit, et il s'en souvint. Les Japonais avaient ajouté, hélas, il l'oublia, qu'il valait mieux éviter le week-end.

Ah, Kyoto ! Cité des temples, cité de la prière. De fait, un endroit plus propice que Tokyo à la méditation pourrait lui faire le plus grand bien. "Il est grand temps que je médite un peu", expliqua-t-il à Evelyn Arbuthnot qui continuait de l'accabler pour la façon dont sa chaîne de non-infos avait saboté la couverture du colloque des femmes.

- Je sais, je sais, répétait-il. (Que dire d'autre ?)

- Et vous allez à Kyoto ? Pour quoi faire ? Pour prier ? Prier pour quoi, au juste ? Moi, je vais vous le dire, pour quoi je prie, je prie pour que votre chaîne des farces et désastres disparaisse dans l'opprobre public !

- Je n'ai pas perdu espoir qu'il m'arrive quelque chose d'agréable au Japon, répondit-il avec toute la dignité dont il était encore capable, ce qui n'est pas beaucoup dire.

Il y eut un silence pensif au bout du fil : Evelyn Arbuthnot envisageait sans doute une idée ancienne sous un angle neuf.

- Vous avez envie qu'il vous arrive quelque chose d'agréable ici ? Eh bien, vous pouvez m'emmener à Kyoto avec vous, je vous ferai voir quelque chose d'agréable.

Patrick Wallingford étant ce qu'il était, il acquiesça. Ce que femmes voulaient... Il faisait généralement ce qu'on lui demandait, d'ailleurs. Dire qu'il avait cru Evelyn Arbuthnot lesbienne ! Il ne savait plus à quoi s'en tenir.

- Euh... je croyais... enfin après votre réflexion sur cette romancière danoise, moi j'ai compris que... enfin que vous étiez homo, Mrs Arbuthnot.

- Je donne le change comme ça tout le temps, lui dit-elle. Je n'aurais pas cru que vous alliez tomber dans le panneau.

- Ah bon..., dit Wallingford.

- Je ne suis pas homo, mais j'ai l'âge d'être votre mère. Si vous voulez y réfléchir à deux fois avant de me rappeler, je ne me vexerai pas pour ça.

- Allons donc, vous ne pourriez jamais être ma mère !

- Mais si, je pourrais l'être, biologiquement. J'aurais pu vous avoir à seize ans, j'en paraissais d'ailleurs dix-huit. Ça ne marche pas fort, chez vous, le calcul mental...

- Vous avez cinquante ans et quelques ?

- Pas loin. Et en plus je ne peux pas partir pour Kyoto aujourd'hui. Je ne veux pas manquer le dernier jour de ce colloque navrant mais pavé de bonnes intentions. Si vous pouvez attendre

demain, je veux bien passer le week-end à Kyoto avec vous.

- D'accord, déclara Wallingford.

Il ne lui dit pas qu'il avait déjà deux billets à bord du "boulet de canon". Il n'aurait qu'à demander au concierge de l'hôtel de changer ses réservations de train et d'auberge.

- Vous êtes sûr de vouloir faire ça ? lui demanda Evelyn Arbuthnot. (Elle ne semblait plus si certaine d'en avoir envie elle-même.)

- Oui, j'en suis sûr, vous me plaisez, répondit-il, même si je suis un con.

- Ne soyez pas trop dur envers vous-même pour autant, dit-elle.

Sa voix n'avait jamais été aussi "chatte". En termes de vitesse, et surtout de vitesse de revirement, cette femme était un boulet de canon. Il commençait à se demander s'il ferait bien d'aller où que ce soit avec elle.

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle précisa soudain :

- Je ne me montrerai pas exigeante. Et puis, ce serait bien que vous ayez une aventure avec une femme de mon âge. Quand vous aurez passé soixante-dix, les femmes de mon âge seront les plus jeunes que vous pourrez vous offrir.

Au cours de la journée et de la soirée, tandis qu'il attendait de prendre le boulet de canon pour Kyoto avec Evelyn Arbuthnot, la gueule de bois de Wallingford se résorba peu à peu, et, lorsqu'il se coucha, il ne sentait plus le goût du saké qu'en bâillant.

Le lendemain, l'aube parut, claire et transparente au pays du soleil levant, promesse trompeuse. Wallingford roulait dans un train à trois cent vingt à l'heure, en compagnie d'une femme qui aurait pu être sa mère, et d'environ cinq cents écolières piaillantes. Il n'y avait que des filles car, s'ils avaient bien tous deux compris l'anglais laborieux du contrôleur, c'était le week-end national de prière pour les filles, et on aurait bien cru qu'elles s'étaient toutes donné rendez-vous à Kyoto.

Il plut tout le week-end. Kyoto était envahi d'écolières qui priaient. Enfin, elles priaient sans doute de temps en temps, mais Evelyn et Patrick ne les virent jamais dans cette occupation. Et lorsqu'elles ne priaient pas, elles faisaient ce que font toutes les écolières du monde : elles riaient, poussaient des cris perçants et fondaient en larmes, sans raison apparente.

- Maudites hormones, dit Evelyn, péremptoire.

Circonstance aggravante, ces écolières passaient la musique occidentale la plus effroyable, et elles prenaient bain sur bain, de sorte que l'auberge traditionnelle où ils étaient descendus se trouva sans cesse à court d'eau chaude.

- Trop petites filles qui prient pas, leur dit l'aubergiste sur un

ton d'excuse.

Ils s'en fichaient, d'ailleurs, de manquer d'eau chaude ; un bain tiède ou deux suffirait. Ils passèrent leur week-end à baiser, avec de rares visites aux temples grâce auxquels Kyoto (contrairement à Patrick Wallingford) jouit d'une réputation méritée.

En fin de compte, Evelyn Arbuthnot était très portée sur le sexe. En quarante-huit heures, non, peu importe ; on n'aura pas la muflerie de compter combien de fois ils le firent. Qu'il suffise de dire qu'à la fin du week-end, Wallingford était totalement épuisé. Dans ce train qui les ramenait à Tokyo à trois cent vingt à l'heure, il avait le sexe tellement irrité qu'il se faisait l'effet d'un ado qui a forcé sur la branlette.

Il adorait ce qu'il avait vu des temples sous la pluie. À l'intérieur de ces immenses sanctuaires de bois sur lesquels tambourinait l'averse, on se serait cru prisonnier d'une percussion rudimentaire, et assailli de toutes parts par les piailllements aigus des écolières déchaînées.

Elles étaient nombreuses à porter l'uniforme de leur école, ce qui donnait à leur défilé l'allure monotone d'une fanfare militaire. Il y en avait de jolies, mais ce n'était pas la majorité ; du reste, en ce week-end national de prière pour les filles (ce n'était sans doute pas le nom officiel de la manifestation), Wallingford n'avait d'yeux que pour Evelyn Arbuthnot.

Il avait aimé lui faire l'amour, et le plaisir qu'elle prenait manifestement avec lui n'y était pas pour rien. Il trouvait son corps, qui n'avait rien d'un beau corps, plein de ressources et d'astuce. Elle en usait comme d'un instrument bien conçu. Mais l'un de ses petits seins était barré d'une cicatrice assez importante, qui ne pouvait provenir d'un accident (trop fine et trop régulière, elle avait sûrement été faite par le bistouri).

- On m'a retiré une boule, lui dit-elle quand il lui en demanda l'origine.

- Elle devait être rudement grosse.

- Ça n'était rien, finalement. Je vais bien, répondit-elle. Ce ne fut que sur le trajet du retour qu'elle se mit à le mater un peu.

- Qu'est-ce que tu vas faire de ta personne, Patrick, à présent ? lui demanda-t-elle en prenant sa seule main.

- Faire de ma personne ?

- Tu es dans un état lamentable, précisa-t-elle.

Il vit sur son visage une expression de souci sincère.

- Je suis dans un état lamentable, répéta-t-il.

- Oui, et tu le sais. Ta carrière n'a pas de quoi t'épanouir, mais ce qui est plus grave, c'est que tu n'as pas de vie. Tu pourrais aussi bien être perdu en mer, mon petit. (C'était nouveau, ce "mon petit", et

guère à son goût.)

Il se répandit en paroles sur le Dr Zajac et la perspective de se faire greffer — de récupérer une main gauche, au bout de cinq ans !

- Je ne parle pas de ça, coupa Evelyn. On s'en fout de ta main ! Au bout de cinq ans, tu peux t'en passer. Il y aura toujours quelqu'un pour te couper ta tomate, sinon, tu n'auras qu'à te passer de tomate. Ça n'est pas à cause de ta main en moins, que tu es le prototype du beau jean-foutre. C'est en partie à cause de ton boulot, mais c'est surtout à cause de la façon dont tu vis ta vie.

- Ah bon, dit Wallingford.

Il tenta de soustraire sa main à la poigne maternelle de Mrs Arbuthnot, mais elle ne le laissa pas faire ; c'est qu'elle avait ses deux mains, elle ; et elle serrait fermement son unique.

- Écoute-moi, Patrick, c'est formidable que ce Dr Sayzac veuille te procurer une main de rechange.

- Za-Jac, rectifia-t-il avec humeur.

- Soit, Zajac, poursuivit-elle. Je reconnais volontiers que ça demande du courage de se soumettre à une expérience aussi aléatoire.

- Ce sera seulement la deuxième jamais tentée, lui dit-il, toujours avec humeur. Et la première a échoué.

- Oui, oui, tu me l'as déjà dit, lui rappela-t-elle. Mais le courage de changer de vie, est-ce que tu l'as ?

Sur ces mots, elle s'endormit et son étreinte se relâcha. Il aurait sans doute pu dégager sa main sans la réveiller, mais il ne voulut pas courir ce risque.

Elle allait prendre l'avion pour San Francisco, et lui pour New York. Il y avait un autre colloque sur les femmes, à San Francisco, lui avait-elle dit.

Il ne lui avait pas demandé en quoi consistait son "message", et il ne finirait jamais un seul de ses livres. Le seul qu'il allait essayer de lire le décevrait. Evelyn était plus intéressante en tant que personne qu'en tant qu'auteur. Comme beaucoup de gens intelligents et passionnés, qui ont mené une vie active et bien informée, elle n'écrivait pas spécialement bien.

Au lit, où les barrières tombent et laissent l'histoire personnelle s'exprimer, elle lui avait dit s'être mariée deux fois, la première très jeune. Elle avait divorcé de son premier mari, et le second, son grand amour, était mort. Elle était donc veuve avec de grands enfants et plusieurs petits-enfants en bas âge. Ses enfants et petits-enfants étaient toute sa vie, lui dit-elle ; ses livres et ses voyages n'étaient que son message. Ce "message", pour le peu qu'il allait en lire, échapperait à Wallingford. Et pourtant, chaque fois qu'il penserait à elle, il lui faudrait bien admettre qu'elle lui avait beaucoup appris sur lui-même.

À bord du "boulet de canon", juste avant l'arrivée à Tokyo, des

écolières japonaises et le professeur qui les accompagnait le reconnurent. Elles tentaient de rassembler leur courage pour envoyer l'une d'entre elles traverser le wagon et demander un autographe au type au lion. Il espérait qu'elles n'y arriveraient pas, car leur donner une signature l'obligerait à dégager sa main droite des doigts endormis d'Evelyn.

Finalement, aucune des écolières ne trouva le courage de l'aborder et ce fut leur professeur qui remonta la longueur du wagon à leur place. Elle portait un uniforme qui ressemblait fort à celui de ses pupilles, et, quoique jeune elle-même, il émanait de sa personne une sévérité et une solennité au-dessus de son âge lorsqu'elle lui adressa la parole. Elle fut d'une politesse irréprochable : ne voulant pas réveiller Evelyn, elle parlait si bas, si doucement que Wallingford dut se pencher vers la travée pour arriver à l'entendre malgré le fracas du train en pleine vitesse.

- Les petites voulaient que je vous dise qu'elles vous trouvent très beau, et que vous êtes sûrement très brave. Et moi aussi, j'ai quelque chose à vous avouer, lui chuchota-t-elle. Quand je vous ai vu pour la première fois, avec le lion, je suis désolée de le dire, mais je n'ai pas imaginé que vous puissiez être quelqu'un d'aussi bien. Tandis que maintenant que je vous vois en vrai, à voyager et bavarder avec votre mère, je me rends compte que vous êtes quelqu'un de très bien.

- Merci, chuchota Patrick Wallingford à son tour, quoique sa méprise lui fit de la peine.

Lorsque le jeune professeur fut retournée à son siège, Evelyn lui pressa la main, simplement pour lui faire savoir qu'elle ne dormait pas. Il la regarda, elle avait les yeux grands ouverts, et elle lui souriait.

Moins d'un an plus tard, lorsqu'il apprit sa mort, "son cancer du sein a récidivé", expliqua une de ses filles quand il téléphona pour faire ses condoléances à ses enfants et petits-enfants, il se rappela son sourire, dans le train à grande vitesse. Cette boule qui n'était rien, à ses dires, était bien quelque chose. Étant donné la longueur de la cicatrice, elle le savait peut-être déjà à l'époque.

Il y avait quelque chose de bien trop fragile, chez Patrick Wallingford. Les femmes, à l'exception de Marilyn, son ex-épouse, s'efforçaient toujours de l'épargner, et ce n'était pourtant pas le genre d'Evelyn Arbuthnot.

Wallingford se rappellerait aussi qu'il aurait pu demander au jeune professeur japonais le nom officiel de ce week-end national de prière pour les filles, mais qu'il ne l'avait pas fait. Incroyable mais vrai, surtout pour un journaliste, il avait passé six jours au Japon sans rien apprendre, absolument rien, sur le pays.

Comme ce jeune professeur, les Japonais qu'il avait rencontrés s'étaient montrés civils, courtois, y compris les gens de presse qui

l'avaient reçu, et qu'il trouvait plus respectueux et mieux élevés que la plupart des journalistes avec lesquels il travaillait à New York. Et pourtant il ne leur avait rien demandé, car il était trop absorbé par sa propre personne. Tout ce qu'il avait su faire, et encore, c'était se moquer de leur accent, qu'il n'imitait pas très bien.

On pourra reprocher ce qu'on voudra à Marilyn, son ex-femme, elle avait du moins raison sur un point : Patrick était un grand enfant. Pourtant, il avait la capacité de grandir, ou, en tout cas, il l'espérait.

Souvent, dans une vie, survient une expérience clé qui change le cours des choses. Dans la sienne, ce ne fut pas la perte de sa main, ni même l'adaptation au quotidien qui s'ensuivit ; cette expérience clé qui le changea véritablement fut un voyage au Japon, où il avait perdu le plus clair de son temps.

– Alors, le Japon, Pat, raconte ! lui demandaient les femmes de la rédaction, ces femmes au débit rapide, toujours prêtes au flirt et à la pique. (Conrad leur avait déjà répété que Wallingford avait entendu "connasse" au lieu de "bonasse".)

Mais lorsqu'on lui demandait de parler de son voyage, il éludait en se limitant à cette seule réponse :

– Il y aurait un roman à écrire.

Il était déjà convaincu que ce voyage lui avait inspiré un désir sincère de changer de vie. Il était prêt à tout risquer pour y parvenir. Il savait que ce ne serait pas facile, mais il pensait avoir la volonté nécessaire pour essayer. Portons-le à son crédit, dès qu'il se retrouva tout seul à la rédaction avec Mary dont il oubliait le nom de famille, il s'empessa de dire :

– Excuse-moi, Mary. Je suis sincèrement, profondément désolé de t'avoir mise dans un tel état, par ma proposition.

– Ça n'est pas ta proposition qui m'a mise dans cet état-là, c'est mon couple. Il bat de l'aile et je suis enceinte.

– Je suis désolé, répéta Patrick.

Appeler le Dr Zajac pour lui confirmer qu'il voulait toujours subir cette greffe de la main avait été relativement facile.

Dès qu'il se retrouva en tête à tête une minute avec Mary, il commit une nouvelle gaffe avec les meilleures intentions du monde :

– C'est pour quand, ce bébé, Mary ? (La grossesse ne se voyait pas encore.)

– J'ai perdu le bébé ! bredouilla-t-elle, et elle éclata en sanglots.

– Je suis désolé, répéta Patrick.

– C'est ma deuxième fausse couche, lui dit-elle, désespérée.

Elle pleura contre sa poitrine, en mouillant sa chemise. Lorsque quelques-unes des femmes de la rédaction, ces New-Yorkaises à qui l'on n'en contait pas, les aperçurent, elles échangèrent des regards

entendus. Mais elles se trompaient, du moins pour une fois. Wallingford était bien en train d'essayer de changer.

- J'aurais dû partir au Japon avec toi, lui chuchota Mary dont il oubliait le nom de famille.

- Mais non, Mary, non, tu n'aurais pas dû partir au Japon avec moi, et c'était mal de ma part de te le proposer.

À cette remarque, les sanglots de la jeune femme redoublèrent.

En compagnie d'une femme qui pleure, Wallingford faisait ce que font beaucoup d'hommes : il pensait à autre chose. Par exemple, à la façon de meubler l'attente d'une main dont on se passe depuis cinq ans.

Malgré sa récente initiation au goût du saké, il n'était pas buveur. Mais il se prit à aimer curieusement s'asseoir dans un bar inconnu, jamais le même, en fin d'après-midi. Une manière de lassitude le forçait à jouer ce jeu. À l'heure de l'apéritif, lorsque l'endroit se remplissait de consommateurs d'humeur de plus en plus liante, il buvait lentement une bière ; son but était de projeter une telle aura de tristesse inabordable que personne ne fasse intrusion dans sa solitude.

Tout le monde le reconnaissait, bien sûr ; il lui arrivait d'entendre chuchoter "le type au lion" ou "l'homme de tous les désastres", mais personne ne venait lui parler. C'était le jeu, un exercice d'acteur, qui consistait à trouver l'expression juste. (Prenez-moi en pitié, disait son regard. Prenez-moi en pitié, mais laissez-moi tranquille.) Il devint assez fort à ce jeu-là.

Puis un jour, en fin d'après-midi, peu avant l'heure de l'apéritif, il se rendit dans un bar de son ancien quartier. Il était encore trop tôt pour que le portier de nuit de son ancien immeuble ait pris son service, mais il fut surpris de le trouver au comptoir, d'autant que l'homme ne portait pas son uniforme de gardien.

- 'Jour, m'sieur O'Neill, lui lança Vlad, ou Vlade ou Lewis. J'ai vu que vous étiez au Japon. Ils se débrouillent pas mal, là-bas, au base-ball, hein ? Je me dis que ça pourrait vous faire une deuxième carrière, si jamais ça marchait pas ici.

- Comment ça va, Lewis ? demanda Wallingford.

- Moi c'est Vlade, dit Vlad d'un air sombre. Je vous présente mon frère. On tue le temps avant que je prenne le boulot. Ça me dit plus rien, de faire les nuits.

Patrick salua d'un signe de tête le jeune homme sympathique debout au bar avec le portier dépressif. Il s'appelait Loren, ou Goran, à moins que ce ne soit Zorbid. Timide, il avait marmonné son nom.

Mais lorsque Vlad, Vlade, ou Lewis alla aux toilettes, il buvait verre sur verre de jus de groseille-soda, le frère timide confia à Patrick :

- Il pense pas à mal, Mr Wallingford. C'est juste qu'il a tendance à tout embrouiller. Il sait pas que vous êtes pas Paul O'Neill, tout en le sachant. Honnêtement, après l'histoire du lion, j'ai cru qu'il vous remettrait, mais il n'y a rien à faire. La plupart du temps, pour lui, vous êtes Paul O'Neill. Ça doit être agaçant.

- Ne vous excusez pas, je vous en prie, répondit Patrick. J'aime bien votre frère. Si je suis Paul O'Neill pour lui, très bien.

Ils avaient tous deux l'air pris en faute, assis au bar, lorsque Vlad, Vlade ou Lewis revint des toilettes. Patrick regretta de ne pas avoir demandé au frère normal quel était le vrai prénom du portier dans la confusion mentale, mais ce n'était plus le moment. À présent, l'homme aux trois prénoms était de retour; il avait recouvré sa physionomie familière, ayant endossé son uniforme dans les toilettes.

Il tendit ses vêtements de ville à son frère, qui les glissa dans le sac à dos posé contre le repose-pieds du comptoir. Patrick n'avait pas fait attention au sac jusque-là, mais il entraînait sans doute dans le rituel entre les deux frères. Le cadet normal venait probablement chercher Vlad, Vlade, ou Lewis le matin, pour le ramener chez lui. Il avait l'air d'un bon frère capable de ce dévouement.

Tout à coup, le portier posa sa tête sur le comptoir comme s'il voulait s'endormir illico.

- Hé, dis donc, fais pas ça! lui dit son frère affectueusement. Il faut pas faire ça, surtout devant Mr O'Neill.

Le portier leva la tête.

- J'en ai assez de travailler si tard, des fois. Plus de service de nuit pour moi, s'il vous plaît. Fini les nuits.

- Écoute, tu as un boulot, c'est déjà ça, lui dit son frère pour lui remonter le moral.

Sur-le-champ, comme par miracle, Vlad, Vlade ou Lewis se fendit d'un sourire.

- Oh là là, j'en fais une tête ! Je me plains comme un malheureux alors que j'ai à côté de moi le meilleur joueur de champ droit que je connaisse, et il a plus de main gauche, alors qu'il batte et frappe à gauche, en plus. J'suis vraiment désolé, m'sieur O'Neill. Sûr que j'ai pas à me plaindre devant vous.

Naturellement, Wallingford s'apitoyait lui aussi sur son propre sort ; mais il avait envie d'être Paul O'Neill encore un moment. Ainsi, il commençait à échapper à son personnage, l'ancien Wallingford.

Il se voyait, l'homme de tous les désastres, travailler son expression pour l'heure de l'apéritif. Cette expression n'était qu'un numéro d'acteur, il le savait ; mais le "Prenez-moi en pitié" était sincère.

5 : Accident le dimanche du Super Bowl.

Lorsque Mrs Clausen avait écrit à Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés qu'elle était d'Appleton dans le Wisconsin, elle voulait seulement dire qu'elle y était née, car à l'époque de son mariage avec Otto Clausen, elle habitait déjà Green Bay, patrie de la célèbre équipe de football professionnel. Otto Clausen était un fan des Packers. Chauffeur-livreur d'un camion de bière pour gagner sa vie, le seul autocollant qu'il s'autorisait, vert Green Bay sur champ d'or, annonçait :

JE SUIS FIER D'ÊTRE UNE TRONCHE DE FROMAGE !

En ce dimanche 25 janvier 1998, Otto et sa femme avaient décidé de passer la soirée dans leur bar des Sports préféré, car c'était le trente-deuxième Super Bowl, et les Packers jouaient à San Diego contre les Broncos de Denver. Mais Mrs Clausen avait eu l'estomac barbouillé toute la journée; elle disait à son mari, comme souvent, qu'elle espérait bien être enceinte. Elle ne l'était pas, elle couvait la grippe. Bientôt la fièvre monta, et Mrs Clausen vomit deux fois avant le coup d'envoi. Mari et femme furent déçus qu'il ne s'agisse pas de nausées matinales, mais à supposer qu'elle ait été enceinte, ses dernières règles ne remontant qu'à quinze jours, elle n'aurait pas encore eu ce symptôme.

Les changements d'humeur de Mrs Clausen se voyaient à l'oeil nu, du moins Otto était-il convaincu de savoir, d'ordinaire, ce qui se passait dans la tête de sa femme. Elle voulait un bébé plus que tout au monde. Lui aussi voulait cet enfant, elle n'avait rien à lui reprocher à cet égard. Elle était désespérée de ne pas en avoir, et savait qu'il ressentait la même chose.

Otto n'avait jamais vu sa femme aussi malade. Il proposa spontanément de rester à la maison pour la soigner. Ils pourraient regarder le match sur le téléviseur de la chambre. Mais Mrs Clausen était si mal qu'elle n'envisageait même pas de regarder le match, toute "tronche de fromage" qu'elle pût être, fan des Packers depuis toujours, c'était d'ailleurs le lien principal entre elle et Otto. Elle travaillait même pour les Packers de Green Bay. Ils auraient du reste pu avoir des billets pour assister au match à San Diego, mais Otto avait horreur de l'avion.

Elle fut profondément touchée de voir qu'il l'aimait au point de renoncer à voir le Super Bowl au bar des Sports. Mais il n'était pas question qu'il reste à la maison ; malgré les nausées qui l'empêchaient de parler, elle rassembla ses forces et lui déclara en une phrase complète, l'une de ces vérités ressassées dans le monde des sports qui plongent les fans de football dans un assentiment muet (et paraissent d'une stupidité colossale à tous ceux que ce jeu laisse indifférents) :

- On n'est jamais sûr qu'on retournera au Super Bowl.

Otto fut ému comme un enfant. Même clouée au lit par la grippe, sa femme ne voulait pas le priver d'un plaisir. Mais l'une de leurs deux voitures était chez le carrossier pour cause d'accrochage au parking d'un supermarché, et Otto ne voulait pas abandonner sa femme malade sans véhicule.

- Je vais prendre le camion de livraison, lui dit-il.

L'engin était vide, et Otto connaissait tout le monde au bar des Sports ; on le laisserait se garer devant l'entrée des fournisseurs : il ne risquait pas d'y avoir de livraison un dimanche soir de Super Bowl.

- Allez, les Packers, articula faiblement sa femme, qui s'endormait déjà.

Dans un geste de tendresse physique au-delà des mots, elle s'en souviendrait longtemps, il posa la télécommande à sa portée sur le lit et s'assura que la télévision était sur la bonne chaîne.

Sur quoi, il partit pour le match. Le camion était plus léger que d'habitude, de sorte qu'il veillait sans cesse à ne pas aller trop vite en manoeuvrant ce gros véhicule dans les rues quasi désertes du dimanche. Depuis l'âge de six ou sept ans, il n'avait jamais manqué le coup d'envoi d'un match des Packers. À trente-neuf ans, il avait déjà vu trente et un Super Bowls. Il verrait le trente-deuxième du début à la fin, triste fin en l'occurrence.

La plupart des journalistes sportifs s'accordèrent à dire que cette trente-deuxième coupe fut parmi les meilleures, avec un match serré et palpitant, gagné par la petite équipe. Il est bien connu que les Américains ont en général un faible pour la petite équipe. Mais ce ne fut pas le cas à Green Bay, dans le Wisconsin, quand les parvenus de Denver, les Broncos, battirent les Packers, réduisant au désespoir leurs fans, les "tronches de fromage".

Si les fans de Green Bay étaient au bord du suicide vers la fin du dernier quart-temps, ce n'était pas forcément le cas d'Otto, démoralisé certes, mais aussi très ivre. Il s'était endormi comme un plomb au comptoir pendant une publicité pour de la bière lors des deux dernières minutes du match, et il se réveilla au moment où l'on jouait les arrêts de jeu. Il venait de faire en version intégrale son plus mauvais rêve, qui lui avait paru durer des heures de plus que la publicité.

Il était dans une salle d'accouchement, et un homme qui se réduisait à une paire d'yeux au-dessus d'un masque chirurgical se tenait dans un coin. Une obstétricienne était en train d'accoucher sa femme avec l'aide d'une infirmière, qu'il était sûr de n'avoir jamais vue. L'obstétricienne, en revanche, était bien la gynécologue accoucheuse que les Clausen étaient souvent allés consulter ensemble.

La première fois qu'il avait fait ce rêve, Otto n'avait pas reconnu l'homme qui se tenait dans un coin ; pourtant il savait d'avance qui il était, et cela lui donnait une prémonition.

Lorsque le bébé paraissait, la joie qui se peignait sur le visage de sa femme était si débordante qu'Otto pleurait toujours dans son sommeil. C'est alors que l'autre homme retirait son masque. C'était un play-boy de la télévision, le type au lion, l'homme de tous les désastres. Comment s'appelait-il, déjà, ce petit con ? Toujours est-il que la joie de Mrs Clausen s'adressait à lui, et pas à Otto, comme s'il ne se trouvait pas dans la salle d'accouchement, ou comme s'il était le seul à savoir qu'il s'y trouvait.

Ce qui clochait dans ce rêve, c'est que le type au lion avait deux mains, qui lui servaient à tenir le nouveau-né. Soudain, la femme d'Otto tendait le bras et caressait le dos de sa main gauche.

Alors Otto se voyait. Il regardait son corps avec stupéfaction, il regardait ses mains. La gauche avait disparu, sa main gauche, à lui, n'était plus là !

À ce moment-là, il s'éveillait en larmes. Cette fois, au bar des Sports, alors qu'il ne restait plus que deux minutes de jeu, un co-supporter qui se méprenait quant à l'origine de son angoisse lui donna une tape sur l'épaule en lui disant avec une sympathie bourrue : "Quel match de merde !"

Ivre comme il l'était, Otto dut prendre sur lui pour ne pas se rendormir. Non qu'il craignît de manquer la fin du match, mais il préférait ne pas refaire ce rêve, autant que possible.

Il en connaissait bien entendu les tenants et aboutissants ; et il en avait tellement honte qu'il ne l'avait jamais raconté à sa femme.

Chauffeur-livreur de bière, Otto considérait qu'il devait montrer l'exemple à la jeunesse de Green Bay ; il n'avait jamais pris le volant en état d'ébriété. Il buvait fort peu, et jamais rien de plus fort que de la bière. Tout à coup, il eut honte de s'être saoulé tout autant qu'il avait honte de son rêve et de l'issue du match.

- J'ai trop bu pour prendre le volant, avoua-t-il au barman, un type bien et un ami en qui il avait toute confiance.

Le barman aurait bien voulu qu'il y ait davantage d'ivrognes comme Otto Clausen, responsables.

Ils résolurent sans tarder que la meilleure manière de rentrer chez lui n'était pas d'accepter de se faire reconduire par un de ses

amis, ivres et désespérés. Entre l'emplacement réservé aux fournisseurs et le parc de stationnement principal, il n'y avait qu'une cinquantaine de mètres ; il ne lui serait donc pas difficile de déplacer le camion de façon qu'il ne gêne pas les livraisons du lundi matin. Il n'y aurait même pas de trottoir ou de rue à traverser, les deux parkings étant mitoyens. Ensuite, le barman lui appellerait un taxi pour rentrer.

- Non, non, pas la peine de téléphoner, avait marmonné Otto.

Il avait son mobile dans le camion. Il déplacerait le véhicule, après quoi il pourrait appeler le taxi lui-même, et l'attendrait dedans. D'ailleurs il voulait appeler sa femme, simplement pour savoir comment elle allait, et pour se désoler avec elle de la tragique défaite. Et puis l'air froid lui ferait du bien.

Il était peut-être moins sûr des bienfaits de l'air froid que du reste de son plan, mais il voulait aussi échapper à la fin de l'émission. Le spectacle des allumés de Denver en train de faire partout une java débridée serait écoeurant, de même que les replays qui lui montreraient Terrell Davis laminant la deuxième ligne des Packers. L'arrière des Broncos avait fait paraître la défense des Packers molle comme... oui, comme du fromage mou.

À la pensée de revoir courir Denver, Otto sentait monter la nausée, ou alors, c'est qu'il avait attrapé la grippe de sa femme. Il n'avait pas ressenti de pareils haut-le-cœur depuis que ce bellâtre de journaliste s'était fait bouffer la main par des lions. Comment il s'appelait, déjà, merde !

Mrs Clausen, elle, connaissait le nom de l'infortuné reporter. "Je me demande comment va ce pauvre Patrick Wallingford", disait-elle hors de propos ; alors Otto secouait la tête, et il avait envie de vomir.

Après un silence révérencieux, sa femme ajoutait :

- Je lui donnerais ma propre main à ce pauvre homme, si je savais que j'étais en train de mourir. Pas toi, Otto ?

- Je sais pas, je le connais même pas, répondait Otto. C'est pas comme de donner un de tes organes à un inconnu. C'est jamais que des organes, on les voit pas. Mais une main, alors là, bon sang, c'est une partie de toi qui est reconnaissable, tu vois ce que je veux dire ?

- Quand on est mort on est mort, avait répondu Mrs Clausen.

Otto se rappelait le procès en paternité intenté à Patrick Wallingford, il en avait été question à la télé, dans les magazines et dans tous les journaux. Mrs Clausen avait suivi l'affaire de très près ; sa déception avait été flagrante lorsque l'analyse d'ADN avait prouvé que Wallingford n'était pas le père.

- Qu'est-ce que ça peut bien te faire, l'identité du père ?

- Il avait une tête à être le père, c'est tout. Ça aurait été bien, quoi.

- Il est assez beau pour ça, c'est ce que tu veux dire ?
- Il a une tête à provoquer les procès en paternité.
- Et c'est pour ça que tu veux que je lui lègue ma main ?
- Je n'ai pas dit ça, Otto. J'ai seulement dit que quand on est

mort on est mort.

- Ça, j'avais compris, mais pourquoi ma main à moi, et pourquoi à lui ?

À présent, lecteurs, il faut que vous sachiez quelque chose sur Mrs Clausen, avant même d'apprendre à quoi elle ressemblait : quand elle voulait, elle prenait une voix qui faisait bander son mari. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

- Pourquoi ta main à toi..., demanda-t-elle en prenant cette voix-là, mais parce que je t'aime, et que je n'aimerai personne d'autre, en tout cas pas de cette façon.

Otto s'était senti faiblir au point qu'il était trop anéanti pour parler ; le sang se retirait de son cerveau, de son coeur, de ses poumons, pour descendre dans son sexe. C'était chaque fois pareil.

- Et pourquoi lui... poursuivit Mrs Clausen désormais sûre qu'Otto était tout entier en son pouvoir, mais parce qu'il est clair qu'il a bien besoin d'une main, rien n'est plus clair.

Otto avait dû rassembler toutes ses forces pour lui dire piteusement :

- Il ne doit quand même pas être le seul à avoir perdu une main.

- Mais les autres, on ne les connaît pas.

- Lui non plus !

- Il passe à la télé, Otto. Tout le monde le connaît. Et puis il a l'air d'un chic type.

- Tu viens de dire qu'il a une tête à provoquer les procès en paternité.

- Ça ne veut pas dire qu'il ne soit pas un chic type.

- Ah bon !

Ce "ah bon" avait consumé le peu d'énergie qui restait à Otto. Il connaissait la suite. Là encore, c'était la voix de sa femme qui l'anéantissait.

- Qu'est-ce que tu fais, là, tout de suite ? lui avait-elle demandé. Tu veux bien faire un bébé ?

Il eut tout juste la force d'acquiescer.

Mais le bébé ne s'annonçait toujours pas. Lorsque Mrs Clausen écrivit à Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés, elle joignit à sa lettre une attestation dactylographiée qu'elle demanda à Otto de signer. Il ne protesta pas. Il sentit ses doigts s'engourdir ; c'était un autre homme qu'il voyait signer à sa place. "Qu'est-ce que tu fais, là, tout de suite ?" lui avait-elle demandé cette fois encore.

Et puis les rêves avaient commencé. Et à présent, en ce misérable dimanche de Super Bowl, Otto n'était pas seulement incroyablement ivre, il était aussi accablé par une jalousie qui n'avait ni rime ni raison. Déplacer le camion sur cinquante mètres se révéla moins simple que prévu. Ses efforts maladroits pour introduire la clé de contact le convainquirent qu'il n'était pas seulement trop ivre pour prendre le volant, mais peut-être même pour faire démarrer son engin. La chose prit un moment, tout comme de dégivrer la neige du pare-brise. Il n'en était pourtant tombé que cinq centimètres de plus depuis le coup d'envoi.

Otto s'érafla peut-être les jointures en essuyant la neige sur les rétroviseurs de côté. (Ce n'est qu'une supposition ; nous ne saurons jamais comment il avait fait, mais il se les était éraflées.) Et lorsqu'il tourna lentement, et qu'il fit marche arrière sur la courte distance entre les deux parkings, la plupart des consommateurs étaient rentrés chez eux. Il n'était même pas neuf heures et demie du soir, mais il ne restait plus que quatre ou cinq voitures sur le parc de stationnement avec lui. Il se dit que leurs propriétaires avaient fait comme lui : ils avaient appelé un taxi pour rentrer. Tous les autres ivrognes, hélas, avaient pris le volant.

Cela lui fit penser qu'il n'avait pas encore appelé son taxi. Au début, le numéro que le barman lui avait noté sonna occupé. (En ce soir de Super Bowl à Green Bay, combien de gens avaient dû appeler des taxis pour rentrer chez eux ?) Lorsqu'il eut enfin sa communication, le standardiste le prévint qu'il aurait une attente d'au moins une demi-heure, "peut-être quarante-cinq minutes". L'homme était honnête.

Qu'est-ce que ça pouvait faire ? Dehors la température était douce pour la saison, moins cinq, et le dégivrage avait un peu réchauffé la cabine du camion. Il y ferait bientôt froid, mais qu'est-ce que c'était qu'un modeste moins cinq et quelques flocons pour un type qui venait d'ingurgiter huit ou neuf bières en moins de quatre heures ?

Il appela sa femme et entendit à sa voix qu'il l'avait réveillée. Elle avait vu le dernier quart-temps du match, puis, malade et déprimée, elle s'était rendormie.

– J'ai pas pu regarder les commentaires qui ont suivi, moi non plus, avoua-t-il.

– Pauvre bébé, dit sa femme.

C'est ce qu'ils se disaient quand ils voulaient se consoler, mais ces derniers temps, avec les efforts encore infructueux de Mrs Clausen pour être enceinte, ils songeaient à trouver un nouveau mot doux. L'expression perça comme un poignard le cœur ivre d'Otto.

– Ça va venir, chérie, lui promit-il tout à coup, parce que le cher homme, même ivre et démoralisé, était assez sensible pour

comprendre que le grand chagrin de sa femme, c'était d'avoir la grippe plutôt que des nausées matinales.

Les commentaires absurdes d'après le match, et même la défaite crève-cœur des Packers, étaient le cadet de ses soucis.

Il était fort logique que la gynécologue accoucheuse de Mrs Clausen se fût introduite dans le rêve de son mari ; elle n'était pas seulement le médecin que l'épouse consultait régulièrement pour ses difficultés à être enceinte, elle avait également dit au couple qu'Otto devrait se faire faire un "bilan". (Elle parlait du comptage des spermatozoïdes, comme disait Otto en son for intérieur.) Elle soupçonnait en effet comme sa femme que le problème venait peut-être de lui ; quant à Doris, elle l'aimait si fort qu'elle avait eu peur de découvrir la vérité. Lui aussi avait eu peur, et il ne s'était pas fait faire ce fameux bilan.

Leur complicité avait rapproché les Clausen encore davantage. À présent, même leurs silences étaient complices. Otto ne cessait de penser à la première fois qu'ils avaient fait l'amour ensemble. Ce n'était pas seulement par romantisme, quoiqu'il fût en effet profondément romantique. Mais chez eux, cette première étreinte avait coïncidé avec la demande en mariage.

La famille d'Otto avait construit un bungalow sur un petit lac comme il y en a beaucoup dans le nord du Wisconsin, et possédait le quart de la rive. Lorsque Mrs Clausen y était allée pour la première fois, elle avait découvert que le prétendu bungalow se ramenait à un groupe de cabanes en bois, avec un garage à bateaux tout proche, bien plus grand que n'importe laquelle d'entre elles. Il y avait eu la place d'installer un petit appartement dans l'espace non aménagé au-dessus des bateaux ; et s'il n'y avait pas d'électricité sur la propriété, on y avait installé un frigo, et même deux, ainsi qu'une cuisinière et des chauffe-eau, tout cela au propane, dans la cabane principale.

L'eau de la plomberie venait du lac ; les Clausen ne la buvaient pas, mais ils pouvaient prendre un bain chaud, et il y avait deux toilettes avec chasse d'eau. Ils pompaient l'eau du lac avec un moteur à essence semblable à celui d'une tondeuse, et ils avaient une fosse septique, très grande, considérant comme un article de foi qu'il ne fallait pas polluer l'eau de leur petit lac.

Un week-end que son père et sa mère n'avaient pas pu venir, Otto amena sa future femme au lac. Ils se baignèrent depuis le ponton, juste avant le coucher du soleil, et leurs maillots de bain mouillés ruisselèrent entre les planches. Tout était silencieux sauf les huarts, et ils demeurèrent si immobiles que l'eau qui gouttait de leurs maillots donnait l'impression d'un robinet mal fermé. Le soleil, qui venait de disparaître quelques minutes auparavant, avait chauffé les planches de bois toute la journée ; Otto et sa future sentirent sa chaleur quand ils

retirèrent leurs maillots mouillés. Ils s'allongèrent sur une serviette sèche, tous les deux. La serviette sentait le soleil, et l'eau qui séchait sur leur corps sentait le lac et le soleil, elle aussi.

Il n'y eut pas de "Je t'aime" ou de "Est-ce que tu veux m'épouser ?". Dans les bras l'un de l'autre, sur la serviette du ponton, leur peau encore froide et humide, ce fut un instant qui demandait un engagement plus fort. C'était la première fois que la future Mrs Clausen faisait entendre à Otto sa voix singulière, en lui posant sa question troublante : "Qu'est-ce que tu fais, là, tout de suite ?" Ce fut la première fois qu'il se découvrait trop faible pour parler. "Tu veux bien faire un bébé ?" lui demanda-t-elle. Ce fut la première fois qu'ils essayèrent.

Telle avait été la demande en mariage. Il avait dit oui en bandant, avec cette érection irriguée du sang de mille mots.

Après le mariage, il avait construit deux pièces séparées prises sur l'entrée commune, au-dessus des bateaux du garage. Elles étaient curieusement longues et étroites, "comme des couloirs de bowling" disait sa femme pour le taquiner, mais il les avait faites ainsi pour qu'elles aient toutes deux vue sur le lac. L'une était leur chambre ; le lit y tenait presque toute la largeur, surélevé au niveau de la fenêtre pour profiter du panorama au maximum. L'autre avait des lits jumeaux ; elle était pour le bébé.

Otto pleurait quand il pensait à cette chambre inoccupée au-dessus des bateaux qui se balançaient doucement. Le son qu'il avait le plus aimé, la nuit, ce clapotis tout juste audible de l'eau contre les bateaux du garage et le ponton lorsqu'ils avaient fait l'amour pour la première fois, ne lui évoquait plus à présent que le vide de cette chambre inutile.

La sensation, à la fin du jour, d'un maillot mouillé qu'on retire, l'odeur de soleil et de lac sur la peau humide de sa femme, tout cela semblait aujourd'hui gâché par leur attente déçue. Ils étaient mariés depuis plus de dix ans, mais les deux ou trois derniers étés, ils avaient pratiquement cessé d'aller à la petite maison du lac. Leur vie à Green Bay était plus remplie ; il leur semblait de plus en plus difficile de s'échapper. C'est du moins ce qu'ils disaient. À la vérité il leur était encore plus difficile d'accepter que l'odeur des pins appartînt désormais au passé.

Et voilà que les Packers avaient dû s'incliner contre ces enfoirés de Broncos ! Otto souffrait. Au fond de son chagrin d'ivrogne, il se rappelait tout juste ce qui l'avait fait pleurer dans le froid du camion à l'arrêt. Ah oui ! Sa femme avait dit : "Pauvre bébé !" Ces derniers temps, la formule le ravageait. Et lorsqu'elle la disait de sa voix singulière... enfin, quel monde impitoyable ! Qu'est-ce qui lui avait pris de dire ça alors qu'ils n'étaient même pas physiquement

réunis, mais qu'ils parlaient seulement au téléphone ? Maintenant il pleurait et il bandait. Il fut d'autant plus agacé qu'il n'arrivait pas à se souvenir quand ni comment cette conversation s'était terminée.

Cela faisait déjà une demi-heure qu'il avait demandé au standardiste que le chauffeur vienne le chercher dans le parking derrière le bar. ("Je serai dans le camion de bière, on ne peut pas le rater.") Il tendit la main vers la boîte à gants, où il avait posé son mobile, avec soin, pour ne pas faire tomber les dessous-de-verre et les autocollants qu'il distribuait aux enfants lorsqu'il faisait ses livraisons. Dans son quartier, les enfants l'appelaient "le gars qui donne les dessous-de-verre", ou "le gars des autocollants". Mais ce qui les intéressait surtout, c'étaient les affiches publicitaires. Otto les rangeait à l'arrière du camion, avec la bière elle-même.

Il ne voyait aucun mal à ce que les gamins mettent ces affiches au mur de leur chambre bien des années avant d'avoir l'âge légal pour boire. Il aurait été profondément blessé si on l'avait accusé de pousser la jeunesse au vice ; il aimait seulement faire plaisir, et il tendait aux gamins dessous-de-verre, autocollants et affiches avec le même souci de leur santé qu'il témoignait en ne prenant pas le volant s'il avait trop bu.

Mais comment avait-il fait pour s'endormir en tendant la main vers la boîte à gants ? Dieu merci, se disait-il, il était trop ivre pour faire des rêves. Il en fit pourtant, mais il était trop ivre pour s'en rendre compte. Et puis le rêve était nouveau, trop nouveau pour qu'il le reconnût comme un rêve.

Il sentait le cou de sa femme, tiède et moite au creux de son bras droit ; il l'embrassait, sa langue plongeant profondément dans sa bouche, tandis que de sa main gauche (il était gaucher), il la caressait sans s'arrêter. Elle était très mouillée, son ventre se soulevait contre la paume de sa main. Il essayait d'avoir la touche la plus légère possible, de l'effleurer à peine, comme elle le lui avait appris.

Tout à coup, dans le rêve qu'il ne reconnaissait pas comme un rêve, Mrs Clausen saisissait la main gauche de son mari et la portait à ses lèvres ; elle prenait ses doigts dans sa bouche pendant qu'il l'embrassait, si bien qu'ils avaient tous deux le goût de son sexe au moment où, roulant sur elle, il la pénétrait. Il lui avait blotti la tête contre sa gorge, les doigts de sa main gauche à portée de narines. Sur le lit, près de l'épaule gauche de sa femme, la main droite d'Otto agrippait les draps. Il ne la reconnaissait pas, cette main, ce n'était pas la sienne ! Elle était trop petite, trop fine, presque délicate ! Pourtant sa main gauche lui appartenait sans conteste, il l'aurait reconnue n'importe où.

Puis il voyait sa femme sous lui, mais loin. Ce n'était pas sous Otto qu'elle était ; les jambes de l'homme étaient trop longues, ses

épaules trop étroites. Otto reconnaissait le profil du type au lion : Patrick Wallingford était en train de baiser sa femme !

Quelques secondes plus tard, et en réalité pas plus de deux minutes après avoir sombré dans le sommeil, il se réveilla couché sur le côté droit. Son corps était penché contre la boîte de vitesses, la tête reposant sur le bras droit, le nez contre le siège froid du passager, le levier s'enfonçant dans ses côtes. Et comme le rêve l'avait fait bander, tout naturellement, il tenait son érection ferme dans sa main gauche. Dans un parking ! se dit-il, honteux. Il rentra promptement sa chemise dans son pantalon, et ferma sa ceinture.

Il regarda dans la boîte à gants, qui était ouverte. Il y avait là son mobile, et puis, au fond à droite, son .38, un Smith et Wesson au nez camus, qui était toujours chargé, le canon pointé dans la direction du pneu avant droit.

Il avait dû se hausser sur son coude droit, ou bien se mettre quasiment en position assise quand il entendit des ados en train de s'introduire dans son camion. C'étaient des gamins, mais un peu plus âgés que ceux du quartier à qui il distribuait dessous-de-verre, autocollants et affiches, et ils mijotaient un mauvais coup. Fun d'entre eux s'était posté à faire le guet près de l'entrée du bar des Sports ; si un client en sortait pour se diriger vers le parc de stationnement, il pourrait avertir les deux jeunes en train de fracturer le camion.

Si Otto Clausen avait un .38 chargé dans sa boîte à gants, ce n'était pas parce qu'il était chauffeur-livreur de bière et que les camions de bière sont souvent fracturés. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de tirer sur quelqu'un, même pour défendre la bière. Mais il aimait les armes à feu, comme beaucoup de gens dans le Wisconsin, et il en aimait de toutes sortes. Par ailleurs, il chassait le chevreuil et le canard. Il tirait même le chevreuil à l'arc en saison, et s'il n'en avait jamais tué un d'une flèche, il en avait tué beaucoup au fusil, la plupart dans les environs de la maison du lac.

Il était pêcheur, aussi ; rien ne le laissait indifférent de la vie au grand air. S'il était illégal de détenir un .38 chargé dans sa boîte à gants, aucun chauffeur-livreur de bière ne le lui aurait reproché ; il est même plus que probable que les brasseurs pour lesquels il travaillait auraient applaudi à cette initiative, en privé du moins.

Il lui aurait fallu tirer le revolver de la boîte à gants avec sa main droite car la gauche, derrière le volant, n'y aurait pas eu accès ; et comme il était gaucher, il aurait certainement fait passer l'arme dans sa main gauche avant d'aller à l'arrière du camion pour en savoir davantage sur le cambriolage en cours.

Il était encore très ivre, et le contact glacial du Smith et Wesson dans sa main lui avait peut-être paru insolite. (Et puis il avait été tiré en sursaut d'un rêve inquiétant comme la mort : sa femme

couchant avec l'homme de tous les désastres, lequel la caressait avec sa main à lui.) Pointa-t-il le revolver de la main droite avant de le faire passer dans la gauche, le pointa-t-il par inadvertance en le sortant de la boîte à gants, nous ne le saurons jamais.

Ce que nous savons, c'est que le coup partit, et que la balle pénétra dans la gorge, deux centimètres au-dessous du menton. Sans dévier de sa trajectoire, elle sortit de la tête de l'homme par le sommet du crâne, emportant avec elle des éclats d'os mêlés de sang, et un peu de matière cérébrale, instantanément aveuglante, dont on retrouva trace sur le plafond capitonné du camion. La balle elle-même transperça le toit. Otto fut tué sur le coup.

La détonation fit une peur bleue aux jeunes cambrioleurs oeuvrant à l'arrière du camion. Un client qui quittait le bar des Sports entendit le coup de feu, et les voix des ados qui demandaient grâce, sans oublier le fracas du pied-de-biche qu'ils laissèrent tomber au milieu du parking en s'enfuyant dans la nuit. La police n'allait pas tarder à les retrouver ; ils avoueraient tout, raconteraient toute leur vie depuis leur naissance jusqu'à l'instant de cette détonation assourdissante. Au moment de leur capture, ils ne savaient pas encore d'où provenait ce coup de feu, ni si quelqu'un avait été touché.

Tandis que le client, inquiet, retournait au bar, que le barman appelait la police, se bornant à signaler qu'il venait d'y avoir un coup de feu et qu'on avait vu des ados se sauver, le chauffeur de taxi arriva sur le parc de stationnement. Il n'eut aucune difficulté à repérer le camion de bière ; mais quand il s'approcha de la cabine, toqua à la fenêtre du conducteur et ouvrit la porte, il découvrit le corps d'Otto Clausen affaissé contre son volant, le .38 sur les genoux.

Avant même de prévenir Mrs Clausen, qui dormait d'un profond sommeil lorsqu'ils téléphonèrent, les policiers savaient déjà que la mort d'Otto n'était vraisemblablement pas un suicide, du moins pas "prémédité", comme ils disaient. Pour la police, il était clair que le chauffeur-livreur n'avait pas fait exprès de se tuer.

– C'était pas son genre, avait dit le barman.

Ce dernier, il est vrai, n'avait pas idée qu'Otto Clausen essayait en vain d'engrosser sa femme depuis plus de dix ans ; il n'avait pas non plus connaissance que la femme d'Otto voulait lui faire léguer sa main à Patrick Wallingford, le type au lion. Il savait seulement qu'Otto ne se serait jamais suicidé parce que les Packers venaient de perdre le Super Bowl.

On se demande bien où Mrs Clausen trouva le cran d'appeler Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés, en ce dimanche de Super Bowl. La permanence téléphonique fit part de son appel au Dr Zajac, qui se trouvait justement chez lui.

Zajac était supporter des Broncos. Soyons clairs sur ce point :

le pauvre homme était fan des New England Patriots, mais il faisait campagne en faveur des Broncos pour le Super Bowl parce que Denver était dans la même poule que la Nouvelle-Angleterre. Et d'ailleurs au moment où la permanence téléphonique l'appela, il était en train d'expliquer cette logique tortueuse à son fils de six ans. Selon Rudy, si les Patriots ne jouaient pas dans le Super Bowl, ce qui était le cas, quelle importance, qui allait gagner ?

Ils avaient consommé un en-cas diététiquement raisonnable pendant le match, des branches de céleri et des carottes rafraîchies trempées dans le beurre de cacahuète. Irma avait suggéré au docteur d'essayer le "truc du beurre de cacahuète", comme elle disait, pour inciter Rudy à manger plus de légumes crus. Zajac était en train de se dire qu'il faudrait l'en remercier lorsque le téléphone avait sonné.

La sonnerie fit sursauter Médée. Elle venait d'ingérer un rouleau de chatterton. Elle ne se sentait pas encore malade, mais déjà coupable ; et la sonnerie du téléphone avait dû la convaincre qu'on l'avait prise en flagrant délit ; pourtant Rudy et son père ne se seraient doutés de rien si elle n'avait pas régurgité le chatterton sur le lit du petit après que tout le monde s'était endormi.

Ce rouleau de chatterton avait été oublié par le technicien venu poser le nouveau système de surveillance, une barrière électrique souterraine censée enfermer Médée dans sa cour.

Avec cette barrière invisible, le Dr Zajac, Rudy et Irma ne seraient pas obligés de sortir pour la surveiller. Mais comme il n'y avait personne dehors, précisément, Médée avait déniché et avalé le rouleau.

Elle portait à présent un nouveau collier avec deux antennes métalliques tournées vers sa gorge (le collier contenait une pile). Si elle s'aventurait au-delà de la barrière invisible, ces antennes lui envoyaient une bonne décharge. Mais elle ne recevait pas le choc sans préavis, car si elle s'approchait trop de la barrière, le collier sonnait.

- À quoi ça ressemble, cette sonnerie ? avait demandé Rudy.

- On ne peut pas l'entendre, nous, expliqua Zajac. Seuls les chiens l'entendent.

- Et la décharge, quel effet ça fait ?

- Oh, c'est pas grand-chose, ça ne lui fait pas vraiment mal, mentit le chirurgien.

- Ça me ferait mal à moi, si je mettais le collier et que je sortais de la cour ?

- Garde-toi bien de faire ça, Rudy, compris ! lança Zajac un peu trop agressivement, comme c'était sa coutume.

- Alors ça veut dire que ça fait mal.

- À Médée, ça ne lui fait pas mal, insista le médecin.

- Tu l'as essayé, toi, le collier ?

- Rudy ce collier est fait pour les chiens, pas pour les gens !
Puis ils se mirent à parler du Super Bowl, et des raisons pour lesquelles Zajac voulait voir Denver gagner.

Lorsque le téléphone sonna, Médée se fourra sous la table de cuisine ; mais devant le message qui émanait de la permanence téléphonique "Mrs Clausen vous a appelé du Wisconsin", Zajac oublia tout à fait sa crétine de chienne et s'empressa de rappeler la veuve. Elle n'était pas encore sûre de l'état de la main du donneur, mais il fut tout de même impressionné par son calme.

Mrs Clausen n'avait pas fait montre de la même équanimité auprès de la police de Green Bay et du médecin appelé. Elle semblait bien comprendre les détails de la mort de son mari "accident présumé, causé par une arme à feu", mais le doute s'était presque tout de suite peint sur son visage ruisselant de larmes.

- Est-ce qu'il est vraiment mort ? avait-elle demandé.

Son regard étrangement visionnaire ne ressemblait à rien que la police ni le médecin ait jamais vu. Une fois établi le décès de son mari, elle n'avait eu qu'un bref silence avant de s'enquérir :

- Mais dans quel état se trouve sa main ? Sa main gauche ?

6 : Un fil à la patte.

Dans la Green Bay Press-Gazette comme dans la Green Bay News-Chronicle, la fin de match d'Otto, le coup de feu qu'il s'était tiré se trouvaient relégués aux chiens écrasés, en fin des reportages sur le Super Bowl. Un présentateur de télévision avait même eu le mauvais goût de dire : "Il y a pas mal de fans des Packers qui ont sans doute envisagé de se tirer une balle après le match, mais Otto Clausen, de Green Bay, a appuyé sur la détente." Cependant, le compte rendu le plus brutal, le plus insensible de la mort d'Otto ne concluait pas sérieusement à un suicide.

Lorsque Patrick Wallingford entendit pour la première fois parler d'Otto Clausen, il vit les deux minutes et demie que lui consacrait son très international employeur dans sa chambre, à Mexico, il se demanda vaguement par quel hasard ce connard de Conrad ne l'avait pas envoyé interviewer la veuve. D'habitude, ce genre de fait divers lui revenait d'office.

Mais la chaîne d'infos avait dépêché pour le faire son vieux journaliste sportif Subby Farrell, qui avait couvert le match à San Diego, et qui s'était rendu à Green Bay bien des fois, alors que Patrick, lui, n'avait même jamais regardé un match de Super Bowl à la télévision.

Quand Wallingford vit les infos, ce lundi matin-là, il était sur le point de quitter en toute hâte son hôtel afin d'attraper son avion pour New York. Il remarqua tout juste que le chauffeur-livreux laissait une veuve : "Nous n'avons pas pu joindre Mrs Clausen pour recueillir ses impressions", rapportait l'ancien tâcheron sportif.

Conrad m'aurait obligé à la joindre, moi, pensa Wallingford en descendant son café d'un trait. Son cerveau enregistra l'image (dix secondes) du camion dans le parking quasi désert ; une pellicule de neige recouvrait, linceul impalpable, le véhicule abandonné.

"Voici l'endroit où la fête s'est finie pour le supporter des Packers", disait Subby sur un ton de circonstance. Trop ringard, pensa Wallingford.

Il avait presque passé la porte lorsque le téléphone sonna dans sa chambre d'hôtel ; il faillit ne pas répondre, soucieux qu'il était de ne pas manquer son avion. C'était le Dr Zajac qui l'appelait depuis le Massachusetts :

- Mr Wallingford, c'est votre jour de chance.

Tandis qu'il attendait sa correspondance pour Boston, Wallingford se regarda passer aux infos de la journée ; il vit ce qu'il

restait du reportage qu'on l'avait envoyé faire à Mexico. Car le dimanche du Super Bowl, à Mexico, tout le monde ne regardait pas la Coupe.

La famille et les amis de José Guerrero, le célèbre avaleur de sabres, étaient réunis à la clinique Maria da Magdala et priaient pour sa guérison, car pendant un spectacle dans un hôtel pour touristes d'Acapulco, il avait trébuché, était tombé sur scène, et s'était déchiré le foie. On avait pris le risque de le transporter par avion d'Acapulco à Mexico, où il était entre les mains d'un spécialiste : les perforations du foie saignent très lentement. Plus d'une centaine de parents et d'amis s'étaient réunis dans la minuscule clinique privée, tandis que dehors des centaines d'autres personnes formaient aussi des vœux pour son rétablissement.

Wallingford se faisait l'effet d'avoir interviewé tout ce monde-là. Mais à présent qu'il allait s'envoler pour Boston à la rencontre de sa nouvelle main gauche, il était content que le reportage de trois minutes ait été réduit à une minute et demie. Il avait hâte de voir repasser le reportage de Stubby Farrell ; cette fois, il suivrait plus attentivement.

Le Dr Zajac lui avait expliqué qu'Otto Clausen était gaucher, mais qu'est-ce que ça impliquait au juste ? Wallingford, lui, était droitier. Jusqu'à l'épisode du lion, il tenait toujours le micro dans sa main gauche, gardant la droite libre pour serrer les mains. À présent qu'il ne lui en restait plus qu'une pour tenir le micro, il se dispensait le plus souvent des poignées de main.

Quel effet est-ce que cela allait faire à un droitier de récupérer une main de gaucher ? Est-ce que la gaucherie n'était pas une fonction du cerveau de Clausen ? Assurément, ce n'était pas dans la main qu'on trouvait cette prédisposition ? Cent autres questions de ce genre l'assaillaient, qu'il voulait poser au Dr Zajac.

Au téléphone, ce dernier s'était borné à lui marmonner que les autorités médicales du Wisconsin avaient agi assez vite pour conserver la main, Mrs Clausen ayant "fait diligence". En temps normal, il ne marmonnait pas, mais il avait veillé presque toute la nuit pour soigner sa chienne qui vomissait, après quoi, avec la collaboration effervescente de Rudy, il avait tenté d'analyser la singulière substance régurgitée à l'origine de ses vomissements. Pour Rudy, le chatterton imparfaitement digéré évoquait des reliefs de mouette. Si c'est bien ça, pensait Zajac, il devait s'agir d'une mouette morte depuis longtemps et passablement gluante. Mais père et fils, esprits analytiques tous deux, n'auraient pas le fin mot de ce que Médée avait avalé avant de voir revenir le technicien de la société de surveillance, le lundi matin. L'homme voulait savoir si la barrière marchait bien, et s'excuser d'avoir oublié son chatterton.

- Vous avez été mon dernier client, vendredi, expliqua-t-il comme un détective. J'ai donc dû laisser mon rouleau chez vous. Vous ne l'auriez pas vu traîner, par hasard ?

- Eh bien... si, en somme, articula le Dr Zajac.

Il avait du mal à se remettre du spectacle d'Irma sortant de sa douche matinale. Il l'avait trouvée nue à la cuisine, en train de s'essuyer les cheveux dans une serviette. Elle était rentrée de week-end le matin à la première heure, était partie courir, et avait pris une douche. Elle se trouvait nue dans la cuisine parce qu'elle se croyait seule à la maison, mais n'oublions pas que, de toute façon, elle avait envie que Zajac la voie dans le plus simple appareil.

En temps normal, le lundi matin, à cette heure, le docteur avait déjà ramené Rudy chez sa mère pour qu'il ne soit pas en retard à l'école, où elle le conduisait. Mais après avoir veillé Médée presque toute la nuit, père et fils ne s'étaient pas réveillés. Lorsque son ex-femme l'appela pour l'accuser de vouloir kidnapper Rudy, Zajac se traîna dans la cuisine faire du café. Hildred continua de pousser des hurlements après qu'il lui eut passé Rudy.

Irma n'avait pas vu le docteur, mais lui l'avait vue intégralement, à l'exception de sa tête en grande partie cachée par la serviette dans laquelle elle s'essuyait les cheveux. Quels abdos d'enfer, s'était dit le médecin en sortant de la pièce.

Plus tard, il découvrit qu'il avait du mal à parler à Irma autrement qu'en bredouillant, ce qui n'était pas son habitude. Il tenta de manière décousue de la remercier pour son idée de prévoir du beurre de cacahuète, mais elle ne le comprit pas, et elle ne rencontra pas Rudy ce jour-là. Tandis qu'il reconduisait Rudy chez son irascible mère, il découvrit un esprit de camaraderie tout particulier entre lui et le petit garçon : ils venaient de se faire engueuler par Hildred l'un comme l'autre.

Zajac était euphorique quand il appela Wallingford à Mexico, et beaucoup plus que cette main soudain disponible, son formidable week-end avec son fils le mettait en joie. Le spectacle d'Irma toute nue avait aussi de quoi le mettre en joie, quoique, fidèle à lui-même, il n'eût remarqué que ses abdominaux. Étaient-ce seulement ceux-ci, cependant, qui l'avaient réduit à bégayer ? La "diligence" de Mrs Clausen et des truismes de la même veine avaient été tout ce que le chirurgien en route pour la gloire avait trouvé à dire à Patrick Wallingford au téléphone.

Ce qu'il ne lui avait pas dit, c'était que la veuve avait fait montre d'un zèle inédit au nom de la main du donneur. Non seulement elle avait accompagné le corps de son mari de Green Bay à Milwaukee, où (avec la plupart de ses organes) la main d'Otto lui avait été retirée ; mais elle avait aussi insisté pour accompagner ensuite

ladite main, isolée dans de la glace, sur le vol Milwaukee-Boston.

Bien entendu, Wallingford était loin de se douter qu'à Boston il allait rencontrer, outre sa nouvelle main, la veuve de sa nouvelle main.

Ce dernier développement de la situation était moins contrariant pour le Dr Zajac et les membres de l'équipe de Boston que l'autre requête, plus insolite mais tout aussi inopinée, de Mrs Clausen. En effet, le donneur avait des fils à la patte, que le chirurgien découvrait tout juste. Il avait sans doute agi sagement en n'en disant rien à Patrick.

Avec le temps, espérait-on chez Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés, Wallingford pourrait se faire aux initiatives de dernière minute (semblait-il) de la veuve. N'étant apparemment pas femme à tourner autour du pot, elle avait réclamé un droit de visite après la greffe.

Comment le reporter manchot pourrait-il le lui refuser ?

- Elle veut seulement la voir, j'imagine, avait expliqué Zajac à Wallingford dans son bureau de Boston.

- Seulement la voir ? avait répété Patrick. (Sur ce, il s'était fait un silence déconcerté.) Pas la toucher, j'espère, elle ne veut pas qu'on se tienne par la main, tout de même ?

- Personne n'aura le droit de la toucher, cette main, pendant une période considérable après l'opération, répondit Zajac, rassurant.

- Mais qu'est-ce qu'elle entend par là, au juste, une seule visite, deux ? Pendant un an ?

Zajac haussa les épaules.

- Indéfiniment, voilà ses conditions.

- Elle est folle ? Le chagrin l'égare ? Elle a perdu la tête ?

- Vous allez voir. Elle veut vous rencontrer.

- Avant l'opération ?

- Oui, tout de suite. Ça fait partie de ses requêtes. Il lui faut être sûre de vouloir vous attribuer la main.

- Mais je croyais que c'était son mari qui voulait que je l'aie. C'était tout de même sa main à lui !

- Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, c'est la veuve qui commande, répondit Zajac. Vous avez déjà eu affaire à un garant de l'éthique médicale ? (Mrs Clausen, en effet, s'était empressée de faire appel à l'un d'entre eux.)

- Mais enfin, pourquoi veut-elle faire ma connaissance, avant qu'on me greffe la main ?

Cette exigence-là, de même que le droit de visite, semblait à Zajac le genre de choses auxquelles seul un garant de l'éthique médicale pourrait penser. Il ne leur faisait guère confiance et considérait leur présence comme indésirable dans le domaine de la

chirurgie expérimentale. Ils se mêlaient de tout, déployant leurs efforts pour "humaniser" la chirurgie.

Les garants de l'éthique médicale faisaient ressortir que la main n'était pas une nécessité vitale, et que les médications anti-rejet comportaient de nombreux risques et se prenaient à vie. Ils considéraient qu'on devait attribuer les mains en priorité à ceux qui les avaient perdues toutes deux, car ces doubles amputés avaient davantage à gagner que ceux qui n'en avaient perdu qu'une.

Comprenne qui pourra, la requête de Mrs Clausen emballa les garants de l'éthique médicale, et pas seulement ce droit de visite morbide, mais aussi le fait qu'elle ait insisté pour faire la connaissance de Patrick Wallingford avant de décider s'il lui plaisait assez pour permettre l'opération. (On n'est pas plus "humain"...)

- Elle veut seulement voir si vous êtes... un chic type, tenta d'expliquer Zajac.

Ce nouvel affront fit aussi l'effet d'un défi à Wallingford : on l'insultait et on le mettait à l'épreuve. Était-il un chic type ? Il n'en savait rien. Il espérait bien l'être, mais combien d'entre nous peuvent en être sûrs ?

Ainsi, le Dr Zajac savait fort bien qu'il n'était pas lui-même particulièrement sympathique. D'un optimisme prudent par rapport à Rudy, il espérait que l'enfant l'aimait, et il était sûr d'adorer son petit garçon. Mais il ne se faisait guère d'illusions sur ce chapitre en général ; à l'exception de son fils, personne ne l'avait jamais pris en affection.

Il eut un coup au coeur en se remémorant les abdos d'Irma, entr'aperçus. Elle devait faire des tractions et des flexions à longueur de journée.

- Je vais vous laisser en tête à tête avec Mrs Clausen à présent, dit-il, et, en un geste inhabituel de sa part, il posa la main sur l'épaule de son patient.

- Je vais me retrouver tout seul avec elle ? demanda Wallingford.

Il aurait voulu plus de temps pour s'y préparer, pour travailler une expression de "chic type". Mais la main, il ne lui fallait pas plus d'une seconde pour l'imaginer; peut-être que la glace était en train de fondre.

- Bon, ça va, ça va, répéta-t-il.

En un cérémonial réglé comme un ballet, Mrs Clausen prit la place du docteur dans son bureau. Au deuxième "ça va", Wallingford s'aperçut qu'il était tout seul avec la veuve de la veille. La voir lui donna un frisson soudain, il dirait plus tard qu'elle lui avait fait l'effet de plonger dans les eaux fraîches d'un lac.

N'oublions pas qu'elle avait la grippe. Lorsqu'elle s'était tirée du lit, le soir du Super Bowl, elle avait encore de la fièvre. Elle avait mis

des sous-vêtements propres, les jeans qui se trouvaient sur la chaise de son chevet ainsi qu'un sweat-shirt vert passé, vert Green Bay, avec des lettres d'or. C'étaient les vêtements qu'elle portait quand elle était tombée malade. Elle y avait ajouté sa vieille parka.

Mrs Clausen portait ce sweat-shirt depuis les premiers temps où elle allait avec Otto à la maison du lac. Il avait pris le vert des sapins et des pins sur la rive d'en face, au coucher du soleil. Il y avait même eu des nuits où il lui avait servi de taie d'oreiller, dans la chambre du garage à bateaux, car là-bas on ne pouvait faire la lessive que dans le lac.

À présent encore, debout dans le bureau du Dr Zajac, bras croisés comme si elle avait froid, ou comme si elle refusait à Patrick Wallingford le moindre regard sur ses seins, elle avait presque dans les narines l'odeur des aiguilles de pin ; et elle sentait la présence d'Otto comme s'il se trouvait là avec elle.

Si l'on songe à la galerie de célébrités opérées par Zajac dont les photos ornaient les murs, on se demande comment Patrick Wallingford et Mrs Clausen n'y prêtèrent pas plus d'attention. Mais c'est qu'ils étaient trop occupés à s'observer mutuellement, même si, au début, leurs regards ne se croisèrent jamais.

Mrs Clausen avait trempé ses chaussures de sport dans la neige du Wisconsin ; Wallingford avait l'impression qu'elles étaient encore humides, et il se surprit à fixer les pieds de la jeune femme.

Elle retira sa parka, et s'assit à côté de lui. Il eut le sentiment qu'en parlant, elle s'adressait à sa main survivante.

- Otto était navré pour votre main, l'autre, je veux dire, commença-t-elle, les yeux rivés à cette main qui lui restait.

Wallingford l'écoutait avec l'incrédulité dissimulée du journaliste chevronné qui sait en principe quand son interviewé est en train de mentir, ce qui était le cas de Mrs Clausen.

- Moi, poursuivit la veuve, j'essayais de ne pas y penser, pour vous dire la vérité. Et quand on a fait voir les lions en train de vous manger, j'ai dû m'accrocher. Rien que d'y penser, j'en ai encore la nausée.

- Moi aussi, dit Wallingford.

À présent, il ne pensait plus qu'elle mentait.

On ne devine pas grand-chose d'une femme en sweat-shirt : celle-ci semblait assez compacte. Ses cheveux châtain foncé avaient besoin d'un shampooin, mais Patrick se disait qu'elle était en temps ordinaire une personne propre, soucieuse d'offrir une apparence soignée.

L'ampoule fluorescente en surplomb éclairait son visage d'une lumière crue. Elle ne portait pas de maquillage, pas même de rouge à lèvres, et sa lèvre inférieure était sèche et fendillée, sans doute à force

de la mordiller. Les cernes qu'elle avait sous les yeux en faisaient ressortir l'éclat sombre, et ses pattes-d'oie laissaient supposer qu'elle avait à peu près l'âge de Patrick. (Ce dernier avait en effet quelques années de moins qu'Otto, lequel était un peu plus âgé que sa femme.)

- Vous devez me prendre pour une folle, dit-elle.

- Oh non, pas du tout. Je n'imagine pas du tout ce que vous éprouvez, sinon un profond chagrin.

À vrai dire, elle ressemblait tant à ces femmes vidées par leurs émotions qu'il avait pu interviewer, tout récemment celle de l'avaleur de sabres à Mexico, qu'il avait l'impression de la connaître.

Mrs Clausen le surprit. Elle acquiesça, puis, désignant vaguement la région de son giron, elle demanda :

- Je peux la voir ?

Dans le silence embarrassant qui s'ensuivit, Wallingford retint son souffle.

- Votre main... s'il vous plaît. Celle qu'il vous reste.

Il lui tendit sa main, comme si on venait de la lui greffer. Elle avança la sienne pour la prendre, mais s'en abstint, de sorte que sa main à lui restait tendue, sans vie.

- Elle est juste un peu petite, commenta-t-elle. Celle d'Otto est plus grande.

Il retira sa main, pénétré de son indignité.

- Otto a pleuré quand il a vu comment vous avez perdu l'autre. Il en a pleuré, carrément.

Nous savons, bien sûr, qu'Otto en avait eu la nausée ; c'était Mrs Clausen qui avait pleuré ; pourtant elle réussit à faire croire à Wallingford que les larmes de compassion de son mari la plongeaient encore dans l'émerveillement. (Autant pour le journaliste chevronné qui sait toujours quand son interlocuteur ment : Wallingford fut complètement dupe de ce récit des larmes d'Otto.)

- Vous l'aimiez beaucoup, je le vois, dit-il.

La veuve se mordit la lèvre inférieure et acquiesça farouchement, les larmes lui montant aux yeux. "On essayait d'avoir un bébé, on n'arrêtait pas d'essayer. Je ne sais pas pourquoi ça ne marchait pas." Son menton retomba sur sa poitrine. Elle se couvrit le visage de sa parka, et pleura dedans, sans bruit. Quoique un peu moins fanée, la parka était du même vert Green Bay que le sweat-shirt avec le logo des Packers (lettre G blanche marquant un casque d'or) en écusson dans le dos.

- Ce sera toujours la main d'Otto, pour moi, dit Mrs Clausen qui baissa le ton de manière inattendue en se débarrassant de sa parka.

Pour la première fois, elle regarda Patrick en face. On aurait dit qu'elle venait de changer d'avis sur quelque chose.

- Au fait, quel âge avez-vous ? s'enquit-elle, comme si peut-être,

ne l'ayant vu qu'à la télévision, elle l'avait cru plus jeune, ou plus âgé.

- J'ai trente-quatre ans, répondit-il, sur la défensive.

- Vous êtes exactement de mon âge !

Il crut détecter une ombre de sourire ; on aurait cru qu'en dépit ou à cause de son chagrin, elle était vraiment folle.

- Je ne vous embêterai pas, après l'opération, je veux dire. Mais voir sa main... plus tard la toucher... enfin, ça ne devrait pas trop vous peser, non ? Si vous me respectez, je vous respecterai, moi aussi.

- Mais bien sûr ! dit Patrick, qui ne voyait pas bien où elle voulait en venir.

- Je voudrais avoir le bébé d'Otto quand même.

Wallingford était toujours à côté de la question.

- Vous voulez dire que vous êtes peut-être enceinte, s'écria-t-il avec enthousiasme. Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ! C'est formidable. Quand est-ce que vous serez sûre ?

L'ombre de sourire dément passa de nouveau sur son visage. Il n'avait pas remarqué qu'elle avait envoyé promener ses chaussures. Voilà qu'elle baissait la fermeture Éclair de ses jeans ; elle les retira, avec son slip, mais hésita avant d'enlever son sweat-shirt.

Patrick en fut d'autant plus désarmé qu'il n'avait jamais vu une femme se déshabiller de cette façon, en commençant par le bas. Elle lui parut d'une inexpérience sexuelle embarrassante. Mais alors il entendit sa voix ; elle avait changé, et ce n'était pas qu'une question de volume. À sa grande surprise, il se trouva en érection, non pas parce que Mrs Clausen était à moitié nue, mais à cause de cette nouvelle voix.

- C'est maintenant ou jamais, lui dit-elle. Si je veux avoir le bébé d'Otto, je devrais déjà être enceinte ; après l'opération, vous ne serez plus en état. Vous serez à l'hôpital, vous prendrez des tonnes de drogues, vous aurez mal.

- Mrs Clausen ! dit Patrick Wallingford.

Il se leva promptement et se rassit tout aussi promptement. Avant de se lever, en effet, il ne s'était pas rendu compte des proportions de son érection. C'était tout aussi évident que ce qu'il lui dit ensuite.

- Ce serait un bébé de moi, pas de votre mari, n'est-ce pas ?

Mais elle avait déjà retiré son sweat-shirt. Elle avait gardé son soutien-gorge, cependant il put voir que ses seins étaient moins banals que prévu. Quelque chose brillait dans son nombril ; ce piercing aussi était inattendu. Il n'osa pas regarder le bijou de près : il craignait qu'il ne fût en rapport avec l'équipe des Packers de Green Bay.

- Sa main est la seule chose de lui que je puisse approcher, dit-elle avec une résolution farouche.

L'intensité de sa volonté pouvait facilement passer pour du

désir. Mais le charme qui opérait, le charme irrésistible, c'était celui de sa voix.

Elle le maintint assis sur la chaise ; elle s'agenouilla pour défaire sa ceinture, puis elle baissa son pantalon d'un seul coup. Quand il se pencha pour l'empêcher de lui retirer son caleçon, elle l'avait déjà enlevé. Sans le laisser se relever, ou même s'asseoir droit, elle se mit à cheval sur ses genoux ; ses seins lui effleuraient le visage. Ses gestes s'enchaînaient si vite qu'il avait raté l'instant où elle avait enlevé son soutien-gorge.

- Je n'ai pas encore sa main, protesta Wallingford. (Mais avait-il déjà dit non ?)

- Je vous en prie, respectez-moi, souffla-t-elle dans un murmure, mais quel murmure !

Ses petites fesses fermes étaient tièdes et douces contre les cuisses de Patrick, et la "mouche" qu'il apercevait dans son nombril, plus encore que ses seins, lui avait donné sur-le-champ une sorte d'hyper-érection. Il sentit les larmes de la jeune femme contre son cou, tandis que sa main l'introduisait en elle.

Ce ne fut pas sa main droite qu'elle serra pour la poser contre sa poitrine, ce fut son moignon. Elle lui murmura quelque chose comme : "Qu'est-ce que vous aviez l'intention de faire, là, tout de suite ? Rien d'important, non ?" À quoi elle ajouta : "Vous ne voulez pas faire un bébé ?"

- Je vous respecte, Mrs Clausen, bredouilla-t-il, mais il abandonna tout espoir de lui résister.

Pour lui comme pour elle, il était clair qu'il avait déjà cédé.

- Appelez-moi Doris, je vous en prie, dit-elle entre ses larmes.

- Doris ?

- Respectez-moi, respectez-moi, c'est tout ce que je vous demande.

Elle sanglotait.

- Je vous respecte, je vous respecte absolument, Doris.

D'instinct, sa main unique avait trouvé le bas du dos de la jeune femme, comme si, dormant avec elle nuit après nuit depuis des années, il savait même dans le noir trouver et caresser la partie de son corps qu'il voulait. En cet instant, il aurait juré qu'elle avait les cheveux mouillés, mouillés et froids comme si elle sortait de l'eau.

Bien sûr, penserait-il plus tard, elle devait savoir qu'elle était en train d'ovuler ; une femme qui essaie désespérément d'être enceinte le sait à coup sûr. Elle devait aussi savoir que ses difficultés provenaient entièrement d'Otto.

- Est-ce que vous êtes un chic type ? lui chuchotait Mrs Clausen en ondulant irrésistiblement des hanches contre la pression de sa main unique, est-ce que vous êtes un homme bon ?

On avait beau l'avoir prévenu que c'était ce qu'elle voulait savoir, il ne se serait certes pas attendu qu'elle le lui demande de façon aussi directe, pas plus qu'il ne s'attendait à cette aventure avec elle. Sur le plan strictement érotique, coucher avec Doris Clausen fut plus chargé de désir et d'attente douloureuse que toute autre expérience qu'il ait connue, exception faite du rêve inspiré par la capsule bleu cobalt de Junagadh, mais ce fabuleux analgésique avait été retiré de la vente en Inde même, et un rêve ne saurait rivaliser avec une expérience réelle.

L'expérience elle-même, la rencontre entre Patrick et la veuve d'Otto Clausen, pour brève et unique qu'elle fût, faisait pâlir son week-end à Tokyo avec Evelyn Arbuthnot, elle éclipsait même sa relation tumultueuse avec la grande ingénieuse du son blonde, témoin de l'attaque du lion à Junagadh.

Cette malheureuse Allemande, rentrée chez elle à Hambourg, était en thérapie depuis l'épisode ; mais Wallingford soupçonnait que s'évanouir et revenir à elle dans une charrette de viande l'avait traumatisée davantage que de le voir, lui, perdre son poignet et sa main gauches dans la gueule d'un lion.

- Est-ce que vous êtes un chic type, un homme bon ? répétait Doris en lui baignant le visage de ses larmes.

Son petit corps vigoureux l'entraînait de plus en plus profond en elle, si bien qu'il s'entendit tout juste répondre. À coup sûr, Zajac et d'autres membres de l'équipe chirurgicale réunis pour l'heure dans la salle d'attente durent l'entendre geindre :

- Oui, oui ! Je suis un type bien, je suis sympa !

- Vous me le promettez ? chuchota-t-elle.

Un chuchotement à rendre fou.

De nouveau, il lui répondit si fort que le Dr Zajac et ses collègues l'entendirent :

- Oui, oui, je vous le promets, c'est promis !

Un peu plus tard, après que le silence fut revenu depuis un moment, on frappa à la porte du bureau, et le chef de l'équipe de Boston demanda :

- Tout va bien, de votre côté ?

Dans un premier temps, il leur trouva l'air normal. Patrick Wallingford, rhabillé, était toujours assis sur sa chaise. Mrs Clausen, habillée elle aussi, allongée sur la moquette du bureau. Elle avait croisé les mains derrière la tête, et posé les pieds sur le siège vide, à côté de Wallingford.

- J'ai des maux de dos, expliqua-t-elle.

Il n'en était rien, bien sûr. C'était une position souvent recommandée par les nombreux ouvrages qu'elle avait lus sur les pratiques favorisant la grossesse.

- Question de gravité, s'était-elle bornée à dire à Patrick, qui lui avait souri béatement.

Ils sont tous les deux cinglés, pensa le Dr Zajac, qui sentait une odeur de sexe dans la pièce. Ce nouveau développement de la situation aurait peut-être fait tiquer un garant de l'éthique médicale, mais Zajac, lui, était un chirurgien spécialiste de la main, et il avait avec lui une équipe qui piaffait d'impatience.

- Si nous nous sentons à l'aise par rapport à tout ça, dit Zajac, en regardant d'abord Mrs Clausen (elle paraissait très à l'aise), puis Patrick Wallingford (il avait l'air incroyablement ivre ou défoncé). Eh bien... avons-nous le feu vert ?

- Moi, je suis tout à fait d'accord, dit Doris Clausen haut et fort, comme si elle appelait quelqu'un sur la rive opposée d'un lac.

- Ça me convient parfaitement, reprit Patrick Wallingford, je pense que nous avons le feu vert.

L'expression de satisfaction sexuelle intense qui émanait de lui rappelait quelque chose à Zajac. Où l'avait-il déjà rencontrée ? Ah oui, c'était à Bombay, où il exécutait plusieurs opérations de la main excessivement délicates sur des enfants devant un aréopage de chirurgiens pédiatres indiens. Il se rappelait particulièrement bien l'une de ces opérations, effectuée sur une enfant de trois ans qui s'était fait prendre et broyer la main dans les rouages d'une machine agricole.

Il se trouvait à son chevet avec l'anesthésiste indien lors de son réveil. Lorsqu'ils s'éveillent d'une anesthésie générale, les enfants ont toujours froid, ils ne savent plus où ils sont et bien souvent ils ont peur. Il arrive qu'ils aient des nausées.

Le Dr Zajac se souvenait d'avoir voulu se retirer pour ne pas voir la détresse de l'enfant dans ce moment-là. Il reviendrait voir l'état de la main, bien sûr, mais ça pouvait attendre que la petite fille ait récupéré.

- Attendez, vous allez voir ce que vous allez voir, lui avait dit l'anesthésiste indien. Juste un petit coup d'oeil.

Sur le visage innocent de l'enfant se lisait l'expression d'une femme sexuellement comblée. Le Dr Zajac eut un choc. (La triste vérité, c'est qu'il ne lui avait jamais été donné, pour sa part, d'observer le visage d'une femme aussi satisfaite sur ce plan.)

- Fichtre, mon cher ! dit-il à l'anesthésiste indien, qu'est-ce que vous lui avez donc donné ?

- Rien qu'un petit supplément dans son intraveineuse, et encore à faible dose !

- Mais qu'est-ce que c'est, comment ça s'appelle ?

- Je ne suis pas censé vous le dire. Ça n'est pas en vente dans votre pays et ça ne le sera jamais. Bientôt on ne va plus pouvoir s'en

procurer ici non plus, le ministère de la Santé veut l'interdire.

- J'espère bien, déclara le Dr Zajac en quittant brusquement la salle de réveil.

Mais la petite fille n'avait pas eu mal ; et lorsque Zajac examina sa main, par la suite, tout allait bien et l'enfant se reposait tranquillement.

- Comment ça va, côté douleur ? demanda-t-il à l'enfant, et l'infirmière qui devait faire l'interprète traduisit.

- Elle dit que tout va bien, elle n'a pas mal, dit l'infirmière. La petite continuait de babiller.

- Et là, qu'est-ce qu'elle dit ? s'enquit Zajac.

Mais tout à coup l'infirmière semblait intimidée, ou gênée.

- Je trouve qu'ils ne devraient pas mettre cet analgésique dans l'anesthésie, lui dit-elle.

Manifestement, l'enfant s'était mise à lui raconter une longue histoire.

- Qu'est-ce qu'elle vous raconte ?

- Son rêve, dit l'infirmière, évasive. Elle croit qu'elle a vu son avenir. Elle sera très heureuse, et elle aura beaucoup d'enfants. Trop, selon moi.

La petite fille sourit simplement au chirurgien. Pour une enfant de trois ans, il y avait une séduction malséante dans ses yeux.

Or à présent, dans son bureau, Patrick Wallingford arborait ce même sourire impudent.

Quelle coïncidence délirante ! décida le chirurgien en considérant cette expression abêtie par le plaisir, sur le visage de son futur opéré.

Il avait surnommé la petite fille de Bombay la "malade au tigre" parce que l'enfant avait expliqué aux médecins et aux infirmières que quand elle s'était pris la main dans la machine agricole, ses rouages avaient rugi comme un tigre.

Délire ou pas, il y avait dans le regard de Wallingford quelque chose qui faisait hésiter Zajac. Ce "malade au lion", comme il le surnommait depuis longtemps dans sa tête, il lui fallait peut-être quelque chose de plus qu'une nouvelle main gauche.

Ce que le Dr Zajac ne savait pas, c'est que Wallingford avait enfin trouvé ce qu'il lui fallait : il avait trouvé Doris Clausen.

7 : Le spasme.

Comme l'expliqua le Dr Zajac au cours de la première conférence de presse après l'opération de quinze heures, le patient était "dans une phase critique". À son réveil d'anesthésie générale, Patrick Wallingford était encore somnolent, mais dans un état général stable. Il prenait bien sûr un cocktail de médicaments immunosuppresseurs, mais Zajac n'avait pas jugé utile de préciser combien, ni combien de temps il allait les prendre. Il s'était également abstenu de parler des stéroïdes.

En cet instant où la nation entière braquait les yeux sur lui, le chirurgien de la main avait visiblement les nerfs à fleur de peau. Et, pour citer la formule de son confrère, cet abruti de Mengerink, le crétin cocufiant, il avait les prunelles rétrécies du savant fou tel qu'on se le représente.

À l'aube de l'intervention historique, le docteur avait couru dans les ténèbres, foulant la gadoue grise, sur les rives du Charles. Pour son désarroi, une jeune femme qui courait elle aussi dans la brume spectrale l'avait laissé sur place. Il avait vu s'éloigner résolument ses fesses musclées dans les collants en élasthanne ; elles se contractaient et se relâchaient comme un poing qui se fermerait, pour s'ouvrir, et se refermer encore. Et quel poing !

C'était Irma. Quelques heures seulement avant de fixer la main et le poignet gauches d'Otto Clausen au moignon en attente à l'extrémité de l'avant-bras gauche de Patrick Wallingford, le Dr Zajac sentit son cœur se serrer ; il crut que ses poumons se bloquaient et, pris d'une crampe d'estomac paralysante, ne put pas davantage avancer que s'il avait été heurté par... un camion de bière, par exemple. Il était plié en deux au-dessus de la gadoue lorsqu'Irma revint vers lui au sprint.

Il en fut muet de douleur, de gratitude, de honte, d'adoration, de concupiscence, et Dieu sait quoi encore. Elle le ramena à Brattle Street comme un enfant fugueur. "Vous êtes déshydraté, il faut que vous repreniez des liquides", le gronda-t-elle. Elle avait lu des livres entiers sur la déshydratation et les divers "murs" que les coureurs chevronnés sont censés rencontrer, et qu'ils doivent s'entraîner à défoncer.

Irma était super-accro du vocabulaire des sports extrêmes ; les formules décrivant l'énergie maniaque devant les épreuves d'endurance les plus rudes étaient entrées dans son langage le plus courant (y aller à fond par exemple) ; et elle n'était pas moins versée

dans la diététique de la course, depuis les doses d'hydrocarbures conventionnelles, jusqu'aux lavements au ginseng; du thé vert et des bananes qu'il fallait absorber avant l'épreuve jusqu'aux milk-shakes à la groseille réparateurs après.

- Je m'en vais vous faire une omelette de blancs d'oeufs dès qu'on arrive, dit-elle à Zajac que ses fêlures du mollet faisaient souffrir le martyr.

Il boitait à ses côtés comme un cheval de course estropié, ce qui n'ajoutait aucun charme à son apparence physique, laquelle avait déjà été rapprochée, par un de ses confrères, de celle d'un chien sauvage.

Le plus grand jour de sa carrière, le Dr Zajac venait de tomber éperdument amoureux de son employée de maison-assistante devenue son entraîneur personnel. Mais il ne pouvait pas le lui dire, il était incapable de parler. Tandis qu'il poussait des halètements, dans l'espoir de calmer la douleur qui irradiait son plexus solaire, il remarqua qu'Irma lui tenait la main. Sa poigne était ferme ; ses ongles coupés plus court que ceux de la plupart des hommes, mais elle ne les rongait pas. Zajac attachait beaucoup d'importance aux mains des femmes. Établir une hiérarchie des raisons pour lesquelles il était tombé amoureux d'Irma paraît vulgaire, mais le fait est qu'il valorisait ses abdos, ses fesses, et par-dessus tout, ses mains.

- Vous avez réussi à faire manger plus de légumes crus à Rudy, fut tout ce qu'il parvint à lui dire entre deux halètements.

- C'était juste le beurre de cacahuète, répondit-elle.

Elle n'avait aucun mal à soutenir la moitié de son poids ; dans son allégresse, elle se sentait capable de le porter jusque chez lui ! Il venait de lui faire un compliment, elle était sûre qu'il l'avait enfin remarquée. Et, pour la première fois, il voyait vraiment qui elle était.

- Le prochain week-end où j'aurai Rudy, lui demanda-t-il en suffoquant, vous pourriez peut-être rester ? J'aimerais que vous fassiez sa connaissance.

Irma trouva cette invitation aussi concluante que la main qu'il posait sur sa poitrine, geste qu'elle n'avait fait qu'imaginer. Tout à coup elle tituba, alors qu'elle ne supportait que la moitié de son poids ; les circonstances inattendues de son triomphe lui coupaient les jambes.

- J'aime bien mettre des copeaux de carottes et du tofu dans mes omelettes de blancs d'oeufs, pas vous ? demanda-t-elle comme ils s'approchaient de la maison de Brattle Street.

Ils trouvèrent Médée en train de faire ses besoins dans la cour. À leur vue, la chienne craintive jeta un coup d'oeil furtif sur sa crotte puis s'en alla en courant, comme pour dire : "Qui supporterait de rester auprès de cette immondice ? Sûrement pas moi !"

- Cette chienne est très bête, observa Irma tranquillement mais je l'aime, malgré tout.

- Moi aussi, croassa Zajac, touché au coeur.

C'était le "malgré tout" qui venait de mettre un comble à son adoration, car il nourrissait le même sentiment pour le chien.

Malgré sa bonne volonté, il fut trop fébrile pour manger son omelette de blancs d'oeufs avec des copeaux de carottes et du tofu, et il ne put pas finir le grand milk-shake préparé par Irma, du jus de groseille, une banane en purée, du yoghourt glacé, de la poudre de protéines avec un fruit granuleux (une poire, peut-être). Il en jeta la moitié dans les toilettes, ainsi que l'omelette qui restait, avant de prendre une douche.

Une fois sous la douche, il s'aperçut qu'il bandait ; son érection portait le nom d'Irma inscrit sur toute sa longueur, bien qu'il n'y ait eu aucun contact physique entre eux, sinon qu'elle l'avait aidé à rentrer à la maison. Quinze heures de salle d'opération attendaient ; ce n'était pas le moment de penser au sexe.

À la conférence de presse qui suivit l'intervention, les plus envieux de ses confrères eux-mêmes, ceux qui souhaitaient secrètement le voir échouer, furent navrés pour lui. Ses remarques furent trop tranchantes ; elles laissaient entendre qu'un jour viendrait où la greffe de la main ne serait pas plus lourde qu'une opération des amygdales. Les journalistes s'ennuyaient ; ils avaient hâte d'entendre les propos du garant de l'éthique médicale, que tous les chirurgiens du groupe Schatzman, Gingeleskie, Mengerink et Associés tenaient pour un pauvre type. Et avant même que le garant de l'éthique médicale ait fini de parler, l'attention des médias se porta fébrilement sur Mrs Clausen. Comment le leur reprocher ? Elle était le type même du facteur humain qui fascine.

On lui avait procuré des vêtements propres, plus féminins, qui ne portaient pas le logo de Green Bay. Elle s'était lavé les cheveux, avait mis du rouge à lèvres. Elle paraissait particulièrement petite et timide sous les feux de la télévision, et elle n'avait pas laissé la maquilleuse retoucher ses cernes ; on aurait dit qu'elle savait que ce qui était fugace dans sa beauté en était aussi la seule composante permanente. Elle était jolie dans le genre ravagé.

- Si la main d'Otto survit, commença-t-elle de sa voix sourde et prenante, comme si le patient essentiel de cette opération n'était pas Patrick Wallingford mais la main de feu son mari, je suppose qu'un jour j'irai mieux. Vous comprenez, il me suffira de savoir qu'il reste une partie de lui que je puisse voir, toucher...

Sa voix se perdait. Elle avait déjà volé la vedette au Dr Zajac ainsi qu'au garant de l'éthique médicale, et elle n'avait pas fini, elle commençait tout juste.

Les journalistes se massèrent autour d'elle. Le chagrin de Doris Clausen alla se répandre dans les foyers, les chambres d'hôtel, les bars d'aéroport du monde entier ; elle ne semblait pas entendre toutes les questions que lui posaient les journalistes. Plus tard, le Dr Zajac et Patrick Wallingford s'apercevraient qu'elle avait suivi son propre texte, et qu'elle n'avait pas besoin du prompteur.

- Si seulement je savais...

Sa voix mourut de nouveau ; ce silence était sans aucun doute délibéré.

- Si seulement vous saviez quoi ? lui cria un journaliste.

- Si je suis enceinte, lui répondit-elle. (Le Dr Zajac lui-même en retint son souffle, suspendu à ses lèvres.) Otto et moi, nous essayions d'avoir un bébé. Alors je suis peut-être enceinte, mais peut-être pas. Je ne sais pas du tout.

Tous les hommes présents à la conférence de presse devaient bander, y compris le garant de l'éthique médicale. (Seul Zajac avait un doute sur l'origine de cette érection, il pensait que c'était l'influence persistante d'Irma.) Tous les hommes des foyers, chambres d'hôtel et bars d'aéroport ci-dessus mentionnés ressentaient les effets de la voix excitante de Doris Clausen. Aussi sûr que l'eau aime lécher le ponton, aussi sûr qu'il pousse de nouvelles aiguilles au bout des branches de pin, la voix de Mrs Clausen était en train de faire bander tout mâle hétérosexuel rivé aux actualités.

Le lendemain, Patrick Wallingford était couché sur son lit d'hôpital à côté du bandage énorme et insolite sous lequel sa nouvelle main gauche disparaissait presque en totalité, et il regardait Mrs Clausen sur la chaîne d'informations (celle-là même où il travaillait) tandis que la dame, en chair et en os, était assise à son chevet avec des allures de propriétaire.

Doris était rivée à ce qu'elle pouvait voir de l'index d'Otto, de son majeur et de son annulaire : le bout seulement ainsi que le bout du pouce. L'auriculaire de la nouvelle main gauche de Patrick était perdu dans la gaze. Sous le bandage, une broche de fer lui immobilisait le poignet. Le bandage était si volumineux qu'on ne savait pas à quel endroit la main, le poignet et une partie de l'avant-bras d'Otto avaient été fixés.

Sur la chaîne d'infos, la couverture de la greffe, qui repassa toutes les heures, commençait par une version abrégée de l'épisode du lion, à Junagadh. Arrachage et dévoration ne duraient plus que quinze secondes, ce qui aurait dû faire comprendre à Wallingford qu'on lui assignerait un rôle tout aussi mineur dans le film à venir.

Il s'était figuré, dans sa naïveté, qu'après une opération aussi fascinante les téléspectateurs l'appelleraient bientôt "le type à la greffe" ou même "le greffé", et que ces versions révisées, réparées,

remplaceraient les étiquettes "le type au lion" et "l'homme de tous les désastres" dans la nouvelle vie qui s'ouvrait pour lui. Dans le reportage, on voyait préparer des instruments patibulaires mais plus ou moins chirurgicaux à l'hôpital de Boston, et un plan du chariot de Patrick s'engouffrant dans un couloir; on le perdait vite de vue parce qu'il était entouré de dix-sept médecins, infirmières et anesthésistes frénétiques, l'équipe de Boston.

Puis il y eut un flash avec le Dr Zajac parlant d'un ton sec à la presse. Naturellement, l'expression "phase critique", prise hors de son contexte, donnait à croire que le patient souffrait déjà des complications les plus graves, et les indications sur les immunosuppresseurs parurent outrageusement évasives, ce qu'elles étaient d'ailleurs. Si ces substances augmentent le taux de réussite des greffes, en effet, un bras se compose de plusieurs tissus, ce qui implique divers degrés de rejet possibles. D'où la nécessité des stéroïdes que Patrick Wallingford devrait prendre, avec les immunosuppresseurs, pour le restant de ses jours, ou du moins tant qu'il aurait la main d'Otto.

On vit un plan du camion d'Otto abandonné sur le parking couvert de neige, mais, au chevet de Patrick, Mrs Clausen ne flancha pas ; elle ne quittait pas du regard le bout des doigts et du pouce de son mari ; en outre, elle n'aurait pas pu être plus près de la main de celui-ci ; si Wallingford avait eu quelque sensation dans ses doigts et son pouce, il aurait senti le souffle de la veuve dessus.

Mais ils étaient gourds, ses doigts. Ils le demeureraient des mois, ce qui allait le tracasser, quoique le Dr Zajac ne prît pas ses craintes au sérieux. Il faudrait presque huit mois pour que la main reconnaisse le chaud du froid, signe que les nerfs se régénéraient, et près d'un an avant que Patrick ait assez confiance dans sa poigne pour prendre le volant. Il lui faudrait aussi près d'un an et des heures de rééducation pour pouvoir lacer ses chaussures tout seul.

Mais du point de vue journalistique, ce fut là, sur son lit d'hôpital, qu'il vit s'inscrire son destin : sa guérison complète, ou son échec, ne ferait jamais l'essentiel du reportage.

Le garant de l'éthique médicale se vit accorder par la chaîne d'infos un temps d'antenne supérieur à Zajac.

- Dans des cas semblables, énonça-t-il avec componction, une franchise comme celle de Mrs Clausen est rare, et sa relation qui perdure avec la main du donneur est inestimable.

Mais dans quels cas semblables ? devait se dire Zajac, qui fulminait hors antenne. Ce n'était que la seconde greffe de la main de tous les temps, et la première avait raté !

Pendant que le garant de l'éthique continuait ses discours, Wallingford vit la caméra s'approcher de Mrs Clausen. Un flot de désir

et d'attente douloureuse l'envahit ; il craignait qu'elle ne lui soit devenue tout à fait inaccessible. Il se doutait qu'elle n'encouragerait pas d'autre commerce érotique entre eux. Il la vit détourner toute l'attention des journalistes de la greffe sur la main elle-même, et puis sur le bébé qu'elle espérait être en train de porter. On vit en gros plan les mains de Mrs Clausen, posées sur son ventre plat. Elle avait la main droite sur son ventre, et la gauche, qui ne portait déjà plus d'alliance, couvrait la droite.

En vrai journaliste, il comprit d'emblée ce qui s'était passé : Doris Clausen, avec l'enfant qu'elle et Otto avaient désiré, lui volait la vedette. Il avait bien conscience que ce genre de substitution se produisait parfois dans son irresponsable profession, qui n'est pas la seule irresponsable. Mais au fond, il s'en fichait, et cela l'étonnait. Qu'elle m'éclipse donc ! se dit-il, tout en réalisant qu'il était amoureux d'elle. (On se prend à rêver de ce que la chaîne d'infos et le garant de l'éthique auraient pu faire de cette donnée.)

Mais l'aspect saugrenu de cet amour, c'est qu'il était conscient du peu de chances qu'elle le lui rende. Il savait déjà par expérience que les femmes s'éprenaient facilement de lui, au début du moins ; mais il savait aussi qu'elles s'en remettaient non moins facilement.

Son ex-femme l'avait comparé à la grippe :

- Quand tu étais avec moi, Patrick, je croyais mourir à toute heure du jour et de la nuit, et puis, quand tu es parti, on aurait dit que tu n'avais jamais existé, lui avait dit Marilyn.

- Merci bien, avait répondu Wallingford, qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais été aussi vulnérable que les femmes se le figuraient.

Ce qui l'affectait chez Doris Clausen, c'était que sa détermination hors du commun avait une composante sexuelle ; chaque phase de ses intentions était marquée par un arrière-plan sexuel non dissimulé. Les altérations discrètes de sa voix se prolongeaient dans la ferveur de son petit corps compact, enroulé comme un ressort prêt à la détente du sexe.

Sa bouche paraissait douce, ses lèvres parfaitement entrouvertes, et, dans la fatigue générale au coin de ses yeux se lisait un acquiescement charmant au monde tel qu'il est. Cette femme-là ne vous demanderait jamais de changer, sinon d'habitudes, peut-être. Elle n'attendait pas de miracle. Elle n'avait rien à cacher : sa loyauté ne connaissait pas de bornes. Il semblait qu'elle ne se remettrait jamais de la perte d'Otto. Elle s'était éprise de lui pour toujours.

Elle s'était servie de Patrick Wallingford pour la seule tâche qu'Otto n'avait pas pu achever ; qu'elle l'ait en somme choisi pour la mener à bien lui donnait l'espoir, cependant ténu, qu'elle tombe un jour amoureuse de lui.

La première fois que Wallingford remua, si peu que ce fût, les

doigts d'Otto Clausen, elle en pleura. Les infirmières avaient pour consigne de la reprendre sévèrement si elle essayait d'embrasser le bout des doigts. Lorsque quelques-uns de ses baisers se glissaient cependant jusqu'à lui, Patrick connaissait un bonheur doux-amer.

Et longtemps après qu'on eut défait son bandage, il se rappela la première fois qu'il avait senti ses larmes sur le dos de cette main, cinq mois après l'opération. Il avait passé avec succès la période la plus délicate, qu'on dit s'étendre de la première semaine jusqu'à la fin des trois premiers mois. La sensation de ses larmes le fit pleurer. (Chose stupéfiante, il avait déjà récupéré vingt-deux centimètres de régénération nerveuse, depuis la fixation jusqu'à la naissance de la paume.)

Progressivement, certes, la nécessité de consommer des analgésiques diminuait, mais il se rappelait un rêve qui l'avait souvent visité, peu après que la douleur s'estompait. Quelqu'un prenait sa photo. De temps en temps, après qu'il avait cessé d'absorber ces remèdes, il entendait dans son sommeil le son bien réel de l'obturateur. Le flash semblait lointain, incomplet, comme un éclair de chaleur, pas vrai, mais le déclic, lui, était si net qu'il manquait de se réveiller.

S'il était dans l'ordre des choses qu'il ne se souvînt pas depuis combien de temps il était sous analgésiques, quatre ou cinq mois, peut-être, il était dans la nature du rêve qu'il n'ait pas souvenir d'avoir vu les photos prises, ni le photographe. Et par moments, il ne croyait plus que c'était un rêve, ou du moins, il n'en était pas sûr.

Plus concrètement, en six mois il était parvenu à sentir le visage de Doris Clausen lorsqu'elle l'appuyait contre sa paume gauche. Son autre main, elle ne la touchait jamais, et lui-même n'essaya pas une seule fois de la toucher avec. Elle avait été claire sur ses sentiments pour lui. Lorsqu'il s'enhardissait à prononcer son prénom d'une certaine façon, elle secouait la tête en rougissant. Elle refusait de parler de l'unique fois où ils avaient couché ensemble. Elle n'avait pas le choix, c'était tout ce qu'elle en disait ("C'était la seule façon").

Pourtant, il entretenait l'espoir, même mince, qu'elle puisse un jour envisager de recommencer, malgré le fait qu'elle était enceinte et révérait cette grossesse comme les femmes qui l'ont attendue longtemps. Et cet enfant serait unique, elle n'avait aucun doute là-dessus.

Sa voix la plus enjôleuse, qu'elle savait prendre quand elle voulait, sa voix de soleil après la pluie, sa voix qui aurait fait éclore les fleurs, n'était plus qu'un souvenir, à présent ; et pourtant, il pensait pouvoir attendre. Il s'accrochait au souvenir comme à un oreiller dans le sommeil, comme il s'accrochait malgré lui au rêve des gélules bleues.

Il n'avait jamais aimé une femme de façon aussi peu égoïste. Il lui suffisait qu'elle aimât sa main gauche. Elle aimait la poser sur son ventre renflé, pour lui faire sentir les mouvements du fœtus.

Il n'avait pas remarqué à quel moment elle avait cessé de porter sa parure de nombril ; il n'avait pas revu le bijou depuis leur instant d'abandon mutuel, dans le bureau du Dr Zajac. Peut-être que l'idée de ce piercing venait d'Otto, ou qu'il lui avait offert le bijou, de sorte qu'à présent elle répugnait à le mettre, mais le petit objet de métal non identifié pouvait aussi être devenu inconfortable avec la grossesse qui avançait.

Puis, à sept mois, lorsque Patrick ressentit un spasme insolite dans son nouveau poignet, causé par un coup de pied particulièrement vigoureux de l'enfant à naître, il essaya de cacher sa douleur. Mais, bien entendu, elle le vit grimacer : il ne pouvait rien lui cacher.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Instinctivement, elle avait porté la main à son cœur, à son sein, s'était-il dit. Il se rappela comme si c'était hier la façon dont elle avait serré son moignon pendant qu'elle était sur lui.

- Rien qu'un spasme.

- Appelez Zajac, exigea-t-elle. Ne prenez pas de risques inutiles.

Mais tout allait bien. Le Dr Zajac semblait presque vexé de la réussite apparente de sa greffe. Il y avait eu un problème précoce en ce qui concernait le pouce et l'index, dont Wallingford n'arrivait pas à commander les mouvements par ses muscles. Mais cela tenait au fait qu'il était resté cinq ans sans main gauche ni poignet : il fallait que ses muscles réapprennent certaines choses.

Zajac n'avait pas eu de crises à désamorcer ; les progrès de la main avaient été aussi inéluctables que les projets conçus pour elle par Mrs Clausen. Peut-être la vraie déception du médecin tenait-elle à ce que le triomphe lui en revînt plus qu'à lui : ce qui avait fait l'événement, c'était que la veuve était enceinte, et qu'elle continuait d'entretenir des relations avec la main de son mari défunt. Quant à Wallingford, il n'avait pas été rebaptisé "le type à la main greffée", ni "le greffé", il était resté et resterait "le type au lion", "l'homme de tous les désastres".

Et puis, en 1998, on réussit une greffe de la main et de l'avant-bras en France, à Lyon. Le receveur se nommait Clint Hallam, c'était un Néo-Zélandais qui vivait en Australie. La chose parut vexer Zajac, aussi. Non sans raison. Hallam avait menti. Il avait raconté aux médecins avoir perdu sa main dans un accident du travail, sur un chantier ; mais en fait, il se l'était fait sectionner par une scie circulaire dans une prison néo-zélandaise où il purgeait une peine de deux ans et demi pour faux. (Le Dr Zajac se disait comme de juste que faire cadeau d'une main à un ancien détenu relevait typiquement

d'une décision de garant de l'éthique médicale.)

Pour l'heure, Clint Hallam prenait plus de trente pilules par jour, et il ne montrait aucun signe de rejet. Quant à Wallingford, huit mois après l'opération, il avalait encore plus de trente pilules par jour, et s'il avait laissé tomber sa monnaie de sa poche, il n'aurait pas pu la ramasser avec la main d'Otto. Cependant l'équipe de Boston pouvait trouver plus encourageant le fait que sa main gauche, quoique insensible aux extrémités, fût presque aussi forte que la droite ; du moins pouvait-il tourner un bouton de porte assez bien pour ouvrir. Doris lui avait dit qu'Otto était passablement costaud, à force de soulever toutes ces caisses de bière, sans doute.

De temps en temps, Mrs Clausen et Patrick Wallingford dormaient ensemble, sans faire l'amour, sans se déshabiller. Elle dormait simplement à ses côtés, à son côté gauche, bien sûr. Lui ne dormait pas bien, d'abord parce qu'il n'était pas bien autrement que sur le dos ; sa main lui faisait mal quand il était sur le côté ou sur le ventre, le Dr Zajac lui-même était incapable de lui dire pourquoi. Peut-être était-ce dû à une insuffisance d'irrigation sanguine dans la main, mais pourtant les muscles et les tendons, ainsi que les nerfs, recevaient manifestement leur dose de sang.

- Je me garderais bien de dire que vous êtes tiré d'affaire, annonça Zajac à Wallingford, mais plus je vois cette main, plus je pense que c'est du définitif.

On avait du mal à comprendre la nouvelle désinvolture de Zajac, sans parler du fait qu'il adoptait avec délices l'idiome d'Irma. Mrs Clausen et son foetus lui avaient volé la vedette des trois minutes de télégloire, et il ne semblait pas outre mesure affecté. (Qu'un délinquant pût être le seul rival greffé de Wallingford l'agaçait sans le démoraliser.) Grâce à la cuisine d'Irma, il avait même grossi un peu ; une nourriture saine, prise en quantités convenables, finit par être assimilée. Le chirurgien de la main avait cédé à ses appétits. Il était affamé parce qu'il baisait tous les jours.

Le bonheur conjugal d'Irma et de son ex-employeur ne regardait pas Wallingford, mais chez Schatzman, Gingeleskie, Mengerink, Zajac et Associés, on ne parlait pas d'autre chose. Et si le meilleur chirurgien d'entre eux ressemblait de moins en moins à un chien sauvage, Rudy, son fils naguère sous-alimenté, avait lui aussi pris quelques kilos. Même pour les âmes envieuses gravitant autour de lui et qui le moquaient lâchement, le petit garçon chéri de son père paraissait désormais heureux et normal.

Autre surprise, le Dr Mengerink avoua à Zajac avoir eu une liaison avec la vindicative Hildred, sa première femme désormais plantureuse. Cette dernière ne décollerait pas de le savoir remarié malgré l'augmentation de la pension alimentaire. C'était en effet à ce

prix qu'elle avait accepté la garde conjointe de Rudy.

Au lieu de prendre ombrage de cet aveu intempestif, le Dr Zajac fut un modèle d'humanité et de compassion.

- Avec Hildred... Ah, mon pauvre ami ! s'était-il borné à dire en passant son bras autour des épaules accablées de Mengerink.

- Tirer un petit coup de temps en temps, ça fait des miracles..., remarquait avec envie le Gingeleskie encore vivant.

Et la chienne coprophage, était-elle arrivée à un tournant de sa vie, elle aussi ? En un sens, oui. Médée était presque devenue un bon chien ; il lui arrivait encore de faire ce qu'Irma appelait des "rechutes", mais la merde de chien et ses effets ne dominaient plus la vie de Zajac. La "crosse à la crotte" n'était plus qu'un jeu. Et si le médecin avait commencé à boire un verre de vin rouge par jour pour son coeur, ce dernier était en bonnes mains avec Irma et Rudy, et le goût qu'il avait pris au bordeaux excédait largement la posologie parcimonieuse jugée bonne pour son palpitant.

La douleur inexplicable dans la nouvelle main gauche de Patrick Wallingford continuait de ne pas émouvoir le chirurgien.

Or, une nuit que le journaliste était couché bien chaste auprès de Doris Clausen, elle lui demanda :

- Mais qu'est-ce que vous entendez exactement par "douleur" ? Quel genre de douleur est-ce ?

- Un genre de contracture, sauf que mes doigts remuent à peine, et j'ai mal au bout alors qu'ils sont toujours insensibles. C'est bizarre.

- Ça fait mal dans une zone insensible ?

- On dirait.

- Je sais ce qui ne va pas.

Ce n'était pas parce qu'elle voulait être allongée du côté de la main gauche qu'elle aurait dû imposer le mauvais côté du lit à Otto.

- À Otto ? demanda Wallingford.

Otto avait toujours dormi à sa gauche, lui expliqua-t-elle. Comment ce mauvais choix de côté avait affecté sa nouvelle main, Patrick n'allait pas tarder à le voir.

Lorsque Mrs Clausen s'endormit auprès de lui, à sa droite cette fois, il se produisit quelque chose d'apparemment tout à fait naturel. Il se tourna vers elle, et comme si ce geste était gravé en elle, jusque dans son sommeil, elle se tourna vers lui en nichant sa tête au creux du bras droit de l'homme, son souffle contre sa gorge. Lui n'osait même plus déglutir, de peur de la réveiller.

Sa main gauche était agitée de tics, mais il n'avait plus mal à présent. Il demeura immobile, attendant de voir ce qu'allait faire sa nouvelle main. Il se rappellerait plus tard que, de son propre chef, elle s'était glissée sous l'ourlet de la nuisette de Doris Clausen, ses doigts

insensibles remontant le long de ses cuisses. Sous sa touche, elle avait desserré les jambes ; ses hanches s'étaient ouvertes, sa toison pubienne avait effleuré la paume de la nouvelle main gauche de Patrick, comme soulevée par une brise qu'il ne sentait pas.

Il savait bien où se portaient ses doigts, même insensibles ; le changement dans la respiration de Doris fut flagrant. Sans pouvoir se retenir, il lui embrassa le front, caressa ses cheveux du bout de son nez. Puis elle saisit sa main inquisitrice et en porta les doigts à ses lèvres. Il retint sa respiration, s'attendant à avoir mal, mais la douleur ne vint pas. Elle lui prit le sexe dans son autre main, puis brusquement, elle le lâcha.

Elle s'était trompée de pénis ! Le charme était rompu. Elle avait les yeux grands ouverts. Ils sentaient tous deux l'odeur sur les doigts de la remarquable main gauche d'Otto, posée sur l'oreiller, touchant leurs visages.

- La douleur est passée ? lui demanda Doris.

- Oui, répondit-il. (Il voulait seulement dire qu'il n'avait plus mal à la main.) Mais j'ai une autre douleur, ailleurs...

- À celle-là je n'ai pas de remède, déclara-t-elle.

Mais lorsqu'elle lui tourna le dos, elle posa doucement sa main gauche contre son gros ventre :

- Si vous voulez vous caresser, en me tenant contre vous, je veux dire, je peux peut-être vous aider un peu.

Des larmes d'amour et de gratitude lui jaillirent aux yeux.

Quelles convenances respecter, cependant ? Il lui parut tout indiqué de finir de se masturber avant d'avoir senti le bébé bouger. Mais Mrs Clausen tenait sa main serrée contre son ventre, et pas contre son sein, et, avant de jouir, ce qu'il fit avec une promptitude inhabituelle, il sentit l'enfant à naître donner deux coups de pied. Le second lui arracha exactement le même spasme de douleur qu'auparavant, une douleur aiguë à le faire tressaillir. Cette fois, Doris ne s'en aperçut pas, ou bien elle prit sa crispation pour le brusque frisson qui accompagna sa jouissance.

Le meilleur de tout, penserait-il plus tard, c'est qu'elle l'avait alors gratifié de sa voix singulière, qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps.

- Plus mal nulle part ? avait-elle demandé.

Et quand la main, de sa propre initiative une fois de plus, s'était faufilée depuis son énorme ventre jusqu'à son sein gonflé, elle ne l'avait pas chassée.

- Non, merci, répondit-il en sombrant dans un rêve.

Il flottait une odeur qu'il ne reconnut pas tout d'abord, car on n'a pas l'habitude de la sentir à New York ou Boston : des aiguilles de pins ! comprit-il tout à coup.

On entendait un bruit d'eau, mais ce n'était pas la mer, et ce n'était pas un robinet. C'était de l'eau qui brisait contre la proue d'un bateau, ou bien qui clapotait contre un ponton, et son chuintement servait de musique de fond à la main qui ondoyait, aussi légère que le flot lui-même, sur le sein épanoui de Mrs Clausen.

Le spasme, et jusqu'à son souvenir, s'était enfui ; après eux déferla le sommeil le plus réparateur que Wallingford connaîtrait jamais, si ce n'est qu'à son réveil la pensée l'importuna que le rêve ne lui appartenait pas vraiment. Il n'était pas aussi proche de l'expérience des gélules bleues qu'il l'aurait voulu.

Et pour commencer, il ne faisait pas l'amour dans ce rêve-là, et il ne sentait pas la chaleur du soleil sur les planches du ponton, ni le ponton à travers ce qui semblait être une serviette. Cette fois, il avait seulement la vague impression qu'il devait y avoir un ponton quelque part.

Cette nuit-là, il n'entendit pas l'obturateur de l'appareil photo se déclencher dans son sommeil. Cette nuit-là, on aurait pu le photographier mille fois qu'il ne s'en serait jamais rendu compte.

8 : Rejet et succès.

Lorsque Doris s'ouvrit de son désir que l'enfant connaisse la main de son père, Wallingford n'y vit pas d'inconvénient. Pour lui, cela voulait dire qu'il continuerait à la voir. Il l'aimait, quoique son espoir d'être payé de retour allât s'amenuisant, hélas, elle était loin de l'aimer comme elle aimait la main, qu'elle posait sur son ventre, au contact des coups de pied obstinés de l'enfant à naître ; et si elle sentait parfois Wallingford tressaillir de douleur, elle avait cessé de s'alarmer de ses spasmes.

- Cette main n'est pas vraiment à vous, rappelait-elle à Wallingford qui n'avait certes pas besoin qu'on le lui rappelât. Vous vous rendez compte ? Otto sent un enfant qu'il ne verra jamais. Il y a de quoi avoir mal !

Mais n'était-ce pas Wallingford qui souffrait, pourtant ? Dans sa vie antérieure, celle avec Marilyn, il aurait pu répondre par un sarcasme (À la bonne heure ! maintenant que tu m'expliques, pourquoi s'en faire ?). Doris, c'était autre chose... enfin, il ne savait que l'adorer.

En outre, son argument était largement fondé. Cette nouvelle main ne semblait pas faire partie de lui, et il en serait toujours ainsi. Non pas qu'elle fût tellement plus grande, mais on regarde beaucoup ses mains, il est difficile de s'habituer à celle d'un autre. Parfois, il la regardait, intensément, comme s'il s'attendait à l'entendre parler ; et il ne résistait pas à l'envie de la porter à ses narines : elle n'avait pas son odeur. Elle avait celle d'Otto : il suffisait de voir Mrs Clausen fermer les yeux en la sentant.

Il y eut des dérivatifs bienvenus. Au cours de sa longue convalescence et de sa rééducation, sa carrière, qui avait trouvé son port d'attache à la rédaction de Boston, c'est-à-dire tout près de Zajac et de son équipe chirurgicale, se fit florissante, florissante, le mot est peut-être un peu fort ; disons seulement que la chaîne lui laissa un peu d'initiatives personnelles.

On lui avait en effet ouvert un créneau le week-end, après le journal du soir. Le supplément du samedi soir était diffusé depuis Boston. Les producteurs continuaient de gratifier Wallingford de tous les reportages sur les accidents abracadabrants, mais ils lui permettaient désormais de résumer ces reportages avec une dignité surprenante et inédite, à la fois chez lui et sur la chaîne. Personne à Boston ou à New York, pas même Patrick ni Conrad, n'aurait pu s'en expliquer.

Devant les caméras, Patrick Wallingford se comportait comme

si la main d'Otto Clausen lui appartenait réellement, et il parvenait à faire passer une compassion jusque-là absente sur Calamitel et dans ses propres reportages. On aurait dit qu'il était conscient qu'Otto Clausen lui avait légué plus que sa main.

Bien entendu les reporters sérieux, c'est-à-dire ceux qui commentaient les actualités pures en profondeur et dans leur contexte, trouvaient risible l'idée même d'un magazine en supplément à ce qui passait pour des informations sur Canal Plus de Désastres. Aux actualités dignes de ce nom, on montrait des enfants réfugiés qui avaient vu leurs mères et leurs tantes violées sous leurs yeux, même si les premiers comme les secondes l'admettaient rarement. Dans les actualités dignes de ce nom, les pères et les oncles de ces enfants avaient été assassinés, même si, là encore, on n'en parlait guère. Il y avait aussi des reportages sur des médecins et des infirmières qu'on assassinait délibérément afin de priver les enfants réfugiés de soins. Mais ces récits de la malfaisance en terres lointaines ne faisaient pas l'objet d'un reportage fouillé sur la chaîne prétendument internationale, et, de toute façon, on n'en aurait jamais chargé Patrick Wallingford.

On s'attendait plutôt qu'il trouve des trésors insoupçonnés de dignité et de compassion pour les victimes d'accidents aussi franchement stupides que le sien. S'il y avait une idée derrière cette version édulcorée des infos, elle n'était pas plus consistante que ceci : jusque dans le macabre, il y avait ou devrait y avoir quelque chose de positif, pourvu que le macabre soit assez absurde.

Et tant pis si la chaîne ne devait jamais envoyer Patrick Wallingford en Yougoslavie ! Qu'avait donc dit son frère au portier embrumé, Vlad, Vlade ou Lewis ? ("Écoute, tu as un boulot, c'est déjà ça.") Eh bien, lui aussi avait un boulot.

Et presque tous les dimanches, il était libre de prendre un avion pour Green Bay. À l'ouverture de la saison de football, Mrs Clausen était enceinte de huit mois ; ce serait la première fois, sauf à remonter loin, qu'elle ne verrait pas un seul match des Packers disputés à domicile, sur le stade de Lambeau Field. Elle expliquait en riant qu'elle n'avait pas envie d'accoucher sur la ligne des quarante yards, surtout pendant un bon match, entendant par là qu'alors personne ne s'occuperait d'elle. Ainsi, elle et Wallingford regardaient les Packers à la télévision, de sorte qu'au mépris du bon sens il prenait l'avion jusqu'à Green Bay pour rester planté devant un poste.

Mais même devant un poste de télévision, un match des Packers lui fournissait le plus long prétexte à toucher Mrs Clausen ou se faire caresser la main par elle. Et pendant qu'elle regardait le jeu, médusée, il pouvait la regarder, médusé lui-même. Il n'oubliait pas de photographier mentalement son profil, la façon dont elle se mordait la

lèvre inférieure quand la troisième tentative était longue (parce que alors, lui avait-elle expliqué, Brett Favre, le quarterback de Green Bay, risquait le plus de se faire plaquer ou intercepter).

Parfois, elle lui faisait mal sans le vouloir. Quand Favre se faisait plaquer, quand il était intercepté, ou, pire encore, quand l'équipe adverse marquait : elle serrait fort la main de feu son mari.

- Aïïee ! hurlait Wallingford en exagérant sa douleur sans vergogne.

Aussitôt la main était couverte de baisers, voire de larmes. Ça valait bien la peine d'avoir mal, et la douleur était fort différente des spasmes causés par les coups de pied du bébé à naître, car alors les coups d'épingle venaient d'un autre monde.

C'est ainsi que Wallingford s'envolait bravement pour Green Bay presque tous les week-ends. Il ne trouva jamais d'hôtel à son goût, mais Doris ne lui permit pas de coucher dans la maison qu'elle avait habitée avec Otto. Au cours de ces voyages, il fit la connaissance du reste de la famille Clausen, car Otto venait d'une famille innombrable et très soudée. La plupart de ses membres ne se gênaient pas pour témoigner leur affection envers la main d'Otto, et si son père et ses frères avaient retenu leurs sanglots, sa mère, femme d'une corpulence historique, avait pleuré ouvertement ; la seule de ses soeurs encore célibataire avait serré la main contre son sein avant de défaillir. Comme Wallingford détournait le regard, il n'avait pas pu la retenir dans sa chute. Il se reprocha toujours cette dent que la malheureuse s'était ébréchée contre un guéridon, elle qui n'avait déjà pas un sourire ravageur.

Les Clausen étaient un clan à qui la vie au grand air donnait bonne humeur et verbe haut, ce qui contrastait avec la réserve du journaliste, et pourtant ils lui étaient singulièrement sympathiques. Il leur trouvait l'exubérance loyale des supporters abonnés pour la saison, et ils avaient tous épousé des gens ayant un air de famille avec eux, de sorte qu'on n'aurait pas su distinguer les pièces rapportées des éléments d'origine, à l'exception de Doris, qui était à part.

Patrick voyait combien sa belle-famille était gentille avec elle, combien on la protégeait. Ils l'avaient acceptée, quoiqu'elle fût différente, à l'évidence. Ils l'aimaient comme l'une des leurs. À la télévision les familles qui ressemblaient aux Clausen étaient insupportables, mais eux ne l'étaient pas.

Il poussa jusqu'à Appleton pour faire la connaissance du père et de la mère de Doris, qui voulaient eux aussi que la main leur rende visite. Le père de Doris lui en apprit davantage sur le boulot qu'elle faisait : elle avait débuté à sa sortie du lycée et vendait des billets pour les matchs des Packers quand il n'était pas encore journaliste. Le club l'avait d'ailleurs beaucoup aidée ; il avait même payé ses études

universitaires.

- Doris peut vous avoir des billets, vous savez, lui avait dit son père. Et pour en avoir, ici, c'est la croix et la bannière.

Après la défaite face à Denver lors du trente-deuxième Super Bowl, Green Bay allait avoir une rude saison. Comme l'avait dit Doris au malheureux Otto avec tant d'émotion lors du dernier jour de sa vie : "On n'est jamais sûr qu'on va retourner au Super Bowl."

Les Packers n'allaient pas se remettre du match chaotique où ils avaient perdu à la première série de remplacements contre San Francisco, un crève-cœur, disait Doris. "Otto croyait qu'on les avait dans le collimateur, ces pionniers", se rappelait-elle. Mais désormais, elle prenait les défaites de Green Bay avec plus de philosophie que par le passé avec Otto : elle avait un nouveau-né à soigner.

C'était un gros bébé, un garçon de neuf livres deux. Il était né avec un tel retard qu'il avait été question de provoquer l'accouchement. Mais Mrs Clausen, femme à laisser faire la nature, n'avait pas voulu en entendre parler. Wallingford n'avait pas pu se libérer pour la naissance. Le bébé avait presque un mois lorsqu'il parvint à quitter Boston. Il n'aurait jamais dû prendre l'avion pour Thanksgiving, son vol avait eu du retard. Malgré tout, il arriva à temps pour regarder le dernier quart-temps du match des Vikings du Minnesota contre les Cowboys de Dallas, match gagné par le Minnesota. (Heureux présage, déclara Doris : Otto détestait les Cowboys.) Peut-être parce que sa mère était venue s'installer chez elle pour l'aider à s'occuper d'Otto junior, elle se sentit assez détendue pour lui proposer de leur rendre visite à domicile.

Il fit de son mieux pour oublier les détails de cette maison, dont toutes les photos d'Otto père. Il n'était pas étonné de trouver des preuves photographiques que lui et Doris avaient été amoureux, elle le lui avait déjà dit ; mais les photos de leur mariage lui furent pénibles à supporter. On n'y voyait pas seulement leur plaisir évident en la circonstance, mais aussi leur bonheur anticipé, leur attente sans faille d'un avenir commun, et d'un bébé dans cet avenir.

Et quel fut le décor de ces photos qui captiva tant l'attention de Wallingford ? Ce ne fut pas Appleton ni Green Bay. Ce fut la maison du lac, bien sûr. Le ponton délavé par les intempéries, l'eau solitaire et sombre ; les pins sombres et pérennes.

Il y avait aussi une photo de l'appartement du garage à bateaux en construction, et il y avait les maillots de bain mouillés d'Otto et Doris, séchant au soleil du ponton. Assurément, l'eau clapotait contre les bateaux qui dansaient à l'amarre et, surtout avant l'orage, elle devait gifler le ponton. Patrick l'avait entendue bien des fois.

Il reconnut sur ces photographies l'origine du rêve récurrent qui ne lui appartenait pas complètement, et toujours, derrière ce rêve,

il y en avait un autre, celui inspiré par la pilule de prescience, le plus torride des rêves induits par l'antalgique indien désormais interdit.

En regardant ces photos, il se mit à comprendre que ce n'était pas son manque de sang-froid viril au moment de la perte de sa main qui avait définitivement détourné sa femme de lui. Non, il l'avait perdue en lui refusant des enfants. Il voyait bien pourquoi ce procès en paternité, même si l'accusatrice avait été déboutée, était la pilule la plus amère pour Marilyn. Elle voulait des enfants. Comment avait-il pu sous-estimer cette urgence ?

À présent, le petit Otto dans ses bras, il se demandait pourquoi il n'avait pas voulu de bébé. Son bébé à lui, dans ses bras !

Il pleura. Doris et sa mère pleurèrent avec lui. Puis elles ravalèrent leurs larmes parce que l'équipe de la chaîne d'infos était arrivée. Tout en n'étant pas le reporter qui couvrait leur histoire, Wallingford aurait pu prédire chaque plan.

– Fais-moi un gros plan sur la main, peut-être sur le bébé avec la main, entendit-il dire un de ses collègues. Prends la mère et le bébé ensemble.

Puis, plus tard, dans un aparté un peu vif avec le cameraman :

– Que tu cadres aussi la tête de Pat, je m'en fous, du moment qu'on voit sa main !

Dans l'avion qui le ramenait à Boston, il se souvint combien Doris avait l'air heureuse ; lui qui priait rarement pria pour la santé d'Otto junior. Il n'aurait pas cru qu'une greffe de la main le rende aussi émotif, mais il savait qu'il n'y avait pas qu'une main en cause. Le Dr Zajac l'avait prévenu que toute perte de sa dextérité si lentement gagnée risquait d'être un signe de rejet, et que des réactions de rejet pouvaient se produire au niveau de la peau. Il fut très étonné de l'apprendre. Il savait bien que son propre système immunitaire pouvait détruire la main greffée, mais pourquoi la peau ? On aurait cru qu'il y avait tant de fonctions internes plus importantes susceptibles de se dérégler. "La peau c'est sujet à bugger", lui avait expliqué Zajac.

Ce bug était sans aucun doute un emprunt à l'idiome irlilien. Elle et Zajac, qu'elle appelait Nicky, avaient coutume de louer des vidéos pour les regarder au lit, le soir. Mais être au lit ensemble les menait parfois à d'autres activités, c'est ainsi qu'Irma était enceinte, par exemple, et, dans la dernière vidéo qu'ils avaient regardée tous deux, les personnages parlaient souvent des bugs de leur vie.

Que la peau fût sujette à bugger, Patrick le découvrirait bien assez tôt. Le premier lundi de janvier, le lendemain du match chaotique perdu par les Packers à San Francisco, il prit l'avion pour Green Bay. Toute la ville était en deuil. Il régnait dans le hall de son hôtel une ambiance de funérarium. Il monta dans sa chambre, se doucha, se rasa. Lorsqu'il appela Doris, ce fut sa mère qui répondit :

mère et enfant faisaient un somme ; elle dirait à sa fille de le rappeler dès qu'elle se réveillerait. Il eut la prévenance de lui demander de transmettre ses condoléances au père de Doris. "À cause des pionniers de 49", précisa-t-il.

Il somnolait encore et rêvait de la maison du lac lorsque Doris vint le trouver dans sa chambre. Elle ne s'était pas annoncée par téléphone. Sa mère gardait le bébé. Elle était venue en voiture et proposait de l'emmener chez elle voir le petit Otto un peu plus tard.

Wallingford ne sut que penser. Est-ce qu'elle recherchait un moment de tête-à-tête avec lui ? Est-ce qu'elle éprouvait le besoin d'un contact, ne serait-ce qu'avec la main, et qu'elle ne souhaitait pas que sa mère en soit témoin ? Mais lorsqu'il lui toucha le visage avec la paume, la gauche, bien sûr, elle détourna brusquement la tête. Et lorsqu'il eut l'idée de lui toucher les seins, il vit bien qu'elle avait lu dans ses pensées, et qu'elle en était dégoûtée.

Elle ne retira même pas son manteau. Elle était venue à l'hôtel sans arrière-pensée. Elle devait avoir envie de conduire, voilà tout. Cette fois, lorsque Wallingford vit le bébé, on aurait dit que celui-ci le reconnaissait. C'était hautement improbable, mais cela lui brisa le coeur davantage. Il reprit l'avion pour Boston avec un noir pressentiment : Doris ne s'était accordé aucun contact avec la main, c'était tout juste si elle l'avait regardée ! Otto junior accaparait-il désormais toute son affection et son attention ?

Wallingford passa encore une ou deux semaines difficiles à Boston, où il tenta de déchiffrer les signes qu'elle lui envoyait peut-être. Elle lui avait vaguement dit que, quand Otto serait plus grand, il se pourrait qu'il ait envie de voir et toucher la main de son père de temps en temps. Qu'est-ce qu'elle entendait par "plus grand" ? Qu'est-ce qu'elle voulait dire par "de temps en temps" ? Est-ce qu'elle essayait de lui dire qu'elle avait l'intention d'espacer leurs rencontres ? Sa récente froideur envers la main lui donna les pires insomnies depuis la douleur postopératoire. Il y avait quelque chose qui n'allait pas.

À présent, quand il rêvait du lac, il avait froid, de ce froid qu'on éprouve dans un maillot de bain mouillé quand le soleil est déjà couché. Alors qu'il connaissait cette sensation parmi d'autres dans le rêve provoqué par la pilule indienne, au cours de la nouvelle version, le fait que son maillot soit mouillé ne menait jamais à faire l'amour. Ça ne menait à rien. Tout ce qu'il éprouvait, c'était une sensation de froid, un froid bien nordique.

Puis, pas très longtemps après sa visite à Green Bay, il se réveilla plus tôt que d'habitude, un matin, avec la fièvre. Il crut que c'était la grippe. Il alla regarder sa main de près dans le miroir de la salle de bains. (Il s'était entraîné à se brosser les dents de la main gauche, excellent exercice, lui avait dit sa rééducatrice.) La main était

verte. La nouvelle couleur commençait à environ cinq centimètres au-dessus du poignet et fonçait au bout des doigts et du pouce. C'était le vert mousse d'un lac ombragé sous un ciel nuageux ; le vert des sapins lointains, dans la brume ; c'était le vert émeraude, tirant sur le noir, du reflet des pins dans l'eau. Wallingford avait quarante et deux dixièmes de fièvre.

Il pensa appeler Mrs Clausen avant d'alerter le Dr Zajac, mais il y avait une heure de décalage entre Boston et Green Bay, et il ne voulait pas réveiller la nouvelle maman et son fils. Lorsqu'il téléphona à Zajac, le chirurgien lui annonça qu'il le retrouverait à l'hôpital, ajoutant :

– Je vous l'avais bien dit, c'est sujet à bugger, la peau.

– Mais ça fait un an ! s'écria Wallingford. J'arrive à lacer mes chaussures, je conduis, j'arrive presque à ramasser un quarter. Je ne suis pas loin d'attraper une dime !

– Vous êtes dans une zone incertaine, lui répondit Zajac. Il venait de voir la veille, avec Irma, une vidéo portant ce titre navrant : Zone incertaine.

– Tout ce qu'on sait, c'est que vous êtes encore dans la fourchette des cinquante pour cent.

– Cinquante pour cent de quoi ?

– De chances de rejet ou d'acceptation, mon pote, lui dit Zajac. Mon pote, c'est ainsi qu'Irma avait rebaptisé Médée.

On fut obligé de procéder à l'ablation de la main avant l'arrivée à Boston de Mrs Clausen, qui amenait avec elle son bébé et sa mère. Pas question de regarder une dernière fois la main, dut lui expliquer le Dr Zajac : elle était trop affreuse à voir.

Wallingford se reposait assez confortablement lorsque Doris vint à son chevet. Il souffrait, mais sans comparaison avec ce qu'il avait souffert après la greffe. Et il ne se désolait pas d'avoir perdu sa main pour la seconde fois, il avait surtout peur de perdre Doris.

– Mais vous pourrez toujours venir nous voir, lui assura-t-elle, moi et le petit Otto. Ça nous ferait plaisir de vous voir, de temps en temps. Vous avez vraiment essayé de donner une vie à la main d'Otto, vous avez fait de votre mieux. Je suis fière de vous, Patrick.

Cette fois, elle ne fit pas attention à l'énorme bandage, si gros qu'on aurait cru qu'il cachait encore une main. Wallingford fut content que Mrs Clausen lui prenne la main droite et la pose sur son cœur, ne serait-ce qu'un instant, mais il eut le pressentiment qu'elle ne presserait plus jamais cette main sur son sein.

– C'est moi qui suis fier de vous, de ce que vous avez fait, lui dit-il.

Il se mit à pleurer.

– Avec votre aide, chuchota-t-elle en rougissant.

Elle lâcha sa main.

– Je vous aime, Doris, dit Patrick.

– Mais non, ça n'est pas possible, répondit-elle, sans rudesse, il ne faut pas.

Le Dr Zajac n'avait pas d'explication à ce rejet brutal, du moins au-delà des considérations strictement pathologiques.

Wallingford, lui, en était réduit à des spéculations. Est-ce que la main avait senti l'amour de Mrs Clausen se reporter sur l'enfant ? À supposer qu'Otto ait su que sa main donnerait à Doris l'enfant qu'ils essayaient désespérément d'avoir, la main, elle-même, qu'en savait-elle ? Rien, sans doute.

En somme, il ne fallut pas très longtemps à Wallingford pour accepter la conclusion des cinquante pour cent. Après tout, il avait vécu un divorce, le rejet ne lui était pas inconnu. Tant physiquement que psychologiquement, la perte de sa propre main avait été plus dure que celle d'Otto. Il est vrai que Mrs Clausen l'avait bien aidé à garder en tête que cette dernière ne lui appartenait pas tout à fait. (On se prend à imaginer ce qu'un garant de l'éthique médicale aurait pu penser de la situation.)

À présent, lorsqu'il essayait de rêver de la maison du lac, il ne retrouvait plus rien. Ni l'odeur des aiguilles de pin, qu'il avait eu tant de mal à imaginer mais qui lui était devenue familière, ni le clapotis de l'eau, ni le cri des huarts.

Il était donc vrai, comme on le dit, qu'un membre sectionné puisse faire souffrir longtemps après l'amputation, mais cela ne surprenait pas Patrick Wallingford. Les doigts d'Otto, qui avaient effleuré Mrs Clausen, étaient insensibles et, pourtant, il avait bien senti Doris au toucher. Lorsque dans son sommeil, il portait à son visage le moignon bandé, il croyait sentir encore l'odeur du sexe de Doris sur ses doigts absents.

– Plus mal nulle part ? lui avait-elle demandé.

Maintenant, il aurait mal tout le temps ; ce mal ferait sans doute partie de lui au même titre que l'absence de sa main gauche.

Il était encore à l'hôpital, le 24 janvier 1999, lorsque eut lieu à Louisville, Kentucky, la première greffe de la main réussie aux États-Unis. Matthew David Scott, le receveur, était un habitant du New Jersey dont la main avait été emportée par une fusée d'artifice, quelque treize ans auparavant. Le New York Times expliquait qu'"une main de donneur s'était subitement trouvée disponible".

Un garant de l'éthique médicale avait qualifié l'opération de Louisville d'"expérience justifiable", appréciation qui ne faisait pas l'unanimité chez ses confrères, comme il se doit. ("La main n'est pas une nécessité vitale", avait écrit le *Times*.)

Le chef de l'équipe chirurgicale de Louisville avait fait cette

déclaration désormais familière quant à la main greffée, à savoir que ses "chances de survie" étaient de cinquante sur cent au bout d'un an, et qu'au-delà on se trouvait dans l'ignorance totale. Étant chirurgien de la main, il parlait, comme Zajac, de sa "survie".

La chaîne d'infos qui employait Wallingford, le sachant en convalescence dans un hôpital de Boston, interviewa un porte-parole de chez Schatzman, Gingeleskie, Mengerink, Zajac et Associés. Zajac soupçonna que le porte-parole en question était Mengerink, car si la déclaration était exacte, elle dénotait une absence caractéristique de compassion pour la perte récente de Wallingford. "Les expériences sur les animaux ont montré que les rejets interviennent rarement avant sept jours, et que quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux se produisent au cours des trois premiers mois", ce qui voulait dire que le rejet de Patrick était atypique de la chronologie animale.

Wallingford n'en fut pas vexé. Il faisait des vœux sincères pour la santé de Matthew David Scott. Certes, il se sentait peut-être davantage d'affinités avec le premier greffé mondial de la main, parce que sa greffe avait échoué. Elle s'était déroulée en Équateur, l'année 1964; le rejet avait eu lieu au bout de deux semaines. "À l'époque, la thérapie anti-rejet était rudimentaire", soulignait le *Times*. En effet, on ne connaissait pas les immunosuppresseurs aujourd'hui courants dans les greffes du cœur, du foie et des reins.

À sa sortie de l'hôpital, Patrick revint bien vite à New York, où sa carrière se mit à prospérer. On le nomma présentateur du journal du soir, sa popularité fit un bond. Lui qui commentait sur un ton vaguement moqueur le type même de calamité dont il avait été victime, lui qui réagissait comme si les morts, les deuils et les peines suscitaient moins de compassion du fait de leur bizarrerie découvrait aujourd'hui que le bizarre était monnaie courante, et perdait du même coup son étrangeté. La mort, le deuil, le chagrin étaient les mêmes, en dépit des circonstances abracadabrantes. C'est ce qu'il parvenait à faire passer depuis son fauteuil de présentateur, et ainsi le public éprouvait un réconfort mesuré à entendre ces faits incontestablement lamentables.

Mais ce qu'il savait faire devant des caméras de télévision, il en était bien incapable dans la vie dite courante. On n'en veut pour preuve que ses relations avec Mary Jenesaisqui : il était totalement inapte à lui apporter le moindre soutien. Elle avait traversé un divorce plein de rancœur sans se rendre compte qu'il n'en existe guère d'autres. Elle n'avait toujours pas d'enfant. Et si elle était à présent la plus fine mouche des femmes de la rédaction, avec lesquelles il retravaillait désormais, elle n'était plus aussi sympathique qu'avant. Ses manières étaient devenues brusques, et dans son regard, où il ne lisait naguère que franchise et fragilité extrême, passaient aujourd'hui

de l'irritabilité, de l'agacement, du calcul, autant de qualités qu'on trouvait à revendre chez ses consoeurs. Il se désolait qu'elle fût descendue à leur niveau, encore que, pour elles, c'était sûrement une maturation.

Il continuait cependant de vouloir en faire une amie, telle était sincèrement sa seule intention. Et c'est ainsi qu'ils dînaient ensemble une fois par semaine. Mais elle buvait toujours trop, et, lorsqu'elle buvait, la conversation prenait le tour qu'il évitait scrupuleusement : la jeune femme cherchait à savoir pourquoi il ne voulait pas coucher avec elle.

- Tu me trouves tellement moche ? attaquait-elle en général.

- Tu n'es pas moche du tout, Mary. Je te trouve très belle femme.

- Ben voyons !

- Mary, je t'en prie...

- Je te demande pas de m'épouser ! Un tout petit week-end quelque part, une nuit, bon Dieu ! Essaie, quoi. Tu vas peut-être y prendre goût !

- Mary, je t'en prie...

- Mais merde, écoute, autrefois tu baisais n'importe qui, alors comment tu veux que je le prenne, moi, que tu refuses de me baiser ?

- Mary, je veux être ton ami. Un véritable ami.

- Bon ça va, puisque tu m'obliges, je n'irai pas par quatre chemins. Je veux que tu me mettes enceinte. Je veux un bébé. Tu m'en ferais un beau. Je veux ton sperme, Pat. C'est à ta graine que j'en veux, tu y es ?

Wallingford, on le comprend, n'était pas prêt à obtempérer. Il savait fort bien ce qu'elle voulait dire ; mais il n'était pas sûr de vouloir refaire toute cette expérience. Pourtant, dans un sens, elle avait raison. Il lui donnerait un bel enfant. Il avait fait ses preuves.

Il était tenté de lui avouer la vérité, qu'il avait fait un bébé, et qu'il l'aimait beaucoup, ce bébé ; qu'il aimait aussi Doris Clausen, la veuve du chauffeur-livreur. Mais Mary avait beau lui sembler une chic fille, elle n'en restait pas moins une fille de la rédaction, une journaliste, après tout. Il aurait fallu être fou pour lui dire la vérité.

- Et une banque du sperme ? lui demanda-t-il un soir. Je veux bien envisager de faire un don à une banque du sperme, si tu as tellement à coeur de porter un enfant de moi.

- Espèce de merde ! Ça te dégoûte tant que ça de me baiser ? Il te faut tes deux mains pour triquer ou quoi ? Qu'est-ce que t'as qui va pas ? Ça vient de moi ?

Pareil éclat mit un terme à leurs dîners hebdomadaires, du moins pour un temps. Après cette soirée houleuse, il la déposa en taxi chez elle, et elle descendit sans même lui dire bonsoir.

Dans sa distraction compréhensible, il donna une mauvaise adresse au taxi et, lorsqu'il s'aperçut de son erreur, le chauffeur l'avait déjà lâché devant son ancien domicile, l'immeuble de la Soixante-Deuxième Rue Est où il vivait jadis avec Marilyn. Il ne lui restait plus qu'à faire quelques pas vers Park Avenue, où il pourrait héler un autre taxi : il ne se sentait pas la force de remonter plus de vingt rues. Mais naturellement, le portier embrumé le reconnut et sortit en courant sur le trottoir avant qu'il n'ait pu s'esquiver.

- Mr Wallingford ! s'écria Vlad, ou Vlade ou Lewis, surpris.

- Paul O'Neill, rectifia Patrick, alarmé, en lui tendant sa main unique. Je batte à gauche, je lance à gauche, vous vous rappelez pas ?

- Oh, m'sieur Wallingford, Paul O'Neill, il vous arrive pas à la cheville ! C'est rien qu'un petit rigolo, expliqua le portier. J'adore votre nouvelle émission ! Votre interview du gosse cul-de-jatte... vous savez bien, ce gamin qui est tombé ou qui a été poussé dans le bassin des ours polaires.

- Je sais, Vlade.

- Moi, c'est Lewis, dit Vlad. Mais j'ai adoré. Et la pauvre nana à qui on a refilé le résultat du test de sa soeur ! Alors là, j'y crois pas !

- J'ai eu du mal à y croire moi-même, dit Wallingford. Ils appellent ça des frottis.

- Y a quelqu'un chez votre femme, dit le portier d'un air finaud. Je veux dire ce soir.

- Mon ex-femme, lui rappela Patrick.

- La plupart du temps, elle dort seule.

- Elle fait sa vie comme elle veut.

- Ouais, je sais. Du moment que vous payez les factures.

- Je n'ai pas à me plaindre de sa manière de vivre. Moi, j'habite plus haut vers le nord, sur la Quatre-Vingt-Troisième.

- Vous en faites pas, m'sieur Wallingford, dit le portier. Je le dirai à personne.

Patrick se mit à prendre plaisir à saluer les caméras de son moignon ; il établit allégrement la preuve de ses échecs répétés avec divers appareils de prothèse.

- Écoutez, il y a des gens à peine mieux coordonnés que moi qui s'en sortent très bien, avec ces machins, se plaisait-il à dire. L'autre jour, j'ai vu un gars couper les ongles de son chien avec, et il était remuant, le chien.

Mais les résultats, toujours les mêmes, ne se faisaient pas attendre : il renversait son café sur son pantalon, et coinçait la prothèse dans le fil du micro, décrochant ainsi l'appareil de son revers de veste.

Au bout du compte, il allait redevenir manchot sans rien d'artificiel. "C'était Patrick Wallingford pour Actu vingt-quatre heures

sur vingt-quatre. Bonsoir, Doris, disait-il en guise de signature, avec un petit salut de son moignon. Bonsoir, mon petit Otto."

Il mit longtemps à revenir sur le marché du sexe, et, une fois revenu, ce fut la déception : le tempo lui paraissait toujours trop lent, ou trop rapide ; il n'était plus en phase ; il finit par s'abstenir tout à fait. En voyage, il lui arrivait de coucher avec une femme. Mais depuis qu'il présentait le journal au lieu de faire des reportages de terrain, il n'était plus guère envoyé en déplacement. En outre, coucher un soir de loin en loin n'est pas être sur le marché du sexe. Fidèle à lui-même, il n'aurait pas su dire ce que c'était.

En tout cas, il n'y avait rien de comparable à cette attente éprouvée lorsque Mrs Clausen se retournait et lui donnait le dos en posant sa main (ou celle d'Otto ?) d'abord contre son flanc, puis contre son ventre, où l'enfant à naître s'apprêtait à lui donner un petit coup de pied. Il n'y avait rien qui rivalise avec ça, ou avec le goût de sa nuque, l'odeur de ses cheveux.

Patrick Wallingford avait perdu sa main gauche, deux fois, mais il avait gagné une âme. Et cette âme, c'était l'amour et la perte de Mrs Clausen qui la lui avaient donnée ; c'était son désir douloureux d'elle, et tout le bien qu'il lui voulait ; c'était d'avoir recouvré sa main gauche, pour la perdre à nouveau. C'était d'avoir voulu que son enfant soit celui d'Otto Clausen presque autant qu'elle l'avait voulu elle-même ; c'était d'aimer, même sans retour, le petit Otto Clausen et sa maman. Et il avait si mal à l'âme que c'en était visible, même à la télévision : le portier embrumé ne pouvait plus le prendre pour Paul O'Neill.

Il était resté le type au lion, mais avec quelque chose qui transcendait l'image de sa mutilation ; il était resté l'homme de tous les désastres, mais il présentait le journal du soir avec une autorité nouvelle. Il possédait en effet parfaitement cette expression, travaillée du temps qu'il hantait les bars à l'heure de l'apéritif et qu'il s'apitoyait sur son sort. Son regard disait encore "Prenez-moi en pitié", mais, à présent, sa tristesse paraissait abordable.

Les progrès de son âme le laissaient froid, cependant. Les autres s'en rendaient compte, et après ? Il lui manquait Doris Clausen, alors...

9 : Wallingford rencontre une camarade de voyage.

Pendant ce temps, une belle boîteuse photogénique venait d'avoir soixante ans. Toute son adolescence et sa vie de femme, elle avait porté des jupes et des robes longues pour cacher sa jambe atrophiée. Elle était la dernière personne de sa ville natale à avoir contracté la poliomyélite ; le vaccin du Pr Salk était arrivé trop tard pour elle. Pratiquement depuis le début de son infirmité, elle écrivait un livre au titre provocateur : J'ai failli échapper à la polio. Cette fin de siècle lui avait semblé un moment qui en valait bien un autre, disait-elle, pour soumettre son manuscrit à une douzaine d'éditeurs et plus ; mais tous l'avaient refusé.

- Malchance ou pas, polio ou pas, c'est vrai qu'il n'est pas très bien écrit, reconnut-elle au micro de Patrick Wallingford. (Cette boîteuse à la jambe atrophiée était superbe, assise.) Seulement voilà, ma vie entière a été conditionnée par le fait que je n'avais pas reçu ce fichu vaccin. Moi, j'ai eu la polio à la place.

Naturellement, l'entretien avec Patrick Wallingford lui valut de trouver un éditeur sans délai, et, du jour au lendemain ou presque, un nouveau titre : Moi, j'ai eu la polio à la place. On lui réécrivit le livre ; on allait en faire un film avec une actrice qui n'aurait rien de commun avec elle sinon d'être une belle femme photogénique. Tels étaient les miracles qu'un passage à l'antenne avec Patrick Wallingford pouvait accomplir.

Lui-même n'était pas insensible à l'ironie de son sort : la première fois qu'il avait perdu sa main, le monde entier avait suivi l'accident. Dans ces rétrospectives sur les temps forts du siècle qu'on aurait crus sortis d'un scénario pour la télévision, l'épisode de la dévoration apparaissait toujours. Mais lorsqu'il avait perdu sa main pour la seconde fois, et surtout lorsqu'il avait perdu Doris Clausen, aucune caméra n'était présente. Ce qui lui importait le plus n'avait pas fait l'actualité.

Le nouveau siècle, au début du moins, retiendrait en lui le type au lion. Pour lui, au contraire, ce n'était pas d'hier mais c'était encore d'aujourd'hui, l'an un commençait à sa rencontre avec Doris Clausen. Ainsi en va-t-il des datations du monde...

Il ne resterait pas dans les annales des greffes. Une fin de siècle compte les succès et non pas les échecs. De même, le Dr Nicholas M. Zajac ne s'illustrerait pas dans la chirurgie de la main, supplanté à son

heure de gloire par l'équipe qui réussit la première greffe de la main aux États-Unis, la deuxième de tous les temps, puisque celle de Matthew David Scott, que le Dr Zajac appelait crûment "le type à la fusée", semblait bien être "du définitif" selon son expression.

Le 12 avril 1999, moins de trois mois après son opération, Mr Scott donna le coup d'envoi solennel du tournoi des Phillies, à Philadelphie. Wallingford n'en fut pas exactement jaloux. (Envieux, si, peut-être, mais pas pour les raisons qu'on pourrait croire.) Il demanda même à Conrad, son rédacteur en chef, s'il pouvait interviewer l'homme à la main "définitive". Car n'y aurait-il pas comme une logique à ce qu'il aille féliciter Mr Scott d'avoir gardé ce que lui avait perdu ? Contre toute attente, Conrad jugea l'idée d'un goût douteux ; résultat, il fut viré de la chaîne, mais enfin beaucoup de gens auraient dit qu'il n'attendait que ça.

Chez les femmes de la rédaction, l'euphorie fut de courte durée. Le nouveau rédacteur en chef était le même genre de connard que Conrad, encore qu'il répondît au prénom bien neutre de Brad. Comme le dit Mary Jenesaisqui, dont la langue s'était acérée avec le temps : "Autant être prise pour une conne par un Conrad que bradée par un Brad."

À l'ouverture du siècle, l'équipe internationale de chirurgiens qui avait réussi la première greffe de la main de tous les temps à Lyon récidiva. Cette fois, la première mondiale fut une double greffe de la main et de l'avant-bras. Le receveur, dont l'identité n'avait pas été révélée, fut un Français de trente-deux ans, qui avait perdu ses deux mains en manipulant une fusée d'artifice (encore un !), en 1996. Le donneur, âgé de dix-neuf ans, était tombé d'un pont.

Mais Wallingford ne s'intéressa qu'au sort des deux premiers receveurs. Clint Hallam, l'ancien détenu, allait voir sa main amputée par l'un des chirurgiens qui l'avaient greffée. Deux mois avant l'ablation, il avait cessé de prendre son traitement anti-rejet. On l'avait vu porter un gant de cuir pour cacher sa main, devenue "affreuse", disait-il. Il nierait avoir omis de prendre ses médicaments, et poursuivrait son commerce tendu avec la loi. Il avait été arrêté par la police française car on l'accusait d'avoir volé de l'argent et une carte de crédit American Express à un greffé du foie qui s'était lié d'amitié avec lui à l'hôpital de Lyon. Finalement autorisé à quitter la France après avoir remboursé une partie de l'argent, il ferait l'objet d'un mandat d'arrêt en Australie pour trafic de fioul. Apparemment, Zajac avait raison sur son cas.

Le second greffé, Matthew David Scott d'Absecon, New Jersey, était le seul bénéficiaire d'une greffe réussie que Wallingford aurait admis envier de manière significative, car ce ne fut jamais sa nouvelle main qu'il lui envia. Au cours du reportage sur les Phillies où on le voyait

donner le coup d'envoi, le journaliste avait en effet remarqué que son fils l'accompagnait ; or c'était ce fils qu'il lui envoyait.

Il avait eu des prémonitions de ce qu'il appelait sa "fibre paternelle" alors qu'il était encore en convalescence, après l'ablation de sa main greffée. Les analgésiques n'avaient rien d'extraordinaire, cette fois, mais ils l'avaient peut-être poussé à regarder son premier Super Bowl. Il s'y prenait bien entendu fort mal : on ne regarde pas ce genre d'événement tout seul.

Il avait bien envie d'appeler Mrs Clausen pour lui demander de lui expliquer le match, mais ce trente-troisième Super Bowl était l'anniversaire symbolique de l'accident ou du suicide d'Otto dans son camion ; en outre, les Packers n'étaient pas de la partie. Doris lui avait annoncé qu'elle allait s'enfermer loin de tout écho de la coupe. Il se retrouverait tout seul.

Il but une bière ou deux, mais le plaisir que les gens trouvaient à regarder un match lui échappait. Soyons justes, la rencontre fut terne. Les Broncos remportaient leur deuxième Super Bowl d'affilée, pour le plus grand bonheur de leurs fans, sans doute, mais ils ne furent jamais menacés ni même inquiétés par l'équipe adverse, celle des Falcons d'Atlanta, qui n'avait d'ailleurs rien à faire dans le tournoi. (C'est du moins le commentaire qu'il allait entendre sur toutes les lèvres à Green Bay.)

Cependant, à regarder, fût-ce d'un oeil distrait, le Super Bowl, il s'était imaginé pour la première fois assister à un match des Packers à domicile, sur le stade de Lambeau Field, avec Doris et Otto, ou même le petit Otto tout seul, quand il serait un peu plus grand. L'idée l'avait alors surpris, mais on n'était qu'en janvier 1999. En avril de la même année, lorsqu'il avait vu Matthew David Scott avec son fils aux Phillies, trois-quatre mois plus tard, Doris et le bébé avaient eu le temps de lui manquer, de sorte que l'envie n'avait plus rien de surprenant. Même s'il était vrai qu'il avait perdu Mrs Clausen, il lui faudrait faire un effort pour voir le petit plus souvent pendant l'été 99 où il n'aurait que huit mois (il ne marchait pas encore à quatre pattes), faute de quoi, il lui deviendrait impossible de bâtir une relation avec lui quand il serait plus grand.

Mary était la seule personne à New York auprès de qui il se soit ouvert de ses craintes d'avoir raté le coche de la paternité. Quelle confidente mal choisie, mon Dieu! Lorsqu'il lui dit qu'il aimerait bien être davantage un père pour Otto Clausen, elle lui rappela qu'il lui suffisait de la mettre en cloque quand il voudrait pour devenir père d'un enfant vivant à New York.

– Pas la peine d'aller courir à Green Bay pour être père, Pat, lui dit-elle.

Que cette fille naguère si charmante ait pu lui déclarer

crûment qu'elle en voulait à sa graine n'était pas à porter au crédit des autres femmes de la rédaction, selon lui. Il continuait de ne pas vouloir voir que les hommes avaient eu bien plus d'influence sur elle. Sa relation avec eux était problématique, ou du moins elle le croyait, ce qui revient au même.

Les soirs de semaine, en fin de journal, il ne savait jamais si Mrs Clausen et son fils le regardaient lancer "Bonsoir, Doris. Bonsoir, mon petit Otto". Elle ne l'avait jamais appelé pour lui dire qu'elle avait regardé les nouvelles du soir.

Juillet 1999 à New York ; canicule. C'était un vendredi. Presque tous les week-ends d'été, Wallingford les passait à Bridgehampton, où il avait loué une maison. Piscine mise à part, à cause de sa main amputée, il évitait scrupuleusement de se baigner dans l'océan, c'était tout à fait comme de rester en ville : il voyait les mêmes gens, aux mêmes soirées, et c'était d'ailleurs ce qui lui plaisait ainsi qu'à tant d'autres New-Yorkais.

Ce week-end-là, des amis l'avaient invité à Cape Cod ; il devait prendre l'avion pour Martha's Vineyard. Mais avant même de ressentir le premier picotement léger au niveau de son amputation, certains spasmes se ramifiaient dans l'espace désormais vide qu'avait occupé la main, il avait téléphoné pour se décommander sous un prétexte bidon.

Sans imaginer quelle chance il avait de ne pas avoir pris l'avion pour Martha's Vineyard ce vendredi-là, il se souvint qu'il avait prêté sa maison. Les femmes de la rédaction y passaient le week-end pour arroser une naissance. Ou pour faire une orgie, songea-t-il, cynique. Il se demanda un instant si Mary était de la fête. (C'était le Patrick d'hier qui se le demandait.) Il ne lui avait pas posé la question, car elle aurait su alors qu'il était libre, et elle lui aurait proposé de changer de programme.

Il n'avait toujours pas compris à quel point les femmes qui ont du mal à être mères sont sensibles et vulnérables : Mary n'aurait jamais choisi de passer un week-end à fêter la naissance du bébé d'une autre.

Il se retrouvait donc à New York un vendredi de la mi-juillet, sans rien à faire, et nulle part où aller. Assis dans la cabine de maquillage avant le journal du soir, il songea à appeler Doris Clausen. Il ne s'était jamais invité à Green Bay; il avait toujours attendu que ce soit elle qui lui propose de venir. Pourtant, ils s'apercevaient tous deux que les invitations s'espaciaient : la dernière fois qu'il était allé dans le Wisconsin, la neige couvrait encore le sol.

Pourquoi ne pas l'appeler en toute simplicité pour lui dire : "Coucou ! Qu'est-ce que vous faites, vous et Otto, ce week-end ? Et si je venais à Green Bay ?" Chose exceptionnelle, il passa à l'acte sans se poser de questions, et l'appela aussitôt. "Bonjour, dit sa voix sur le

répondeur, le petit Otto et moi sommes partis dans le Nord pour le week-end ; il n'y a pas le téléphone et nous rentrons lundi."

Il ne laissa pas de message, mais un peu de fond de teint sur le combiné. Il fut si troublé d'entendre la voix de Mrs Clausen sur le répondeur, et plus troublé encore de se la représenter, entre rêve et fantasme, dans la maison du lac, qu'il tenta instinctivement d'essuyer le fond de teint avec sa main gauche. Le contact de son moignon avec le téléphone le prit par surprise, ce fut le premier spasme.

Lorsqu'il raccrocha, le picotement persista. Il ne quittait pas son moignon des yeux, s'attendant à voir grouiller des fourmis ou autres insectes minuscules sur le tissu cicatriciel. Mais il n'y avait rien. Il savait qu'il ne pouvait pas y avoir de problème sous le tissu cicatriciel, mais il ressentit pourtant des fourmillements pendant tout le journal.

Plus tard, Mary observerait qu'il avait eu le regard vague au moment de lancer son joyeux bonsoir à Doris et Otto, mais il savait pertinemment qu'ils ne le regardaient pas. La maison du lac n'avait pas l'électricité, Mrs Clausen le lui avait dit. (En général, elle n'aimait pas parler de cet endroit, dans le Nord, et, lorsqu'elle en parlait, c'était d'une voix timide, à peine audible.)

Les picotements continuèrent pendant que Patrick se faisait démaquiller ; sa peau grouillait. L'esprit occupé par une remarque que lui avait lancée Zajac, il ne fit guère attention au fait que la maquilleuse habituelle était en vacances. Il avait l'impression qu'il lui plaisait, mais il ne s'était pas encore laissé tenter. Il croyait que sa façon de mâcher son chewing-gum lui manquait. C'était seulement maintenant, en son absence, qu'il l'imaginait fugacement sous un autre angle, toute nue. Mais les spasmes paranormaux de sa main manquante lui occupaient l'esprit, ainsi que l'avertissement abrupt du Dr Zajac : "Si vous pensez que vous avez besoin de moi, ne faites pas l'imbécile."

Il ne fit donc pas l'imbécile et appela Zajac chez lui, tout en se disant que le chirurgien de la main le plus réputé à Boston ne passait sûrement pas le week-end en ville.

De fait, le Dr Zajac avait loué une maison dans le Maine, mais seulement pour le mois d'août, où il aurait la garde de Rudy. Médée, qu'on appelait le plus souvent "Mon pote" à présent, se gaverait de palourdes et de moules crues, en avalant les coquilles ; mais il semblait bien que le goût de ses étrons lui était passé, de sorte que Rudy et son père jouaient désormais à la crosse avec une vraie balle. Le petit avait même fait un stage de ce sport pendant la première semaine de juillet et il passait le week-end chez son père à Cambridge lorsque Wallingford appela.

Ce fut Irma qui décrocha :

- Ouais, qu'est-ce que c'est ?

Wallingford envisagea la possibilité douteuse que Zajac ait une fille à l'adolescence effrontée. Il ne lui connaissait qu'un fils qui pouvait avoir six ou sept ans, comme celui de Matthew David Scott, il ne cessait de revoir en pensée ce petit inconnu en maillot de base-ball, levant les mains comme son père pour célébrer le "coup de la victoire" à Philadelphie. (Le "coup de la victoire", l'expression venait d'un journaliste.)

- Ouais ? répéta Irma.

Avait-il au bout du fil la baby-sitter de l'enfant, rendue revêche par la frustration sexuelle ? À moins que ce ne soit l'employée de maison, mais elle avait une voix trop vulgaire pour être l'employée du Dr Zajac.

- Est-ce que le Dr Zajac est là ? s'enquit-il.

- C'est Mrs Zajac à l'appareil. Qui le demande ?

- C'est Patrick Wallingford, le Dr Zajac m'a opéré de...

- Nicky ! brailla Irma et Patrick entendit, quoiqu'elle ait en partie recouvert le combiné de sa main : C'est le type au lion !

Il parvint à identifier certains bruits de la maison : un enfant, c'était presque sûr, un chien, absolument, et le choc sourd d'une balle, sans équivoque. Une chaise raclée contre le sol, les griffes d'un chien qui patinait sur un parquet. Ce devait être un jeu. Est-ce qu'ils essayaient d'empêcher le chien d'attraper la balle ? Zajac finit par prendre le téléphone, hors d'haleine.

Lorsque Wallingford eut achevé de décrire ses symptômes, il ajouta avec espoir :

- C'est peut-être seulement le temps.

- Le temps ?

- Oui, la canicule, quoi.

- Mais est-ce que vous ne vivez pas plutôt à l'intérieur ? On n'a pas la climatisation à New York ?

- Ça ne fait pas toujours mal, poursuivit Wallingford. Parfois, je ressens le début d'une vague sensation qui ne va pas jusqu'au bout. On croit que le spasme, le picotement, va se transformer en douleur, et puis non, vous voyez, ça passe comme c'est venu. C'est comme un court-circuit, un truc électrique.

- Tout à fait, lui dit Zajac. Et pourquoi s'étonner ? Cinq mois seulement après la greffe, vous aviez récupéré vingt-deux centimètres de régénération nerveuse.

- Je m'en souviens, répondit Patrick.

- Eh bien, ce qu'il faut savoir, c'est que ces nerfs n'ont pas dit leur dernier mot.

- Mais pourquoi ils se manifestent maintenant ? Ça fait six mois que j'ai perdu ma main. J'avais déjà eu des sensations, mais rien

d'aussi spécifique. Là, j'ai carrément l'impression de toucher quelque chose avec mon majeur gauche ou mon index gauche alors que je n'ai même plus de main !

- Et à part ça, votre vie, comment ça va ? repartit Zajac. Il doit bien y avoir du stress dans votre profession. Je ne sais pas comment marche votre vie sentimentale, ni si elle marche, d'ailleurs, mais je me souviens qu'elle semblait vous préoccuper, c'est ce que vous disiez, en tout cas. N'oubliez pas qu'il y a d'autres facteurs pour affecter les nerfs, y compris des nerfs sectionnés.

- On ne croirait pas qu'ils ont été sectionnés, justement.

- Mais c'est ce que je vous dis ! Ce que vous éprouvez, la médecine l'appelle la paresthésie, c'est une sensation fausse, qui va au-delà de la perception. Le nerf qui vous faisait mal, ou qui vous permettait le toucher dans votre majeur gauche, ou votre index gauche, a été coupé deux fois, par un lion d'abord, et par moi ensuite ! Cette fibre sectionnée est restée dans le moignon de votre faisceau nerveux, accompagnée de millions d'autres fibres qui vont et viennent partout. Quand le neurone qui se trouve en bout de faisceau est stimulé, par le toucher, la mémoire, ou même le rêve, il continue d'envoyer le même message que par le passé. Les sensations qui vous paraissent provenir de votre main perdue sont enregistrées par les mêmes fibres nerveuses et les mêmes circuits qui venaient de votre main gauche. Vous me suivez ?

- Vaguement, dit Wallingford.

Il aurait dû dire : "Pas vraiment." Il gardait les yeux rivés à son moignon ; des fourmis invisibles y grouillaient de nouveau. Il avait oublié de parler à Zajac de cette sensation, mais le médecin ne lui en donna pas le temps.

Il entendait bien que son malade n'était pas satisfait.

- Écoutez, poursuivit-il, si ça vous inquiète, prenez l'avion, descendez dans un hôtel agréable et je vous verrai demain matin.

- Samedi matin ? Je ne voudrais pas vous gâcher le week-end.

- Je n'avais pas l'intention de bouger. Il me faudra seulement trouver quelqu'un qui m'ouvre l'immeuble, je l'ai déjà fait. Mon bureau, j'en ai la clé.

Wallingford ne s'inquiétait plus vraiment pour sa main manquante, mais que faire d'autre ce week-end ?

- Allez, venez, prenez la navette, je vous verrai demain matin, ne serait-ce que pour vous tranquilliser.

- À quelle heure ?

- Dix heures. Prenez une chambre au Charles. C'est sur Bennett Street, à Cambridge, près de Harvard Square. Ils ont une salle de gym formidable, et une piscine.

- Bon, acquiesça Wallingford, je vais voir s'ils ont une chambre.

- C'est moi qui vais vous en réserver une, proposa Zajac. Ils me connaissent et Irma est membre de leur club de sport.

Irma, en déduisit Wallingford, devait être l'épouse, la dame au verbe d'or, enfin presque.

- Merci, répondit-il simplement.

Dans la pièce, on entendait les cris de joie du fils de Zajac, les grognements et les cavalcades d'un chien apparemment féroce et les rebonds d'une balle lourde et dure.

"Pas sur mon ventre !" s'écria Irma. Patrick l'entendit aussi. Pas quoi, sur son ventre ? Il ne pouvait pas savoir qu'elle était enceinte, et moins encore qu'elle attendait des jumeaux. L'accouchement n'était prévu que pour la mi-septembre, mais elle faisait déjà autant de volume que la plus ronde des cages à oiseaux chanteurs. On comprend qu'elle n'ait pas voulu qu'un chien ou qu'un enfant lui saute sur le ventre.

Patrick dit bonsoir au gang de la rédaction ; il n'avait jamais été le dernier à partir après le journal du soir, et il ne le serait pas non plus ce jour-là car Mary l'attendait devant les ascenseurs. Se méprenant sur ce qu'elle venait d'entendre, elle avait le visage baigné de larmes.

- Qui est-ce ? lui demanda-t-elle.

- Qui est qui ?

- Il faut croire qu'elle est mariée, pour que tu la voies un samedi matin ?

- Mary, je t'en prie...

- Quel week-end tu avais peur de gâcher ? Ça n'est pas ce que tu as dit ?

- Mary, je m'en vais à Boston, consulter le chirurgien qui m'a opéré de la main.

- Tout seul ?

- Oui, tout seul.

- Emmène-moi, alors, si tu es tout seul. Combien ça va te prendre, de voir ton chirurgien ? Tu pourras passer le reste du week-end avec moi...

Il prit un risque, un gros, et lui dit la vérité.

- Mary, je ne peux pas t'emmener. Je ne veux pas que tu portes mon enfant, parce que j'en ai déjà un, et que je ne le vois pas assez à mon goût. Je ne veux pas d'un autre bébé que je ne verrais pas assez.

- Ah bon, souffla-t-elle, comme s'il l'avait giflée. Je vois. Au moins, tu m'ouvres les yeux. Tu n'es pas toujours clair, Pat, mais là je te suis reconnaissante de l'avoir été.

- Je te demande pardon.

- C'est le petit Clausen, non ? En fait, tu es son vrai père, c'est ça, Pat ?

– Oui, mais ça n'est pas un scoop, et ça ne doit pas le devenir, Mary, s'il te plaît.

Il vit qu'il l'avait blessée. Avec la climatisation, le fond de l'air était frais pour ne pas dire froid, mais le ton de Mary fut glacial.

– Pour qui tu me prends, quel genre de femme tu crois que je suis ? gronda-t-elle.

– Tu es des nôtres, se borna-t-il à soupirer.

Lorsque les portes de l'ascenseur se fermèrent, il la vit marcher de long en large, bras croisés contre ses petits seins bien formés. Elle portait une jupe d'été ocre et, sur un t-shirt en soie blanche, un cardigan rose pêche, boutonné au cou mais laissé flottant, "la petite laine anticlime", comme disait une des femmes de la rédaction. Elle avait un long cou, un joli corps, la peau douce et il aimait particulièrement sa bouche, ce qui avait parfois pour effet de lui faire revenir sur le principe de non-coût avec elle.

À La Guardia, on le mit en liste d'attente pour la première navette à destination de Boston. On lui trouva une place dans le deuxième vol. La nuit tombait lorsqu'il arriva à l'aéroport de Logan, et il y avait comme un brouillard, une brume de chaleur sur le port de Boston.

Il ferait ce rapprochement plus tard, mais son vol avait atterri à Boston à peu près au moment où John Kennedy Jr tentait de se poser non loin de là, à Martha's Vineyard, dans son avion personnel. En tout cas, il devait essayer de voir Martha's Vineyard à travers la même lumière floue, la même brume de chaleur.

Wallingford arriva à l'hôtel Charles avant vingt-deux heures et descendit aussitôt à la piscine couverte, où il passa une demi-heure tout seul, à récupérer. Il y serait volontiers resté plus longtemps, mais on la fermait à vingt-deux heures trente. Avec sa main unique, il aimait bien faire du surplace dans l'eau, ou bien la planche. La planche convenait à son tempérament : il flottait très bien.

Il s'était proposé de s'habiller et d'aller se promener du côté de Harvard Square après le bain. La faculté donnait des cours d'été ; il y aurait des étudiantes à regarder, qui lui rappelleraient sa "jeunesse folle". Il trouverait sans doute un endroit où faire un dîner convenable, arrosé d'une bonne bouteille. Dans l'une des librairies de la place, il dénicherait peut-être un bouquin plus passionnant que celui qu'il avait apporté, une biographie de Byron format annuaire du téléphone. Mais déjà, dans le taxi qui l'avait pris à l'aéroport, il s'était senti oppressé par la canicule, et lorsqu'il remonta dans sa chambre après la piscine, il retira son maillot mouillé, et, s'allongeant tout nu sur son lit, pensa fermer les yeux une minute ou deux. Il faut croire qu'il était fatigué, car il se réveilla près d'une heure plus tard, frigorifié par la climatisation. Il passa un peignoir de bain et lut le menu du service à

la chambre. Il ne voulait qu'un hamburger avec une bière, il n'avait plus envie de sortir.

Fidèle à ses habitudes, il se refusa à allumer la télévision pendant le week-end. Si l'on considère que la seule autre distraction était la biographie de Byron, sa vertu fut d'autant plus remarquable. Mais il s'endormit si vite, le petit poète venait tout juste de naître et son père, homme imprévoyant, était toujours vivant, que la biographie ne lui fit aucun mal.

Le lendemain, il prit son petit déjeuner côté brasserie, au rez-de-chaussée de l'hôtel. La salle à manger l'agaça sans qu'il sût pourquoi. Ce n'étaient pas les enfants, mais peut-être les adultes, trop nombreux, que leur simple présence indisposait.

Depuis la veille, tandis que Wallingford n'avait pas allumé la télévision ni jeté un coup d'oeil au journal, toute la nation revivait des images d'archives. L'avion de John Kennedy Jr avait été porté disparu ; il devait s'être englouti dans l'océan. Mais il n'y avait encore rien à voir, de sorte qu'on passait et repassait à la télévision l'image du petit John aux obsèques de son père. On le voyait en culottes courtes, garçonnet de trois ans, saluer au passage le cercueil de son père, comme sa mère lui avait chuchoté de le faire quelques secondes auparavant. Wallingford se dirait plus tard que cette image représentait l'instant emblématique du Siècle d'or de l'Amérique, siècle défunt lui aussi, quoiqu'il continue de faire vendre...

Ayant fini de manger, il resta à table, tâchant de finir son café sans rendre son regard insistant à une femme d'un certain âge, de l'autre côté de la salle. Or voici qu'elle se dirigeait vers lui sans équivoque tout en affectant de ne faire que passer. Il savait qu'elle s'apprêtait à lui parler. Il le devinait toujours. Parfois, il devinait même ce que les femmes allaient dire, mais pas cette fois-là.

Elle avait été jolie, autrefois. Elle n'était pas fardée, et ses cheveux châtons, qu'elle ne teignait pas, grisonnaient. Dans les pattes-d'oie, au coin de ses yeux sombres, se lisaient une tristesse et une lassitude qui lui évoquaient Mrs Clausen en plus âgée.

- Ordures... espèce de porc infect... vous arrivez encore dormir, la nuit ? lui demanda la femme avec une hargne étouffée.

Elle serrait les dents, et n'ouvrait pas les lèvres plus que nécessaire pour cracher ses paroles.

- Je vous demande pardon ? dit Patrick Wallingford.

- Vous n'avez pas mis longtemps à rappliquer, non... pauvres familles, on n'a même pas encore retrouvé les corps. Mais ça n'est pas ça qui vous arrête, hein ? Vous, le malheur des autres, ça fait votre bonheur. C'est la Chaîne mortuaire, qu'on devrait vous appeler, Télédeuil ! Ça ne vous suffit pas d'envahir l'intimité des gens, il faut encore que vous leur voliez leur peine. Vous étalez un deuil privé sur

la place publique avant qu'ils aient eu le temps de le ressentir.

Il crut à tort qu'elle s'en prenait à son passé de présentateur. Il détourna le regard de ses yeux égarés, mais vit bien que les autres clients attablés ne lui seraient d'aucun secours ; à en juger par leur expression d'hostilité unanime, ils partageaient le point de vue de la folle.

- J'essaie de raconter ce qui s'est passé en compatissant, commença-t-il, mais elle le coupa avec une agressivité à la limite de la violence.

- En compatissant ? Si vous aviez une once de compassion pour ces pauvres gens, vous leur ficheriez la paix !

Puisqu'il était clair qu'elle avait l'esprit dérangé, que faire ? Il bloqua l'addition sur la table avec son moignon, ajouta promptement un pourboire et le numéro de sa chambre avant de signer. Elle le regardait d'un oeil froid. Il se leva de table et la salua d'un signe de tête avant de quitter le restaurant ; il s'aperçut que les enfants regardaient sa main coupée en ouvrant des yeux ronds. Derrière son comptoir, un aide cuisinier furibond, tout en blanc, lui jetait des regards mauvais. "Espèce de hyène", lui dit-il. "Chacal !" lança un homme âgé, à une table voisine.

Quant à la femme qui l'avait agressé la première, elle cria dans son dos : "Vautour... charognard !"

Il ne s'arrêta pas, mais sentit qu'elle le suivait ; elle l'accompagna jusqu'à l'ascenseur qu'il appela, et puis il attendit. Il l'entendait respirer, mais il ne la regarda pas. Lorsque l'ascenseur s'ouvrit, il entra et laissa la porte se refermer derrière lui. Tant qu'il n'eut pas appuyé sur le bouton de son étage et qu'il ne se fut pas retourné, il ignora que la femme n'était pas montée avec lui ; il fut surpris de se retrouver seul.

Ça doit être le syndrome de Cambridge, se dit-il, tous ces gens de Harvard et du MIT, ces intellectuels, ils détestent le mauvais goût des médias. Il se brossa les dents, de la main droite, bien sûr. Se laver les dents de la main gauche n'était jamais devenu un automatisme, et voilà qu'elle était morte. N'ayant toujours pas la moindre idée des dernières nouvelles, il reprit l'ascenseur vers le hall de l'hôtel et se rendit en taxi au bureau du Dr Zajac.

Il fut profondément surpris de découvrir sur le médecin, et plus singulièrement sur son visage, une odeur de sexe. Il n'appréciait pas cet indice de la vie privée de son chirurgien, qui le rassura cependant en lui disant que les sensations de son avant-bras gauche n'avaient rien d'anormal.

Il y avait même un mot qui désignait les petits insectes invisibles lui grouillant sur ou sous la peau :

- C'est la formication, dit le Dr Zajac.

- Je vous demande pardon ? s'écria Wallingford, qui, comme de juste avait compris autre chose.

- Ça signifie "hallucination tactile". Formication, répéta-t-il, avec un m.

- Aaah !

- Dites-vous que les nerfs ont une mémoire d'éléphant. Ce qui les déclenche, ce n'est pas votre main absente. Moi, je vous ai parlé de votre vie sentimentale parce que vous m'en avez parlé le premier. Mais question stress, avec la semaine qui vous attend... je ne voudrais pas être à votre place dans les jours qui viennent, enfin, on se comprend.

Wallingford ne comprenait pas du tout de quoi parlait Zajac. Quelle semaine lui imaginait-il donc ? Mais enfin, il lui avait toujours fait l'effet d'être un peu dingue. Peut-être qu'ils étaient tous fous, à Cambridge.

- Je ne suis pas très heureux en amour, c'est vrai, concéda Patrick.

Il s'arrêta : il n'avait pas souvenir d'avoir évoqué sa vie sentimentale avec Zajac. Les analgésiques auraient-ils été plus puissants qu'il ne l'avait cru à l'époque ?

Il était d'autant plus perplexe qu'il n'arrivait pas à trouver ce qui avait changé dans le bureau du docteur. En somme, c'était pour lui un sanctuaire, et pourtant, il lui semblait différent du lieu où Mrs Clausen était parvenue à ses fins, sur la chaise même où il était assis en ce moment, balayant les murs du regard.

Mais oui ! Les photos des patients célèbres avaient disparu. Des dessins d'enfants les avaient remplacées, ou plutôt les dessins d'un enfant, ils étaient tous l'oeuvre de Rudy. Des fantasmagories, apparemment, et puis plusieurs représentant un grand bateau en train de couler ; le jeune artiste avait sans nul doute vu Titanic. (En effet, Rudy et son père l'avaient vu deux fois, Zajac faisant fermer les yeux au petit pendant la scène érotique dans la voiture.)

Quant à la femme, de plus en plus enceinte, qui avait posé pour une série de photos, on ne sera pas surpris d'apprendre qu'elle attirait Patrick par sa sensualité vulgaire. Ce devait être celle qui s'annonçait comme Mrs Zajac au téléphone. Il demanda pourquoi il y avait des cadres vides qui attendaient sur les murs en une demi-douzaine d'endroits, toujours par deux.

C'est pour les jumeaux qui vont naître, lui apprit fièrement Zajac.

Chez Schatzman, Gingeleskie, Mengerink, Zajac et Associés, personne ne les lui enviait, et cet abruti de Mengerink trouvait que c'était bien fait pour lui puisqu'il baisait Irma deux fois plus qu'il n'était normal (norme par lui établie). Schatzman n'avait pour sa part

aucune opinion sur les futurs jumeaux de Zajac pour la bonne raison qu'il s'était même retiré de sa retraite : il était mort. Quant à Gingeleskie, le survivant, il avait reporté et aggravé l'envie qu'il éprouvait envers Zajac sur un jeune confrère que ce dernier avait fait entrer dans leur association. Il s'agissait d'un certain Nathan Blaustein, le meilleur élève de Zajac en chirurgie, à Harvard. Le maître n'enviait nullement son disciple, mais le reconnaissait simplement comme supérieur à lui sur le plan technique, un "génie physique".

Dans le New Hampshire, un enfant de dix ans s'était emporté le pouce dans un chasse-neige et le Dr Zajac avait insisté pour que ce soit Blaustein qui rattache le doigt. Le pouce était en piteux état et mal congelé car le père du gamin avait mis près d'une heure à le retrouver dans la neige, et qu'en outre la famille était à deux heures de route de Boston. Mais l'opération avait réussi. Zajac faisait déjà campagne pour que ses confrères ajoutent le nom de Blaustein à la plaque et à l'entête, requête qui faisait bouillir Mengerink de rancœur, et sans aucun doute se retourner dans leur tombe Schatzman et (feu) Gingeleskie.

Les greffes de la main ambitieuses, c'était donc le jeune chirurgien qui s'en chargerait désormais. Zajac prédisait qu'elles se multiplieraient bientôt ; il ferait volontiers partie de l'équipe, à condition que Blaustein en prenne la tête, puisqu'il était le meilleur d'entre eux. Il n'y avait là nulle envie, nulle rancune. À la surprise générale, y compris la sienne, le Dr Nicholas M. Zajac était un homme heureux et détendu.

Depuis que Wallingford avait perdu la main d'Otto Clausen, le chirurgien s'était contenté d'inventer des appareils de prothèse, qu'il dessinait et montait sur sa table de cuisine tout en écoutant chanter ses oiseaux. Patrick Wallingford représentait le cobaye idéal, car, même s'il avait choisi de ne pas en porter à titre personnel, il était tout à fait d'accord pour essayer n'importe lequel de ces appareils au journal du soir, ce qui avait fait beaucoup de publicité au docteur.

Une prothèse de son invention, qui s'appelait en bonne logique le zajak, était en fabrication en Allemagne et au Japon. Le modèle allemand était un peu plus cher que le japonais, mais tous deux se vendaient dans le monde entier. Le succès du zajak avait permis à son inventeur de ne plus opérer qu'à mi-temps. Il enseignait toujours à la faculté de médecine, mais il lui restait plus de loisir à consacrer à ses inventions, ainsi qu'à Rudy et Irma, et, bientôt, aux jumeaux.

– Vous devriez faire des enfants, dit-il à Wallingford (il venait d'éteindre les lumières de son bureau et ils s'étaient cognés l'un contre l'autre par maladresse, dans le noir). Ça vous change la vie, les enfants.

Wallingford énonça timidement combien il avait envie de bâtir une relation avec le petit Otto Clausen, le Dr Zajac pouvait-il le

conseiller sur la manière de se rapprocher d'un enfant, surtout d'un enfant qu'on voit peu ?

– Lui faire la lecture, répondit celui-ci. Il n'y a rien de mieux. Commencez par Stuart Little, et puis vous passerez à La Toile de Charlotte.

– Je m'en souviens, de ces livres ! s'écria Patrick. J'ai adoré Stuart Little et je me rappelle que ma mère pleurait toujours en me lisant La Toile de Charlotte.

– Les gens qui lisent La Toile de Charlotte sans pleurer, il faut les lobotomiser, répondit Zajac. Mais ça lui fait quel âge au petit Otto ?

– Huit mois.

– Alors, non ! Il commence tout juste à marcher à quatre pattes. Attendez qu'il ait six ou sept ans, quand il en aura huit ou neuf, il lira Stuart Little et La Toile de Charlotte tout seul, mais d'ici là il sera content qu'on les lui lise.

- Six ou sept ans... répéta Patrick.

Comment attendre jusque-là pour nouer sa relation avec Otto junior ?

Après que Zajac eut fermé son bureau, ils redescendirent en ascenseur. Le docteur proposa de raccompagner son patient à l'hôtel Charles qui était sur son chemin, et ce dernier accepta de bon coeur. Ce fut par la radio de la voiture que le célèbre journaliste de télévision apprit enfin la disparition de l'avion de Kennedy Jr.

À cette heure, il n'y avait plus guère que lui pour découvrir que JFK Jr, ainsi que sa femme et sa belle-soeur, perdus en mer, étaient tenus pour morts. Kennedy fils, pilote d'assez fraîche date, était aux commandes. On parlait d'une brume de chaleur sur Martha's Vineyard, ce soir-là. Des étiquettes à bagages avaient été retrouvées ; puis viendraient les bagages eux-mêmes ; et enfin les débris de l'appareil.

- Il vaudrait sans doute mieux qu'on retrouve les corps, dit Zajac. Ce sera toujours préférable aux spéculations qui naîtront, si on ne les retrouve pas.

Des spéculations, Wallingford en prévoyait, qu'on retrouve les corps ou pas. Elles dureraient une bonne semaine. La semaine qui venait était celle qu'il avait failli retenir pour ses congés ; à présent, il regrettait de ne pas l'avoir fait. (Il avait finalement préféré une semaine en automne, lorsque les Packers joueraient à domicile, sur Lambeau Field.)

Il retourna au Charles d'une humeur de condamné. Il voyait d'ici la nouvelle, plus si nouvelle, qui allait faire la une la semaine suivante et qui représentait pour lui l'aspect le plus haïssable de sa profession, or il ferait partie du système.

Télédeuil, avait dit la femme au petit déjeuner, mais la

stimulation délibérée du deuil public n'était guère particulière à la chaîne d'infos pour laquelle il travaillait. La mort sous toutes ses formes était devenue un sujet aussi courant à la télévision que le mauvais temps. La mort et les intempéries, c'était ce que la télévision couvrait le mieux.

Qu'on trouve les corps ou pas, quel que soit le temps que cela prendrait, qu'il y ait ou pas une "conclusion", comme disaient les journalistes, il n'y aurait pas de fin, tant que tous les événements de l'histoire récente liés aux Kennedy n'auraient pas fait l'objet d'un reportage. Et le viol de la vie privée de cette famille n'était pas l'aspect le plus abject de tous. Pour Patrick, le pire, c'est qu'on ne serait même pas dans l'actualité, mais dans le mélodrame recyclé.

La chambre du Charles était froide et silencieuse comme une crypte ; il se coucha sur le lit : avant d'allumer le téléviseur, il essayait de prévoir ce qui pourrait l'attendre de pire. Il pensait à Caroline, la sœur aînée de JFK. Il l'avait toujours admirée de savoir garder ses distances avec la presse. La résidence d'été qu'il louait à Bridgehampton se trouvait près de Sagaponack, où Caroline Kennedy Schlossberg passait l'été avec son mari et ses enfants. Cette femme avait une beauté sans apprêts mais non sans élégance. Malgré les feux des projecteurs qu'on ne manquerait pas de braquer sur elle, il croyait qu'elle parviendrait à garder sa dignité.

Il était trop écoeuré pour allumer le poste. S'il rentrait à New York, il lui faudrait répondre aux messages laissés sur son répondeur, et, en plus, le téléphone sonnerait sans arrêt. S'il restait ici, il finirait forcément par regarder la télévision, même s'il savait d'avance ce qu'il allait y voir : ses confrères autopromus arbitres de la morale, arborant leurs mines de circonstance, prenant leur voix la plus sincère.

Ils s'étaient sûrement déjà abattus sur Hyannis Port. À l'arrière du cadre, on verrait une haie, la barrière de troènes qu'on trouvait partout. Derrière cette haie, seules seraient visibles sur la façade d'un blanc éclatant les fenêtres de l'étage, des lucarnes aux rideaux tirés. Cela n'empêcherait pas le (ou la) journaliste debout au premier plan de faire mine d'avoir été invité(e).

Il y aurait comme il se doit une analyse de la disparition du petit avion sur les radars, et un commentaire sobre sur l'erreur supposée du pilote. Bien des confrères ne laisseraient pas passer l'occasion de condamner le jugement de John Kennedy Jr, et, dans la foulée, celui de tous les Kennedy. On reparlerait à coup sûr du problème de l'"agitation congénitale" des hommes de la famille. Et, bien plus tard, disons vers la fin de la semaine suivante, certains des mêmes journalistes déploreraient le battage médiatique excessif et demanderaient qu'on en finisse. C'était toujours le même schéma.

Au bout de combien de temps quelqu'un de la rédaction

demanderait-il à Mary où il était ? À moins qu'elle ne soit elle-même déjà en train d'essayer de le joindre ? Elle savait qu'il avait rendez-vous avec son chirurgien. Au moment de l'opération, on avait prononcé son nom à la télévision. Immobilisé sur son lit, dans la fraîcheur de la chambre, il s'étonnait que quelqu'un de la chaîne d'infos ne l'ait pas encore appelé au Charles. Mary était peut-être injoignable, elle aussi.

Obéissant à une impulsion, il prit le téléphone et composa le numéro de sa villa à Bridgehampton. Une voix hystérique lui répondit. C'était Crystal Pitney, de son nom de femme ; du temps qu'il couchait avec elle il n'avait jamais pu se rappeler son nom de jeune fille. Il se rappelait cependant qu'elle avait une curieuse particularité quand elle faisait l'amour, mais il ne voyait plus laquelle.

- Patrick Wallingford n'est pas là ! hurla Crystal en décrochant sans dire le "allô" rituel. Personne ici ne sait où il est.

En arrière-fond sonore, il entendait la télévision, son ronron familier plein de componction ponctué par les exclamations des femmes de la rédaction.

- Allô, dit Crystal Pitney. (Wallingford n'avait pas dit mot.) Qu'est-ce que c'est, vous êtes un maniaque ? demanda-t-elle. C'est un type qui respire, j'entends son souffle ! annonça-t-elle aux autres femmes.

Voilà, il se souvenait, à présent ! Lorsqu'il lui avait fait l'amour, elle l'avait prévenu qu'elle souffrait d'une anomalie respiratoire rare : quand elle s'essoufflait, et que son cerveau ne recevait plus assez d'oxygène, elle se mettait à avoir des hallucinations, elle déjantait un peu, quel euphémisme ! Elle avait perdu haleine sans tarder, et avant qu'il ait compris ce qui se passait, elle lui avait mordu le nez et brûlé le dos avec la lampe de chevet.

Il n'avait jamais rencontré Mr Pitney, mais il admirait sa force d'âme. D'ailleurs, à l'aune de ceux des femmes de la rédaction à New York, le mariage tenait.

- Espèce de détraqué ! hurla Crystal. Si je vous avais en face de moi, je vous arracherais la gueule à coups de dents.

Il n'en doutait pas, et raccrocha sans la laisser s'essouffler. Aussitôt, il mit son maillot de bain, passa un peignoir et descendit à la piscine, où personne ne pourrait lui téléphoner.

La seule autre occupante du bassin était une femme qui faisait des longueurs. Avec son bonnet de bain noir, elle avait une tête de phoque ; ses brasses saccadées et ses battements de pieds soulevaient de l'écume. Elle lui semblait animée par l'énergie aveugle d'un jouet mécanique. Perturbé à l'idée de partager la piscine avec elle, il se dirigea vers le bain bouillonnant, où il serait seul. Préférant l'eau calme, il ne déclencha pas le système de remous et commençait à

s'habituer à la chaleur, dans une position confortable, mi-assis, mi-flottant, lorsque la nageuse de fond sortit de la piscine et, ayant mis en route le minuteur qui régissait les jets, le rejoignit dans le jacuzzi.

Elle avait largement passé la quarantaine, et remarquant son corps peu engageant, il détourna le regard par politesse.

La femme, dont l'absence de coquetterie était désarmante, s'assit dans l'eau mousseuse, laissant émerger ses épaules et le haut de sa poitrine ; elle retira son bonnet de bain et secoua ses cheveux aplatis. Ce fut alors qu'il la reconnut. C'était celle qui l'avait traité de charognard au petit déjeuner, et qui l'avait pourchassé, l'oeil ardent et le souffle rauque, jusqu'aux ascenseurs. Elle le reconnut en même temps et ne put cacher le choc que lui causait cette découverte.

Elle fut la première à parler :

- C'est embarrassant, dit-elle, d'une voix plus douce que celle qu'elle avait prise pour l'agresser au petit déjeuner.

- Je ne veux pas vous mettre en colère, lui dit Patrick. Je vais retourner dans la piscine. Je préfère la piscine au jacuzzi, d'ailleurs.

Il posa la paume de la main droite sur le rebord immergé du bain et se dressa sur ses pieds. Le moignon de son avant-bras gauche émergea de l'eau comme une blessure à vif, dégoulinante. On aurait dit qu'une créature subaquatique venait de lui avaler la main : sous l'effet de l'eau chaude, la cicatrice était rouge sang.

La femme se leva en même temps que lui. Son maillot de bain mouillé n'était pas flatteur ; ses seins tombaient, elle avait un peu de ventre.

- Restez une minute, s'il vous plaît. Je voudrais m'expliquer, lui dit-elle.

- Vous n'avez pas à vous excuser. Sur le fond, je suis d'accord avec vous, mais simplement, je n'avais pas compris le contexte. Je ne suis pas venu à Boston parce que l'avion de JFK Jr a été porté disparu. Je n'étais même pas au courant, quand vous m'avez abordé. J'étais venu voir mon médecin, à cause de ma main.

D'instinct, il levait son moignon, qu'il appelait sa main. Il le laissa bien vite retomber le long de son corps et replonger dans le bain, parce qu'il vit que, sans le faire exprès, il pointait sa main absente sur les seins affaissés de la femme.

Elle lui encercla l'avant-bras de ses mains et le tira dans les remous du bain auprès d'elle. Ils demeurèrent côte à côte, assis sur le rebord immergé, les mains de la femme à moins de cinq centimètres de l'amputation. Seul le lion l'avait saisi plus fermement. Une fois de plus, il eut la sensation que le bout de son majeur et celui de son index touchaient le bas-ventre de la femme, même s'il savait que ces doigts n'étaient plus là.

- Écoutez-moi, s'il vous plaît, lui dit-elle en posant le membre

mutilé sur ses genoux.

Il sentit le bout de son avant-bras le chatouiller à l'instant où il frôlait le renflement du ventre féminin ; son coude gauche reposait sur la cuisse droite de la femme.

- Soit, dit Wallingford, au lieu de lui agripper la nuque dans la main droite pour lui mettre la tête sous l'eau.

Car au vrai, sinon l'obliger à boire la tasse dans le bain à remous, que faire ? je me suis mariée deux fois, commença-t-elle (ses yeux brillants d'animation retenaient l'attention de Wallingford comme sa main lui retenait le bras), la première quand j'étais très jeune, et j'ai perdu mes deux maris. Le premier a demandé le divorce, et le second est mort. En fait, je les ai aimés tous deux.

Allons bon ! pensa Wallingford, est-ce que toutes les femmes d'un certain âge possédaient leur propre version de l'histoire d'Evelyn Arbuthnot ?

- J'en suis désolé, lui dit-il, mais à la façon dont elle lui pressa le bras, il comprit qu'elle souhaitait ne pas être interrompue.

- J'ai deux filles de mon premier mariage. Toute leur enfance et leur adolescence, je n'ai jamais pu dormir. J'étais sûre qu'il allait leur arriver quelque chose d'épouvantable, que je les perdrais, que j'en perdrais une. J'avais tout le temps peur.

Ça paraissait véridique. (Wallingford ne pouvait pas s'empêcher de juger le début de n'importe quel récit en ces termes.)

- Mais enfin, elles ont survécu, dit la femme, comme si ce n'était pas le cas de la plupart des enfants. Elles sont mariées toutes deux, à présent, et elles ont des enfants à leur tour. J'ai quatre petits-enfants, trois filles et un garçon. Ça me tue de ne pas les voir davantage, mais quand je les vois, j'ai peur pour eux. Je recommence à me faire du souci. Je n'en dors plus.

Patrick sentit des spasmes de fausse douleur irradier l'emplacement de sa main gauche, mais la femme avait légèrement relâché son étreinte, et il trouvait vaguement réconfortant qu'elle lui retienne le bras sur ses genoux avec une telle intensité, son moignon s'enfonçant dans le repli de son ventre.

- À présent, je suis enceinte, dit-elle. (Pas de réaction dans son avant-bras.) J'ai cinquante et un ans. Je ne suis pas censée être enceinte. Je suis venue à Boston pour me faire avorter, sur recommandation de mon médecin. Mais j'ai appelé la clinique ce matin, j'ai menti, j'ai dit que ma voiture était tombée en panne et qu'il me faudrait reprendre rendez-vous. On m'a proposé de venir samedi prochain, aujourd'hui en huit. Ça me donne le délai de la réflexion.

- Vous en avez parlé à vos filles ? demanda Wallingford. Elle le tenait de nouveau sous sa poigne de lion.

- Elles me persuaderaient d'avoir le bébé, dit-elle avec un

regain d'intensité ; elles me proposeraient de l'élever avec leurs enfants. Mais ce serait tout de même mon enfant, je ne pourrais pas m'empêcher de l'aimer, de m'investir. Or je ne supporte pas cette angoisse. La mortalité infantile... c'est trop pour moi.

- C'est vous qui décidez, lui rappela-t-il. Quelle que soit votre décision, je suis sûre que ce sera la bonne.

La femme ne paraissait pas en être si sûre.

Il se demanda qui était le père de l'enfant à naître ; que cette idée fût transmise par le frémissement de son bras gauche, ou que la femme lût dans ses pensées, elle déclara :

- Le père n'est pas au courant. Je ne le vois plus, c'est juste un collègue.

Patrick n'avait jamais entendu le mot "collègue" dit avec une telle dérision.

- Je ne veux pas que mes filles sachent que je suis enceinte, parce que je ne veux pas qu'elles sachent que j'ai encore une vie sexuelle, avoua-t-elle. C'est aussi pour ça que je n'arrive pas à me décider. Je ne crois pas qu'il faille se faire avorter parce qu'on essaie de dissimuler le fait qu'on a eu des rapports sexuels. Ça n'est pas une raison suffisante.

- Qui pourrait juger que ce n'est pas une raison suffisante si c'est la vôtre ? C'est vous qui décidez, répéta Wallingford, personne ne peut ni ne doit le faire à votre place.

- Ce n'est pas ce qui va me remonter le moral outre mesure. J'étais bien décidée à avorter jusqu'à ce que je vous aie vu, au petit déjeuner. Je ne comprends pas ce que vous avez déclenché.

Il le savait depuis le début : ça finirait par être sa faute. Il tenta mollement de se dégager de son étreinte, mais elle n'était pas femme à le laisser filer aussi facilement.

- Je ne sais pas ce qui m'a prise de vous parler comme ça. C'est la première fois de ma vie. Je n'ai pas à vous accuser de tous ce que font les médias, ou de tout ce que je pense qu'ils font. Mais j'étais si bouleversée d'apprendre la disparition de John junior, et encore plus bouleversée par ma première réaction. Quand j'ai appris que son avion était perdu, vous savez ce que j'ai pensé ?

- Non, dit Patrick en secouant la tête.

L'eau chaude lui mettait la sueur au front, et il voyait des gouttes de transpiration sur la lèvre supérieure de la femme.

- J'ai été contente que sa mère soit morte, qu'elle n'ait pas à subir cette épreuve. J'étais malheureuse pour lui, mais contente pour elle, qu'elle soit morte. C'est affreux, non ?

- C'est parfaitement compréhensible, répondit Wallingford. Vous êtes mère...

Son instinct de lui tapoter le genou, sous l'eau, était sincère,

c'est-à-dire qu'il venait du coeur sans la moindre arrière-pensée sexuelle. Mais comme cet instinct avait transité par son bras gauche, il n'y avait plus de main pour tapoter le genou. Il dégagea involontairement son moignon ; il sentait de nouveau grouiller les fourmis invisibles.

Pour une femme enceinte de cinquante et un ans avec deux filles et quatre petits-enfants, elle ne s'effaroucha pas de son geste incontrôlé. De nouveau elle tendit calmement la main vers lui. À sa propre surprise, il lui remit son moignon sur les genoux. Elle saisit son avant-bras sans lui faire de reproche, comme si elle avait momentanément égaré un trésor personnel.

- Excusez-moi de vous avoir agressé en public, déclara-t-elle, sincère. C'était déplacé. Je n'étais pas moi-même.

Elle lui serra si fort l'avant-bras qu'une douleur invraisemblable s'imprima dans le pouce absent. Il tressaillit.

- Oh mon Dieu, je vous ai fait mal ! s'écria-t-elle en lui lâchant le bras. Et je ne vous ai même pas demandé ce qu'a dit votre médecin.

- Je vais bien. C'est surtout les nerfs qui se sont régénérés au moment de la greffe : ils font des leurs. Mon médecin dit que ma vie amoureuse en est la cause, ou bien seulement le stress.

- Votre vie amoureuse... répéta-t-elle platement, comme si c'était un sujet qu'elle n'avait pas envie d'aborder.

Wallingford n'avait pas envie d'en parler non plus.

- Mais pourquoi restez-vous ici ? demanda-t-elle tout à coup.

Il crut qu'elle voulait dire, dans le jacuzzi, et s'apprêtait à lui répondre "Parce que vous m'y retenez !", puis il comprit qu'elle voulait dire, au lieu de rentrer à New York, ou de partir pour Hyannis Port, ou Martha's Vineyard.

Il redoutait de lui révéler qu'il retardait le retour à sa profession douteuse (douteuse étant donné le spectacle Kennedy, auquel il contribuerait bientôt). Il le lui avoua pourtant, malgré ses réticences, et lui dit en outre qu'il s'était proposé d'aller jusqu'à Harvard Square pour trouver deux livres recommandés par son médecin. Il avait songé à passer le reste du week-end à les lire.

- Mais j'ai eu peur qu'à Harvard Square, on me reconnaisse et qu'on vienne me dire quelque chose dans le genre de ce que vous m'avez dit au petit déjeuner.

Et il ajouta :

- Je ne l'aurais pas volé.

- Oh mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Dites-moi les titres, je vais aller les chercher. Personne ne me reconnaît, moi.

- C'est très gentil de votre part, mais...

- Je vous en prie, laissez-moi vous rendre ce service ! J'aurai meilleure conscience.

Elle rit nerveusement, et renvoya en arrière ses cheveux mouillés.

Il lui dit les titres, d'un air un peu penaud.

– Et c'est votre médecin qui vous les recommande ? Vous avez des enfants ?

– Il y a un petit garçon que je considère comme un fils, enfin, j'aimerais bien qu'il soit davantage un fils pour moi. Mais il est trop jeune pour que je lui lise Stuart Little ou La Toile de Charlotte. Je voudrais simplement les avoir pour imaginer les lui lire dans quelques années.

– J'ai lu La Toile de Charlotte à mon petit-fils il y a seulement quelques semaines. J'ai pleuré comme la première fois. Je pleure à chaque fois.

– Je ne me rappelle pas très bien le livre, mais simplement que ma mère pleurait.

– Je m'appelle Sarah Williams, lui dit-elle en lui tendant la main, avec une hésitation dans la voix qui ne lui était pas coutumière.

Il lui serra la main, au milieu des bulles d'écume. À cet instant précis, le minuteur s'arrêta, laissant l'eau étale et transparente. Cet arrêt déconcertant s'apparentait tant à un signe que Sarah Williams eut un nouveau rire nerveux en se dressant pour sortir du bain. Il admira cette façon qu'ont les femmes, lorsqu'elles sortent de l'eau avec un maillot mouillé, de toujours le tirer vers le bas avec leur doigt.

Une fois debout, son petit ventre était presque plat, le renflement imperceptible. Au souvenir qu'il avait de la grossesse de Mrs Clausen, il jugea qu'elle ne pouvait pas être enceinte de plus de deux ou trois mois. Si elle ne lui avait pas dit qu'elle portait un enfant, il ne l'aurait jamais deviné. D'ailleurs, elle avait peut-être un peu de ventre même lorsqu'elle n'était pas enceinte.

– Je vous apporterai les livres dans votre chambre, c'est quel numéro ? lui demanda-t-elle en se drapant dans une serviette.

Il le lui dit, tout heureux de pouvoir prolonger sa procrastination. Cependant, en attendant qu'elle lui rapporte les livres pour enfants, il lui faudrait bien décider s'il rentrait à New York ce soir ou le lendemain matin.

Mary ne l'aurait peut-être pas encore trouvé. Ce serait toujours un peu de temps de gagné. Il pourrait même découvrir qu'il avait assez de volonté pour ne pas allumer la télévision, du moins avant le retour de Sarah Williams. Peut-être accepterait-elle de regarder les infos avec lui ; ils étaient apparemment tombés d'accord sur le fait que la couverture de l'événement serait insupportable. Il vaut toujours mieux ne pas regarder seul un bulletin d'information effroyable, et plus encore un Super Bowl.

Cependant, une fois remonté dans sa chambre, toute résistance l'abandonna. Il retira son maillot mouillé en gardant son peignoir de bain, nota au passage que le répondeur téléphonique clignotait, découvrit la télécommande dans le tiroir où il l'avait cachée et alluma le poste.

Il zappa jusqu'à trouver la chaîne qui l'employait et regarda s'accomplir ce qu'il aurait pu prévoir, JFK Jr présenté à travers son domicile du quartier de Tribeca. On voyait les portes de métal lisse de son loft, au 20, North Moore Street. La résidence des Kennedy, sise en face d'un entrepôt désaffecté, avait déjà été convertie en chapelle ardente. Leurs voisins, et sans doute de parfaits étrangers qui se faisaient passer pour tels, avaient déposé des cierges et des fleurs, et, idée perverse, des cartes de vœux du type "prompt rétablissement". Patrick était sincèrement horrifié que le jeune couple et la soeur de Mrs Kennedy soient fort probablement morts, et il détesta ces gens venus se vautrer dans leurs fantasmes de deuil, à Tribeca. C'était leur faute, si la télévision était aussi abjecte.

Mais ce qu'il voyait avait beau lui faire horreur, il le comprenait. Les médias n'avaient que deux positions possibles sur les célébrités : leur vouer un culte ou les traîner dans la boue. Et comme le deuil est la forme suprême du culte, la mort des célébrités valait son prix ; en outre, elle permettait aux médias de les idolâtrer tout en les traînant dans la boue. Il n'y avait pas mieux.

Wallingford éteignit le poste et remit la télécommande dans le tiroir. Il ne ferait que trop tôt partie du spectacle, sur le petit écran. Lorsqu'il demanda qui lui avait laissé un message, il apprit avec soulagement que ce n'était que la réception : on voulait savoir quand il partait.

Il répondit qu'il quitterait sa chambre le lendemain matin. Puis il s'allongea sur son lit, dans la pénombre : les rideaux n'avaient pas été ouverts le matin ; les femmes de chambre n'avaient touché à rien puisqu'il avait affiché le panneau "Ne pas déranger". Il resta allongé là, attendant Sarah Williams, comme lui voyageuse, et les fabuleux livres pour enfants et adultes las du monde, écrits par E. B. White.

Wallingford était un présentateur de journal en planque ; il s'arrangeait pour être injoignable au moment où l'affaire de l'avion disparu de JFK Jr était en train de prendre toute son importance. Qu'est-ce que la direction pourrait bien faire d'un journaliste qui ne meure pas d'envie d'assurer un pareil reportage ? Au contraire, Wallingford renâclait. C'était un reporter qui remettait son travail au lendemain. Aucune chaîne douée de bon sens n'aurait hésité à le virer.

Or son métier était-il la seule chose qu'il remettait à plus tard ? Est-ce qu'il n'était pas en train de se planquer pour échapper à ce qu'Evelyn Arbuthnot avait appelé, avec un certain mépris, sa vie ?

Quand comprendrait-il enfin ? La destinée n'est pas imaginable, sauf en rêve, ou pour ceux qui sont amoureux. En rencontrant Mrs Clausen, il n'aurait jamais envisagé l'avenir avec elle ; tombé amoureux d'elle, il ne l'imaginait plus sans elle.

Ce n'était pas du sexe que Wallingford attendait de Sarah Williams, même s'il toucha délicatement ses seins affaissés. Elle ne voulait pas davantage avoir de rapports sexuels avec lui. Peut-être voulait-elle le mater, et cela peut-être parce que ses propres filles vivaient loin, et avaient des enfants. Mais il est plus probable qu'elle se rendait compte de son besoin à lui d'être materné ; et puis, outre le fait qu'elle se sentait coupable de l'avoir insulté en public, elle avait mauvaise conscience de ne pas passer plus de temps auprès de ses petits-enfants.

Autre problème, elle était enceinte, et elle croyait ne pas pouvoir supporter la peur de perdre un enfant ; et puis elle ne voulait pas que ses filles adultes sachent qu'elle faisait encore l'amour.

Elle expliqua à Wallingford qu'elle était professeur associé d'anglais à l'université Smith. En effet, c'est bien d'une voix professorale claire et animée qu'elle lui lut d'abord des passages de Stuart Little et ensuite de La Toile de Charlotte, "parce que c'est dans cet ordre qu'ils ont été écrits", dit-elle.

Elle était couchée sur le flanc gauche, la tête sur l'oreiller de Patrick. Seule la lampe de chevet éclairait la pièce obscure : il était midi, mais ils n'avaient pas ouvert les rideaux.

Le professeur Williams lut Stuart Little jusqu'après l'heure du déjeuner. Ils n'avaient pas faim. Wallingford était couché nu auprès d'elle, la poitrine contre son dos, les cuisses contre ses fesses ; de sa main droite, il lui touchait un sein, puis l'autre. Coincé entre eux, le moignon de Patrick. Lui le sentait contre son ventre, elle contre ses reins.

La fin de Stuart Little, se disait-il, est peut-être plus satisfaisante pour les adultes que pour les enfants, les enfants attendent des fins plus glorieuses.

Tout de même, dit Sarah, c'était une fin "juvénile", pleine de l'optimisme des jeunes adultes.

Oui, elle parlait bien comme un professeur d'anglais. Lui aurait décrit la fin de Stuart Little comme un nouveau départ. On a le sentiment qu'une nouvelle aventure attend Stuart au moment où il se remet en route.

- C'est un livre pour les petits garçons, dit Sarah.

Mais qui peut plaire aux souris, aussi, pensa Patrick.

Ils n'avaient pas envie de coucher ensemble, et pourtant, si l'un des deux y avait tenu, ils auraient fait l'amour. Mais Patrick Wallingford préférait qu'on lui fasse la lecture, comme à un petit

garçon, et Sarah Williams se sentait d'humeur plus maternelle que lascive, pour l'instant. Et puis enfin, combien d'adultes nus, combien d'inconnus partageant une chambre d'hôtel où l'on a fait le noir en plein jour, étaient-ils en train de lire E. B. White à haute voix ? Wallingford lui-même aurait convenu que l'insolite de la situation n'était pas pour lui déplaire. C'était assurément plus insolite que de faire l'amour.

- Encore, s'il vous plaît, lui dit-il comme il aurait pu le lui dire s'ils avaient été en train de faire l'amour, précisément. Continuez à lire, s'il vous plaît. Si vous commencez La Toile de Charlotte, je finirai. C'est moi qui vous lirai la fin.

Elle s'était légèrement déplacée dans le lit; à présent, le pénis de Patrick effleurait le dos de ses cuisses, et son moignon frottait contre ses fesses. Elle aurait pu se demander lequel était où, indépendamment de la question de taille, mais ce type de spéculation les aurait conduits tous deux à une expérience bien plus banale.

Lorsque Mary l'appela au téléphone, la sonnerie interrompit une scène de La Toile de Charlotte où Charlotte l'araignée, sentant sa fin prochaine, essaie d'y préparer Wilbur le cochon.

"Après tout, qu'est-ce que c'est qu'une vie, de toute façon ? On naît, on passe un moment à vivre et puis on meurt. Une vie d'araignée, ça ne peut guère être bien propre, avec toutes ces mouches qu'on piège et qu'on mange..."

Ce fut alors que le téléphone retentit. Patrick serra plus fort le sein de Sarah ; quant à elle, elle signifia son agacement en décrochant le combiné et en demandant vivement :

- Qui est à l'appareil ?

- Mais c'est à vous de vous nommer ! Qui êtes-vous, vous ?
s'écria Mary, assez fort pour que Patrick l'entende.

Il émit un grognement.

- Dites-lui que vous êtes ma mère, chuchota-t-il à l'oreille de Sarah. (La dernière fois qu'il s'était servi de ce bobard, il s'en souvint avec un instant de honte, sa mère était encore vivante.)

- Je suis la mère de Patrick Wallingford, mon petit, et vous ?
Ce "mon petit" familial lui rappela de nouveau Evelyn Arbuthnot.

Mary raccrocha.

Mrs Williams reprit la lecture de l'avant-dernier chapitre de La Toile de Charlotte, qui finit sur les mots "personne n'était avec elle lorsqu'elle mourut".

Elle lui rendit le livre ; elle était en larmes. Il avait promis de lire le dernier chapitre, qui concerne Wilbur le cochon, "C'est ainsi que Wilbur rentra au bercail pour retrouver son cher tas de fumier...", et il le lut sans émotion, comme il aurait présenté le journal. (C'était mieux que le journal, mais ceci est une autre histoire.)

Lorsqu'il eut fini, ils somnolèrent jusqu'à ce que la nuit tombe ; sans se réveiller vraiment, il éteignit la lampe de chevet pour qu'il fasse noir dans la chambre, aussi. Il demeurait immobile. Sarah Williams le tenait dans ses bras, les seins contre ses omoplates, le renflement ferme et doux de son ventre venant se loger au creux de ses reins, un bras autour de sa taille. Elle lui avait pris le sexe et le lui serrait un peu trop fort, mais il s'endormit tout de même.

Ils auraient sans doute dormi toute la nuit. Ou alors ils se seraient réveillés avant l'aube et ils auraient fait l'amour passionnément dans la pénombre, peut-être parce qu'ils savaient tous deux ne jamais se revoir. Mais peu importe ce qu'ils auraient fait, car le téléphone sonna de nouveau.

Cette fois, ce fut lui qui répondit. Il savait qui appelait, jusque dans son sommeil il attendait cet appel. Il avait raconté à Mary les circonstances et la date de la mort de sa mère. Il était même surpris qu'elle ait mis si longtemps à faire le rapprochement.

- Elle est morte, ta mère, elle est morte. C'est toi-même qui me l'as dit. Elle est morte quand tu étais à la fac !

- C'est vrai, Mary.

- Tu es amoureux d'une femme, pleurnicha-t-elle, et bien sûr, Sarah l'entendit.

- C'est vrai, répondit-il.

Il ne voyait pas de raison d'expliquer à Mary que ce n'était pas de Sarah Williams qu'il était amoureux. Elle le harcelait depuis trop longtemps.

- C'est toujours la même, hein ?

Avoir entendu Sarah, qu'elle ait compris ou non ce qu'elle disait, suffisait à la remonter contre lui.

- Elle a une voix assez âgée pour être ta mère ! hurla-t-elle.

- Mary, je t'en prie...

- Ce connard de Brad te cherche, Pat. Tout le monde te cherche ! T'es pas censé partir en week-end sans laisser ton numéro. T'es pas censé être injoignable ! T'essaies de te faire virer ou quoi ?

C'était la première fois qu'il y songeait ; dans l'obscurité de la chambre d'hôtel, l'idée lui parut aussi lumineuse que le réveil digital à son chevet.

- Tu sais quand même ce qui vient de se passer, non ? Ou bien tu baisses non-stop au point d'avoir manqué la nouvelle ?

- Je n'étais pas en train de baiser.

Il savait qu'il allait la pousser à bout en disant ça. Elle était tout de même journaliste. Qu'il ait passé son week-end à baiser une femme dans une chambre d'hôtel, la conclusion s'imposait, et comme la plupart des journalistes, elle avait appris à tirer les conclusions qui s'imposaient.

- Tu n'espères quand même pas que je vais te croire ?
- Je commence à m'en ficher, que tu me croies, Mary.
- Ce connard de Brad...
- Dis-lui que je rentre demain, Mary.
- Alors toi tu cherches vraiment à te faire virer... dit-elle, et

une fois de plus, elle raccrocha.

Il envisagea donc pour la deuxième fois l'idée de se faire virer, il ne comprenait pas pourquoi elle lui paraissait aussi lumineuse.

- Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez marié ou tout comme, dit Sarah Williams.

Il devinait qu'elle était sortie du lit ; il l'entendait, mais la voyait à peine, qui s'habillait dans le noir.

- Je ne suis pas marié ni tout comme, dit-il.

- Alors disons que vous avez une petite amie particulièrement possessive.

- Elle n'est pas ma petite amie. Nous n'avons jamais couché ensemble. Nos relations sont tout autres.

- N'espérez pas que je vous croie, repartit Sarah, tant il est vrai que les journalistes ne sont pas les seuls à tirer sans délai les conclusions qui s'imposent.

- J'ai pris un grand plaisir à votre compagnie, lui dit-il pour changer de sujet.

Il était d'ailleurs sincère. Mais il l'entendit soupirer ; il n'avait pas besoin d'allumer la lumière pour savoir qu'elle en doutait.

- Si je décide de me faire avorter, vous auriez peut-être la gentillesse de m'accompagner, hasarda-t-elle. Ça vous obligerait à revenir dans une semaine.

Peut-être voulait-elle lui accorder le temps de la réflexion, mais il évalua les risques d'être reconnu, il voyait d'ici les manchettes : "Le type au lion accompagne une inconnue à l'usine à avortements", ou quelque chose dans ce goût-là.

- C'est simplement que l'idée d'y aller toute seule me chagrine, mais évidemment, ça n'aurait rien d'une partie de plaisir.

- Bien sûr, je vais vous accompagner, dit-il, mais elle avait décelé l'hésitation dans sa voix, ... si vous voulez.

Il détesta aussitôt le ton de sa réponse. Bien sûr qu'elle voulait ! Puisqu'elle le lui demandait !

- Oui, tout à fait, je vous accompagne, rectifia-t-il, mais il s'enfermait.

- Non, ça ne fait rien. Vous ne me connaissez même pas.

Il mentit :

- Je tiens à vous accompagner.

Mais elle pensait déjà à autre chose.

- Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez amoureux, lui lança-t-

elle sur un ton accusateur.

- Ça ne compte pas : elle ne m'aime pas, elle, dit-il, tout en sachant que, là non plus, elle ne le croirait pas.

Elle avait fini de s'habiller. Il pensait qu'elle cherchait la porte dans le noir. Il alluma la lampe de chevet, qui l'éblouit aussitôt, mais vit tout de même qu'elle détournait le visage de la lumière. Elle quitta la chambre sans le regarder. Il éteignit et demeura nu dans son lit, seulement éclairé par la perspective d'essayer de se faire virer.

Il devinait que le coup de fil de Mary n'était pas la seule chose qui l'ait perturbée. Il arrive qu'on confie plus facilement ses soucis intimes à un étranger ; il l'avait fait lui-même. Et puis, en somme, elle l'avait materné une journée entière. Il fallait qu'il l'accompagne se faire avorter, c'était la moindre des choses. Et tant pis si on le reconnaissait. L'avortement était légal, et il considérait lui-même qu'il devait l'être. Il regretta son premier mouvement de réticence.

Par conséquent, lorsqu'il appela la réception pour se faire réveiller, il demanda aussi qu'on lui passe la chambre de Sarah, dont il ne connaissait pas le numéro. Il voulait lui proposer de sortir manger une bricole malgré l'heure tardive ; ils trouveraient bien un bistrot ouvert sur Harvard Square, d'autant qu'on était samedi. Il voulait la convaincre de le laisser l'accompagner si elle choisissait d'avorter et se disait qu'il serait plus facile d'aborder le sujet au cours du dîner.

Mais le standardiste lui annonça que personne de ce nom n'était descendu à l'hôtel.

- C'est sans doute qu'elle vient de partir, alors, dit Patrick.

On entendit vaguement des doigts tapoter un clavier d'ordinateur pour rechercher le nom. Dans le siècle qui s'ouvre, songea Wallingford, ce sera sans doute le dernier bruit qu'on entendra avant de mourir.

- Je suis désolé, monsieur, nous n'avons jamais eu de Sarah Williams parmi nos clients, conclut le standardiste.

Wallingford n'en fut pas surpris outre mesure. Par la suite il appellerait le département d'anglais à l'université Smith, et il ne serait pas davantage étonné d'apprendre qu'il n'existait pas de professeur Sarah Williams. Elle avait peut-être une voix doctorale quand elle lui parlait de Stuart Little, et il n'était pas exclu qu'elle enseignât à Smith, mais elle ne s'appelait pas Sarah Williams.

Quel qu'ait pu être son nom, l'idée qu'il ait trompé une autre femme, ou qu'il y ait une autre femme dans sa vie, une femme qui se sentait trahie, l'avait perturbée, c'était clair. Peut-être trompait-elle quelqu'un elle-même ; sans doute l'avait-on trompée. Son histoire d'avortement sonnait vrai, de même que son angoisse de voir mourir ses enfants et petits-enfants. La seule hésitation qu'il ait entendue dans sa voix, c'était lorsqu'elle lui avait dit son nom.

Il fut blessé de découvrir qu'il était devenu un homme auprès de qui une femme convenable préfère garder l'anonymat. Il n'aurait jamais cru en arriver là.

Du temps qu'il avait ses deux mains, il avait pratiqué l'anonymat lui-même, quand il était avec des femmes à qui tout homme préfère taire son nom. Mais après l'épisode du lion, il ne put pas davantage échapper à son identité qu'il n'aurait pu passer pour Paul O'Neill, du moins auprès de gens possédant leurs facultés mentales intactes.

Pour ne pas rester seul avec ces pensées, il commit l'erreur d'allumer la télévision. Un commentateur politique spécialisé dans la réécriture de l'Histoire avec boursoufflure intellectuelle spéculait sur des "et si..." de taille dans la vie de JFK Jr qui venait de trouver une fin tragique et prématurée. La complaisance autosuffisante n'avait d'égale que l'aspect spécieux de sa prémisse, à savoir que JFK Jr s'en serait "mieux tiré à tous égards" s'il était devenu vedette de cinéma au mépris des avis maternels. (Le métier d'acteur l'aurait-il empêché de se tuer en avion ?)

De fait, la mère de John junior n'avait pas envie qu'il devienne comédien, mais la présomption du commentateur politique était exorbitante, et la plus flagrante de ses spéculations vaseuses était que Los Angeles aurait mené John junior à la présidence dans un fauteuil. La fatuité d'une théorie aussi proprement hollywoodienne semblait double à Wallingford : qu'est-ce qui prouvait que le jeune Kennedy aurait marché sur les traces de Reagan, d'abord, et ensuite qu'il avait envie de devenir président ?

Préférant à tout prendre ses démons personnels, il éteignit la télévision. Dans l'obscurité, l'idée pourtant neuve de se faire virer l'accueillit avec la familiarité d'une vieille amie. Mais l'autre découverte, qu'il était un homme en compagnie duquel les femmes préféreraient conserver l'anonymat, lui donnait le frisson. Elle en enclencha automatiquement une troisième : et s'il cessait de résister à Mary, s'il couchait avec elle, tout simplement ? Elle, au moins, ne tiendrait pas à lui cacher son identité.

Ainsi ces trois nouvelles idées que Patrick voyait briller dans le noir l'empêchaient-elles de penser à la solitude d'une femme de cinquante et un ans qui ne voulait pas avorter, malgré sa peur panique d'avoir un enfant. Certes, qu'elle avorte ou pas n'était pas son affaire à lui ; cela ne regardait qu'elle.

Et si elle n'était même pas enceinte ? Peut-être avait-elle simplement du ventre. Peut-être aimait-elle passer des week-ends à l'hôtel, avec des inconnus, à se faire du cinéma.

Le cinéma, ça le connaissait; il vivait en représentation permanente.

"Bonsoir, Doris. Bonsoir, mon petit Otto", chuchota-t-il dans l'obscurité de la chambre. C'était ce qu'il disait quand il voulait être sûr qu'il ne jouait pas la comédie.

10 : Pour se faire virer.

On se vautrait dans les délices du deuil depuis près d'une semaine lorsque Patrick Wallingford essaya sans succès de se préparer à son week-end : il venait de recevoir une invitation impromptue à la maison du lac, dans le Wisconsin, auprès de Mrs Clausen et d'Otto junior. Le journal du vendredi soir, une semaine après l'accident du monomoteur de Kennedy, serait donc le dernier qu'il présenterait avant de partir pour le Nord, ce qu'il ne pourrait faire que le samedi, n'ayant pas trouvé de vol avec correspondance plus tôt, tant Green Bay était mal desservi.

Dès le jeudi soir, le journal s'était assez mal passé. On ne savait déjà plus quoi dire, la preuve en étant que Wallingford s'était vu imposer d'interviewer une critique féministe largement déconsidérée, Evelyn Arbuthnot elle-même l'avait délibérément ignorée. Cette critique avait écrit sur la famille Kennedy un livre où elle déclarait que tous les mâles du clan étaient misogynes. Elle n'avait donc pas été surprise que l'un d'entre eux, jeune de surcroît, ait tué deux femmes dans son avion.

Patrick avait demandé qu'on passe l'interview à la trappe, mais Brad avait la conviction que l'opinion de cette femme était représentative de celle de beaucoup d'autres. (Pas de celle de la rédaction de New York, en tout cas, à en juger par leur réaction corrosive.) Wallingford, toujours d'une courtoisie irréprochable dans ses interviews, devait faire des efforts pour observer un minimum de politesse.

La critique féministe ne cessait de parler de la "décision fatale" du jeune Kennedy, comme si sa vie et sa mort sortaient d'un roman.

– Ils sont partis tard, il faisait noir, le ciel était brumeux, ils survolaient l'eau, et John-John avait une expérience de pilote limitée.

Ces observations ne sont pas nouvelles, pensait Patrick, un demi-sourire peu convaincant figé sur son beau visage. Il trouvait également déplacé que cette femme impérieuse appelât le défunt John-John.

– Il a été victime de ses représentations viriles, du syndrome des mâles Kennedy, expliqua-t-elle. Il carburait à la testostérone. Ils sont tous comme ça chez eux.

– Chez "eux"... , glissa tout de même Wallingford.

– Vous savez très bien de qui je parle, rétorqua la critique, les hommes du clan paternel.

Patrick jeta un coup d'oeil au prompteur, où il reconnut le

texte qu'il devait prononcer ensuite ; elles étaient censées mener l'interviewée à énoncer le principe plus douteux encore de la culpabilité des patrons de Lauren Bessette, chez Morgan Stanley. Le fait que ses employeurs l'aient obligée à rester après l'heure, en ce "vendredi fatal", comme disait la critique féministe, avait aussi contribué à l'accident du petit avion.

Au cours de la réunion de préparation du script, Wallingford avait protesté contre le fait qu'une de ses questions se trouvait rédigée in extenso sur le prompteur. Ça ne faisait qu'embrouiller les présentateurs. On ne peut pas fixer sur le prompteur tout ce qui doit sonner spontané à l'antenne.

Mais la critique était la créature d'un publiciste, homme que Brad courtisait pour des raisons connues de lui seul, et le publiciste tenait à ce que la question soit posée mot pour mot, parce que la critique comptait ensuite diaboliser Morgan Stanley, et que Wallingford était censé l'y amener, avec une innocence toute feinte.

Alors au lieu de lire la question, il déclara :

– Que John F. Kennedy Jr ait été poussé par sa testostérone n'a rien d'évident pour moi. Vous n'êtes pas la première à le dire, bien sûr, mais enfin moi, je ne l'ai pas connu personnellement, et vous non plus d'ailleurs. Ce qui me paraît évident, à moi, c'est que nous avons déjà discuté de sa mort à mort. Il me semble que nous devrions retrouver un peu de dignité, il faut en finir. Il est temps de passer à autre chose.

Wallingford n'attendit pas la réaction de la femme qu'il venait d'insulter. Il restait plus d'une minute de journal, mais les images d'archives ne manquaient pas. Il mit brusquement fin à l'interview en lançant, comme à l'accoutumée "Bonsoir, Doris. Bonsoir, mon petit Otto", puis, au mépris de l'ordre de présentation, on envoya le montage rebattu.

Les téléspectateurs de la chaîne d'infos internationales, qui souffraient déjà d'une indigestion de chagrin, se virent offrir l'énième mouture du marathon du deuil : caméra au poing sur le bateau qui tanguait (plan sur les corps remontés à bord), plan totalement gratuit de la cathédrale St Thomas More, funérailles en mer, en attendant celles des Kennedy. La dernière image du montage, presque au bout de la minute, fut celle de Jackie maman tenant dans ses bras John junior bébé ; sa main soutenait la nuque du nouveau-né, dont l'oreille minuscule était trois fois plus petite que son pouce. Sa coiffure était d'une autre époque, mais ses perles indémodables, et le sourire, qui n'appartenait qu'à elle, intact.

Elle paraît si jeune, songea Wallingford. Elle l'était, en 1961 !

Il était en train de se faire démaquiller lorsque Brad vint le prendre à partie. Brad n'était pas de première jeunesse, et il lui arrivait souvent d'employer un vocabulaire désuet.

- Ça, c'est défendu-défendu, Pat, lui lança-t-il avant de tourner les talons sans attendre sa réponse.

Pourtant, un présentateur de journal devait garder la liberté du dernier mot. Ce qui était écrit sur le prompteur n'était pas sacro-saint. Brad devait avoir d'autres casse-couilles en tête. Patrick ne s'était pas avisé que, chez ses confrères, tout ce qui touchait à ce fait divers était sacro-saint, et que, pour la direction, son manque de zèle à le couvrir prouvait qu'il avait perdu le feu sacré.

- Ça m'a assez plu, quoi, ce que t'as dit, lui confia la maquilleuse, c'est vrai, quoi, fallait qu'on le dise.

C'était la fille qu'il pensait avoir un faible pour lui. Elle était rentrée de vacances. Le parfum de son chewing-gum se mêlait à celui de son eau de toilette ; si près de son visage, cette odeur rappelait à Wallingford la symphonie de parfums et la touffeur des bals de lycée. Depuis la dernière fois qu'il s'était trouvé avec Doris Clausen, il ne s'était jamais senti aussi excité.

Cet émoi où le mettait la maquilleuse le prit par surprise, tout à coup et sans réserve, voilà qu'il la désirait. Mais ce fut avec Mary qu'il rentra. Ils allèrent chez elle, sans même prendre la peine de dîner d'abord.

- Pour une surprise..., s'exclama-t-elle en ouvrant le premier de ses deux verrous.

Depuis son petit appartement, on voyait un coin de l'East River. Sans en être tout à fait sûr, il pensait bien se trouver sur la Cinquante-Deuxième Rue Est. Il s'était davantage intéressé à Mary qu'à son adresse. Il avait bien espéré voir son nom écrit quelque part, il se serait senti plus à l'aise en le retrouvant, mais elle ne s'était pas arrêtée pour prendre son courrier, et il ne traînait pas une seule lettre dans son appartement, pas même dans la pagaille de son bureau.

Elle s'affairait, tirait les rideaux, baissait les lumières. Il y avait une tapisserie cachemire dans le séjour, qui était étouffant et encombré de vêtements déployés comme des bannières. C'était un de ces deux pièces sans espace de rangement, or Mary, de toute évidence, aimait les fringues.

Dans la chambre, croulant sous les fringues, elle aussi, il remarqua un couvre-lit à fleurettes, qui faisait un peu petite fille pour Mary. Comme le philodendron qui prenait trop de place dans la cuisine minuscule, la lampe en lave sur le dessus de la commode trapue devait lui venir du temps où elle était étudiante. Il n'y avait pas de photos ; leur absence renvoyait à tout ce qui était resté dans des cartons depuis son divorce.

Elle lui proposa de passer à la salle de bains le premier, et lui cria à travers la porte pour qu'il n'y ait pas d'équivoque sur le sérieux inébranlable de ses intentions :

- Il faut tout de même que je te reconnaisse ce mérite, Pat, tu tombes à pic, je suis en pleine ovulation.

Il lui fit une réponse inintelligible, parce qu'il était en train d'écraser du dentifrice (celui de Mary, cela va sans dire) sur ses gencives avec son index droit. Il avait ouvert l'armoire à pharmacie dans l'espoir de trouver son nom sur l'étiquette de flacons de médicaments, rien. Une femme travaillant à New York, divorcée depuis peu, ne prendre aucun médicament ?

Elle avait toujours eu un côté celluloid. Il pensait à sa peau sans défaut, sa blondeur naturelle, ses vêtements fonctionnels et sexy, et ses petites dents parfaites. Jusqu'à sa gentillesse, si elle l'avait conservée pour de bon, si elle était toujours une vraie chic fille. (Sans doute était-il plus prudent de dire sa gentillesse d'hier.) Mais pas de médicaments ? Peut-être que, comme les photos qui brillaient par leur absence, elle ne les avait pas sortis des cartons depuis son divorce.

Elle lui avait ouvert son lit, les couvertures en étaient rabattues comme par une femme de chambre invisible. Plus tard, elle laissa allumée la salle de bains, porte entrouverte ; les seules autres sources de lumière, dans la chambre, étant les ondulations roses de la lampe en lave, qui projetaient des ombres mouvantes au plafond. En la circonstance, il avait du mal à ne pas voir dans ces mouvements de protozoaires un baromètre de la fertilité avide de Mary.

Elle se fit tout à coup un point d'honneur de lui dire qu'elle avait jeté tous ses médicaments "des mois auparavant". Elle ne prenait plus rien, "pas même contre les douleurs des règles". Dès l'instant qu'elle concevrait, elle renoncerait à l'alcool et à la cigarette.

Il eut tout juste le temps de lui rappeler qu'il était amoureux d'une autre.

- Je sais. Ça ne fait rien, dit-elle.

Il y avait quelque chose de si résolu dans sa manière de faire l'amour qu'il succomba promptement; pourtant cette expérience n'offrait aucune comparaison avec l'ivresse éprouvée lorsque Mrs Clausen était montée sur lui. Il n'aimait pas Mary, et elle, elle n'aimait que la vie qu'elle se figurait l'attendre quand elle aurait son enfant. À présent, ils pourraient peut-être être amis.

S'il ne s'aperçut pas qu'il était en train de reprendre ses vieilles habitudes, cela prouve assez sa confusion morale. Aurait-il cédé à son désir soudain pour la maquilleuse, aurait-il couché avec cette fille-là qu'il aurait cédé à sa licence, une fois de plus. Avec Mary, il n'avait fait que dire "oui". Elle voulait un bébé ? Qu'à cela ne tienne...

Il fut rassuré de découvrir la seule partie moins celluloid de son corps, une zone de duvet blond, au creux des reins. Il y posa un baiser avant qu'elle ne se retourne et ne s'endorme. Elle ronflait légèrement, couchée sur le dos, jambes relevées par des coussins à

motifs cachemire, qu'il avait vus sur le canapé du séjour; comme Mrs Clausen, elle ne plaisantait pas avec la gravité.

Lui ne dormit pas. Il écoutait la circulation sur FDR Drive, tout en répétant sa déclaration à Doris Clausen. Il voulait l'épouser ; il voulait être un vrai père pour le petit Otto. Il se proposait de lui expliquer qu'il venait de rendre à "une amie", le "service" qu'il lui avait rendu à elle, mais, ajouterait-il avec tact, sans plaisir cette fois. Et s'il souhaitait ne pas être un père trop absent pour l'enfant de Mary, il expliquerait cependant à cette dernière qu'il voulait vivre avec Mrs Clausen et Otto junior.

Il fallait bien être fou pour se figurer qu'un pareil arrangement soit viable : comment s'était-il imaginé que Doris l'envisagerait ? Il ne pensait tout de même pas qu'elle allait quitter son Wisconsin natal (et celui d'Otto) ? Quant à lui, on le voyait mal s'engager avec succès dans une relation à distance (si tant est qu'il pût s'engager avec succès dans quelque relation que ce fût).

Fallait-il dire à Mrs Clausen qu'il cherchait à se faire virer ? C'est une question qu'il n'avait pas répétée et, d'ailleurs, il ne cherchait pas à se faire virer avec assez de conviction. Malgré la menace molle de Brad, il avait bien peur d'être devenu irremplaçable sur la chaîne d'infos parallèles.

Certes, son mini-coup d'éclat de la veille lui vaudrait peut-être les remontrances d'un ou deux producteurs, d'un directeur d'information invertébré qui lui déverserait un discours du genre "les règles de conduite s'appliquent à tout le monde", ou qui lui remonterait les bretelles pour son "manque d'esprit d'équipe". Mais on ne le virerait pas pour avoir dévié du prompteur, du moins tant que l'Audimat tiendrait.

De fait, il avait vu juste. L'Audimat, au fil des minutes, le prouvait : après ses réflexions, l'intérêt des téléspectateurs avait fait plus que grimper, il était monté en flèche. Comme la petite maquilleuse (à l'évocation de laquelle il se mit à triquer impromptu dans le lit de Mary), le public pensait qu'il était temps de "passer à autre chose". L'idée qu'il se faisait de son devoir et de celui de ses confrères, cette dignité qu'il leur fallait retrouver pour "en finir", avait rencontré un écho immédiat auprès du public. Loin de se faire virer, il venait de se rendre plus populaire que jamais.

À l'aube, il bandait toujours lorsqu'un bateau, sur l'East River, donna un coup de trompe obscène (il remorquait sans doute une benne à ordures). Alors qu'il était couché sur le dos dans la chambre rosâtre, couleur cicatrice, son érection soulevait les couvertures. Les femmes avaient sans doute un sixième sens pour ces choses-là : il sentit Mary rejeter du bout du pied les coussins du canapé. Il s'accrocha à ses hanches tandis qu'elle venait sur lui, et commençait de

tanguer. Au fil de leurs mouvements, le jour vint envahir la chambre dont le rose hideux s'estompa.

- Je t'en ficherais, moi, de la testostérone, lui chuchota Mary juste avant qu'il jouisse.

Tant pis si elle avait mauvaise haleine, ils étaient amis désormais. Une barrière qui les séparait de longue date avait été levée. La question du sexe avait pesé sur leurs rapports ; à présent, ce n'était plus une affaire, mais un échange franc et familial comme une poignée de main.

Mary n'avait rien à manger chez elle ; elle n'y faisait jamais la cuisine ; elle n'y prenait même pas le petit déjeuner. Elle se mettrait en quête d'un appartement plus grand, maintenant qu'elle allait avoir un bébé.

- Je sais que je suis enceinte, gazouilla-t-elle, je le sens.

- Ma foi, c'est bien possible, se borna-t-il à répondre.

Ils se battirent à coups d'oreillers, se pourchassèrent nus dans le petit deux pièces jusqu'à ce que Wallingford se cogne le tibia contre cette ânerie de guéridon en verre dans le bazar cachemire du séjour. Puis ils prirent une douche ensemble. Il se brûla au robinet d'eau chaude tandis qu'ils se savonnaient mutuellement et gigotaient, poitrine contre poitrine.

Ils allèrent à pied dans une lointaine coffee-shop qu'ils aimaient bien tous deux, sur Madison Avenue, entre les Soixantièmes et les Soixante-Dixièmes. À cause du boucan de la rue, ils durent s'égosiller sur tout le trajet. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, ils braillaient toujours, tels des nageurs qui ne se rendent pas compte qu'ils ont de l'eau dans les oreilles.

- Dommage qu'on s'aime pas, lui lança-t-elle beaucoup trop fort. Sinon, tu serais pas obligé d'aller te faire briser le coeur dans le Wisconsin, et je serais pas obligée de mettre ton bébé au monde toute seule.

Les autres consommateurs semblaient avoir des doutes sur le bien-fondé de cette allégation, mais Wallingford l'approuva étourdiment. Il raconta à Mary ce qu'il se préparait à dire à Doris. Elle fronça les sourcils. Elle craignait que ses grands discours sur le projet de se faire virer ne paraissent pas sincères. Quant au reste de sa déclaration, qu'il venait de faire un enfant à une femme avant de jurer un amour éternel à Doris Clausen, elle s'abstint de dire ce qu'elle en pensait.

- Écoute, lui dit-elle, il te reste quoi, dix-huit mois à tirer, sur ton contrat ? S'ils te virent maintenant, ils vont essayer de te le négocier à la baisse. Toi, tu vas t'estimer heureux qu'ils t'accordent un an de salaire. Seulement, dans le Wisconsin, il est possible qu'il te faille plus que ça pour retrouver un job, un qui te plaise, j'entends.

Ce fut son tour de froncer les sourcils. En effet, il lui restait exactement dix-huit mois sur son contrat, mais comment le savait-elle ?

- En plus, reprit-elle, ils vont renâcler à te virer tant que tu es présentateur. Ils sont bien obligés de faire croire que le type qui s'installe à ce fauteuil recueille tous les suffrages.

Ce fut seulement à ce moment-là qu'il s'avisa que ce fauteuil, comme elle disait, l'intéressait peut-être elle-même. Il l'avait sous-estimée. Les femmes de la rédaction n'étaient pas des potiches ; il avait senti qu'elles en voulaient un peu à Mary. Il s'était dit que c'était parce qu'elle était la plus jeune, la plus jolie, la plus intelligente, et sans doute la plus gentille ; il n'avait pas envisagé qu'elle puisse être aussi la plus ambitieuse.

- Je vois, dit-il, ce qui n'était pas tout à fait vrai. Continue.

- Voilà, moi, si j'étais toi, je demanderais un nouveau contrat. Je demanderais trois ans, non, allez, cinq. Mais tu leur dis que tu ne veux plus être présentateur. Que tu veux partir en reportage à condition de choisir tes sujets. Tu dis que tu ne prendras que ceux qui te plaisent.

- Tu veux dire que je me rétrograde ? C'est comme ça qu'on se fait virer ?

- Attends, laisse-moi finir.

Tous les clients à portée de voix tendaient l'oreille.

- Là, tu commences à refuser les reportages qu'on te propose.

Tu deviens carrément difficile.

- Carrément trop difficile..., répéta Patrick, je vois.

- Et à ce moment-là, il éclate un gros truc, je veux dire le méga-crève-cœur, une catastrophe, une horreur, avec toute la douleur de circonstance. Tu me suis, Pat ?

Il la suivait. Il entrevoyait à présent d'où provenait une part de la boursoufflure du prompteur, ce n'était pas l'oeuvre exclusive de Brad. Wallingford ne s'était jamais trouvé avec Mary dans la lumière crue du matin ; jusqu'au bleu de ses yeux qui s'éclairait d'un jour nouveau.

- Continue, Mary.

- Le malheur frappe ! lança-t-elle.

Dans la coffee-shop, les tasses étaient suspendues au bout des doigts, ou sagement posées sur leurs soucoupes.

- C'est l'événement à sensation, tu vois le genre. Nous, on est obligés de t'envoyer le couvrir. Et toi tu refuses purement et simplement d'y aller.

- Et c'est là qu'ils me virent.

- Là, nous n'avons plus le choix, Pat.

Il n'en laissa rien paraître, mais il avait déjà remarqué qu'elle

était passée du "ils" au "nous". Décidément, il l'avait sous-estimée.

- Tu vas avoir un bébé rudement futé, Mary, se borna-t-il à dire.

- Mais tu vois où je veux en venir, insista-t-elle. Disons qu'il te reste quatre ans, quatre ans et demi, à tirer sur ton nouveau contrat. Ils te virent. Ils te négocient à la baisse, d'accord, mais à concurrence de quoi ? Ils t'accordent trois ans, mettons. Au final, ils te filent trois ans de salaire, et toi, tu es sauvé. Enfin... sauvé dans le Wisconsin, si c'est vraiment là que tu veux vivre.

- Ça ne dépend pas de moi, lui rappela-t-il.

Elle lui prit la main. Depuis le début de leur discussion, ils n'en dévoraient pas moins un énorme petit déjeuner ; les clients, fascinés, les avaient regardés s'empiffrer et brailler avec animation.

- Je te souhaite toute la chance du monde avec Mrs Clausen, lui dit Mary, sur un ton sincère. Elle aurait bien tort de ne pas vouloir de toi.

Il sentit bien la mauvaise foi de cette dernière remarque, mais s'abstint de tout commentaire. Il se disait que ce serait une bonne idée d'aller voir un film à la première séance, seulement le choix du film s'avéra problématique. Il pensait à Arlington Road. Il savait qu'elle aimait bien Jeff Bridges. Mais elle s'impliquait trop dans les thrillers politiques.

- Eyes Wide Shut ?proposa-t-il.

Il détecta un vide inhabituel dans son regard.

- Le dernier Kubrick.

- Il vient de mourir, non ?

- Si.

- Tous ces éloges funèbres, moi, ça me rend le film un peu suspect.

Oui, c'était bien une maligne. Il essaya tout de même de la tenter :

- C'est avec Tom Cruise et Nicole Kidman.

- Savoir qu'ils sont mariés me gâche le plaisir.

Leur conversation était retombée si brusquement que tous ceux qui étaient en position de les dévisager avaient les yeux sur eux, un peu parce qu'ils reconnaissaient Patrick Wallingford, le type au lion, avec une jolie blonde, mais surtout parce que la frénésie de mots qu'ils venaient d'échanger s'était tue tout d'un coup. Ils avaient l'impression d'avoir regardé un couple baiser et puis, brusquement, sans orgasme apparent, les voilà qui s'arrêtaient.

- N'allons pas au ciné, Pat. Allons chez toi, j'ai jamais vu ton appart. Allons-y et remettons-nous à baiser.

Il y avait là plus ample matière que n'importe quel apprenti écrivain présent aurait pu en souhaiter.

- D'accord, Mary, dit Wallingford.

Elle ne se rendait pas compte qu'elle était observée, songeait-il. Les gens qui n'avaient pas l'habitude de sortir en public avec lui n'étaient pas au fait qu'à New York en particulier, chacun reconnaissait l'homme de tous les désastres. Mais en réglant l'addition, il s'aperçut qu'elle rendait calmement leurs regards aux consommateurs ; une fois sur le trottoir, elle lui dit :

- Un petit épisode comme ça, c'est une bénédiction pour l'Audimat.

Il ne fut pas surpris de découvrir qu'elle préférait son appartement à celui qu'elle occupait.

- Toute cette place pour toi tout seul ? dit-elle.

- Ce n'est qu'un deux pièces, comme chez toi, protesta-t-il.

Mais si c'était vrai au sens strict, l'appartement des Quatre-Vingtièmes Est avait une cuisine assez grande pour loger une table, et le séjour pouvait faire salle à manger-séjour au besoin. Le mieux de tout, selon elle, c'est que la chambre, spacieuse, était en L ; un berceau de bébé, avec toutes les petites affaires, pouvait être installé dans la partie la plus courte.

- Le bébé se placerait très bien là, lui dit-elle en désignant le décrochement depuis le lit, et il me resterait quand même mon intimité.

- Tu aimerais qu'on échange nos appartements, c'est ça, Mary ?

- C'est-à-dire... si tu dois passer le plus clair de ton temps dans le Wisconsin... C'est vrai, Pat, j'ai pas l'impression qu'il te faille davantage qu'un pied à terre (1) à New York. Mon appart serait parfait pour toi.

Ils étaient nus, mais il avait la tête posée sur son ventre plat, presque garçonnier, avec plus de résignation que d'appétit érotique. Il n'avait plus goût à se "remettre à baiser", pour reprendre l'engageante formule qu'elle avait employée à la coffee-shop. Il essayait de s'imaginer dans l'appartement bruyant des Cinquantièmes Est. Il avait horreur du centre de Manhattan, où il régnait un tel vacarme. En comparaison, on trouvait presque une vie de quartier dans les Quatre-Vingtièmes.

- Tu t'habitueras au bruit, lui dit-elle en lui massant les épaules et la nuque pour l'apaiser.

Elle lisait dans ses pensées, cette maligne. Il lui entoura les hanches de ses bras et embrassa son petit ventre doux, en essayant de se représenter les transformations de son corps dans six, sept et huit mois.

- Reconnais que le bébé serait mieux chez toi, Pat, lui dit-elle en lui donnant des coups de langue dans l'oreille.

Les stratégies à long terme n'étaient pas son fort. Il ne sut

qu'admirer les qualités qu'il avait sous-estimées chez elle. Qui sait s'il n'avait pas à apprendre d'elle ? Ensuite, il obtiendrait peut-être ce qu'il voulait, cette vie rêvée avec Mrs Clausen et le petit Otto. Mais était-ce bien ce qu'il voulait ? Il fut pris d'une crise subite de confiance en soi. Et si ce qu'il voulait c'était seulement quitter la télé et New York ?

- Pauvre pénis, dit Mary avec sollicitude. (Elle l'avait pris tendrement dans sa main, mais il ne réagissait pas.) Il doit être fatigué. Il faut peut-être qu'il se repose. Il faut sans doute qu'il s'économise pour le Wisconsin.

- On a intérêt à ce que ça marche pour moi, dans le Wisconsin, Mary. Je veux dire quant à nos projets respectifs.

Elle lui embrassa le sexe légèrement, presque avec indifférence, comme beaucoup de New-Yorkais embrassent sur la joue de vagues amis, voire de simples connaissances.

- T'es un garçon intelligent, Pat. Et un brave type, au fond, quoi qu'on dise.

- En tout cas, on me perçoit comme un donneur génétique de premier ordre, il faut croire, repartit-il simplement.

Il essayait de s'imaginer son texte du vendredi soir, en anticipant ce que Brad y aurait déjà introduit. Il essayait même d'imaginer ce que Mary allait y ajouter, tant il était vrai que ce qu'il disait devant les caméras était l'oeuvre de rédacteurs invisibles ; et il comprenait à présent que le rôle de Mary débordait le cadre qu'il lui connaissait.

Lorsqu'il fut évident qu'il n'était pas en état de refaire l'amour, elle suggéra qu'il ne serait pas plus mal de partir travailler un peu en avance.

- Je sais que tu aimes bien qu'on te mette au courant de ce qui va s'inscrire sur le prompteur, déclara-t-elle dès qu'ils furent dans le taxi qui les conduisait au centre de Manhattan, et j'ai quelques idées.

Son à-propos relevait de la magie. Il l'entendit recommander une "conclusion", une "synthèse définitive sur l'affaire Kennedy". Elle avait déjà écrit le texte, comprit-il.

Presque comme si elle avait oublié quelque chose, ils venaient de passer la sécurité et montaient en ascenseur à la salle de rédaction, elle lui caressa l'avant-bras gauche, un peu au-dessus de la main et du poignet sectionnés, dans ce geste de compassion auquel tant de femmes semblaient adonnées.

- Si j'étais toi, Pat, lui confia-t-elle, je ne m'en ferais pas pour les menaces de Brad. Je n'y penserais même plus.

Au début, il crut que la rédaction était en ébullition parce qu'ils étaient arrivés ensemble et que, sans aucun doute, une femme au moins les avait vus partir ensemble la veille ; si bien qu'à présent elles étaient toutes au courant. Mais la raison de l'effervescence, c'est

que Brad venait de se faire virer. Wallingford constata sans surprise que la nouvelle ne semblait pas sidérer Mary. Avec un sourire des plus brefs, elle s'éclipsa aux toilettes.

Il fut davantage étonné de se voir accueilli par une seule productrice et un seul directeur, un jeune homme au visage de pleine lune nommé Wharton, qui avait toujours l'air de réprimer une nausée. Wharton jouait-il donc un rôle plus important qu'il ne l'aurait cru ? Lavait-il sous-estimé, celui-là aussi ? L'aspect inoffensif du personnage lui parut soudain lourd de menaces. Sous ses allures anodines, insipides, il cachait peut-être l'autorité latente qui permettait de virer les gens, y compris Brad, y compris Patrick Wallingford. Mais de l'éclat du journaliste la veille, celui-là même qui avait valu à Brad de se faire virer, il se borna à en parler, deux fois, comme d'un "malencontreux incident". Sur quoi, il laissa Patrick en tête à tête avec la productrice.

Il était incapable de deviner ce que cela signifiait : pourquoi envoyait-on une seule productrice lui parler ? Le choix de la personne, en revanche, était prévisible. On avait déjà fait appel à elle, lorsqu'il avait paru évident que Wallingford avait besoin qu'on lui dope l'énergie, ou qu'on lui explique quelque chose.

Elle s'appelait Sabina. Elle avait pris du galon ; quelques années auparavant, elle était à la rédaction. Il avait couché avec elle, mais une seule fois, quand elle était beaucoup plus jeune, et encore avec son premier mari.

– Je suppose que quelqu'un va assurer l'intérim en attendant qu'on remplace Brad. Un nouveau conrad-connard, si j'ose dire ? Un nouveau rédacteur en chef..., spécula-t-il.

– On a nommé quelqu'un, mais si j'étais toi, je ne le considérerais pas comme un intérimaire, lui dit-elle pour le mettre en garde. (Tiens, comme Mary, elle faisait grand usage du "si j'étais toi"...) Je dirais plutôt que cette nomination était dans l'air depuis longtemps, et qu'elle n'a rigoureusement rien de provisoire.

– C'est toi, Sabina ? s'enquit-il. (Ou Wharton ?)

– Non, c'est Shanahan, répondit-elle, avec à peine un soupçon d'amertume dans la voix.

– Shanahan ?

Le nom ne lui disait rien du tout.

– Mary, si tu préfères.

Ah, c'était donc Shanahan, son nom ! Même à présent, cela ne lui rappelait rien. Mary Shanahan ! Il aurait dû s'en douter.

– Bonne chance, Pat. On se voit à la conférence de rédaction, dit simplement Sabina.

Elle le laissa seul avec ses pensées, mais il ne fut pas seul longtemps.

Lorsqu'il arriva à la réunion, les femmes de la rédaction étaient déjà là, frétilantes, sur le qui-vive comme une bande de petits chiens nerveux. L'une d'entre elles lui glissa une note sur la table ; le papier faillit lui échapper des mains. Au premier coup d'oeil, il crut qu'il s'agissait d'une note de presse concernant la nouvelle qu'il connaissait déjà, mais il vit bientôt qu'outre ses attributions de nouveau rédacteur en chef, Mary Shanahan venait d'être nommée productrice de l'émission. C'était la raison du laconisme de Sabina lors de leur entrevue de tout à l'heure. Sabina était productrice, elle aussi, mais apparemment, elle n'avait plus toute l'importance qui était la sienne avant la nomination de Mary.

Wharton, le directeur à face de lune, ne disait jamais rien dans les conférences de rédaction. Il faisait partie de ces gens qui ne se permettent de commentaires que dans l'après-coup, avec le recul sur l'événement. Il ne venait aux conférences de rédaction que pour savoir qui était responsable de ce que disait Patrick Wallingford à l'antenne. Il était donc impossible d'évaluer son importance.

Ils commencèrent à passer en revue le montage d'images d'archives retenues. Il n'y en avait pas une qui ne fût pas déjà entrée dans la conscience collective. Le plan le plus impudent, celui sur lequel se concluait le montage, avec arrêt sur image, avait été volé à Caroline Kennedy Schlossberg. Malgré le léger flou, elle semblait prise sur le fait de dérober son fils à la caméra. L'enfant mettait des balles dans un panier, peut-être sur l'allée de leur résidence d'été, à Sagaponack. Le cameraman avait filmé au téléobjectif, comme en témoignaient les branches floues (de troènes, sans doute) au premier plan. On avait dû glisser la caméra dans une haie. L'enfant, pour sa part, ne l'avait pas repérée, ou bien faisait comme si.

Caroline Kennedy Schlossberg était prise de profil. Elle avait conservé son élégance et sa dignité, mais le manque de sommeil ou la tragédie lui avait creusé le visage. Sa physionomie démentait l'idée réconfortante que l'on s'habitue au chagrin.

- Pourquoi on se sert de ces images ? dit Patrick. On n'a pas un peu honte ? On n'est pas un peu gênés, au moins ?

- Il suffira de faire quelques commentaires en voix off, Pat, dit Mary Shanahan.

- Comme quoi, par exemple, Mary ? Je pourrais dire : "Nous sommes new-yorkais, et nous avons la réputation d'offrir le refuge de l'anonymat aux gens célèbres. Mais ces derniers temps, nous ne méritons guère cette réputation." Qu'est-ce que vous en dites ?

Personne ne lui répondit. Les yeux bleu glacier de Mary pétillaient comme son sourire. Les femmes de la rédaction ne tenaient plus en place ; si elles avaient commencé à s'entre-mordre, il n'en aurait pas été autrement surpris.

- Ou encore, poursuivit-il : "D'après les témoignages de tous ceux qui l'ont connu, John E Kennedy Jr était un homme qui avait de la tenue et de la décence. Nous serions bien inspirés de suivre l'exemple de ces vertus rafraîchissantes."

Il se fit un silence qu'on aurait pu croire poli sans les soupirs forcés des femmes de la rédaction.

- J'ai rédigé un petit quelque chose, dit Mary avec une pointe de timidité.

Le script était déjà prêt, sur le prompteur. Elle avait dû l'écrire la veille, voire l'avant-veille.

"Il y a des jours, et même des semaines, disait le texte, où il faut endosser le rôle déplaisant du messenger des mauvaises nouvelles."

- Tu parles d'un rôle "déplaisant", s'écria Patrick, on adore ça.

Mary affichait un sourire de petite fille sage tandis que le prompteur défilait : "On préférerait être l'ami qui console plutôt que le messenger des nouvelles tragiques, mais voilà, cette semaine, nous n'avons pas le choix." Le texte indiquait un silence.

- Ça me plaît bien, dit l'une des femmes.

Elles se sont fait une pré-réunion, devina Wallingford, c'était leur habitude. Elles avaient dû décider laquelle dirait "Ça me plaît bien".

Sur quoi, une autre femme lui caressa l'avant-bras gauche à l'endroit habituel en lui disant :

- Ça me plaît bien parce que, comme ça, tu t'excuseras sans en avoir l'air pour ce que tu as dit hier soir.

Sa main s'arrêta sur son avant-bras un peu plus longtemps qu'il n'était naturel ou nécessaire.

- Au fait, glissa Wharton, le taux d'écoute a été fabuleux, hier soir.

Patrick savait qu'il valait mieux ne pas le regarder, avec son visage poupin qui faisait un rond incolore, de l'autre côté de la table.

- Tu as été super, hier soir, Pat, déclara Mary.

Sa remarque arrivait avec un tel à-propos qu'elles avaient dû en répéter le timing lors de la pré-réunion : les femmes de la rédaction avaient cessé de glousser et prenaient un air aussi sérieux qu'un jury à l'instant du verdict. Wharton était bien entendu le seul de toute la réunion à ne pas savoir que Patrick Wallingford était rentré avec Mary Shanahan la veille ; du reste, il s'en serait fichu.

Mary donna à Patrick tout le temps qu'il lui fallait pour réagir, et tout le monde en fit autant, dans un silence respectueux. Puis, voyant qu'aucune réaction ne s'annonçait, elle conclut :

- Eh bien, puisque tout est parfaitement clair...

Wallingford se dirigeait déjà vers le fauteuil de maquillage. Rétrospectivement, le seul sujet qu'il ne regrettait pas d'avoir abordé

avec elle, c'était la maquilleuse. La deuxième fois qu'ils avaient fait l'amour, au point du jour, il lui avait confié son désir soudain autant qu'inexplicable. Mary n'avait pas eu de mots assez durs pour le censurer.

- Tu ne parles pas d'Angie, quand même, Pat ?

Il ne savait pas le nom de la maquilleuse :

- Celle qui mâche du chewing-gum.

- C'est bien Angie ! Mais c'est une souillon, cette fille.

- Écoute, elle m'excite. Je ne saurais pas te dire pourquoi. C'est peut-être son chewing-gum.

- Ou alors tu es d'humeur lubrique, Pat.

- Ça se peut...

Mary ne s'en était pas tenue là. Ils étaient en train de remonter vers Madison Avenue pour déjeuner à la coffee-shop lorsqu'elle s'était écriée à brûle-pourpoint :

- Angie ! Seigneur, Pat, mais c'est pour rire ! Elle habite encore chez ses parents. Son père doit être quelque chose comme agent de la circulation. Dans le Queens. Elle vient du Queens !

- Qu'est-ce que ça peut faire ? avait-il demandé.

Rétrospectivement, il trouvait curieux que Mary veuille un enfant de lui, qu'elle veuille son appartement, qu'elle veuille le conseiller sur les conditions les plus avantageuses pour se faire virer, et que, en somme, elle tienne sincèrement quoique jusqu'à un certain point calculé au plus juste, à être son amie ; qu'elle veuille que tout s'arrange au mieux pour lui dans le Wisconsin, c'est-à-dire qu'elle ne manifeste aucune jalousie à l'égard de Mrs Clausen, aucune qu'il ait détectée, en tout cas, mais qu'elle frôle l'apoplexie parce qu'il bandait pour une maquilleuse. Allez comprendre !

Assis dans le fauteuil il contemplait le facteur bandogène, Angie, qui s'affairait sur ses pattes-d'oie et, aujourd'hui particulièrement, sur ses cernes.

- T'as pas dû dormir des masses, toi, la nuit dernière, hein ? lui demanda-t-elle entre deux claquements de chewing-gum.

Sa gomme avait un nouveau parfum ; la veille elle exhalait une odeur de menthe et ce jour-là c'était quelque chose de fruité.

- Hélas, non. Encore une nuit blanche.

- Pourquoi t'arrives pas à dormir ?

Il fronça les sourcils : jusqu'où pouvait-il aller ?

- Défronce-moi ce front. Relax, relax ! lui dit Angie aussitôt.

(Elle était en train de lui appliquer la poudre couleur chair sur le front avec sa petite brosse douce.) Voilà, dit-elle. Ben alors, pourquoi tu dors pas, tu veux pas me le dire ?

Eh tant pis ! pensa-t-il. Si Mrs Clausen l'éconduisait, voilà à quoi ressemblerait le reste de sa vie. Il venait peut-être d'engrosser son

patron, et après ? Il avait déjà décidé, lors de la réunion, de ne pas faire l'échange d'appartements. Et si Doris lui disait oui, il se préparait à passer sa dernière nuit d'homme libre. Certains d'entre nous savent bien qu'une période d'anarchie sexuelle peut précéder l'engagement dans la monogamie. Voilà donc que l'ancien Wallingford, avec sa nature licencieuse, reprenait ses droits.

- Je n'arrive pas à dormir parce que je n'arrête pas de penser à toi, lui avoua-t-il.

La maquilleuse venait d'écartier la main à la commissure de ses lèvres, pour lisser du pouce et de l'index ce qu'elle appelait ses "rides du sourire". Il sentit ses doigts s'arrêter sur sa peau comme s'ils venaient de s'engourdir brusquement. Elle en restait coite, bouche ouverte.

Elle portait un pull à manches courtes, moulant, couleur sorbet à l'orange. À une chaîne autour de son cou, elle avait pendu une chevalière d'homme, si lourde qu'elle lui écartait les seins. Ceux-ci s'immobilisèrent dès qu'elle retint son souffle. Tout s'était figé en elle.

Enfin, elle expira, une longue expiration fleurant le chewing-gum. Dans le miroir, il ne voyait que son propre visage. Il regardait les muscles tendus du cou de la fille ; une ou deux de ses mèches noir de jais s'étaient échappées. Les bretelles de son soutien-gorge se voyaient sous le pull orange, qui était remonté au-dessus de la ceinture de sa jupe noire serrée. Elle avait la peau mate, et sur les bras des poils bruns, qui semblaient duveteux.

Angie n'avait qu'une vingtaine d'années. Wallingford n'avait pas été stupéfait d'apprendre qu'elle habitait encore chez ses parents. C'était le cas de bien des filles travaillant à New York et qui n'avaient pas les moyens de payer un loyer ; les parents étaient en général plus fiables que des colocataires multiples.

Il commençait à croire qu'elle ne réagirait jamais ; ses mains douces s'étaient remises à étaler le fard sur sa peau. Enfin, elle inspira profondément, et retint son souffle, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire ; puis elle poussa un nouveau soupir long et fruité, et se remit à mâcher son chewing-gum avec entrain, le souffle court et suave. Mal à l'aise, il sentait qu'elle scrutait son visage pour y déceler autre chose que les irrégularités ou les rides.

- Tu me dragues, là, ou quoi ? lui chuchota-t-elle.

Seule dans la loge avec lui, elle jetait des coups d'oeil incessants en direction de la porte ouverte : la coiffeuse était descendue dans la rue par l'ascenseur et s'accordait une cigarette sur le trottoir.

- Je vais te dire comment il faut voir les choses, Angie, murmura Wallingford à la petite, agitée et haletante. Te voilà victime d'un harcèlement sexuel caractérisé, à toi de tirer ton épingle du jeu.

Il n'était pas mécontent d'avoir trouvé un moyen de se faire virer auquel Mary n'avait pas pensé. Angie, cependant, ne pouvant pas savoir qu'il parlait sérieusement, crut que c'était pour rire. Et il avait vu juste, elle avait un faible pour lui.

- Ha ha, dit-elle en lui décochant un sourire folâtre.

Pour la première fois, il vit la couleur de son chewing-gum, il était violet. (Au raisin, ou à son ersatz chimique.) Armée de sa pince à épiler, elle semblait fixer un point entre ses deux yeux. Lorsqu'elle se pencha contre lui, il inhala toute sa personne, son parfum, sa chevelure, son chewing-gum : une odeur délicieuse, dans la gamme Monoprix.

Le miroir lui montrait les doigts de sa propre main droite écartés sur l'étroite bande de peau nue entre la ceinture de la jupe et le pull qui remontait ; il les avait posés là comme le pianiste sur les touches avant l'attaque et, non sans impudence, se faisait l'effet d'un maestro à demi retiré des claviers, qui, n'ayant plus joué depuis longtemps, constate qu'il n'a pas perdu la main.

Sur la place de New York, tous les avocats sans exception se seraient fait un plaisir de la défendre. Il espérait seulement qu'elle n'allait pas lui planter sa pince à épiler dans la figure.

Tout au contraire, sous sa touche, la fille à la peau tiède cambra les reins jusqu'à s'appuyer ou plutôt se blottir contre sa main. Du bout de la pince, elle lui retira délicatement un poil follet sur le haut du nez. Puis elle l'embrassa sur la bouche, lèvres à demi ouvertes ; il eut le goût de son chewing-gum.

Il aurait voulu lui dire quelque chose comme "Angie, voyons, pour l'amour du ciel, tu devrais me traîner devant les tribunaux !", mais il n'arrivait pas à détacher son unique main d'elle. Ses doigts s'étaient glissés d'instinct sous le pull et remontaient le long de son dos, en quête de la fermeture de son soutien-gorge. "J'adore ce chewing-gum", lui dit-il, sa vieille nature trouvant sans peine les mots qu'il fallait. Elle l'embrassa de nouveau, et, cette fois, elle lui écarta les lèvres puis les dents de sa langue vigoureuse.

Il eut un instant de surprise lorsqu'elle lui glissa la boule visqueuse de son chewing-gum dans la bouche, et une bouffée d'angoisse à la pensée qu'il venait de lui arracher un bout de langue. Ce genre de préliminaires le déconcertait ; les mâcheuses de gomme n'étaient pas son créneau habituel. Il sentait le dos nu d'Angie tressaillir sous sa main, ses seins que moulait le pull soyeux lui effleuraient la poitrine.

Ce fut une des femmes de la rédaction qui toussota sur le seuil de la loge. Wallingford était presque comblé ; il avait espéré que Mary le voie embrasser et peloter Angie, mais à présent il ne doutait pas que l'incident lui serait rapporté avant même son passage à l'antenne.

- Il te reste cinq minutes, Pat, lui dit la femme de la rédaction.

Angie, qui lui avait laissé son chewing-gum, était encore en train de tirer sur son pull quand la coiffeuse remonta de la rue, cigarette fumée. C'était une Noire plantureuse qui sentait le toast raisin sec-cannelle et qui s'amusait toujours à feindre l'exaspération lorsque la coiffure de Patrick n'avait pas besoin de retouche. Il lui arrivait de lui vaporiser un peu de laque, ou de le frotter avec une goutte de gel fixant ; cette fois-là, elle se contenta de lui passer la main sur le sommet de la tête et ressortit.

- T'es sûr de vouloir te fourrer dans cette galère ? Parce que ma vie, t'vois, c'pas tout simple, le prévint-elle. Chuis un vrai sac à problèmes, si t'vois c'que j'veux dire.

- Qu'est-ce que tu veux dire, Angie ?

- Ben si on sort ce soir, faut que j'décommande des trucs, quoi. Déjà va falloir que je passe pas mal de coups de fil.

- Je ne veux pas te compliquer l'existence, Angie.

La fille fouilla dans son sac ; il crut qu'elle cherchait des numéros de téléphone. Mais non, elle reprit un chewing-gum.

- Écoute, lui dit-elle, en pleine mastication, tu veux qu'on sorte ce soir, ou quoi ? C'pas un souci, faut juste que je passe des coups de fil.

- D'accord pour ce soir, alors, lui répondit-il.

Car enfin, oui, pourquoi pas ? Non seulement il n'était pas marié à Mrs Clausen, mais elle ne lui avait pas donné le moindre encouragement. Rien n'indiquait qu'elle l'épouserait un jour ; il savait seulement qu'il voulait le lui demander. En la circonstance, l'anarchie sexuelle était compréhensible, voire recommandable (pour le Patrick d'hier, s'entend).

- T'as le téléphone chez toi, sûrement ? disait Angie. File-moi ton numéro, ça vaut mieux ; j'le file à personne, sauf en cas de nécessité.

Il était en train de le lui écrire lorsque la même femme de la rédaction reparut sur le seuil. Elle vit le morceau de papier changer de main. De mieux en mieux, se dit Wallingford.

- Deux minutes, Pat, lui lança Vigilante.

Dans le studio, Mary l'attendait. Elle lui tendit sa main, au creux de laquelle reposait un morceau de Kleenex.

- Largue ton chewing-gum, pauvre con, lui dit-elle sobrement.

Il n'eut pas un mince plaisir à lui déposer la boulette mauve et gluante dans la main.

- Bonsoir mesdames, bonsoir mesdemoiselles, bonsoir messieurs, commença-t-il avec une cérémonie inhabituelle.

Cette adresse n'était pas sur le prompteur, mais il voulait prendre un ton aussi hypocritement lugubre que possible ; c'est qu'il

connaissait la mauvaise foi de ce qu'il lui fallait dire ensuite.

– Il y a des jours, et même des semaines, où il faut endosser le rôle déplaisant du messenger des mauvaises nouvelles. On préfère être l'ami qui console plutôt que le porteur de nouvelles tragiques, mais hélas, cette semaine, nous n'avons pas le choix.

Il avait conscience que ses mots tombaient à ses pieds comme des vêtements mouillés ; c'était l'effet recherché. Lorsqu'on envoya le dossier d'archives et qu'il fut sûr d'être hors antenne, il chercha Mary des yeux, mais elle était déjà partie, ainsi que Wharton. Le montage traînait en longueur, au tempo d'une messe qui s'éternise. Pas la peine d'être grand clerc pour deviner le taux d'écoute de cette émission-là.

Enfin, arriva l'image gratuite de Caroline Kennedy Schlossberg, essayant de dérober son fils à l'objectif; lorsqu'il y eut arrêt sur l'image, Patrick se prépara à ses dernières remarques. Il lui resterait le temps de prononcer l'habituel "Bonsoir, Doris. Bonsoir, mon petit Otto", ou une formule de longueur analogue.

Il n'avait guère le sentiment de faire des infidélités à Mrs Clausen, puisqu'ils n'étaient même pas un couple, mais il lui aurait semblé écornifler sa dévotion envers elle en prononçant sa bénédiction rituelle. Sachant ce qu'il avait fait la veille avec Mary, croyant savoir ce qui l'attendait cette nuit-là avec Angie, il répugnait à prononcer même le nom de Mrs Clausen.

En outre, il avait autre chose à dire. Lorsque le montage toucha enfin à son terme, il regarda la caméra bien en face et déclara :

– Espérons que c'est le mot de la fin.

C'était deux mots de plus que sa bénédiction à Doris et Otto junior, mais sans le silence du point, ni même ceux des deux virgules. La phrase se disait même en trois secondes au lieu de quatre ; il le savait, il s'était chronométré.

Sa conclusion ne sauva pas l'Audimat, mais valut cependant bonne presse au journal du soir. Une lettre ouverte au New York Times, qui était en fait une critique au vitriol de la couverture télévisuelle accordée à la mort de JFK Jr lui rendit hommage pour "ces trois secondes d'intégrité dans une semaine crapuleuse". Voilà que, malgré lui, il paraissait plus irremplaçable que jamais.

Naturellement, à l'issue du journal, Mary Shanahan fut introuvable, de même que Sabina et Wharton. Ils devaient tenir une cellule de crise, tous les trois. Patrick multiplia les marques d'affection à Angie pendant la séance de démaquillage, à telle enseigne que la coiffeuse quitta la loge écoeurée. Et il tint à attendre, pour partir avec Angie, qu'un groupe de femmes de la rédaction, restreint mais éminemment loquace, fût posté tout bruissant devant les ascenseurs.

Mais cette nuit avec Angie était-elle vraiment ce qu'il désirait ? Comment une passade érotique avec une maquilleuse de vingt ans

pouvait-elle constituer une étape vers l'amendement ? N'était-ce pas là le Patrick Wallingford d'hier dans son grand numéro ? Combien de fois peut-on répéter son passé sexuel sans faire corps avec lui ?

Pourtant, sans pouvoir expliquer cette impression, ni même se l'expliquer, il se sentait un homme neuf, sur la bonne voie. Il avait une mission, et si la route du Wisconsin tenait du labyrinthe, il s'y dirigeait bien, malgré le détour de ce soir. Et que dire du détour de la veille ? Tous ces détours ne faisaient que le préparer à retrouver Mrs Clausen, et à gagner son coeur. C'est du moins ce qu'il se persuadait.

Il emmena Angie dans un restaurant de la Troisième Avenue, au niveau des Quatre-Vingtièmes. Après un dîner bien arrosé, ils se rendirent à pied chez Wallingford, Angie la démarche assez mal assurée. Dans son excitation, elle lui passa de nouveau son chewing-gum. Cet échange visqueux avait suivi un long baiser avec la langue quelques secondes seulement après qu'il eut ouvert puis verrouillé la porte de chez lui.

Le chewing-gum avait un nouveau parfum, extra-frais et argenté. Quand Wallingford respirait par le nez, il lui piquait les narines ; quand il respirait par la bouche, il lui glaçait la langue. Dès qu'Angie eut disparu dans la salle de bains, il le cracha dans sa paume. Sa surface luisante et métallique palpitait comme une flaque de mercure. Il réussit à le jeter et à se laver la main dans l'évier avant qu'Angie ne sorte, seulement vêtue d'une de ses serviettes de toilette, et ne se jette dans ses bras. Avec cette jeune audacieuse, la nuit s'annonçait sportive. Il aurait du mal à trouver le temps de faire ses bagages.

Et c'était sans compter avec les appels téléphoniques que son répondeur diffusa toute la nuit. Il aurait volontiers baissé le son, mais Angie tenait à écouter les messages ; au départ, elle avait communiqué le numéro de Patrick à divers membres de sa famille, en cas d'urgence. Cela dit, le premier appel émanait du nouveau rédacteur en chef de Patrick, Mary Shanahan.

Avant qu'elle n'ait soufflé mot, il entendit à l'arrière-plan la cacophonie des femmes de la rédaction, la grande liesse de cet arrosage, avec, en contrepoint, la voix de baryton du serveur énumérant les "plats du jour". Il imaginait Mary ramassée sur son téléphone portable comme si elle allait y planter la dent ; elle avait posé l'une de ses mains à l'ossature délicate sur son oreille ; de l'autre, elle se couvrait la bouche. Une mèche blonde lui était tombée sur le visage, peut-être cachait-elle l'un de ses yeux bleu saphir. Bien entendu, qu'elle le leur ait dit ou non, les femmes de la rédaction savaient que c'était lui qu'elle appelait.

- Tu m'as joué un sale tour, Pat, commençait le message.

- C'est Mrs Shanahan ! lança Angie affolée, en baissant la voix

comme si Mary pouvait l'entendre.

- C'est bien elle, lui chuchota-t-il en retour.

La maquilleuse se tordait au-dessus de lui, la somptueuse masse de sa chevelure noire de jais lui couvrant tout le visage. Il n'en voyait plus qu'une oreille. À son odeur, il déduisit que le nouveau chewing-gum devait être à la fraise ou à la framboise.

- Pas un mot de toi, pas même "Félicitations". Je m'en remettrai, mais alors cette fille abominable ! Tu veux m'humilier, Pat, c'est ça ?

- C'est moi, la fille abominable ? demanda Angie.

Elle haletait, tout en émettant un son rauque depuis les profondeurs de sa gorge, le chewing-gum, peut-être.

- Oui, c'est toi, répondit Patrick avec difficulté, il avait tout le temps ses cheveux dans la bouche.

- En quoi est-ce que je l'intéresse, moi, Mrs Shanahan ? s'enquit-elle ; elle était hors d'haleine. Une Crystal Pitney bis ? Pourvu que non !

- J'ai couché avec Mary hier soir. Je l'ai peut-être mise enceinte. C'est elle qui a voulu.

- Là, déjà, je comprends mieux, dit la maquilleuse.

- Je sais que tu es là, réponds-moi, enfoiré, pleurnicha Mary.

- Oh là là..., commença Angie.

Elle semblait vouloir le faire rouler sur elle ; elle en avait sans doute assez d'être dessus.

- Tu devrais être en train de faire tes valises pour le Wisconsin ! Tu devrais te reposer en prévision de ton voyage ! hurlait Mary.

L'une des femmes de la rédaction essayait de la raisonner. On entendait le serveur rappeler que c'était la saison des truffes.

Patrick reconnut la voix de ce dernier. Elles étaient dans un restaurant italien de la Dix-Septième Ouest.

- Et le Wisconsin, tu y penses ? geignit Mary. Je voulais passer le week-end dans ton appartement pendant que tu serais là-bas, juste pour essayer...

Elle se mit à pleurer.

- Qu'est-ce qu'il y a dans le Wisconsin ? demanda Angie, hors d'haleine.

- J'y pars demain à la première heure, se borna-t-il à répondre.

Une autre voix s'éleva sur le répondeur ; au moment où Mary fondait en larmes, une femme de la rédaction avait récupéré le portable.

- T'es vraiment une merde, Pat, lui dit-elle.

Il visualisa son visage artificiellement creusé par la chirurgie esthétique. C'était la femme avec qui il était allé autrefois à Bangkok, du temps qu'elle avait de bonnes joues. Le message s'achevait sur sa

voix.

- Ah ! cria Angie.

À force de torsions, elle les avait placés face à face, position dont il n'avait pas l'habitude et qui lui faisait un peu mal ; mais la maquilleuse trouvait sa vitesse de croisière, son souffle rauque se changeait en gémissements.

Lorsque le répondeur recueillit le deuxième message, elle lui avait planté un talon au creux des reins ; ils étaient toujours unis face à face, la fille poussant des râles sonores tandis qu'une voix de femme plaintive demandait :

- Elle est là, mon bébé, oh Angie, Angie, ma chérie adorée ! Arrête de faire la vie, mon trésor. Tu brises le coeur de maman.

- M'man, bon Dieu..., commença Angie.

Mais elle suffoquait ; son gémissement s'était fait rauque et se muait en feulement.

Ça va être une hurleuse, diagnostiqua Wallingford, les voisins vont croire que je l'assassine. C'est pourtant vrai que je devrais être en train de faire ma valise, pensa-t-il tandis qu'elle se jetait sur le dos. Dieu sait comment, ils étaient toujours unis étroitement, une des jambes de la fille lancée par-dessus son épaule ; il essaya de l'embrasser pour la faire taire, mais fut gêné par son genou.

La mère d'Angie poussait des sanglots rythmés, de sorte que le répondeur émit lui aussi un son préludant à l'orgasme ; Wallingford n'entendit pas la dame raccrocher ; ses derniers sanglots furent noyés par les cris d'Angie. On ne hurle pas aussi fort même quand on accouche, supposait-il (à tort). Même Jeanne flambant au bûcher... Mais tout à coup, les cris d'Angie cessèrent. L'espace d'une seconde, elle se tétanisa, puis elle se mit à se débattre, elle lui fouettait le visage de ses cheveux, elle se cabrait sous lui, lui enfonçant ses ongles dans le dos.

Allons bon, hurleuse et griffeuse ! se dit-il, il n'avait pas oublié la jeune Crystal Pitney du temps qu'elle était célibataire. Il s'enfouit le visage dans la gorge d'Angie, de peur qu'elle ne lui crève les yeux. La phase suivante de son orgasme ne laissait pas de l'inquiéter ; la petite semblait dotée d'une force surhumaine. Sans un son, sans un râle, elle eut la force de se cambrer pour le désarçonner, et le mettre sur le flanc d'abord et enfin sur le dos. Par miracle, ils étaient restés rivés l'un à l'autre ; on aurait dit qu'ils étaient inséparables, amants siamois, nouvelle espèce. Il sentait cogner le coeur de la fille ; toute sa poitrine vibrait mais elle n'émettait plus le moindre son, plus le moindre souffle.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'elle ne respirait plus. Hurleuse, griffeuse... pâmeuse, aussi ? Il lui fallut toute sa force pour raidir les bras et la repousser, une main sur un sein et le moignon sur l'autre. Et

là, il vit qu'elle était en train de s'étouffer avec son chewing-gum, elle était toute bleue, on ne voyait plus que le blanc de ses yeux sombres. Il saisit sa mâchoire pendante dans sa main et lui enfonça son moignon sous la cage thoracique, comme on donnerait un coup de poing sans poing. La douleur lui rappela ce qu'il éprouvait les jours suivant sa greffe, une douleur à vomir, qui fulgura dans son avant-bras jusqu'à son épaule avant de gagner la nuque. Mais Angie éructa et cracha son chewing-gum.

Quand le téléphone sonna, la pauvre apeurée gisait tremblante sur sa poitrine, secouée par les sanglots, avalant de l'air à grandes goulées.

- J'étais en train de mourir, parvint-elle à souffler.

Patrick, qui avait cru qu'elle était en train de jouir, ne dit mot, laissant le répondeur filtrer l'appel.

- J'étais en train de mourir et de jouir en même temps. Ça fait drôle !

Sur le répondeur, une voix s'éleva des entrailles du métro ; on entendit des crissements métalliques et le grondement d'une rame qui s'ébranlait, bruits sur lesquels la voix du père d'Angie, policier, énonça clairement :

- Angie, tu veux la tuer ta mère, ma fille ? Elle mange plus, elle dort plus, à la messe même elle va plus !

Un autre train vint couvrir de ses grincements la plainte du flic.

- Papa, résuma Angie à l'intention de Wallingford.

Ses hanches s'étaient remises en mouvement. Leur couple semblait soudé pour l'éternité, divinités mineures incarnant la "Mort de plaisir".

Angie hurlait de nouveau lorsque le téléphone sonna pour la quatrième fois. Quelle heure est-il ? se demanda Wallingford, mais lorsqu'il consulta son réveil digital, l'heure était obstruée par quelque chose de rose. On aurait dit un échantillon anatomique vaguement macabre, un morceau de poumon, peut-être, mais ce n'était que le chewing-gum d'Angie, effectivement parfumé au fruit rouge. La lueur du réveil l'éclairant en transparence lui donnait l'aspect du tissu cicatriciel.

- Mon Dieu! souffla-t-il en jouissant à l'instant où la maquilleuse jouissait elle-même.

Ses dents, en manque de chewing-gum sans aucun doute, se plantèrent dans l'épaule gauche de Wallingford. La douleur n'était pas insupportable, il avait connu pire, mais Angie fut encore plus enthousiaste qu'il ne l'aurait cru. Elle pratiquait la totale : hurlements-asphyxie-morsures. Elle se pâma à mi-morsure.

- Hé, l'infirme, disait une voix d'inconnu sur le répondeur. Hé,

le Manchot, t'sais quoi ? Tu vas te faire couper autre chose que la main. Pour finir, entre les jambes, t'auras plus que des courants d'air, enfoiré !

Wallingford tenta de réveiller Angie d'un baiser, mais la pâmée lui répondit d'un sourire.

- Appel pour toi, lui chuchota-t-il à l'oreille, tu veux peut-être le prendre ?

- Tête de noeud, va, poursuivait l'homme sur le répondeur, on t'a jamais dit que les grosses têtes de la télé aussi ça peut disparaître ?

Sans doute appelait-il d'une voiture qui roulait. La radio jouait Johnny Mathis en sourdine, mais encore trop fort. Wallingford repensa à la chevalière d'homme pendue autour du cou d'Angie ; il aurait pu la passer au gros orteil. Mais elle avait promptement retiré la bague, et expédié son propriétaire sous la formule "un minus", un type parti "outre-mer". Qui pouvait donc bien être le type au bout du fil ?

- Angie, il me semble que tu devrais écouter ça, chuchota Patrick.

Il mit doucement la dormeuse en position assise ; ses cheveux ruisselèrent, lui cachant le visage, couvrant ses jolis seins. Son odeur était une délectable infusion de fleurs et de fruits ; une infinitésimale pellicule de sueur, luisante, lui gainait le corps.

- Écoute un peu, le Manchot, dit le répondeur, je m'en vais t'exploser la bite au mixeur, et je vais te la faire boire.

Ainsi s'achevaient les gracieusetés de cet appel.

Wallingford faisait sa valise lorsque Angie se réveilla.

- Oh là là, qu'est-ce que j'ai envie de faire pipi! s'exclama-t-elle.

- Il y a eu un autre appel, c'était pas ta mère. C'était un type qui disait qu'il allait m'exploser le sexe dans un mixeur.

- Ça doit être mon frère, Vittorio, nous, on l'appelle Vito, dit-elle en continuant de faire pipi porte ouverte. T'es sûr qu'il a dit sexe ? lança-t-elle depuis le siège des toilettes.

- Non, en fait il a dit "bite".

- C'est bien Vito. Il ferait pas de mal à une mouche. Il a même pas de boulot, Vito. (Comment son statut de chômeur le rendait-il inoffensif ?) Qu'est-ce que tu vas glander dans le Minnesota, au fait ?

- Le Wisconsin.

- Alors, tu vas voir qui ?

- Une femme que je vais demander en mariage. Elle va sans doute dire non.

- Mais dis donc, toi, tu sais que t'as un problème, un vrai ? lui dit-elle en l'entraînant de nouveau sur le lit. Écoute un peu, faut que t'aies plus confiance en toi. Faut que tu y croies. Sinon pourquoi tu te prends la tête ?

- Je ne crois pas qu'elle m'aime.

– Ben bien sûr qu'elle t'aime ! Faut juste que tu t'entraînes, vas-y, dit la maquilleuse, t'as qu'à t'entraîner avec moi. Allez, demande-moi.

Il essaya. Après tout, il avait répété. Il lui dit donc ce qu'il voulait dire à Mrs Clausen.

– Oh là là, ça craint ! Déjà, faut pas que tu commences par t'excuser, comme ça, faut y aller cash et puis tu lui fais "ch'peux plus vivre sans toi !", genre, quoi, tu vois ? Allez, vas-y, dis-le.

– Je ne peux pas vivre sans vous, annonça Wallingford avec une conviction médiocre.

– Oh là là...

– Ça va pas ?

– Faut que tu le dises mieux que ça, quand même !

Pour la cinquième fois, le téléphone sonna. C'était encore Mary Shanahan ; elle appelait sans doute depuis la solitude de son appartement sur les Cinquantièmes Est ; il entendait presque le bruit des voitures sur FDR Drive.

– Je croyais qu'on était amis, commença Mary. C'est comme ça que tu traites ton amie ? Une femme qui porte un bébé de toi ?

Sa voix se brisa, ou bien elle perdit le fil de ses pensées.

– Elle a pas tort, là, dit Angie. Il vaudrait mieux que tu lui parles.

Wallingford eut envie de secouer la tête en signe de dénégation, mais il était couché le visage posé sur ses seins ; il trouvait grossier de secouer la tête dans cette position.

– Tu es quand même pas encore en train de baiser cette fille, si ? cria Mary.

– Si tu veux rien lui dire, c'est moi qui lui parle ; faut bien que quelqu'un s'en charge, dit la maquilleuse compatissante.

– Eh bien parle-lui, répondit Wallingford.

Il enfouit son visage plus bas, contre le ventre d'Angie, tentant ainsi d'amortir les sons lorsqu'elle décrocha.

– Ici Angie, Mrs Shanahan, commença la fille au grand coeur. Faut pas vous frapper comme ça. Ça a pas été tellement le pied, croyez pas. Il y a une minute j'ai cru m'étouffer. J'ai failli mourir, c'est pas des conneries.

Mary raccrocha.

– J'ai mal fait ? demanda Angie.

– Non, tu as bien fait. C'était parfait. Je te trouve super, dit-il sans mentir.

– Baratineur, va..., répondit Angie. Tu veux rebaiser, ou quoi ? Alors ils s'y employèrent de nouveau : que faire d'autre ?

Cette fois, quand Angie se pâma, Wallingford pensa à enlever son vieux chewing-gum de devant le cadran avant de programmer la

sonnerie.

La mère d'Angie rappela, c'est du moins l'identité qu'il prêta à la correspondante, car, sans mot dire, elle ne cessait de pleurer, de façon presque mélodieuse, tandis que Wallingford somnait dans un sommeil entrecoupé.

Il ouvrit l'oeil avant que le réveil ne se déclenche et regarda dormir Angie : sa générosité sans mélange était une vraie merveille. Il empêcha le réveil de sonner, il voulait la laisser dormir. Après s'être douché et rasé, il fit l'inventaire de son corps mis à mal : bleu au mollet (le guéridon de verre chez Mary) ; brûlure au robinet d'eau chaude (dans sa douche). Coups d'ongles d'Angie sur le dos ; meurtrissure de belle taille avec hématome violacé plus écorchure sur l'épaule gauche (morsure spontanée de ladite).

En somme, il n'était guère en état de demander une femme en mariage dans le Wisconsin, ou ailleurs, du reste. Il fit du café et porta à la dormeuse un verre de jus d'orange tout frais dans son lit.

– Regarde-moi un peu c'bazar, déclara-t-elle bientôt en arpentant toute nue l'appartement. Ça se voit que t'as baisé dedans. Elle retira draps et oreillers et se mit à rassembler les serviettes.

– T'as bien une machine à laver, non ? Je sais que t'as un avion à prendre. Je vais te faire le ménage. Tu vois pas qu'elle dise oui ? Tu vois pas qu'elle revienne ici avec toi ?

– Ça m'étonnerait. Je veux dire que ça m'étonnerait qu'elle revienne ici avec moi, à supposer qu'elle dise oui.

– Lâche-moi, avec tes "ça m'étonnerait", il se peut que ça marche. C'est tout ce que t'as à savoir. Tu prends ton avion, je mets de l'ordre. Je rembobine le répondeur avant de partir, promis.

– Ça n'est pas à toi de le faire, dit Patrick.

– J'essaie de me rendre utile, répondit Angie. Je sais ce que c'est que d'avoir le bazar dans ma vie. Allez, tire-toi. Faut pas que tu rates l'avion.

– Merci, Angie.

Il l'embrassa pour lui dire au revoir. Elle avait si bon goût qu'il faillit rester. Et vive l'anarchie sexuelle !

Le téléphone se mit à sonner comme il partait. Il entendit la voix de Vito sur le répondeur :

– Hé, le Manchot, écoute-moi bien, l'ex-proprétaire d'une bite. On entendit un bourdonnement mécanique , terrifiant.

– C'est qu'une connerie de mixeur, allez, rate pas ton avion, lui dit Angie.

Il refermait la porte lorsqu'elle décrocha.

– Dis donc, Vito, écoute voir, couilles molles.

Patrick resta un instant sur le palier ; il y eut un silence, bref mais significatif.

– C'est le bruit qu'elle ferait, ta bite, dans le mixeur ; elle ferait pas de bruit, Vito, parce que toi, t'as rien dans le calbute.

Le voisin d'à côté, un homme à la mine insomniaque, était sur le palier, s'apprêtant à sortir son chien. Le chien aussi, avait une mine insomniaque ; il attendait en haut des marches, grelottant légèrement.

– Je pars pour le Wisconsin, dit Patrick plein d'espoir.

L'homme, qui portait un petit bouc argenté, semblait hébété, indifférent au monde alentour, en proie à la haine de soi.

– Mais paye-toi une loupe, putain, comme ça tu pourras au moins te branler, hurlait Angie. (Le chien dressa l'oreille.) Tu sais ce qu'il faut faire quand on en a une aussi petite que la tienne, Vito ? (Wallingford et son voisin regardaient obstinément le chien.) Tu vas dans une animalerie, tu te payes une souris, et tu la supplies de te faire une pipe.

Le chien semblait considérer ces données avec une componction à la limite de la gravité. C'était un mini-schnauzer portant barbe argentée, comme son maître.

– Bon voyage, dit le voisin.

– Merci, répondit Patrick.

Ils s'engagèrent ensemble dans l'escalier ; le schnauzer éternua deux fois et son maître déclara qu'il avait dû s'enrhumer à cause de la climatisation.

Ils avaient atteint le palier intermédiaire lorsque Angie hurla quelque chose qui demeura fort heureusement indistinct. Quelle loyauté héroïque ! Patrick avait bien envie de retourner avec elle ; ce serait moins aléatoire que de tenter l'aventure avec Mrs Clausen.

Mais le matin d'été se trouvait dans sa fleur ; le jour débordait d'espérance (sauf à Boston, peut-être, où celle qui ne s'appelait pas Sarah Williams avait ou non décidé d'avorter).

La circulation fut fluide jusqu'à l'aéroport. Il parvint à sa porte avant l'embarquement ; comme il avait fait son sac dans le noir pour ne pas réveiller Angie, il jugea plus sage d'en vérifier le contenu : un t-shirt, un polo, un sweat-shirt, deux maillots, deux sous-vêtements (il portait des caleçons), deux paires de chaussettes de sport blanches, et un nécessaire de rasage qui comportait aussi sa brosse à dents, son dentifrice, ainsi que quelques préservatifs résolument optimistes. Il emportait également une édition de poche de Stuart Little, recommandée pour les enfants entre huit et douze ans.

Il n'avait pas pris La Toile de Charlotte, parce qu'il doutait que Doris puisse se concentrer sur deux livres dans le week-end ; en effet, Otto junior ne marchait pas encore, mais il crapahutait sans doute déjà. Il n'y aurait guère loisir de faire la lecture.

Pourquoi Stuart Little plutôt que La Toile de Charlotte ? Seulement parce que la fin du livre lui paraissait mieux s'accorder

avec ses propres aspirations à un nouveau départ. Son climat mélancolique toucherait peut-être le coeur de Mrs Clausen. Il était tout de même plus romantique que la naissance de tous les bébés araignées...

Dans la salle d'attente, les autres passagers regardaient Wallingford défaire et refaire son sac. Ce matin-là, il était vêtu de jeans, d'une chemise hawaïenne et de chaussures de sport, et il portait sur le bras gauche, cachant son moignon, un blouson léger, du type coupe-vent. Mais un manchot qui défait et refait son sac a de quoi attirer l'attention. Le temps qu'il ait cessé de s'agiter autour de son bagage, toute la salle d'attente l'avait reconnu.

Ils virent tous le type au lion tenir son mobile sur ses genoux, le bloquer sur la cuisse avec son moignon tout en composant le numéro de sa main unique, avec laquelle il le maintint ensuite contre son oreille et sa bouche. Lorsque son coupe-vent glissa du siège vide, à côté de lui, son avant-bras gauche fusa pour le récupérer, mais, se ravisant, Wallingford le remit, inutile, sur ses genoux.

Ses compagnons de voyage durent être bien étonnés : après toutes ces années, son bras gauche se figurait encore avoir une main ! Mais personne ne se risqua à récupérer le blouson, jusqu'à ce qu'un couple, plein de sollicitude, et voyageant avec un petit garçon, lui murmure quelque chose à l'oreille. L'enfant, qui pouvait avoir sept ou huit ans, s'approcha avec circonspection, ramassa le blouson, et le remit soigneusement sur le siège vacant, à côté du sac de Wallingford. Ce dernier lui sourit et lui fit un signe de tête ; intimidé, le petit s'enfuit aussitôt retrouver ses parents.

Le mobile sonnait indéfiniment à l'oreille de Wallingford. Il se proposait au départ d'appeler chez lui, et de parler à Angie ou de lui laisser un message, en espérant qu'elle l'entendrait. Il voulait lui dire combien elle était merveilleuse, naturelle ; il avait pensé commencer en ces termes "Si ma vie était tout autre..." ou quelque chose du même goût. Mais il s'abstint. Cette fille avait une bonté si absolue qu'il valait mieux ne pas prendre le risque d'entendre sa voix, et puis, dire d'une femme avec qui on a passé une seule nuit qu'elle est "naturelle"... quel baratin !

Ce fut Mary Shanahan qu'il appela. Le téléphone sonna si longtemps qu'il était en train de réfléchir au message à laisser lorsqu'elle décrocha.

- Ça ne pouvait être que toi, pauvre type !
- Mary, on n'est pas mariés, on ne sort même pas ensemble. Et je ne veux plus qu'on fasse cet échange d'appartements.
- Tu n'as pas passé un bon moment, avec moi ?
- Il y a eu beaucoup de non-dits...
- C'est normal, dans ces affaires-là.

- Je vois, dit-il. (On entendit un son lointain et creux : le phénomène d'écho et de décalage qu'il associait aux appels transocéaniques.) Le moment est sans doute mal choisi pour te demander un nouveau contrat. Tu m'avais dit de demander cinq ans...

- Il vaut mieux qu'on en reparle après ton week-end dans le Wisconsin. Trois ans, ce serait plus réaliste que cinq, je crois.

- Et est-ce que je devrais, euh..., comment tu avais tourné ça... commencer à m'extirper en douceur du fauteuil de présentateur ? C'est ce que tu me conseilles ?

- Si tu veux un nouveau contrat, plus long, oui, ça serait une manière de l'obtenir.

- Je ne me suis pas penché sur les archives des présentatrices enceintes, avoua-t-il. Est-ce qu'il y en a eu ? C'est peut-être une idée. C'est ce que tu veux ? On te verrait t'épanouir, et bien entendu, on aurait droit à un commentaire type veillée des chaumières, un ou deux plans de toi, de profil. Pour bien faire, tu prendrais un petit congé de maternité, histoire de montrer que, dans une structure respectueuse de la famille, avoir un bébé n'est plus un gros problème. Et puis, après une absence pas plus longue que les grandes vacances, tu serais de retour à l'antenne, presque aussi svelte que par le passé.

Il s'ensuivit un silence transocéanique, le décalage de tout ce qui les séparait. Ça ressemblait au mariage, dans son souvenir.

- Est-ce que je commence à comprendre ce qui est normal dans ces affaires-là ? Est-ce que j'ai percuté, cette fois ?

- Je t'ai aimé, lui rappela-t-elle, en raccrochant.

Du moins ne fut-il pas fâché qu'ils aient doublé le cap d'un certain type de stratégies professionnelles. Il trouverait bien moyen de se faire virer à sa guise, quand il en aurait envie ; et même s'il décidait de procéder selon ses conseils, elle serait la dernière à savoir quand. Si elle était effectivement enceinte, il serait un père aussi responsable qu'elle le lui permettrait, mais il refusait qu'elle lui fasse la loi.

Qui espérait-il tromper ? Quand on a un enfant avec quelqu'un, il est clair que ce quelqu'un va vous faire la loi. Aussi bien l'avait-il déjà sous-estimée. Elle pourrait trouver mille manières de lui faire la loi.

Il reconnaissait pourtant ce qui avait changé en lui : il ne disait plus "amen" à tout. Peut-être était-il un homme neuf, ou comme neuf, après tout. En outre, la sécheresse de Mary au bout du fil lui semblait encourageante ; la perspective de se faire virer se précisait.

Sur le chemin de l'aéroport, il avait consulté le journal du chauffeur de taxi, à la page de la météo, exclusivement. On annonçait beau temps chaud sur le Wisconsin. La météo elle-même était de bon augure.

Mrs Clausen s'en était inquiétée parce qu'ils allaient se rendre

sur le lac en petit avion ; un genre d'hydravion, un "flotteur", comme elle disait. Green Bay faisait partie du lac Michigan, mais leur lac à eux se trouvait entre le lac Michigan et le lac Supérieur, c'est-à-dire dans la région du Wisconsin la plus proche de la péninsule septentrionale du Michigan.

Comme Wallingford ne pouvait pas arriver avant le samedi, et qu'il devrait être rentré le lundi, Doris avait jugé que, par la route, ils mettraient trop longtemps pour un week-end écourté ; mieux valait prendre l'avion-taxi, ce qui leur donnerait deux nuits dans l'appartement du garage à bateaux, à la maison du lac.

Pour se rendre à Green Bay, il avait déjà essayé deux correspondances différentes par Chicago, et une troisième par Detroit ; cette fois, il changerait à Cincinnati. Dans la salle d'attente, il se sentit envahi par l'incompréhension typique du New-Yorkais. (Elle ne le prit que quelques secondes avant l'appel à l'embarquement.) Pourquoi y avait-il tant de passagers pour Cincinnati en ce samedi de juillet ?

Certes, il savait bien ce qu'il allait y faire lui-même, Cincinnati n'était que la première étape d'un voyage qui en comportait trois. Mais les autres, quel charme y trouvaient-ils ? On l'aurait bien étonné en lui apprenant qu'aux yeux de n'importe qui d'autre, les charmes toujours magiques de Mrs Clausen auraient paru le plus futile des prétextes.

11 : Dans le Nord.

À un moment donné, l'avion prit un virage sur l'aile. Doris ferma les yeux. Patrick les écarquillait, au contraire, ne voulant pas manquer la plongée sur le petit lac sombre. Pour rien au monde (pas même une nouvelle main gauche, une "définitive"), il n'aurait baissé les paupières ou détourné le regard devant cet horizon qui basculait tout à coup, et cette vertigineuse muraille de sapins. L'avion devait avoir le bout d'une aile pointé sur le lac, car, du côté de la descente, ses hublots ne révélaient plus que l'eau se rapprochant à toute vitesse.

Avec cet angle de vol acrobatique, les flotteurs frémissaient ; les secousses étaient telles que Mrs Clausen serra le petit Otto contre son sein. Le mouvement réveilla l'enfant, qui se mit à pleurer ; quelques secondes plus tard, le pilote rétablissait son équilibre et le petit avion se posait, sans douceur excessive, sur l'eau qu'ébouriffait le vent. On vit défiler les sapins ; et là où le ciel d'azur avait rempli le champ, les pins se dressèrent, muraille verte, tache de jade.

Doris souffla enfin, mais Wallingford n'avait pas eu peur. Il n'était jamais venu sur ces rives, il n'avait jamais pris l'hydravion, et pourtant le lac et ses berges, ainsi que chaque image de la descente et de l'atterrissage, lui étaient aussi familiers que le rêve des gélules bleues. Toutes les années écoulées depuis qu'il avait perdu sa main pour la première fois lui parurent soudain plus courtes qu'une seule nuit. Au fil de ces années, il avait souhaité en permanence que ce rêve analgésique se réalise, et voilà qu'enfin il ne doutait plus d'y avoir atterri.

Il jugea de bon augure que l'innombrable clan Clausen ne se fût pas abattu en masse sur les divers bungalows et dépendances. Était-ce par égard pour Doris, et sa situation délicate, elle la mère sans homme, la veuve en puissance de prétendant, que la famille d'Otto senior avait laissé vacante la propriété du lac, en ce week-end ? Mrs Clausen le leur avait-elle demandé comme une faveur ? Et s'il en était ainsi, escomptait-elle que leur week-end tourne à la romance ?

Elle n'en donnait aucun signe, en tout cas. Elle s'était fixé une liste de tâches et y vaquait avec naturel. Wallingford la regarda allumer les lampes témoins des chauffe-eau, des réfrigérateurs et de la cuisinière au propane. Lui portait le bébé.

Il le portait sur le bras gauche, car il lui fallait parfois éclairer Mrs Clausen avec la lampe de poche. La clé du bungalow principal était clouée à une poutre, sous le solarium ; celle des chambres du garage à bateaux à un tasseau sous le grand ponton.

Il n'était pas nécessaire d'ouvrir tous les bungalows et dépendances, ils n'en auraient pas besoin. La petite cabane, où l'on rangeait à présent les outils, avait servi de latrines avant qu'on installe les commodités en pompant l'eau du lac. D'une main experte, Mrs Clausen déroula d'un coup sec la cordelette qui mettait en route le moteur à essence de la pompe.

Elle demanda à Patrick de la débarrasser d'une souris morte et reprit au bras le petit Otto tandis qu'il dégageait la souris du piège pour aller la recouvrir de feuilles et d'aiguilles de pin. On avait posé le piège dans le buffet de la cuisine, et c'était là que Mrs Clausen venait de découvrir le cadavre en rangeant ses provisions.

Elle n'aimait pas les souris ; elles étaient sales. Les crottes qu'elles laissaient derrière elles, leurs "surprises" comme elle disait, dans des coins imprévisibles, la dégoûtaient. Elle demanda aussi à Patrick de jeter les crottes de souris. Plus encore que leurs crottes, elle détestait la rapidité de leurs mouvements. (J'aurais peut-être été mieux inspiré d'apporter La Toile de Charlotte, en fin de compte, se dit-il, inquiet.)

À cause des souris, il fallait ranger dans des boîtes en fer toutes les denrées rapportées dans des sachets en papier, en plastique ou dans des cartons ; et, durant l'hiver, il ne fallait pas laisser traîner les conserves elles-mêmes : une fois, un animal (un rat sans doute, mais ce pouvait aussi être un vison ou une belette) avait réussi à venir à bout du fer-blanc ! Un autre hiver, une bête (un glouton, très probablement) s'était introduite dans le bungalow principal, et elle avait élu domicile dans la cuisine, y laissant une pagaille effroyable.

Patrick comprenait que ces détails étaient restés dans les annales de la vie de bivouac qu'on menait là. Il se la figurait sans mal, cette vie, même en l'absence du reste de la tribu Clausen. Dans la grande maison, où se trouvaient cuisine et salle à manger, ainsi que la plus grande des salles de bains, il vit les damiers et les puzzles empilés sur des étagères. Il n'y avait pas de livres, sinon un dictionnaire, servant sans aucun doute à arbitrer les litiges au Scrabble, et les classiques guides de la faune et de la flore locales pour reconnaître serpents, batraciens, insectes, araignées, ainsi que les fleurs des champs, les mammifères et les oiseaux.

Dans le grand bungalow, subsistaient également les traces visuelles des fantômes qui l'avaient hanté, ou le hantaient encore, clichés sans art, aux bords racornis, certains dangereusement décolorés par l'exposition au soleil, d'autres piquetés de rouille autour des vieilles punaises les fixant au mur de pin brut.

D'autres souvenirs encore parlaient des fantômes. Têtes de cerfs empaillées, ou simplement leurs bois ; crâne de corbeau, présentant le trou parfait qu'y avait ouvert une balle de 22 long rifle ;

divers poissons non identifiés montés sur des socles maison, plaques en planches de pin verni. (On aurait dit qu'ils avaient reçu une couche de vernis grossier, eux aussi.)

Le plus singulier de ces vestiges était une serre de gros oiseau de proie. Mrs Clausen expliqua à Wallingford qu'il s'agissait d'une serre d'aigle ; ce n'était pas un trophée, elle stigmatisait l'infamie, exposée dans une boîte à bijoux, comme pour dissuader le reste de la tribu. Tuer un aigle était une abomination, et pourtant, un jeune indiscipliné, gamin à l'époque, avait commis ce forfait, qui lui avait valu une punition rigoureuse : on l'avait "interdit de décollage" comme disait Doris ; c'est-à-dire privé de chasse deux saisons d'affilée. Et pour le cas où cela ne lui aurait pas servi de leçon, la serre de l'aigle assassiné était restée, pièce à conviction accablante.

- Donny ! dit Doris qui secoua la tête en prononçant le nom du tueur d'aigle.

Fixée par une épingle de sûreté à la peluche de la boîte à bijoux se trouvait une photo de Donny. Il avait l'air un peu fêlé. C'était un homme fait, aujourd'hui, père de famille lui-même ; à la vue de cette serre, ses enfants revivaient sans doute la honte de leur père.

La façon dont elle racontait l'histoire était réfrigérante, et elle la rapportait comme on la lui avait dite. C'était un conte moral, un avertissement : DÉFENSE DE TUER LES AIGLES !

- Donny a toujours été chien fou, conclut Mrs Clausen.

En imagination, il les voyait dans leurs rapports entre eux, ces fantômes des photos ; les pêcheurs qui avaient pris les poissons traités à la gomme-laque, les chasseurs qui avaient tué les cerfs, le corbeau, l'aigle. Il imaginait les hommes sur la terrasse-solarium autour du barbecue bâché et rangé pour l'heure sous un auvent du toit.

Il y avait un frigo dehors et un frigo dedans, qu'il se figurait tous deux pleins de bière ; elle rectifia : seul le frigo extérieur était le frigo à bière ; rien d'autre n'y avait droit de cité.

Pendant que les hommes surveillaient le barbecue en buvant leur bière, les femmes faisaient manger les enfants ; à la table de pique-nique sur la terrasse par beau temps ; à la longue table de la salle à manger s'il faisait mauvais. Le manque de place qui caractérisait la vie sur le lac suggérait à Wallingford qu'adultes et enfants prenaient leurs repas séparément, ce que Mrs Clausen confirma, après avoir ri de sa question.

Il y avait une rangée de photos de femmes en chemise d'hôpital, couchées dans leur lit, leurs nouveau-nés auprès d'elles. Celle de Doris n'était pas du nombre ; il ressentit cette absence spectaculaire d'elle et du petit Otto. Le grand Otto n'avait pas pu être là pour prendre la photo. Il y avait des hommes et des garçons en uniforme de soldats, de sportifs ; il y avait des femmes et des filles en

robe de soirée, en maillot de bain, on les voyait souvent protester d'être photographiées.

Un mur entier était réservé aux chiens, des chiens qui nageaient, qui rapportaient des bâtons, des chiens aux allures de chiens battus habillés de vêtements d'enfants. Et dans un renforcement, au-dessus de la commode d'une des chambres, glissées par les coins dans le cadre d'un miroir piqueté, des photos de gens âgés, sans doute morts à présent. Une vieille femme dans un fauteuil roulant, son chat sur les genoux ; un vieillard à la longue chevelure blanche, enveloppé dans une couverture comme un Indien, et debout à la proue d'un canot sans pagaie ; il semblait attendre que quelqu'un s'installe à la poupe et lui fasse quitter la rive.

Dans le couloir, face à la porte de la salle de bains, on avait réuni des photos en croix ; c'était un sanctuaire à un jeune Clausen porté disparu au combat pendant la guerre au Vietnam. Dans la salle de bains, il y avait un autre sanctuaire, consacré aux jours de gloire des Packers de Green Bay ; des photos de magazine constituant l'hagiographie des "Invincibles".

Wallingford avait bien du mal à identifier ces héros ; les pages déchirées dans des magazines se gondolaient, tachées d'eau, leurs légendes devenues quasi illisibles : "Dans un vestiaire de Milwaukee, lut-il avec effort, après avoir décroché leur deuxième championnat pour la Western Division ; décembre 1961." Il y avait là Bart Starr, Paul Hornung, et Lombardi, l'entraîneur, ce dernier une bouteille de Pepsi à la main. Jim Taylor, qui s'était entaillé l'arête du nez, saignait. Il ne les reconnut pas, mais s'identifia à Taylor parce qu'il lui manquait pas mal de dents de devant.

Qui étaient Jerry Kramer, et Fuzzy Thurston, qu'est-ce que c'était que le "débordement des Packers" ? Qui était le type tout couvert de boue ? (C'était Forrest Gregg.) Ou encore Ray Nitschke, boueux lui aussi, chauve, en sang et l'air sonné ? Assis sur le banc de touche, pendant un match à San Francisco, il tenait son casque à deux mains, comme un gros caillou. Qui sont donc ces gens, qui étaient-ils ? se demandait Wallingford.

Il y avait cette fameuse photo des fans, lors de l'Ice Bowl, la Coupe de Glace, sur Lambeau Field, le 31 décembre 1967. Ils étaient couverts comme pour aller au pôle Nord ou au pôle Sud ; dans le froid, la buée de leur haleine cachait leur visage. Il y avait sans doute des Clausen parmi eux.

Wallingford ne comprendrait jamais la raison de tous ces corps les uns sur les autres, ni l'effet qu'avait dû faire aux Cow-boys de Dallas l'image de Bart Starr allongé dans la zone d'essai ; ses propres coéquipiers de Green Bay ne savaient même pas que le quarterback se préparait à improviser son échappée à partir de la dernière ligne. Dans

la mêlée, aucun Clausen ne l'ignorait, il avait lancé : "Brown à droite et le trente et un wedge." Le résultat était entré dans l'Histoire, mais cette histoire-là lui était inconnue.

Mesurer à quel point le monde de Mrs Clausen lui était étranger le faisait réfléchir.

Il y avait aussi des photos personnelles, pas très nettes, et qui requéraient quelques explications à l'usage du non-initié : ainsi Doris raconta-t-elle que ce rocher de belle taille, dans le sillage du hors-bord, était un ours brun, découvert un été que la bête se baignait dans le lac. Cette tache floue, qui ressemblait à la photo fanée d'une vache ayant pris fantaisie de paître dans les sapins, c'était un renne se dirigeant vers le marais qui n'était pas à "cinq cents mètres de là". Et ainsi de suite... les confrontations avec la nature, les crimes contre la nature, les victoires locales, les grandes occasions, les Packers de Green Bay, les naissances dans la famille, les chiens et les mariages...

Wallingford enregistra, en s'y arrêtant le moins possible, la photo d'Otto senior et Mrs Clausen à leur mariage. Ils découpaient le gâteau ; la puissante main gauche d'Otto recouvrait celle, plus petite, de Doris, qui tenait le couteau. Patrick eut un petit pincement au coeur en reconnaissant cette main qui lui avait été familière, sauf qu'il ne l'avait jamais vue avec son alliance. L'alliance de son mari, qu'en avait fait Doris ? Et la sienne ?

En première ligne des parents et amis qui entouraient ce cérémonial, un jeune garçon tenait une fourchette et une assiette ; il pouvait avoir neuf ou dix ans ; comme il était en grande tenue, ainsi que les autres membres de la noce, Patrick supposa qu'il avait dû présenter les anneaux. Il ne reconnaissait pas cet enfant, mais ce devait être un homme à présent, et il se pouvait bien qu'il l'ait rencontré tout de même. (À en juger par son visage rond et son air résolument jovial, ce devait être un Clausen.)

La demoiselle d'honneur, à ses côtés, se mordait la lèvre inférieure. C'était une jolie jeune femme qui semblait aisément distraite, sujette à des foucades. Comme Angie, peut-être ?

Un simple coup d'oeil lui suffit pour savoir qu'il ne l'avait pas rencontrée ; mais il devinait aussi que c'était un genre de fille qu'il connaissait bien. Elle n'avait pas la gentillesse d'Angie. Dans le temps, elle avait peut-être été la meilleure amie de Doris, mais il pouvait s'agir d'un choix diplomatique : cette capricieuse pouvait aussi être la petite soeur d'Otto. Mais qu'elle ait été ou pas l'amie de Doris, il doutait qu'elle le fût restée.

Pour ce qui serait du couchage, Wallingford jeta un coup d'oeil dans les deux mansardes au-dessus du garage à bateaux, et il fut fixé. Doris avait placé le couffin d'Otto dans la chambre aux lits jumeaux, et elle avait déjà converti l'un des deux en table à langer : les couches et

les vêtements du petit y étaient disposés. Elle lui dit qu'elle coucherait dans l'autre lit jumeau de la pièce, et lui laissait donc la deuxième chambre ; il y avait là un grand lit, qui paraissait plus vaste encore dans cette chambre exiguë.

Tout en ouvrant son sac, il s'aperçut que le côté gauche du lit était contre le mur ; ce devait être le côté d'Otto senior. Avec l'étroitesse de la chambre, il lui fallait enjamber Doris pour se coucher, et, même ainsi, c'était serré ; peut-être grimpait-il par le bout du lit.

Les murs de la chambre étaient du même pin brut que ceux du bungalow principal, mais plus clairs, presque blonds, à l'exception d'un large rectangle, près de la porte, où avait dû être accroché un tableau, un miroir, peut-être. Le soleil avait décoloré presque tout le reste. Qu'est-ce que Mrs Clausen avait bien pu décrocher du mur ?

Punaisées au-dessus du lit, côté Otto senior, se trouvaient diverses photos de l'aménagement des mansardes au-dessus du garage à bateaux. On y voyait Otto senior torse nu, bronzé, et musclé. (La ceinture de charpentier rappela à Patrick celle que Monika avec un k s'était fait voler au cirque à Junagadh.) Il y avait aussi une photo de Doris dans un maillot une pièce violet, strict. Elle croisait les bras sur sa poitrine, ce qui attrista Wallingford : il aurait volontiers vu ses seins davantage.

Sur la photo, elle regardait Otto senior s'affairer sur le dock avec une scie de table. Comme il n'y avait pas l'électricité, c'était sans doute le générateur à essence qui fournissait le courant. Aux pieds de Doris, la flaque sombre donnait à penser que son maillot était mouillé ; il n'aurait pas été surpris qu'elle ait croisé les bras sur sa poitrine parce qu'elle avait froid.

Lorsqu'il ferma la chambre pour passer son maillot, ce même une pièce violet lui apparut, pendu à un clou au revers de la porte. Il ne résista pas à la tentation de le toucher. Après toutes ces heures dans l'eau et au soleil, il était douteux qu'il y restât le moindre parfum ; mais il le porta à son visage, et se figura sentir l'odeur de Doris.

À la vérité, le maillot sentait surtout le Lycra, et le lac, et le bois du garage à bateaux ; mais il le serrait aussi fort qu'il aurait serré Mrs Clausen si elle avait été mouillée, qu'elle ait eu froid, et et frissonnât, et qu'ils aient retiré leurs maillots en même temps.

Provoquées par un maillot de compétition fonctionnel, d'aucuns auraient même dit mémère, sans le moindre décolleté devant, avec des bretelles croisées dans le dos, ces démonstrations devenaient carrément pathétiques. Avec le soutien-gorge incorporé, à coques souples, cette femme au buste étroit mais aux seins volumineux avait fait le choix du confort.

Il remit le maillot violet au clou de la porte, en le suspendant par ses bretelles, comme elle l'avait laissé. À côté, sur un autre clou, se

trouvait le seul autre vêtement de Doris dans la chambre, un peignoir en éponge jadis blanc devenu grisâtre. Qu'un article aussi peu excitant pût l'exciter, c'était gênant.

Il ouvrit les tiroirs de la commode aussi discrètement que possible pour y trouver ses sous-vêtements. Mais celui du bas ne contenait que des draps et des taies d'oreillers, ainsi qu'une couverture d'appoint ; celui du milieu était plein de serviettes, et celui du haut fit un bruit de crécelle, qui contenait des bougies, des piles, plusieurs boîtes d'allumettes en bois, une lampe de poche de dépannage ainsi qu'une boîte de punaises.

Sur les planches de pin brut, au-dessus du lit, du côté de Mrs Clausen, il remarqua de petits trous laissés par des punaises ; elle y avait autrefois mis des photos, pas loin d'une douzaine. De quoi, de quoi, il ne pouvait que l'imaginer. Pourquoi les avait-elle retirées, autre question.

On frappa à la porte au moment où il était en train d'attacher le cordon de son maillot, ce qu'il savait faire depuis longtemps avec sa main droite et ses dents. Mrs Clausen voulait son une pièce et son peignoir en éponge ; elle lui indiqua dans quel tiroir se trouvaient les serviettes, ne se doutant pas qu'il le savait déjà, et lui demanda d'en prendre trois.

Lorsqu'elle se fut changée, ils se retrouvèrent dans le couloir étroit et descendirent au rez-de-chaussée par les marches raides ; l'escalier était ouvert, ce qui serait dangereux pour le petit Otto dès l'été suivant. Otto senior avait toujours voulu construire une cage d'escalier, mais "il n'arrivait jamais à s'y mettre", commenta Mrs Clausen.

Il y avait une passerelle et un frêle ponton entre les deux bateaux amarrés au garage, le hors-bord familial, et un bateau à moteur, plus petit. À l'extrémité ouverte du hangar, au bout du dock médian, une échelle descendait dans l'eau. Qui pourrait bien avoir envie de descendre dans le lac ou d'en ressortir par le garage ? Mais il n'en parla pas, parce que Mrs Clausen était déjà en train de préparer le terrain pour le bébé sur le grand dock extérieur.

Elle avait apporté un plaid de la taille d'une couverture de pique-nique, et quelques jouets. Le petit ne crapahutait pas encore avec toute l'ardeur que Wallingford aurait cru. Parfois, il restait assis tout seul, et, au bout d'un moment, semblait oublier où il était ; alors il roulait sur le flanc. À huit mois, il savait se dresser sur ses pieds pourvu qu'il trouvât une table basse ou un objet assez solide pour s'y accrocher. Mais il oubliait souvent qu'il était debout ; alors il s'asseyait subitement, ou dégringolait sur le côté.

Quand il marchait à quatre pattes, c'était le plus souvent à reculons ; la marche arrière lui était plus facile que la marche avant.

S'il était entouré d'objets intéressants à manipuler et à regarder, il restait assis dans son coin, tout content, mais ça ne durait pas, fit remarquer Doris.

- D'ici quelques semaines, on ne pourra plus rester assis sur un ponton avec lui. Il va courir à quatre pattes partout, sans arrêt.

Pour l'heure, à cause du soleil, il portait une chemise à manches longues, un pantalon long, et un chapeau, ainsi que des lunettes de soleil, qu'il n'enlevait pas aussi souvent que Patrick ne l'aurait cru.

- Allez vous baigner, je le surveille. Et puis vous le surveillerez quand j'irai, lui dit-elle.

Il fut impressionné par la quantité d'affaires de bébé qu'elle avait apportée pour un week-end ; et non moins impressionné par le calme et l'aisance avec lesquels elle s'était adaptée à son nouveau rôle de mère. Mais peut-être était-ce l'effet de la maternité sur les femmes qui voulaient un enfant aussi fort et depuis aussi longtemps qu'elle. Au fond, il n'en savait rien.

L'eau paraissait froide, mais seulement en entrant. À la pointe du dock, elle était bleu-gris, plus près de la rive, elle prenait des reflets verts à cause des sapins et des pins qui s'y miraient. Le fond était plus sableux, moins vaseux qu'il ne l'aurait cru, et il y avait une petite plage de sable grossier, jonché de cailloux, où il put baigner le petit Otto dans l'eau du lac. Au début, le bébé fut saisi par le froid, mais il ne poussa pas un cri ; il laissa Wallingford barboter en le tenant dans ses bras tandis que Mrs Clausen les prenait en photo. (Elle semblait très experte dans cet exercice.) Doris et lui-même (les grands, comme il se disait désormais) partirent se baigner à tour de rôle. Elle était bonne nageuse. Faute d'avoir ses deux mains, lui expliqua-t-il, il préférerait se laisser flotter, ou faire des battements de pieds. Ils séchèrent le petit Otto, et elle le laissa l'habiller, c'était une première, elle dut lui expliquer comment mettre une couche.

Elle était prête à retirer son maillot sous son peignoir. Lui, avec une seule main, n'eut pas la même adresse pour retirer le sien sous sa serviette. Elle finit par éclater de rire, et lui dit qu'elle tournerait le dos pendant qu'il se changeait sans se cacher. (Elle ne jugea pas opportun de lui parler du voyeur au télescope, sur la rive opposée ; chaque chose en son temps.)

Ils portèrent le bébé et ses affaires jusqu'au grand bungalow. Une chaise haute était déjà dressée, et Wallingford but une bière, toujours vêtu d'une simple serviette, tandis que Mrs Clausen faisait manger l'enfant. Elle lui avait dit qu'il valait mieux le nourrir et préparer leur propre repas pour en avoir fini avant la nuit avec ce qu'ils avaient à faire dans le grand bungalow. À la nuit, les moustiques arrivaient, et il leur faudrait donc être installés dans leurs

appartements du garage à bateaux. Il n'y avait pas de toilettes, là-bas. Elle lui rappela qu'il devrait utiliser celles du bungalow, et se laver les dents dans le lavabo de la salle de bains. S'il lui fallait se lever en pleine nuit pour faire pipi, il n'aurait qu'à aller dehors avec une lampe de poche, sans traîner.

- Rentrez au garage avant qu'ils vous trouvent ! le prévint-elle.

Il lui emprunta son appareil pour la prendre en photo avec le petit, sur la grande terrasse.

Les "grands" se firent griller un steak sur le barbecue, et ils l'accompagnèrent de riz aux petits pois. Mrs Clausen avait apporté deux bouteilles de vin rouge ; ils n'en burent qu'une. Pendant qu'elle faisait la vaisselle, il lui emprunta de nouveau l'appareil et prit deux photos de leurs maillots séchant côte à côte sur la corde à linge.

Avoir dîné tous deux, elle dans son vieux peignoir de bain, lui dans sa serviette, lui sembla le dernier degré de l'intimité, et de la quiétude domestique. Il n'avait jamais vécu ça, avec personne.

Il emporta une deuxième bière lorsqu'ils rentrèrent au garage à bateaux. Tandis qu'ils cheminaient sur le sentier jonché d'aiguilles de pins, ils s'aperçurent que le vent était tombé, et le lac d'un calme plat; le couchant caressait encore la cime des arbres, sur la rive est. Par ce soir sans un souffle de brise, les moustiques étaient déjà sortis. Patrick et Doris gesticulaient pour les chasser tout en ramenant le bébé et ses affaires jusqu'aux chambres du garage.

Depuis la fenêtre de sa chambre, il regardait l'ombre gagner en écoutant la mère coucher l'enfant de l'autre côté de la cloison ; elle lui chantait une berceuse. Les fenêtres étant ouvertes, il entendait les moustiques geindre derrière le grillage. Le seul autre bruit provenait des huarts, et d'un bateau à moteur qui glissait sans hâte sur le lac, avec les voix des gens à son bord, pêcheurs rentrant chez eux, adolescents. Puis le bateau accosta, bien loin ; Mrs Clausen avait cessé de chanter pour son fils ; la chambre à côté était silencieuse. Outre les moustiques, on n'entendait plus que les huarts, et de temps en temps un canard.

Il se sentait loin de tout, comme jamais, alors qu'il ne faisait même pas encore nuit noire. Toujours drapé dans sa serviette, il resta allongé sur le lit, à regarder la pièce s'assombrir. Il essayait de se représenter les photos que Doris avait jadis mises au mur, de son côté du lit.

Il dormait profondément lorsqu'elle vint le réveiller avec la lampe de poche. Dans son vieux peignoir blanc, elle se tenait au pied de son lit comme un fantôme, la lampe dirigée sur elle. Elle s'amusait à l'éteindre et à l'allumer, comme si elle voulait lui exagérer la noirceur de la nuit, alors que c'était presque la pleine lune.

- Venez, lui dit-elle tout bas. Allons nous baigner. On n'a pas

besoin de maillots pour un bain de minuit. Prenez seulement votre serviette.

Elle sortit dans le couloir et descendit les marches devant lui, en lui tenant la main, lampe braquée sur leurs pieds nus. Avec son moignon, il s'efforçait gauchement de serrer la serviette autour de sa taille. Il faisait noir dans le garage. Elle lui fit prendre la passerelle pour sortir sur le frêle ponton qui séparait les deux bateaux à l'amarre. Elle dirigeait la lampe devant eux, éclairant l'échelle au bout du ponton.

Ainsi l'échelle servait aux bains de minuit ! Doris l'invitait à accomplir un cérémonial qu'elle avait observé avec feu son mari. En avançant avec précaution sur l'étroite passerelle obscure, il se faisait l'effet de sacrifier à un rite de passage.

La lampe surprit une grosse araignée qui courait le long d'une amarre. Wallingford sursauta, mais pas Mrs Clausen

- Ce n'est qu'une araignée, dit-elle. Je les aime bien ; elles sont industrielles.

Elle aimait les araignées, et l'industrie ! Il s'en voulut d'avoir apporté Stuart Little au lieu de La Toile de Charlotte. Il ne lui avouerait peut-être même pas qu'il avait mis ce livre idiot dans son sac, et encore moins qu'il s'était proposé de le lui lire, pour le lire ensuite au petit Otto.

Une fois à l'échelle, Mrs Clausen retira son peignoir. Il était clair qu'elle savait par habitude poser la torche sur le peignoir de façon qu'elle éclaire le lac. Ce serait leur phare quand ils voudraient rentrer.

Il retira sa serviette et se retrouva nu auprès d'elle. Elle ne lui laissa pas le temps de songer à la toucher ; elle descendit promptement et glissa dans le lac, presque sans bruit. Il la suivit dans l'eau, mais pas aussi gracieusement, pas aussi silencieusement qu'elle. (Essayez donc de descendre une échelle, avec une seule main !) La meilleure solution qu'il trouva fut de coincer la rampe au creux de son bras gauche laissant sa main et son bras droits faire presque tout le travail.

Ils nagèrent tout près l'un de l'autre. Elle avait soin de ne pas prendre trop d'avance sur lui ; ou alors, elle faisait du surplace, ou la planche, en attendant qu'il la rattrape. Ils dépassèrent la pointe du dock extérieur, où ils virent se détacher le bungalow principal et les dépendances, obscurs ; ces constructions rudimentaires évoquaient une colonie abandonnée dans la nature. De l'autre côté du lac au clair de lune, les autres maisons étaient elles aussi tous feux éteints : leurs occupants se couchaient de bonne heure et se levaient avec le soleil.

Outre la lampe de poche pointée sur le lac depuis le dock du garage, on apercevait de la lumière dans la chambre d'Otto junior.

Doris y avait laissé une veilleuse à gaz, pour le cas où l'enfant se serait réveillé ; elle ne voulait pas qu'il ait peur dans le noir ; toutes fenêtres ouvertes, elle était sûre de l'entendre s'il se réveillait en pleurant. Le son se propage très bien sur l'eau, surtout la nuit, expliqua-t-elle.

Elle n'avait aucun mal à parler en nageant ; elle ne lui parut jamais essoufflée. Elle parlait même d'abondance, expliquant tout. Pourquoi elle et Otto senior ne pouvaient jamais aller se baigner la nuit depuis le dock principal, ne voulant pas être entendus des autres Clausen, dans les autres bungalows. Ils avaient découvert qu'en descendant dans le lac depuis le garage, ils pouvaient gagner l'eau sans se faire repérer.

Il entendait les fantômes de ces Clausen turbulents et bons vivants aller et venir autour du frigo à bière, une porte grillagée claquait ; quelqu'un criait "Laissez pas rentrer les moustiques !", une voix de femme disait "Ce chien est trempé", une voix d'enfant : "C'est l'oncle Donny qui a fait ça."

L'un des chiens s'approchait de la berge et aboyait bêtement après Mrs Clausen et Otto senior qui se baignaient nus à l'insu de tous, sauf de lui. "Mais faut lui mettre un coup de fusil à ce chien !" criait une voix furieuse. Puis quelqu'un d'autre disait : "Il a peut-être vu une loutre, ou un vison." Et une troisième voix se faisait entendre, en ouvrant ou fermant la porte du frigo. "Non, il est crétin, ce chien. Il aboie pour tout et n'importe quoi !"

Wallingford se demandait s'il était vraiment en train de nager nu avec Doris Clausen ; peut-être revivait-elle seulement dans son insomnie ses bains de minuit avec Otto senior ; en tout cas, il était sûr d'aimer se baigner à ses côtés, malgré la mélancolie qui, de toute évidence, se mêlait à ce plaisir.

Lorsque les moustiques les eurent repérés, ils nagèrent en apnée sur une petite longueur, mais Mrs Clausen voulut rentrer ; quand ils nageaient sous l'eau, même brièvement, ils ne pouvaient pas entendre le bébé pleurer, ou voir si la veilleuse vacillait.

La lune et les étoiles brillaient au ciel du nord ; un huart cria, un autre plongea tout près. L'espace d'un instant, les deux nageurs crurent avoir entendu des bribes de chanson. Peut-être que dans l'un des bungalows éteints, de l'autre côté du lac, une radio jouait, mais ils n'avaient pas l'impression que c'était la radio.

La chanson, qui leur était familière à tous deux, leur revint en mémoire en même temps. C'était une rengaine qui parlait de l'être qui vous manque. Or il était clair que son mari défunt manquait à Mrs Clausen, comme Mrs Clausen manquait à Patrick, encore qu'ils n'aient jamais vraiment été unis que dans son imagination.

Elle remonta l'échelle la première. Tout en se maintenant à la surface par des battements de pieds, il vit sa silhouette se découper

dans le rayon de la lampe de poche. Elle passa prestement son peignoir tandis qu'il peinait pour remonter d'une seule main. Elle pointa la lampe sur le dock, où il aperçut sa serviette ; pendant qu'il la ramassait et s'en enveloppait, elle l'attendit, lampe pointée sur ses propres pieds. Puis elle lui tendit la main dans son dos, et de nouveau, il la suivit.

Ils allèrent regarder dormir Otto junior. Une surprise attendait Wallingford : il ne savait pas que, pour certaines mères, voir un enfant dormir vaut une séance de cinéma. Lorsqu'elle s'assit sur l'un des lits jumeaux et se mit à contempler son fils, il s'assit auprès d'elle. Il n'avait pas le choix, elle n'avait pas lâché sa main. On aurait dit que l'enfant était une pièce en train de se jouer.

- Il est l'heure de raconter une histoire, chuchota Doris d'une voix qu'il ne lui connaissait pas, un peu comme si elle avait honte.

Afin qu'il ne se méprenne pas, elle lui pressa la main : l'histoire était pour lui, pas pour le petit Otto.

- J'ai essayé de voir quelqu'un, enfin, quelqu'un d'autre, lui dit-elle. J'ai essayé de sortir avec un homme.

Est-ce que "sortir avec quelqu'un" voulait bien dire ce qu'il pensait, dans le Wisconsin aussi ?

- J'ai couché avec quelqu'un, précisa-t-elle, quelqu'un avec qui je n'aurais pas dû coucher.

- Ah ! ne put-il s'empêcher de s'exclamer (ça lui avait échappé).

Il tendait l'oreille pour entendre respirer l'enfant endormi, car la lampe au gaz avait son propre souffle, qui couvrait le sien.

- C'est quelqu'un que je connais depuis longtemps, mais je l'ai connu dans une autre vie. Il est un peu plus jeune que moi.

Elle tenait toujours sa main, mais elle avait cessé de la serrer. Il aurait voulu presser la sienne, pour lui témoigner sa sympathie, pour la soutenir; mais il avait les doigts gourds, sensation qu'il reconnaissait.

- Il était marié à une amie à moi, poursuivit Mrs Clausen. On sortait tous les quatre, du vivant d'Otto. On faisait toujours des tas de trucs, comme les couples.

Il réussit à lui presser un peu la main.

- Mais il a rompu avec sa femme, après que j'ai perdu Otto. Et quand il m'a appelée pour me demander de sortir avec lui, je n'ai pas dit oui, au départ. J'ai d'abord appelé mon amie, pour être sûre qu'ils étaient en train de divorcer et que, si on sortait ensemble, ça ne lui poserait pas de problème. Elle m'a dit que non, mais elle ne le pensait pas. Elle y a trouvé à redire, après coup. Et c'est vrai que j'ai eu tort. Il ne me plaisait pas, de toute façon. Pas comme ça...

Wallingford eut toutes les peines du monde à ne pas s'écrier "Tant mieux !".

- Alors je lui ai dit que je ne voulais pas qu'on continue. Il l'a bien pris, il est resté gentil avec moi, mais elle, elle ne m'adresse plus la parole. Dire qu'elle était demoiselle d'honneur à mon mariage, vous vous rendez compte ! (Il se rendait compte, au vu d'une seule photo.) Et voilà, c'est tout. Je voulais seulement vous le dire.

- Je suis content que vous me l'ayez dit, parvint-il à répondre, encore que l'adjectif décrivît assez mal la jalousie dévastatrice qui se mêlait en lui à un immense soulagement.

Elle avait couché avec un vieil ami, voilà tout ! Le fait que ça n'ait pas marché le rendait plus que content, il en était ivre de joie. Il se jugeait naïf, aussi, rétrospectivement. Sans être une beauté, Mrs Clausen était une des femmes les plus attirantes qu'il ait jamais connues. Comment s'étonner que des hommes l'appellent pour "sortir" avec elle ? Comment ne l'avait-il pas prévu ?

Quant à lui, il ne savait pas par où commencer. Peut-être se sentit-il plus encouragé que de raison par la pression de sa main, qui s'était accrue ; elle était sans doute soulagée qu'il lui ait prêté une oreille compréhensive.

- Je vous aime, commença-t-il.

Il fut heureux qu'elle ne retire pas sa main, même si sa pression se relâcha.

- Je veux vivre avec vous et le petit Otto. Je veux vous épouser. Elle était neutre à présent ; elle se contentait d'écouter. Il ne pouvait pas deviner ce qu'elle en pensait.

Ils ne se regardaient pas, à aucun moment. Ils continuaient de contempler Otto junior endormi. La bouche ouverte de l'enfant réclamait une histoire ; il en commença une. Ce n'était pas celle par laquelle il aurait dû commencer, mais il était journaliste, homme de faits, et non pas conteur.

Péchant par le travers même qu'il reprochait à sa profession, il omit le contexte. Il aurait dû commencer à Boston, par sa visite au Dr Zajac à cause des douleurs et des fourmillements dans le vide laissé par la main d'Otto senior. Il aurait dû raconter à Mrs Clausen sa rencontre avec une femme, à l'hôtel Charles, raconter qu'ils s'étaient lu E. B. White, tout nus, mais sans faire l'amour ; qu'il avait pensé à Mrs Clausen tout ce temps. C'était vrai, quoi !

Tout cela faisait partie des circonstances dans lesquelles il avait accédé au désir de Mary Shanahan, qui voulait un bébé de lui. Doris Clausen l'aurait peut-être mieux pris, s'il avait commencé à Boston ; et encore mieux s'il avait commencé au Japon, en racontant qu'il avait proposé à Mary, alors mariée et enceinte, de partir à Tokyo avec lui ; qu'il en avait eu des remords et qu'il lui avait résisté longtemps ; qu'il avait fait des efforts pour n'être qu'un ami.

Car enfin, c'était bien le contexte, aussi, qu'il ait fini par

coucher avec Mary sans "fil à la patte". En somme, il se bornait au rôle de l'ami, en lui accordant ce qu'elle voulait ? Un bébé, rien de plus. Qu'elle ait voulu en prime son appartement, vivre avec lui, peut-être, prendre son poste, qu'elle ait su depuis le début qu'elle allait devenir son patron... merde alors, quelle surprise ! Comment aurait-il pu s'en douter ?

Tout de même, s'il y avait une femme qui puisse comprendre qu'une autre veuille un bébé de Patrick Wallingford, n'était-il pas raisonnable de penser que ce serait Doris Clausen ? Eh bien non, ce n'était pas raisonnable. Et comment aurait-elle pu comprendre, tant il manquait de conviction à raconter son histoire ?

Il avait plongé. Il s'était montré sans art, au pire sens du terme, goujat, primaire. Il commença par une manière d'aveu :

- Pour moi, cette histoire ne prouve pas que je puisse avoir du mal à rester monogame, mais c'est un peu perturbant quand même.

Quel préambule à une demande en mariage ! Comment s'étonner que Doris lui ait retiré sa main, et qu'elle se soit tournée pour le regarder. Lui, conscient depuis son fâcheux prologue d'être en difficulté, était incapable de la regarder en lui parlant. Il gardait les yeux fixés sur leur enfant endormi, comme si son innocence pouvait protéger Mrs Clausen de tout ce qu'il y avait de nomadisme sexuel répréhensible dans sa relation avec Mary Shanahan.

Elle était effarée. Elle ne regardait même plus son fils ; elle n'arrivait pas à détacher les yeux du beau profil de Wallingford qui continuait de lui détailler sa conduite éhontée. Il l'étourdissait de paroles, à présent, un peu par nervosité, mais aussi parce qu'il craignait de lui faire l'impression inverse de celle qu'il souhaitait.

Qu'est-ce qu'il s'était figuré ? Ce serait un beau gâchis, si Mary Shanahan était enceinte de lui !

En veine d'aveux, il souleva la serviette pour lui montrer le bleu qu'il s'était fait au mollet sur le guéridon de verre, chez Mary ; il ne lui épargna pas davantage la brûlure au robinet d'eau chaude dans sa douche. Elle avait déjà remarqué les égratignures de son dos et la morsure d'amour sur son épaule ne lui avait pas échappé non plus.

- Non, ça, c'est pas Mary, confessa-t-il, comme s'il ne trouvait rien de mieux à dire.

- Et qu'il d'autre avez-vous vu ? demanda Doris.

Les choses ne se passaient pas comme il l'avait espéré. Mais au point où il en était, il pouvait lui parler d'Angie. C'était une histoire bien plus simple.

- Je suis allé avec la maquilleuse, commença-t-il. Mais rien qu'une nuit. J'étais en rut.

Quel tact avec les mots ! (Et alors là, le contexte...)

Il raconta à Doris les divers coups de fil de la famille éplorée et

elle se méprit, croyant qu'Angie était mineure. (Toutes les allusions à ses chewing-gums l'y encouragèrent.) "Angie est une petite qui a bon coeur", répétait-il, ce qui donna à Doris l'impression qu'elle devait être handicapée mentale.

- Non, non, non, protesta-t-il. Ni mineure ni demeurée, c'est plutôt...

- Une pouffe ? demanda Mrs Clausen.

- Non, non ! Pas vraiment, protesta-t-il, loyal.

- Vous pensiez peut-être qu'elle serait la dernière fille avec qui vous alliez coucher, si je vous acceptais, c'est-à-dire, spécula-t-elle. Et comme vous ne saviez pas si j'allais vous dire oui ou non, il n'y avait pas de raison de ne pas coucher avec elle.

- Oui, peut-être, répondit-il faiblement.

- Encore, ça n'est pas si terrible. Je peux comprendre. Pour Angie, je peux comprendre.

Il osa la regarder pour la première fois, mais elle détourna les yeux et les posa sur Otto junior, qui dormait comme un bienheureux.

- J'ai plus de mal à comprendre pour Mary, ajouta-t-elle. Je ne sais pas comment vous avez pu envisager de vivre avec moi et le petit Otto tout en essayant de mettre cette femme enceinte. Si elle l'est vraiment, et que ce soit de vous, vous ne trouvez pas que ça complique un peu la situation, pour nous ? Pour Otto et moi, je veux dire ?

- Si, c'est vrai, convint-il.

De nouveau, il se dit : mais où j'avais la tête, moi ? N'y avait-il pas, là aussi, un contexte qu'il avait négligé ?

- Mary, je peux la comprendre, reprit Mrs Clausen.

Tout à coup, elle lui serra la main dans les deux siennes, et le regarda si intensément qu'il ne put détourner les yeux.

- Quelle femme ne voudrait pas un bébé de toi ?

Elle se mordit la lèvre inférieure et secoua la tête ; elle essayait de ne pas se mettre à crier, de ne pas se fâcher, du moins pas dans la chambre où dormait son fils.

- Tu es comme une jolie fille qui ne se douterait pas à quel point elle est jolie. Tu n'as pas la moindre idée de l'effet que tu fais. Toi, ça n'est pas parce que tu es beau que tu es dangereux, c'est parce que tu ne sais pas combien tu es beau. Et puis tu agis inconsidérément (mot cuisant comme une gifle). Comment est-ce que tu aurais pu penser à moi en essayant sciemment d'en engrosser une autre ! Non, tu ne pensais pas à moi. Pas sur le moment.

- Mais vous paraissiez si... lointaine, dit-il piteusement. Il savait qu'elle avait dit vrai.

L'imbécile ! Il avait cru pouvoir lui rendre le récit de ses dernières frasques aussi compréhensible qu'il avait trouvé sa propre

histoire, tellement plus excusable. Parce que sa relation à elle, même si c'était une erreur, demeurerait authentique ; elle avait essayé de sortir avec un vieil ami qui, à l'époque, se trouvait aussi libre qu'elle. Ça n'avait pas marché, voilà tout.

Par rapport à cette mésaventure unique, il vivait dans un univers sexuel sans foi ni loi. Son jemenfoutisme lui faisait honte.

La déception qu'il causait à Doris était aussi flagrante que l'état de sa chevelure, encore mouillée et emmêlée après leur baignade nocturne, aussi flagrante que les cernes bruns sous ses yeux, ou que les transformations de son corps, comme il l'avait vu dans le maillot violet, puis nu sous le clair de lune et dans les eaux du lac. (Elle avait pris un peu de poids, ou du moins n'avait pas encore perdu tous les kilos pris pendant sa grossesse.)

Il se rendait compte que ce qu'il aimait le plus en elle allait bien au-delà de sa franchise sexuelle. Elle était sérieuse dans tout ce qu'elle disait ; déterminée dans tout ce qu'elle faisait. On n'aurait pas pu trouver de femme plus différente de Mary Shanahan ; droite, pragmatique ; confiante, fiable ; lorsqu'elle vous accordait son attention, elle vous l'accordait tout entière.

Son monde à lui vivait sous le régime d'une anarchie sexuelle que Doris n'admettrait jamais dans le sien. Il se rendait également compte qu'elle avait pris sa demande en mariage au sérieux ; elle prenait tout au sérieux. Elle n'était sans doute pas aussi loin de lui dire oui qu'il n'avait craint, il avait simplement fichu ses chances en l'air.

Assise à distance sur le petit lit, mains croisées sur ses genoux, elle ne le regardait pas plus que le petit Otto, mais ses yeux reflétaient une lassitude vague et immense, qui lui était depuis longtemps familière, et qu'ils avaient reflétée bien des fois déjà, souvent à cette heure de la nuit ou du petit matin.

- Il faut que je dorme, dit-elle simplement.

Si l'on avait pu établir la portée de son regard lointain, on l'aurait trouvé fixé de l'autre côté de la cloison, conjectura-t-il, sur le rectangle foncé de l'autre chambre, près de la porte, là où il y avait eu un miroir, ou un tableau.

- Il y avait quelque chose au mur, dans l'autre chambre..., spécula-t-il pour tenter sans beaucoup d'espoir de capter son attention. Qu'est-ce que c'était ?

- Une pub pour de la bière, c'est tout, lui expliqua-t-elle platement, avec une inertie insupportable dans la voix.

- Ah !

De nouveau, cette exclamation lui avait échappé, comme s'il avait réagi à un coup de poing. Une affiche pour de la bière, oui, bien sûr ; il allait de soi qu'elle n'avait plus envie de l'avoir sous les yeux.

Tendant sa main unique, sans la laisser retomber sur les

genoux de Doris, il lui effleura le nombril du dos de ses doigts. "Vous aviez un petit truc métallique dans le nombril, avant. Un genre de parure. Je ne l'ai vu qu'une fois", risqua-t-il. Il s'abstint d'ajouter que c'était le jour où elle était montée sur lui, dans le bureau du Dr Zajac. Doris Clausen n'était vraiment pas le genre de femme qu'on s'attendrait à avoir le nombril percé !

Elle lui prit la main et la tint sur ses genoux. Ce n'était pas un geste d'encouragement ; elle ne voulait pas qu'il la touche ailleurs.

- C'était censé être un porte-bonheur, expliqua-t-elle. (Au ton qu'elle avait pris pour dire "censé", il détecta des années de scepticisme.) Otto l'avait acheté chez un tatoueur. On essayait tout ce qu'on trouvait, à l'époque, pour stimuler la fécondité. Je portais ça quand j'essayais d'être enceinte. Ça n'a jamais marché sauf avec vous, et vous n'en aviez sans doute pas besoin.

- Alors vous ne le portez plus ?

- Je n'essaie plus d'être enceinte.

- Ah !

La certitude de l'avoir perdue lui donna la nausée.

- Il faut que je dorme, répéta-t-elle.

- Je voulais vous lire quelque chose, lui dit-il, mais ça pourra se faire une autre fois.

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est-à-dire qu'en fait, c'est quelque chose que je voudrais lire à Otto, quand il sera plus grand. Je voulais vous le lire maintenant dans l'idée de le lui lire plus tard.

Il marqua un temps. Hors contexte, ça n'avait pas plus de sens que tout ce qu'il lui avait déjà dit. Il se sentit ridicule.

- Qu'est-ce que c'est ? répéta-t-elle.

- Stuart Little, répondit-il, regrettant d'avoir abordé le sujet.

- Ah, le livre pour enfants. C'est l'histoire d'un rat, non ? (Il hocha la tête, penaud.) Il a une voiture spéciale, reprit-elle, et il part à la recherche d'un oiseau. C'est une histoire dans le genre de Sur la route, mais avec un personnage de rat, non ?

Il n'aurait pas pensé à le dire en ces termes, mais il acquiesça, surpris qu'elle ait lu Sur la route, ou même en ait entendu parler.

J'ai besoin de dormir, répéta-t-elle, et si je n'y arrive pas, j'ai apporté mon livre, moi aussi.

Il s'abstint de dire quoi que ce soit, mais de justesse. Il avait le sentiment d'avoir tant perdu, à présent, faute d'avoir compris qu'elle n'était pas perdue d'avance.

Du moins eut-il le bon sens de lui épargner dans quelles circonstances il avait relu Stuart Little et La Toile de Charlotte (à haute voix, avec une dame qui ne s'appelait pas Sarah Williams, nus tous deux). Hors contexte, voire peut-être dans n'importe quel

contexte, cette histoire n'aurait fait que souligner son étrangeté. Il était passé le moment où il aurait pu la dire avec quelque profit ; à présent, ça n'aurait plus servi à rien.

À présent, il calait parce qu'il ne voulait pas la perdre. Ils le savaient tous deux.

- Et vous, qu'est-ce que vous avez apporté à lire ? demanda-t-il.

Elle saisit l'occasion de se lever du lit où elle était assise à ses côtés. Elle alla jusqu'à son sac ouvert, un sac de toile semblable à plusieurs autres petits, qui contenaient les affaires de bébé. C'était le seul qu'elle ait apporté pour elle, et elle ne s'était pas encore donné la peine de le défaire, faute de temps peut-être.

Elle découvrit le livre sous son linge et le lui tendit comme si elle était trop fatiguée pour lui en parler, ce qui était sans doute le cas. Il s'agissait du Patient anglais, de Michael Ondaatje. Il ne l'avait pas lu, mais il avait vu le film.

- C'est le dernier film que j'ai vu avec Otto, avant sa mort, expliqua-t-elle. On l'avait aimé tous les deux. Je l'avais tellement aimé que j'ai voulu lire le livre, mais j'avais toujours retardé le moment, jusqu'à maintenant. Je ne voulais pas que ça me rappelle le dernier film que j'avais vu avec Otto.

Il posa les yeux sur Le Patient anglais. Elle lisait un roman pour adultes et il avait médité de lui lire Stuart Little. Dans quels domaines encore s'arrangerait-il pour la sous-estimer ?

Ce n'était pas parce qu'elle vendait des billets pour les Packers de Green Bay qu'elle était incapable de lire un vrai roman, mais à sa grande honte, telle avait été sa déduction.

Il se souvenait d'avoir aimé le film. Son ex-femme disait qu'il était mieux que le livre. Les doutes qu'il émettait sur le jugement de Marilyn dans tous les domaines ou presque avaient été confirmés par un commentaire qu'elle avait fait sur ce roman, et qu'il se souvenait d'avoir lu dans une critique. Elle avait dit que Le Patient anglais rendait mieux en film, parce que le roman était trop bien écrit. L'idée qu'un livre puisse être trop bien écrit ne pouvait venir qu'à un critique, ou à Marilyn.

- Je ne l'ai pas lu, lui dit-il simplement, tandis qu'elle le reposait par-dessus sa lingerie dans son sac ouvert.

- C'est bien. Je le lis lentement, tellement je l'aime. Je le trouve encore meilleur que le film, mais j'essaie de ne pas me rappeler le film. (Ce qui voulait dire, bien sûr, qu'elle n'en oublierait jamais une seule scène.)

Que dire de plus ? Wallingford avait envie de faire pipi. Il s'abstint par miracle de le lui signaler, il en avait assez dit pour une seule nuit. Elle dirigea la lampe de poche sur le couloir, pour qu'il n'ait pas à rentrer dans sa chambre à tâtons.

Il était trop fatigué pour allumer la lampe à gaz, si bien qu'il prit la torche posée sur la commode et descendit l'escalier. La lune était couchée ; il faisait bien plus noir, à présent. Les premières lueurs ne tarderaient sans doute guère. Personne ne pouvait le voir, mais il choisit de pisser derrière un arbre, et, le temps qu'il finisse, les moustiques l'avaient déjà repéré. Il suivit bien vite le rayon de la lampe pour rentrer au garage à bateaux.

La chambre de Mrs Clausen et du petit Otto était éteinte lorsqu'il passa sans bruit devant leur porte, laissée ouverte. Elle avait dit qu'elle ne dormait jamais avec la veilleuse, il s'en souvenait. Ces lampes au propane offraient sans doute des garanties de sécurité, mais une lampe allumée, c'était tout de même un feu, et l'anxiété l'aurait empêchée de dormir.

Il laissa lui aussi sa porte ouverte. Il voulait entendre Otto junior se réveiller. Peut-être pourrait-il proposer de le distraire pendant qu'elle se rendormait. Ce ne devait pas être sorcier de distraire un bébé ? Les téléspectateurs étaient sûrement plus exigeants. Il n'y réfléchit pas davantage.

Il finit par enlever la serviette dans laquelle il était drapé, passa un caleçon et grimpa dans son lit ; avant d'éteindre la torche, il prit note de l'endroit où elle était pour le cas où il en aurait besoin dans le noir. (Il l'avait laissée sur le plancher, du côté qu'occupait autrefois Mrs Clausen.) La lune couchée, le paysage était aussi noir que ses perspectives de faire sa conquête.

Elle lui avait dit que le soleil levant taperait dans ses vitres, mais il avait oublié de tirer les rideaux. Plus tard, dans son sommeil, un sixième sens l'avertit que l'aube allait poindre. Ce fut au moment où les corbeaux se mirent à croasser ; même dans son sommeil, les corbeaux attiraient son attention davantage que les huarts. Sans la voir, il sentait monter la lumière.

Puis les pleurs du petit le tirèrent de son sommeil, et il écouta Mrs Clausen l'apaiser. Il cessa de pleurer assez vite, mais s'agita encore pendant qu'elle le changeait. Au ton de sa voix et aux divers sons émis par l'enfant, Wallingford pouvait suivre le déroulement des opérations. Il les entendit descendre ; elle continua de parler sur le chemin du bungalow principal et il se souvint qu'il fallait mélanger le lait en poudre avec de l'eau minérale, qu'elle faisait chauffer sur la cuisinière.

Il commença par regarder sa main gauche absente, puis se ravisant, consulta son poignet droit. (Porter sa montre au poignet droit, il ne pourrait jamais s'y faire !) Le soleil levant dardait les fenêtres, depuis l'autre rive du lac, mais il vit qu'il était cinq heures tout juste passées.

Ses reportages lui avaient fait faire le tour du monde, et il connaissait bien le manque de sommeil, mais il s'apercevait

subitement que Mrs Clausen manquait de sommeil depuis huit mois ; il avait été criminel de la faire veiller les trois quarts de la nuit. Si elle n'avait apporté qu'un petit sac pour elle contre une demi-douzaine pour le bébé, c'était plus que révélateur, l'enfant était toute sa vie.

Comment avait-il été assez fou pour se figurer qu'il allait distraire Otto junior pendant que sa mère récupérait ? Il ne l'avait vue qu'une fois le changer, la veille ; il ne savait pas donner le biberon à l'enfant, et il n'aurait peut-être pas su lui faire faire son rot. (Il ignorait qu'elle avait cessé de le lui faire faire.)

Il vaudrait mieux que je trouve le courage de me balancer dans le lac, se disait-il lorsque Mrs Clausen entra dans la chambre, Otto junior au bras, seulement vêtu d'une couche. Elle ne portait elle-même qu'un immense t-shirt qui avait sans doute appartenu à Otto, un t-shirt vert Green Bay délavé, avec le logo familier des Packers, qui lui tombait à mi-cuisses, presque aux genoux.

– On est bien réveillé, à présent, hein, disait-elle au petit, on va bien réveiller papa, aussi.

Wallingford leur fit de la place dans le lit. Il essayait de garder son calme : c'était la première fois qu'elle disait "papa" en parlant de lui.

Avant le lever du jour, il faisait assez frais pour supporter une couverture, mais à présent, le soleil inondait la pièce. Mrs Clausen et Otto se glissèrent sous le drap de dessus tandis que Wallingford jetait la couverture à bas du lit.

– Il faudrait que vous appreniez à le nourrir, lui dit-elle en lui tendant le biberon.

Otto junior, couché sur un oreiller, suivit d'un oeil brillant le biberon que ses parents se passèrent.

Ensuite, sa mère l'assit bien droit entre deux oreillers et Wallingford le regarda prendre un hochet, le secouer, puis le mettre à la bouche, séquence événementielle somme toute anodine, mais qui médusa le jeune père.

– C'est un enfant très facile, commenta Mrs Clausen. Wallingford ne sut que dire.

– Pourquoi vous n'essayez pas de lui lire cette petite histoire de souris que vous avez apportée ? lui demanda-t-elle. Pas la peine qu'il vous comprenne, c'est le son de votre voix qui compte. Moi aussi, j'ai bien envie de l'entendre.

Il sortit du lit et revint avec le livre.

– Joli caleçon, commenta Doris.

Il avait marqué les passages de Stuart Little qu'il pensait avoir une importance particulière pour elle. Celui où le premier rendez-vous de Stuart avec Harriet Ames tourne court parce que le canot du rat a été vandalisé, et que ce dernier est trop contrarié pour accepter

l'invitation d'Harriet au bal. Hélas, elle lui dit au revoir, le plantant là avec "ses rêves brisés et son canot avarié".

Il avait pensé que ce passage pourrait plaire à Doris, mais à présent, il n'en était plus tellement sûr, de sorte qu'il prit directement le dernier chapitre, "Cap au nord" et n'en lut que la conversation philosophique entre Stuart et le réparateur de téléphone.

Ils commencent par parler de l'oiseau que recherche Stuart. Le réparateur de téléphone lui demande de le décrire, et note sa description par écrit. Pendant que Wallingford lisait ce passage, Mrs Clausen, allongée sur le flanc, le regardait avec leur fils. Otto, tout en jetant de temps en temps un coup d'oeil à sa mère, semblait écouter son père avec attention. Il avait ses deux parents à portée de main, on s'occupait assez de lui à son goût.

Puis, Patrick arriva au moment où le réparateur demande à Stuart où il va. Il lut cela sur un ton particulièrement poignant.

– Vers le nord, dit Stuart.

– C'est bien, le nord, dit le réparateur. J'ai toujours bien aimé aller vers le nord. Mais le sud-ouest aussi, c'est une belle direction.

– Oui, sans doute, répondit Stuart, pensif.

– Et puis il y a l'est, poursuivit le réparateur. J'ai vécu une expérience intéressante, en allant vers l'est. Tu veux que je te la raconte ?

– Non merci, dit Stuart.

Le réparateur eut l'air déçu, mais il continua de bavarder :

– Le nord a quelque chose de spécial ; quelque chose qui le situe à part des autres points cardinaux. Celui qui part vers le nord ne peut pas se tromper, selon moi.

– C'est comme ça que je vois les choses, dit Stuart. Je crois même que, désormais, je vais voyager vers le nord pour le restant de mes jours.

– Il y a de pires destins, conclut le réparateur.

– Je sais bien, répondit Stuart

Patrick Wallingford en avait connu de pires lui-même. Il n'allait pas vers le nord quand il avait connu Mary Shanahan, Angie, Monika avec un k – ni son ex-femme, d'ailleurs. Marilyn, il l'avait rencontrée à La Nouvelle-Orléans, où il faisait un reportage de trois minutes sur les débordements du carnaval ; il vivait une aventure avec une certaine Fiona quelque chose, autre maquilleuse, mais il avait largué Fiona pour Marilyn, erreur reconnue comme telle de longue date.

Certes, il y avait là une statistique triviale, mais il ne se rappelait pas avoir couché avec une femme en allant vers le nord. Et il ne s'était trouvé dans le nord qu'avec Doris Clausen, avec qui il voulait

demeurer, pas forcément dans le nord, d'ailleurs, mais n'importe où, pour le restant de ses jours.

Après un silence visant à ménager l'effet dramatique, il répéta cette seule formule "pour le restant de mes jours". Puis il regarda le petit Otto, craignant que le bébé s'ennuie, mais il était frais comme un gardon, ses yeux passant du visage de son père à la jaquette colorée du livre, qui représentait Stuart dans son canot de hêtre à la proue duquel on pouvait lire Souvenirs d'été.

Titillé d'avoir attiré et soutenu l'attention de son fils, Wallingford considéra Mrs Clausen, auprès de qui il espérait avoir commencé à se racheter : elle s'était endormie, très probablement avant d'avoir pleinement saisi la pertinence de ce chapitre "Cap au nord". Couchée sur le flanc, toujours tournée vers lui et leur bébé, il voyait malgré les cheveux lui couvrant en partie le visage qu'elle souriait.

Sourire était peut-être un grand mot, mais, du moins, elle ne fronçait pas les sourcils. Dans son expression et dans son corps détendu, elle semblait plus paisible qu'il ne l'avait jamais vue. Ou plus profondément endormie, il n'aurait su le dire.

Ne plaisantant pas avec ses nouvelles responsabilités, il prit l'enfant au bras et sortit précautionneusement du lit, à pas de loup pour ne pas réveiller sa mère. Il l'emporta dans l'autre pièce, et tenta de son mieux d'imiter l'enchaînement des gestes de Doris. Il s'essaya bravement à changer le bébé sur le lit transformé en table à langer, mais, à sa grande déception, il trouva la couche sèche, le petit Otto propre. Or, tandis qu'il contemplait le pénis incroyablement minuscule de son fils, ce dernier lui pissait à la figure. À présent, il avait de bonnes raisons de changer la couche, tâche malaisée d'une seule main.

Mais que faire ensuite ? Comme il l'avait assis bien droit sur le lit, presque emprisonné par les oreillers qu'il avait pris soin d'empiler autour de lui, le père néophyte se mit à fouiller dans les sacs contenant ses affaires, où il rassembla les articles suivants : un sachet de lait en poudre, un biberon propre, deux couches, un maillot de corps, pour le cas où la fraîcheur tomberait s'ils sortaient, ainsi qu'une paire de socquettes et une paire de chaussures, s'il se trouvait plus heureux à gigoter dans sa marcheuse.

La marcheuse en question se trouvait dans le grand bungalow, où Wallingford se mit en devoir de l'emmener. Socquettes et chaussures, se disait-il, révélant là l'instinct précautionneux du bon père, protégeraient ses petits orteils, et empêcheraient les échardes de rentrer dans la peau douce de ses petits pieds. Il venait de quitter l'appartement du garage à bateaux l'enfant au bras lorsque, se ravisant, il ajouta le chapeau de soleil au sac d'affaires, ainsi que l'exemplaire du Patient anglais. Sa main effleura les sous-vêtements de

Mrs Clausen en se tendant vers le livre.

Il faisait plus frais dans le grand bungalow, de sorte que Patrick passa son maillot de corps à Otto ; et pour le plaisir de la difficulté, il lui mit aussi ses socquettes et ses chaussures. Il essaya bien de l'installer dans la marcheuse, mais le petit se mit à pleurer ; alors il l'assit sur sa chaise haute, ce qui parut lui plaire davantage, pour l'instant, puisqu'il n'y avait rien à manger.

Trouvant une cuillère de bébé sur l'égouttoir, il écrasa une banane, que le petit se plut à recracher en partie pour s'en frotter le visage et s'essuyer ensuite les mains sur son maillot.

Que lui donner d'autre à manger ? La bouilloire, sur le gaz, était encore chaude. Il versa environ un quart de litre d'eau sur le lait en poudre, et ajouta un peu de céréales pour bébé ; mais Otto préférait la banane ; Patrick tenta d'adjoindre aux céréales une cuillère à café de pêches égouttées, qu'il avait trouvées dans un pot de bébé. Otto goûta avec circonspection le nouveau mets, cependant que plusieurs crachats à la banane et un peu de la mixture pêche-céréales se glissaient dans ses cheveux.

Une constatation s'imposait, Patrick avait réussi à répandre plus de nourriture sur son fils qu'il ne lui en avait fait ingérer. Il humecta une serviette en papier à l'eau tiède et débarbouilla l'enfant du mieux qu'il put. Puis il le sortit de sa chaise haute et le remit dans la marcheuse. Cette fois, le petit gigota bien deux minutes avant de restituer la moitié de son déjeuner.

Wallingford sortit son fils du siège et alla s'asseoir dans un fauteuil à bascule en le prenant sur ses genoux. Il voulut lui donner son biberon, mais l'enfant déjà maculé n'en but que quelques grammes avant de les recracher sur son père (celui-ci ne portant qu'un caleçon, le mal n'était pas grand).

Il se mit ensuite à déambuler, le petit au creux de son bras gauche, et l'exemplaire du Patient anglais ouvert comme un missel dans sa main droite. Mais faute d'avoir sa main gauche, il trouva Otto trop lourd pour le porter longtemps de cette façon. Il revint donc au fauteuil à bascule, assit le petit sur sa cuisse, l'entoura de son bras et le cala contre lui, tête contre sa poitrine et son épaule gauche. Ils se balancèrent ainsi pendant dix bonnes minutes, puis Otto s'endormit.

Patrick ralentit son bercement et, l'enfant assoupi sur ses genoux, il tenta de lire Le Patient anglais; tenir le livre ouvert d'une seule main était moins difficile que de tourner les pages, exercice qui requerrait une grande dextérité et qu'il trouva aussi redoutable que certains de ses efforts pour se servir d'une prothèse ; mais ces tentatives allaient bien avec les premières descriptions du grand brûlé qui ne semble pas se rappeler qui il est.

Il ne lut que quelques pages, s'arrêtant à une phrase que Mrs

Clausen avait soulignée en rouge ; on y décrivait comment le patient du titre émerge de l'inconscience pour y sombrer de nouveau pendant que l'infirmière lui fait la lecture :

Ainsi, pour l'Anglais, qu'il tendît ou non l'oreille, les livres avaient des trous dans leur intrigue comme une route aux tronçons balayés par l'orage ; il leur manquait des péripéties, comme manquent des pans dans une tapisserie dévorée par les sauterelles, ou dans une fresque dont un bombardement aurait décollé le plâtre, la nuit.

C'était un passage qui méritait d'être relu et admiré ; le choix en disait long sur la lectrice qui l'avait souligné. Il referma le livre et le posa sur le sol avec soin. Puis il ferma les yeux et se concentra sur le va-et-vient apaisant du fauteuil à bascule ; lorsqu'il retenait son souffle, il entendait respirer son fils, instant de grâce pour bien des jeunes parents. Et, tout en se berçant, il ourdissait un plan. Il allait rentrer à New York et lire Le Patient anglais. Il y soulignerait ses passages préférés, et, de cette façon, ils pourraient comparer leurs choix et en discuter. Il pourrait peut-être même la persuader de louer une vidéo du film, qu'ils regarderaient tous deux.

Après tout, se disait-il en s'endormant dans le rocking-chair, son fils assoupi contre lui, ce serait tout de même un sujet plus prometteur que les voyages d'un rat ou les trésors d'imagination d'une araignée condamnée à mourir, non ?

Mrs Clausen les trouva endormis dans le fauteuil à bascule. En bonne mère qu'elle était, elle examina avec soin les reliefs manifestes du repas d'Otto, y compris ce qui restait dans le biberon, son maillot de corps barbouillé de manière spectaculaire, ses cheveux collés par la pêche, ses socquettes et ses chaussures tachées de banane et la preuve irréfutable qu'il avait vomi sur le caleçon de Patrick. Elle dut trouver tout cela fort à son goût, surtout le spectacle du père et du fils endormis dans le fauteuil à bascule, qu'elle photographia, deux fois, avec son appareil.

Lorsque Wallingford se réveilla, elle avait déjà fait le café et mis du bacon à frire. (Il se rappela lui avoir dit qu'il aimait le bacon.) Elle avait passé le maillot violet, de sorte qu'il se figura son caleçon de bain esulé sur la corde à linge, image navrante du triste sort qui serait le sien quand elle l'aurait, comme c'était fort probable, éconduit.

Ils passèrent une journée indolente, sinon tout à fait détendue, la tension latente liée au fait qu'elle ne disait mot de sa proposition.

À tour de rôle ils se baignèrent depuis le ponton et surveillèrent Otto, et, de nouveau, Wallingford alla barboter au bord de la plage de sable avec le petit. Ils partirent tous trois faire une

promenade en bateau, Patrick à la proue avec Otto dans les bras et Mrs Clausen à la barre ; ils avaient pris le canot à moteur, qu'elle connaissait mieux ; il était moins rapide que le hors-bord, mais si elle venait à l'érafler ou le cogner, cela contrarierait moins les Clausen.

Ils allèrent déposer leurs ordures à la décharge qui se trouvait sur un ponton, de l'autre côté du lac, comme tous les riverains ; car les déchets qu'ils n'y auraient pas laissés, que ce soit des bouteilles, des boîtes de conserve, des restes de nourriture ou des couches sales, il leur faudrait les remporter avec eux dans l'avion.

Avec le bruit du moteur, dans le canot, on ne s'entendait pas, mais Wallingford regarda Mrs Clausen et il articula avec soin les mots "Je vous aime". Il vit qu'elle avait lu sur ses lèvres et compris, mais ne saisait pas ce qu'elle lui répondait. C'était en tout cas une phrase plus longue que "Je vous aime", et il eut le sentiment qu'elle avait dit quelque chose de sérieux.

Les poubelles déposées, Otto s'assoupit sur le chemin du retour et Wallingford alla le porter endormi dans son couffin. Doris expliqua qu'il faisait en général deux sommes dans la journée ; le roulis du bateau avait dû le bercer ; sans doute faudrait-il le réveiller pour le faire manger, conjectura-t-elle.

L'après-midi tirait à sa fin, le soir venait et le soleil avait commencé à sombrer lorsque Wallingford proposa :

- Ne réveillez pas Otto tout de suite, venez avec moi au ponton, s'il vous plaît.

Ils étaient déjà en maillot ; il s'assura simplement qu'ils prenaient deux serviettes.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Doris.

- On va se remouiller, et puis on restera sur le ponton une minute.

Mais ils risquaient de ne pas entendre Otto s'il se réveillait, objecta Doris, inquiète, même toutes fenêtres ouvertes, puisqu'elles donnaient sur le lac et non pas sur le grand ponton extérieur, et qu'en plus le bruit d'un bateau à moteur, il en passait de temps en temps, pourrait couvrir la voix de l'enfant ; Patrick promit qu'il l'entendrait.

Ils plongèrent de la grande jetée et remontèrent bien vite l'échelle. Presque aussitôt, l'ombre enveloppa le ponton. De leur côté du lac, le soleil avait sombré sous la cime des arbres, mais en face, à l'est, les rives étaient encore baignées de lumière. Ils étaient assis sur leurs serviettes, et Wallingford parlait des pilules qu'il avait prises contre la douleur, en Inde ; il racontait comment, dans son rêve bleu cobalt, il avait senti la tiédeur du soleil sur les planches du ponton déjà baigné d'ombre.

- Comme à présent, précisa-t-il.

Assise auprès de lui, elle frissonnait légèrement dans son

maillot mouillé.

Il poursuivit : sans jamais voir la femme, il avait entendu sa voix ; c'était la voix la plus sensuelle du monde ; elle avait dit : "Mon maillot est si froid. Je vais l'enlever. Tu ne veux pas enlever le tien, toi aussi ?"

Elle ne cessait de le regarder; elle frissonnait toujours.

- S'il vous plaît, dites-le, lui demanda-t-il.

- Je n'ai pas envie de faire ça, répondit-elle.

Il poursuivit le récit du rêve en lui racontant qu'il avait dit : "Si". L'eau qui gouttait des maillots faisait un petit bruit, en passant entre les planches du ponton pour rejoindre le lac. Il lui raconta que la femme invisible était nue et qu'il avait senti l'odeur de soleil absorbée par ses épaules, le goût du lac sur son oreille, qu'il avait parcourue du bout de la langue.

- Vous couchiez avec elle, dans ce rêve ?

- Oui.

- Je ne peux pas faire ça. Pas ici, pas maintenant. En plus, il y a un nouveau bungalow sur la rive d'en face et les Clausen m'ont dit que le type a un télescope et qu'il passe son temps à espionner les gens.

Il vit l'endroit dont elle parlait ; le bungalow avait encore une couleur crue, son bois sans patine se détachait contre les verts et les bleus du paysage.

- J'ai cru que le rêve se réalisait, dit-il simplement. (Et il a bien failli, avait-il envie d'ajouter.)

Elle se leva en prenant sa serviette, dont elle se couvrit pour retirer son maillot mouillé. Après l'avoir pendu sur la corde, elle se drapa plus étroitement dans la serviette et déclara :

- Je vais réveiller Otto.

Il retira son caleçon de bain et le pendit à côté de celui de Doris. Puisqu'elle était déjà partie, il ne se soucia pas de se couvrir et se fit même un plaisir de rester nu un instant face au lac, histoire d'en mettre plein la vue au connard à télescope. Enfin, il s'enveloppa dans sa serviette et remonta vers sa chambre.

Là, il enfila un maillot sec et un polo ; lorsqu'il arriva dans la chambre à côté, Mrs Clausen s'était changée aussi. Avec son accoutrement de gamin dans un gymnase, vieux débardeur et short de course en nylon, elle était fabuleuse.

- Vous savez, pour que les rêves se réalisent, il n'est pas nécessaire qu'ils recoupent la réalité point par point, lui fit-elle observer sans le regarder.

- Je ne sais pas si j'ai ma chance, avec vous, dit-il.

À dessein, elle était passée devant lui qui portait l'enfant au bras sur le chemin du bungalow principal.

- Je n'ai pas dit mon dernier mot, lui répondit-elle en lui

donnant le dos.

En comptant les syllabes de cette phrase, il s'avisa que c'était celle qu'elle avait prononcée sur le bateau, alors qu'il ne pouvait pas l'entendre. Elle n'avait pas dit son dernier mot : il lui restait donc une chance, quoique bien ténue sans doute.

Ils dînèrent tranquillement sur la véranda du grand bungalow qui donnait sur le lac où la nuit s'avavançait. Les moustiques s'approchaient des grillages et chantonnaient leur chanson. Ils burent la deuxième bouteille de vin rouge tandis que Wallingford racontait ses tentatives encore discrètes pour se faire virer. Cette fois, il eut le bon sens de ne pas mêler Mary Shanahan à ses révélations, et se garda bien d'expliquer que c'était elle qui lui avait soufflé l'idée, ou qu'elle avait des stratégies circonstanciées pour lui permettre d'arriver à ses fins.

Il parla de quitter New York, aussi, mais se heurta à l'impatience de Mrs Clausen.

- Je ne voudrais pas que vous quittiez votre poste à cause de moi, protesta-t-elle, si je peux vivre avec vous, je peux vivre avec vous n'importe où. Peu importe l'endroit où nous habitons, ou ce que vous faites.

Il déambula avec l'enfant au bras pendant qu'elle faisait la vaisselle.

- Je préférerais seulement que Mary n'ait pas un bébé de vous, dit-elle enfin, alors qu'ils rentraient au garage à bateaux en chassant les moustiques.

Il ne voyait pas son visage ; elle était de nouveau devant lui, et portait la torche ainsi qu'un sac d'affaires de bébé, tandis qu'il gardait le petit au bras.

- Je ne peux pas lui reprocher d'avoir voulu un enfant de vous, ajouta-t-elle comme ils montaient l'escalier menant aux mansardes. J'espère simplement que ça n'aura pas marché. Mais à présent, il n'y a plus rien à y faire, et il ne faudrait pas non plus y faire quoi que ce soit.

C'est tout moi, se disait Wallingford : il y avait là un élément clé de son destin, qu'il avait enclenché sans s'en rendre compte, et sur lequel il n'avait aucune prise ; que Mary Shanahan soit enceinte ou pas, à présent, ne tenait qu'aux hasards de la conception.

Avant de quitter le bungalow principal, où il était passé à la salle de bains et s'était lavé les dents, il avait pris un préservatif dans sa trousse de toilette. Il le garda en main sur tout le chemin du garage à bateaux, et à présent, comme il posait Otto sur le lit transformé en table à langer, Mrs Clausen vit son poing unique refermé sur quelque chose.

- Qu'est-ce que vous avez dans la main ? lui demanda-t-elle. Il

ouvrit la paume et lui montra le préservatif; elle était penchée sur le petit Otto et le changeait.

- Il vaudrait mieux retourner là-bas en prendre un autre, lui dit-elle, il vous en faudra bien au moins deux.

Il prit donc une lampe de poche, et brava de nouveau les moustiques, pour revenir dans sa mansarde avec un second préservatif ainsi qu'une bière fraîche.

Il se mit en devoir d'allumer la lampe au gaz, tâche facile pour qui a ses deux mains, mais redoutable pour lui. Il commença par gratter l'allumette, puis la tint entre ses dents en ouvrant le gaz ; lorsqu'il retira l'allumette de sa bouche pour la présenter à la lampe, on entendit une mini-explosion, suivie d'une belle flamme. Il baissa l'arrivée du propane, mais la lumière ne faiblit guère. Pas très romantique, se dit-il en se déshabillant pour se glisser nu dans le lit.

Couvert jusqu'à la taille par le drap de dessus, couché sur le ventre, en appui sur les coudes, il serra les deux oreillers contre sa poitrine. Il regardait par la fenêtre le clair de lune sur le lac. L'astre était énorme ; dans deux ou trois nuits, ce serait la pleine lune du calendrier, mais elle paraissait déjà toute ronde.

Il avait laissé la bière sur la commode, sans l'ouvrir ; il espérait qu'ils pourraient se la partager après. Les deux préservatifs, dans leur sachet en aluminium, se trouvaient sous les oreillers.

Entre le boucan des huarts et une querelle qui venait d'éclater chez les canards près de la rive, il n'entendit pas Doris entrer dans la chambre ; mais lorsqu'elle s'étendit sur lui, seins contre son dos, il sut qu'elle était nue.

- Mon maillot est si froid, lui murmura-t-elle à l'oreille, je vais l'enlever. Tu ne veux pas enlever le tien, toi aussi ?

Sa voix était si semblable à celle de la femme du rêve bleu cobalt qu'il eut du mal à répondre. Le temps qu'il parvienne à dire "Si", elle l'avait déjà retourné, et elle avait repoussé le drap.

- Tu ferais mieux de me donner un de ces trucs..., dit-elle.

Il cherchait derrière sa tête, sous les oreillers, de sa seule main, mais elle le prit de vitesse. Elle trouva un des deux préservatifs et déchira le sachet avec les dents :

- Laisse-moi le faire. J'ai envie de te le mettre, dit-elle. Je l'ai jamais fait.

Elle sembla un peu déconcertée par l'aspect du préservatif, mais pas découragée pour autant, malheureusement elle s'apprêtait à le mettre du mauvais côté.

- Ça a un envers et un endroit, expliqua-t-il.

Elle rit de sa bétise et mit la membrane dans le bon sens ; elle était trop pressée pour qu'il lui parle ; elle n'avait peut-être jamais passé de capote à un homme, mais il reconnut bien la façon dont elle

le chevaucha, sauf que, cette fois, il était allongé et non assis comme dans le bureau du Dr Zajac.

- Mettons les choses au point sur la fidélité, annonça-t-elle en ondulant, les mains sur ses épaules. Si tu ne sais pas être monogame, c'est maintenant qu'il faut le dire, et m'arrêter.

Il ne dit rien, et ne fit rien pour l'arrêter.

- S'il te plaît, ne va pas en mettre une autre enceinte, lui dit-elle, sur un ton plus grave encore.

Elle pesait sur lui de tout son poids, il souleva le bassin pour aller à sa rencontre.

- D'accord, dit-il.

La lumière crue de la lampe à gaz projetait sur le mur leurs ombres mouvantes, là où le rectangle plus foncé avait auparavant attiré l'attention de Wallingford, sur l'emplacement de l'affiche d'Otto senior pour de la bière. On aurait dit que leur étreinte s'y superposait, portrait fantôme, image d'un avenir commun encore problématique.

Après l'amour, ils descendirent la bouteille de bière en quelques secondes. Puis ils allèrent se baigner nus, et cette fois, il ne prit qu'une serviette pour deux tandis qu'elle portait la lampe. Ils gagnèrent en file indienne le bout de la passerelle, mais elle lui demanda de descendre l'échelle le premier. Il n'était pas plutôt entré dans l'eau qu'elle lui dit de revenir vers elle à la nage, sous l'étroit ponton.

- Suis simplement le rayon de la lampe, lui expliqua-t-elle.

Elle la braquait entre les planches, éclairant l'un des piliers qui disparaissaient dans l'eau sombre, plus gros que la cuisse de Wallingford. À quelques centimètres au-dessus de la ligne d'eau, sous les planches, le long d'un tasseau horizontal, un éclair doré attira le regard de Patrick. Il nagea pour s'en approcher à niveau de regard et dut battre des pieds pour se maintenir à la surface s'il voulait le voir.

On avait planté un clou à tête plate dans le poteau ; deux alliances d'or s'y enlaçaient, et on avait recourbé le clou d'un coup de marteau pour lui enfoncer la tête dans le poteau. Il se rendit compte qu'elle avait dû planter le clou puis le plier après avoir glissé les alliances tout en pédalant dans l'eau ; même pour une bonne nageuse, plutôt vigoureuse et qui avait ses deux mains, ça n'avait pas été une tâche facile.

- Elles sont toujours là ? Tu les vois ? demanda-t-elle.

- Oui.

Elle rebraqua la lampe sur le lac. Il se dégagea à la nage de sous le ponton et suivit le rayon lumineux ; elle l'attendait en faisant la planche, les seins à la surface de l'eau.

Elle ne dit rien, et il demeura silencieux auprès d'elle. Un hiver, peut-être, la couche de glace serait particulièrement épaisse, et

tandis qu'elle frotterait contre le garage à bateaux, les alliances risquaient de se perdre ; si le hangar lui-même n'était pas balayé par une tempête... mais elles étaient bien à leur place, et c'était ce qu'elle avait voulu lui montrer.

Sur la rive d'en face, dans le bungalow du nouveau voisin, une lampe était allumée ; la radio marchait et le voyeur écoutait un match de base-ball, mais Patrick n'aurait pas su dire entre quelles équipes.

Ils rentrèrent à la nage au hangar à bateaux, se repérant à la torche du ponton et aux lampes à gaz des deux fenêtres. Cette fois, Wallingford n'oublia pas de faire pipi dans le lac, pour ne pas avoir à aller dans la pinède affronter les moustiques.

Ils dirent bonsoir au petit Otto, puis Doris éteignit la lumière et tira les rideaux de sa chambre. Ensuite, elle éteignit la lumière de l'autre chambre, où elle s'allongea nue, toute fraîche après leur baignade, en tirant seulement le drap ; elle et Wallingford avaient tous deux les cheveux mouillés et froids, dans le clair de lune. Elle n'avait pas fermé les rideaux exprès, voulant se réveiller tôt, avant le bébé. Ils s'endormirent tout de suite, dans la chambre baignée d'une lune qui ne se coucha pas avant trois heures, cette nuit-là.

Le soleil du lundi, lui, se leva peu après cinq heures, mais Mrs Clausen l'avait devancé. Lorsque Wallingford se réveilla, la chambre avait pris un gris perle, un gris étain, et il eut conscience d'être excité à un point qui lui évoquait les moments les plus érotiques du rêve bleu cobalt.

Mrs Clausen était en train de lui passer le second préservatif, et elle avait découvert une méthode inédite, même pour lui : elle le lui déroulait sur le sexe avec les dents. Pour une femme qui ne s'était jamais servie d'une capote, elle se surpassait dans l'innovation ; mais elle lui avoua qu'elle avait lu cette méthode dans un livre.

- Un roman ? voulut-il savoir. (Évidemment !)

- Donne-moi ta main, lui enjoignit-elle.

Il pensa tout naturellement qu'elle parlait de sa main droite, sa seule et unique mais lorsqu'il la lui tendit, elle précisa :

- Non, la quatrième.

Il crut avoir mal entendu. Elle devait avoir dit "l'autre", la main absente, l'absence de main, comme presque tout le monde disait.

- La quoi ? demanda-t-il, pour confirmation.

- Donne-moi ta main, la quatrième.

Elle saisit son moignon et le serra fort entre ses cuisses, où il sentit ses doigts perdus revenir à la vie.

- Il y avait les deux avec lesquelles tu es venu au monde, expliqua-t-elle. Tu en as perdu une. Celle d'Otto était ta troisième. Mais celle-ci, ajouta-t-elle en serrant les cuisses pour souligner son propos, c'est celle qui ne m'oubliera jamais. Celle-ci, elle est à moi.

C'est ta quatrième main.

- Ah !

Peut-être était-ce pourquoi il la sentait comme si elle était réelle.

Après l'amour, chacun retourna se baigner nu, l'autre le regardant, à la fenêtre d'Otto. Pendant que Doris se baignait, Otto junior se réveilla, avec le soleil levant.

Puis ils s'affairèrent aux bagages ; elle s'acquitta de toutes les tâches nécessaires pour fermer la maison, et trouva même le temps de retourner à la décharge de la jetée porter les ordures restantes pendant qu'il gardait Otto. Sans le bébé à bord, elle conduisait le bateau beaucoup plus vite.

Ils avaient rassemblé tous les sacs et les affaires du bébé lorsque l'hydravion arriva. Tandis que Mrs Clausen chargeait les bagages avec le pilote, Wallingford, Otto sur son bras droit, fit un signe de son moignon au voyeur d'en face ; de temps en temps, on voyait briller dans le soleil la lentille de son télescope.

Lorsque l'avion décolla, le pilote se fit un plaisir de passer en rase-mottes au-dessus du ponton du nouvel arrivant. Le voyeur tenait son télescope comme une canne à pêche, pour faire croire qu'il pêchait depuis sa jetée ; ce sombre crétin faisait des touches imaginaires, mais le pied de l'instrument se dressait, accusateur, au beau milieu de la jetée, comme le socle d'un canon rudimentaire.

Il y avait trop de bruit dans la cabine pour se parler sans hausser le ton. Mais Patrick et Doris ne se quittaient pas des yeux, ainsi que le bébé, qu'ils se repassaient. Au moment où l'avion amorçait la descente, il lui répéta, sans un son, simplement en remuant les lèvres : "Je t'aime."

Elle ne répondit pas tout de suite et, lorsqu'elle le fit, ce fut aussi sans prononcer les mots, mais en le laissant lire sur ses lèvres, la même phrase, plus longue que "Je t'aime". ("Je n'ai pas dit mon dernier mot.")

Il n'avait plus qu'à voir venir.

Lorsque l'hydravion se fut posé, ils prirent la voiture pour se rendre à Austin Straubel, l'aéroport de Green Bay. Otto s'agitait dans son siège de bébé, tandis que Wallingford déployait tous ses efforts pour l'amuser. Doris avait pris le volant. À présent qu'ils pouvaient s'entendre parler, il semblait qu'ils n'avaient plus rien à se dire.

À l'aéroport, au moment où il embrassait Doris et le petit Otto pour leur dire au revoir, il sentit qu'elle glissait quelque chose dans sa poche de poitrine.

- Ne regarde pas tout de suite, s'il te plaît, attends encore, lui demanda-t-elle. Réfléchis : ma peau a cicatrisé, le trou s'est bouché. Je ne pourrais plus le porter même si je voulais. Et en plus, si je finis

avec toi, je sais que je n'en aurai pas besoin. Je sais que tu n'en as pas besoin, toi. S'il te plaît, donne-le à quelqu'un.

Wallingford devina sans regarder ce que c'était, c'était le fétiche de fertilité qu'il lui avait vu dans le nombril. Il mourait d'envie de le revoir.

La chose ne se fit pas attendre. Il méditait sur l'ambiguïté des mots par lesquels elle avait pris congé de lui ("Si je finis avec toi..."), lorsque le petit objet qu'elle avait glissé dans sa poche déclencha le détecteur de métaux du portique de sécurité. Il dut le retirer de sa poche et le regarder. Une agente de la sécurité le contempla tout à loisir, elle aussi, elle en eut même la primeur.

Pour un si petit objet, le fétiche était très lourd. Son métal d'un gris-blanc avait l'éclat de l'or.

- C'est du platine, dit l'agente de sécurité, une Indienne trapue à la peau foncée et à la chevelure aile de corbeau, avec un air triste.

À la façon dont elle manipulait la boucle de nombril, on voyait qu'elle s'y connaissait en bijoux.

- Ça a dû coûter une fortune, dit-elle en la lui restituant.

- Je ne sais pas, ça n'est pas moi qui l'ai acheté, répondit-il. C'est un bijou de piercing, pour un nombril de femme.

- Je sais, dit l'agente, quand les femmes en ont un dans le nombril, en général, ça déclenche les détecteurs.

- Ah bon, dit Patrick, qui commençait tout juste à saisir ce que représentait le gri-gri : une main minuscule, une main gauche.

Dans le métier du piercing, c'était ce qu'on appelle un haltère, c'est-à-dire une tige sur laquelle vient se visser une boule qui empêche le bijou de tomber, un peu comme certaines boucles d'oreilles. Mais à l'autre extrémité de la tige, qui figurait un mince poignet, se trouvait la main la plus délicate, la plus ciselée qu'il ait jamais vue. Le majeur venait croiser l'index en un geste universel de conjuration. Il se serait attendu à un symbole de fertilité plus caractérisé, un petit dieu, peut-être, un signe tribal.

Un deuxième agent de la sécurité s'approcha de leur table. C'était un Noir de petite taille, maigre, avec une moustache impeccablement taillée.

- C'est quoi ? demanda-t-il à sa collègue.

- Une parure de corps, une boucle de nombril, expliqua-t-elle.

- Pas pour le mien, en tout cas, dit l'homme avec un petit sourire.

Patrick lui tendit le fétiche. Dans ce geste, le coupe-vent glissa de son avant-bras, et les gardes virent qu'il n'avait plus de main gauche.

- Hé, vous êtes le type au lion ! s'exclama l'agent.

Il n'avait jeté qu'un regard à la petite main de platine posée sur

la paume de la sienne, grandeur nature.

Lagente tendit la main d'instinct pour effleurer l'avant-bras gauche de Patrick.

- Excusez-moi, Mr Wallingford, je vous avais pas reconnu, dit-elle.

Quelle tristesse se faisait donc jour sur son visage ? Il avait su tout de suite qu'elle était triste, mais jusque-là il n'en avait pas envisagé les raisons. Elle avait une petite cicatrice en forme d'hameçon à la gorge, qui pouvait provenir de n'importe quoi, depuis une blessure accidentelle avec une paire de ciseaux dans l'enfance jusqu'à un mariage calamiteux ou un viol brutal.

Son collègue, le petit Noir maigre, regardait la parure de corps avec un intérêt renouvelé.

- Mais c'est une main, une main gauche, j'ai compris ! s'écria-t-il, excité. C'est un peu logique que vous ayez ce porte-bonheur-là, non ?

- En fait, c'est pour stimuler la fécondité ; enfin, à ce qu'on m'a dit.

- Vraiment ? demanda l'Indienne, en reprenant le bijou des mains de son collègue. Refaites voir. Ça marche ?

Il comprit qu'elle parlait sérieusement.

- Ça a marché une fois, répondit-il.

Il était tentant de faire des hypothèses sur la cause de sa tristesse. Elle pouvait avoir la quarantaine ; elle portait une alliance à l'annulaire gauche et une bague de turquoise à l'annulaire droit. Ses oreilles, percées, se paraient d'autres turquoises. Peut-être avait-elle le nombril percé. Peut-être qu'elle n'arrivait pas à être enceinte.

- Vous le voulez ? demanda-t-il. Je n'en ai plus l'usage.

Le Noir se mit à rire et s'en alla avec un geste de la main :

- Oh là là, vous fourrez pas dans les histoires ! lui lança-t-il en secouant la tête.

Peut-être que la malheureuse avait déjà une douzaine de gosses, qu'elle suppliait qu'on lui ligature les trompes, mais que son abruti de mari ne voulait rien savoir.

- Toi, tais-toi, cria-t-elle à son collègue qui s'éloignait. Il en riait encore, mais elle ne trouvait pas ça drôle.

- Prenez-le, si vous le voulez, lui dit Wallingford.

Après tout, Mrs Clausen lui avait dit d'en faire cadeau.

La femme referma sa main brune sur le gri-gri de fertilité :

- J'aimerais beaucoup, mais je sais que ce n'est pas dans mes moyens.

- Non, non, il ne vous coûtera pas un sou. Je vous le donne, il est déjà à vous, lui dit-il. J'espère qu'il marchera, si c'est ce que vous voulez.

Il n'aurait pas su dire si elle le voulait pour elle ou pour une amie, ou encore si elle savait où le vendre.

À quelques pas du poste de contrôle, il se retourna pour regarder l'Indienne. Elle s'était remise au travail, et aux yeux du monde, elle n'était qu'une agente de sécurité ; mais lorsqu'elle jeta un coup d'oeil vers lui, elle lui fit un signe, et un sourire chaleureux, tout en levant la petite main. Il était trop loin pour voir les doigts croisés, mais le bijou cligna dans la vive lumière de l'aéroport ; de nouveau le platine avait l'éclat de l'or.

Cet éclat lui rappela les alliances de Doris et Otto, luisant sous le rayon de la lampe entre l'eau noire et le dessous des planches. Depuis que Doris les avait clouées là, combien de fois était-elle allée sous la jetée à la nage pour les regarder, pédalant dans l'eau, sa torche à la main ?

À moins qu'elle ne les ait jamais regardées, et ne les vît, comme lui désormais, qu'en rêve ou en imagination, où l'or était toujours plus brillant, et plus éternel le reflet des anneaux dans le lac ?

S'il avait sa chance auprès d'elle, cela ne tiendrait pas vraiment au fait que Mary Shanahan soit ou non enceinte. Ce qui comptait davantage, c'était l'éclat que gardaient ces alliances clouées sous la passerelle, dans les rêves et l'imagination de Doris Clausen.

Lorsque son avion décolla pour Cincinnati, il se retrouva littéralement en suspens, comme les intentions de Doris Clausen à son sujet. Il lui faudrait voir venir.

On était lundi 26 juillet 1999. Il ne l'oublierait pas de sitôt : il n'allait pas la revoir avant quatre-vingt-dix-huit jours.

12 : Lambeau Field.

Cela lui laisserait le temps de cicatriser. Le bleu de son tibia (guéridon de verre ; appartement de Mary) vira au jaune, puis au brun clair; un beau jour, il disparut. Disparut bientôt aussi la trace de brûlure (robinet d'eau chaude ; douche, chez la même). Là où son dos avait porté la griffe d'Angie, toute trace de sa rencontre mouvementée avec la maquilleuse du Queens s'effaça jusques et y compris le suçon sur son épaule : à la place de l'hématome violacé la peau neuve semblait aussi innocente que celle d'Otto, aussi lisse, aussi vierge de toute marque.

Quand il pensait à cette peau douce qu'il avait massée à la crème solaire, toucher son petit garçon, le tenir dans ses bras lui manquait. Mrs Clausen aussi lui manquait, mais il avait la sagesse de ne pas la presser de lui répondre.

Il savait aussi qu'il était trop tôt pour demander à Mary Shanahan si elle était enceinte. Dès son retour de Green Bay, il lui dit seulement qu'il avait l'intention de la prendre au mot sur la renégociation de son contrat. Comme elle le lui avait fait remarquer, il lui restait dix-huit mois sur celui qui le liait à la chaîne. N'était-ce pas elle qui lui avait soufflé de demander trois ans, voire cinq ?

Mais si, c'était elle. (Elle avait suggéré : "Demande trois ans, non disons cinq.") Or elle ne semblait avoir aucun souvenir de cette conversation.

- Trois ans, ça me paraît beaucoup demander, Pat, lui dit-elle simplement.

- Je vois, répondit-il. Alors je suppose que je ferais aussi bien de garder mon poste de présentateur.

- Mais tu es sûr que tu en veux de ce poste, Pat ?

Il se disait que la présence de Wharton et Sabina dans le bureau n'était pas la seule cause de sa circonspection. (Le directeur à face de lune et l'amère Sabina écoutaient avec une indifférence apparente, sans mot dire.) C'était plutôt que, ne devinant pas ses intentions, elle était nerveuse.

- Ça dépend, répondit-il. On s'imagine mal troquer son fauteuil contre des reportages de terrain, à supposer que j'obtienne le droit de les choisir. Tu sais ce que les gens disent : "Ouais ça, je connais déjà..." On a du mal à se projeter dans une régression. Je crois qu'il vaudrait mieux que tu me fasses une offre pour que je comprenne ce que tu as en tête.

Elle le regarda avec un sourire radieux :

- Ça s'est bien passé, dans le Wisconsin ?

À force de neutralité figée, Wharton allait finir par se confondre avec les meubles dans les trente secondes s'il ne disait mot, ou s'il n'était pas au moins agité d'un tic ; il toussota en mettant sa main devant sa bouche. L'in vraisemblable vacuité de son expression n'avait d'égale que celle du bourreau derrière son masque ; même sa toux était retenue.

Sabina, avec qui Wallingford se rappelait tout juste avoir couché, à présent, en y repensant, elle geignait dans son sommeil comme un chien qui rêve, s'éclaircit la gorge comme si elle avait avalé un poil pubien.

- Ça s'est bien passé ?

Il n'aurait pas pu moins se compromettre, mais Mary en déduisit fort justement que Doris Clausen et lui n'avaient rien décidé, parce que s'ils étaient devenus un vrai couple, il se serait empressé de le lui dire ; de même que si elle s'était trouvée enceinte, elle le lui aurait aussitôt annoncé.

Et ils savaient l'un comme l'autre qu'il était nécessaire de jouer cette petite comédie de la froideur en présence de Wharton et Sabina, qui le savaient aussi bien qu'eux. En la circonstance, il n'aurait pas été recommandable que Patrick Wallingford et Mary Shanahan se retrouvent en tête à tête.

- Oh là là, qu'est-ce qu'on se les gèle, ici ! dit Angie à Wallingford lorsqu'il fut seul avec elle, sur le fauteuil de maquillage.

- Toujours, reconnut-il.

Il était heureux de revoir la fille au grand coeur, qui avait laissé son appartement immaculé comme il ne l'avait jamais vu depuis le jour où il avait emménagé.

- Alors, le Wisconsin, tu me racontes, ou quoi ? lui demanda-t-elle.

- Il est trop tôt pour savoir, avoua-t-il, mais je croise les doigts. Un mot malheureux, qui lui rappela le gri-gri de fertilité.

- Ben moi aussi, je croise les doigts pour toi, dit Angie.

Elle avait cessé de flirter avec lui, mais elle n'en était pas moins sincère, ni moins chaleureuse.

Il allait jeter son vieux réveil digital et le remplacer par un neuf, parce que chaque fois qu'il le regardait, il revoyait le chewing-gum d'Angie collé dessus, ainsi que les rotations quasi mortelles qu'il avait fallu pour le lui faire expectorer avec une telle énergie. Il ne voulait pas penser à Angie dans son lit, sauf si Doris Clausen lui disait non.

Pour l'instant, elle restait dans le vague. Wallingford devait bien admettre qu'il ne savait que penser des photos qu'elle lui avait envoyées ; et les commentaires qui les accompagnaient, sans être

énigmatiques, lui paraissaient plus malicieux qu'amoureux.

Elle ne lui avait pas envoyé toutes les photos de la pellicule ; il en manquait deux qu'il avait prises lui-même : le maillot violet à côté du caleçon de bain sur la corde à linge ; il en avait pris deux pour le cas où elle en aurait voulu une, et elle avait gardé les deux.

Les deux premières photos qu'elle lui envoya n'avaient rien d'étonnant ; il y avait d'abord celle de lui en train de barboter au bord de l'eau, avec Otto tout nu dans les bras. La deuxième était celle qu'il avait prise lui-même de Doris et d'Otto sur la terrasse du bungalow principal, lors de sa première soirée dans la maison du lac, rien ne s'étant encore passé entre eux. Comme si elle n'imaginait même pas qu'il puisse se passer quoi que ce soit, son expression était tout à fait détendue, libre de toute attente.

La seule photo qui le surprit fut la troisième, car il ne savait pas qu'elle l'avait prise ; c'était celle qui le montrait endormi dans le fauteuil à bascule, avec son fils.

Il se demandait comment il devait comprendre le petit mot qu'elle lui avait écrit pour accompagner les photos, et surtout le naturel avec lequel elle racontait avoir pris ces deux clichés du petit Otto endormi dans les bras de son père, afin d'en garder un pour elle. Le ton de sa lettre, qu'il avait d'abord trouvé malicieux, ne manquait pas d'ambiguïté. Elle avait écrit : À en juger par le document ci-joint, il semble que tu aies le potentiel d'un bon père.

Le potentiel, seulement ? Il en était blessé. Pour autant, il lisait Le Patient anglais dans le fervent espoir d'y découvrir un passage à lui signaler, un, peut-être, qu'elle aurait souligné elle-même, et qu'ils aimeraient tous deux.

Lorsqu'il l'appela pour la remercier des photos, il crut avoir trouvé ce passage :

- J'ai adoré la scène sur la "liste des blessures", surtout quand elle le pique avec la fourchette. Tu t'en souviens ? "La fourchette qu'elle lui avait plantée dans le dos de l'épaule, laissant sa morsure que le médecin attribua à un renard."

Au bout du fil, Doris ne réagit pas.

- Tu n'as pas aimé cette scène ? demanda-t-il.

- Je ne tiens pas à ce qu'on me rappelle tes traces de morsures et autres marques, lui dit-elle.

- Ah !

Il allait cependant continuer à lire Le Patient anglais. Il lui suffirait de le lire de plus près ; pourtant, il renonça à toute prudence lorsqu'il tomba sur le passage où Almasy dit de Katharine : "Elle était plus affamée de nouveauté que je n'aurais cru."

Telle était sans aucun doute l'impression que Doris lui avait faite pendant l'amour, elle avait une voracité sidérante pour lui. Il

l'appela aussitôt, oubliant que s'il était tard dans la nuit à New York, il n'était qu'une heure de moins à Green Bay, et qu'avec les horaires d'Otto, elle se couchait le plus souvent de bonne heure.

Il reconnut tout juste sa voix lorsqu'elle répondit, et il s'excusa aussitôt.

- Je suis désolé, je te réveille.

- Pas grave. Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est un passage du Patient anglais, mais je t'en parlerai une autre fois. Appelle-moi demain matin, à l'heure que tu veux. S'il te plaît, réveille-moi ! quémenda-t-il.

- Lis-le-moi.

- C'est juste un truc qu'Almasy dit de Katharine.

- Vas-y, lis-le.

Il lut : "Elle était plus affamée de nouveauté que je n'aurais cru." Hors contexte, la phrase lui parut soudain pornographique, mais il comptait qu'elle se rappellerait le contexte.

- Oui, je le connais, ce passage, dit-elle sans émotion, peut-être encore mal réveillée.

- Eh bien..., commença-t-il.

- Je suppose que j'étais plus affamée que tu n'aurais cru, c'est ça ? (Le ton de sa question impliquait : C'est tout ?)

- Oui, répondit-il.

Il l'entendit soupirer.

- Hmm..., commença-t-elle.

Puis elle parut se raviser et déclara simplement :

- Il est bien tard, pour appeler.

Ce qui ne permit pas à Patrick de dire autre chose que "Excuse-moi". Il lui faudrait continuer à lire le roman avec espoir.

En attendant, Mary Shanahan le convoqua dans son bureau, mais pas pour lui dire, il le comprit très vite, si elle était enceinte ou pas. Elle avait autre chose en tête. L'idée de renégocier le contrat de Wallingford n'était pas du goût de tout le monde, à la chaîne, quand bien même il renoncerait à son fauteuil pour retourner sur le terrain ; en revanche, on était curieux de savoir s'il accepterait des reportages "de temps en temps".

- Tu veux dire qu'ils aimeraient que je quitte mon fauteuil en douceur et par étapes ? demanda-t-il.

- Si tu acceptes, on renégociera ton contrat, poursuivit-elle sans répondre à sa question. Bien entendu, tu garderais ton salaire. (Elle avait l'art de présenter comme positive l'absence d'augmentation.) Je crois qu'on s'acheminerait vers un contrat de deux ans.

Elle ne se compromettait guère, et deux ans ne constituaient qu'une rallonge de six mois sur son contrat actuel.

Sacrée mécanique, cette femme ! pensa-t-il, tout en demandant

:
- Si on a l'intention de me remplacer au fauteuil, pourquoi est-ce que je n'aurais pas voix au chapitre ? Pourquoi ne pas me demander comment j'aimerais qu'on me remplace ? Peut-être qu'en effet la manière progressive serait la meilleure, mais peut-être pas. J'aimerais au moins qu'on me dise quel est le projet à terme.

Mary Shanahan se contenta de sourire. Force fut à Patrick d'admirer la promptitude avec laquelle elle s'était adaptée à ses attributions aussi neuves qu'indéfinies. Il était certain qu'elle n'avait pas le pouvoir de prendre des décisions de ce genre en solo, et il était probable qu'elle ne savait pas encore au juste combien de gens auraient leur mot à dire dans le processus de décision ; mais elle n'en laissa rien paraître, en même temps qu'elle eut l'intelligence de ne pas lui mentir effrontément ; elle se garderait bien d'avouer qu'il n'y avait pas de projet à long terme, de même qu'elle se garderait bien d'admettre qu'il y en avait un, mais qu'elle-même ne le connaissait pas.

- Je sais que tu t'es toujours intéressé à l'Allemagne, Pat, lui dit-elle simplement.

Hors de propos en apparence sauf qu'avec elle rien n'était jamais hors de propos.

Il avait en effet demandé à faire un reportage sur la réunification allemande, neuf ans après les faits. Entre autres sujets, il avait proposé d'étudier les changements de terminologie puisque toute la presse officielle ou presque, dont le New York Times, parlait désormais d'unification plutôt que de réunification. Cependant, l'Allemagne était jadis une et indivise, elle avait connu la séparation, puis recouvré son unité. Il s'agissait donc bien de réunification. Assurément, les Américains dans leur ensemble concevaient l'Allemagne comme réunifiée...

Quel sens politique fallait-il donner à ce changement de terminologie non négligeable ? Et quelles différences d'opinion subsistait-il parmi les Allemands sur cette réunification, ou unification ?

Mais le sujet n'avait pas intéressé la chaîne d'infos internationales. "Les Allemands, tout le monde s'en fout", avait conclu Conrad, et Brad de même après lui. À la rédaction de New York, on passait son temps à dire qu'on en avait "ras le bol" de ceci ou de cela, "ras le bol" de la religion, des arts, des enfants, des Allemands.

Or voici que Mary, la nouvelle rédactrice en chef, brandissait l'improbable carotte de l'Allemagne sous le nez de l'âne dubitatif.

- Sur l'Allemagne... eh bien ? demanda-t-il, soupçonneux.

Il était clair qu'elle n'aurait jamais soulevé la question qu'il accepte des reportages de terrain "de temps en temps" si la chaîne n'avait pas déjà une idée derrière la tête. Mais laquelle ?

En fait il y a deux rubriques, dit Mary, comme si deux valaient mieux qu'une.

Mais si elle appelait ces reportages des rubriques, c'était déjà significatif : la réunification de l'Allemagne n'était pas une "rubrique", le sujet était trop vaste pour cela. Des "rubriques", pour la salle de rédaction, c'étaient des faits divers banals, ou divertissants dans leur extravagance, comme il n'était que trop bien placé pour le savoir : Otto senior se brûlant la cervelle dans le camion de bière le soir du Super Bowl faisait une rubrique ; le type au lion lui-même était un autre exemple.

- Et lesquelles, Mary ? demanda-t-il.

Il s'astreignit à ne pas perdre son calme, car il sentait bien que ces reportages de terrain ne relevaient pas de son choix à elle ; à l'hésitation qu'elle marquait, il voyait qu'elle savait déjà comment il allait réagir à la proposition.

La première rubrique, la chaîne y avait déjà consacré une minute et demie ; tout le monde l'avait vue. Il s'agissait d'un Allemand de quarante-deux ans qui avait réussi à se tuer en regardant l'éclipse de soleil, au mois d'août. Il roulait près de Kaiserslautern quand un témoin l'avait vu zigzaguer, accélérer et emboutir une pile de pont ou une jetée. Il apparut par la suite qu'il portait des lunettes fumées pour ne pas rater l'éclipse, et que les verres étaient si sombres qu'ils lui avaient tout caché sauf le soleil partiellement noir.

- On l'a déjà passé, ça, se borna à dire Wallingford.

- Eh bien, on se disait qu'on pourrait y revenir, approfondir un peu, lui répondit-elle.

Comment "revenir" à une histoire aussi délirante ? Comment "approfondir" un accident aussi absurde ? La victime avait-elle une famille ? Si c'était le cas, cette famille était sûrement effondrée. Mais combien de temps Wallingford pourrait-il faire durer l'interview du témoin ? Et puis surtout, pourquoi ? À quelles fins ?

- Et l'autre ?

Il était au courant de l'autre fait divers, aussi, qui était arrivé par téléscripneur. Un Allemand de cinquante et un ans, chasseur à Badquelquechose, avait été découvert tué d'une balle de fusil à côté de sa voiture en Forêt-Noire. Le fusil du chasseur était pointé depuis la fenêtre de sa voiture, à l'intérieur de laquelle son chien avait été retrouvé dans l'affolement le plus total. La police en avait conclu que seul le chien pouvait avoir tiré sur son maître (pas exprès bien sûr ; on ne l'avait pas inculpé).

- Voulait-on que Wallingford aille interviewer le chien ?

Ce genre de faits divers mineurs finissait en blague sur Internet, on en racontait déjà. Ils faisaient partie du fonds de commerce de la chaîne, contes de la folie ordinaire sans relief

particulier. Mary Shanahan elle-même avait un peu honte de les évoquer.

– Mais moi je pensais à un reportage sur l'Allemagne, Mary, objecta-t-il.

– Je sais, lui dit-elle, désolée pour lui, en lui effleurant la zone de l'avant-bras gauche qui cristallisait toutes les sollicitudes.

– Il n'y avait vraiment rien d'autre ? demanda-t-il.

– Il y avait bien une rubrique en Australie, lui dit-elle, non sans hésitation, mais tu n'as jamais exprimé l'envie d'aller dans cette région du monde.

Il savait de quoi elle parlait ; apparemment, on se proposait de revenir à cette mort absurde, là aussi. Il s'agissait d'un informaticien de trente-trois ans, décédé à la suite d'un coma éthylique lors d'un concours de beuveries, dans un bar d'hôtel à Sydney. Le concours portait le nom navrant de "Vendredi Fauve", et la victime aurait absorbé quatre whiskies, dix-sept tequilas, et trente-quatre bières, le tout en une heure quarante-cinq de temps. L'homme était mort avec une alcoolémie de cinq grammes dans le sang.

– Je connais l'histoire, dit Wallingford.

Mary lui effleura le bras une fois encore :

– Pas de nouvelles plus alléchantes pour toi, Pat.

Ce qui déprimait encore davantage Wallingford, c'est que ces rubriques n'étaient même pas nouvelles : c'était du réchauffé, du verbiage sur le thème de la bouffonnerie du monde ; on en avait déjà tiré les conclusions lapidaires.

La chaîne proposait un stage d'été – à défaut d'être payés, les étudiants se voyaient offrir une expérience "authentique". Mais même à titre gratuit, n'avaient-ils pas mieux à faire que recueillir ces faits divers, morts stupides ou rocambolesques ? Quelque part dans le Sud, un jeune militaire était mort de ses blessures après une chute de trois étages, il faisait un concours de crachats. (Histoire vraie.) Une femme d'agriculteur avait été chargée par des moutons, et précipitée du haut d'une falaise dans le nord de l'Angleterre. (Vraie aussi.)

La chaîne d'actualités pratiquait depuis longtemps un humour de potache, avec conception de la mort assortie : la vie devenait une vaste farce, dont la mort était le gag final. Au fil des réunions, Wallingford s'imaginait très bien Wharton ou Sabina dire : "Ça, c'est pour le type au lion."

Quant à la nouvelle alléchante qu'il aurait bien aimé apprendre de Mary Shanahan, c'était simplement qu'elle ne soit pas enceinte. Mais cette nouvelle-là, il lui faudrait l'attendre.

Attendre n'était pas son fort, et, pour une fois, ce travers lui servit. Il décida de se renseigner sur d'autres postes de journaliste. Les gens disaient la chaîne culturelle (ils parlaient de PBS) ennuyeuse,

mais, surtout quand on s'occupe de l'actualité, on peut faire pire qu'ennuyer son public, se dit-il.

Les studios de PBS pour Green Bay se trouvaient à Madison, dans le Wisconsin, auprès de l'université. Il écrivit à la télévision publique du Wisconsin pour expliquer ce qu'il avait en tête, il voulait monter une émission qui analyse l'actualité. Il se proposait de passer au crible l'absence de contexte dans laquelle les actualités étaient rapportées, surtout à la télévision ; il démontrerait que bien souvent, une nouvelle en cachait une autre, plus intéressante, et que celle sur laquelle on faisait un reportage n'était pas forcément la bonne.

Il écrivit : "Développer un fait divers complexe ou compliqué prend du temps ; ce qui marche le mieux à la télévision, c'est le reportage qui ne prend pas de temps. L'avantage de la catastrophe, ce n'est pas seulement qu'elle est sensationnelle, c'est qu'elle est subite. À la télévision en particulier, c'est l'immédiat qui marche le mieux, sur le plan commercial s'entend ; mais pas forcément pour l'actualité."

Il envoya son CV assorti d'une proposition analogue aux stations publiques de Milwaukee et de Saint Paul ainsi qu'aux deux de Chicago. Or pourquoi se restreindre au Midwest puisque Mrs Clausen avait dit qu'elle vivrait avec lui n'importe où si elle décidait de vivre avec lui, bien entendu ?

La raison en était la suivante : il avait scotché la photo où on la voyait avec le petit Otto sur le miroir de sa garde-robe, dans son bureau, et lorsque Mary Shanahan l'avait vue, elle avait regardé de près la mère et l'enfant, la mère de très près, et elle avait lancé, en chipie qu'elle était :

- Jolie moustache !

De fait, Doris avait une ombre de duvet impalpable sur la lèvre supérieure. Il fut indigné que Mary traite de moustache cette zone si infiniment douce. À cause de ses propres sensibilités gauchies, et de sa longue habitude d'un certain type de New-Yorkaises, il décida qu'il ne devrait pas transplanter Doris Clausen trop loin du Wisconsin. Ce Midwest qu'elle avait en elle, il l'adorait.

Si elle venait habiter New York, une des femmes de la rédaction finirait bien par la persuader de s'épiler la lèvre supérieure à la cire, et il perdrait un détail adoré. Ce fut pourquoi il n'écrivit qu'à quelques stations de PBS dans le Midwest, en restant aussi proche que possible de Green Bay.

Pendant qu'il y était, il ne s'en tint pas aux stations non commerciales. La seule radio qu'il écoutait était la radio publique. Il adorait NPR, qui avait des stations partout. Il y en avait justement deux à Green Bay, et deux à Madison ; il envoya son projet d'émission analysant l'actualité aux quatre, en plus de la station NPR de Milwaukee, Chicago et Saint Paul. (Il y en avait même une à Appleton,

la ville natale de Doris Clausen, mais il résista à la tentation d'y proposer ses services.)

Au fil du mois d'août, qui tirait à sa fin, il lui vint une autre idée. Les dix grandes universités du Midwest devaient presque toutes avoir des séminaires de journalisme au niveau de la maîtrise et du DEA. Ainsi la Medill School of Journalism, à l'université du Nord-Ouest était célèbre. Il lui envoya son projet d'un cours d'analyse de l'actualité, ainsi qu'à l'université du Wisconsin à Madison, à celle du Minnesota à Minneapolis, et à celle de l'Iowa à Iowa City.

Il était lancé sur son idée de l'absence de contexte des reportages. Il vitupérait, avec quelque argument, la banalisation des vrais événements. Ce n'était pas seulement son sujet de prédilection, il en était un vivant exemple. Qui mieux que le type au lion pouvait dénoncer le sensationnalisme des chagrins mineurs lorsque le contexte latent, ce monde en phase terminale de ses maux, demeurerait sous silence ?

De plus, la meilleure façon de perdre son boulot n'était pas de se faire virer. C'était plutôt de s'en faire proposer un autre et puis de partir. Ce raisonnement négligeait le fait que, si c'était la chaîne qui le virait, elle devrait renégocier le reste de son contrat. Pour autant, Mary Shanahan fut bien étonnée lorsque Patrick Wallingford passa la tête, et la tête seulement, par la porte de son bureau en lui lançant joyeux :

- OK, j'accepte !

- Tu acceptes quoi, Pat ?

- Deux ans, même salaire, reportages sur le terrain de temps en temps, sous condition que j'en approuve le sujet, bien sûr. J'accepte.

- C'est vrai ?

- Bonne journée, Mary, lui dit-il.

Qu'ils essaient donc de lui trouver un reportage qu'il accepte ! Non seulement il allait les pousser à le virer, mais il espérait bien avoir un nouveau boulot qui l'attende quand ils appuieraient sur la détente. (Dire qu'il n'avait jadis aucune disposition pour les stratégies à long terme !)

La proposition de reportage suivante ne se fit pas attendre. Il les voyait d'ici se dire : "Comment le type au lion pourrait-il résister à une histoire pareille ?" Ils voulaient l'envoyer à Jérusalem, un territoire rêvé pour lui. Les journalistes adorent cette ville où les contes de la folie ordinaire ne manquent pas.

Deux voitures piégées venaient de sauter. Le samedi 5 septembre, à cinq heures et demie précises, heure locale, deux bombes placées dans des voitures et synchronisées avaient explosé dans deux villes différentes, tuant les deux terroristes qui les conduisaient vers leurs cibles désignées. Les bombes s'étaient déclenchées parce que les

terroristes les avaient mises à l'heure d'été, et que, trois semaines auparavant, Israël avait avancé le passage à l'heure d'hiver. Les terroristes, qui avaient dû monter leurs bombes dans une zone contrôlée par les Palestiniens, étaient victimes du refus d'accepter l'"heure sioniste", comme ils disaient. Les chauffeurs des voitures avaient bien mis leurs montres à l'heure israélienne, mais pas leurs bombes.

Si la chaîne d'actualités trouvait drôle que ces fous dangereux aient sauté sur leur propre bourde, ce n'était pas le cas de Wallingford. Ils avaient peut-être eu la mort qu'ils méritaient, mais le problème du terrorisme en Israël n'était pas une plaisanterie ; on banalisait la gravité des tensions dans le pays en faisant de cet accident rocambolesque un fait divers. D'autres gens trouveraient la mort dans des attentats à la voiture piégée, et ça n'aurait rien de drôle. Une fois de plus, on avait oublié le contexte de l'événement, c'est-à-dire la raison pour laquelle les Israéliens étaient passés plus tôt de l'heure d'été à l'heure d'hiver.

Ils l'avaient fait pour s'adapter à la période de prières précédant le Grand Pardon, ces selihoth que l'on dit pour implorer la clémence de Dieu et qui sont un prolongement des psaumes, il y est surtout question des souffrances du peuple d'Israël dans les divers pays de la Diaspora. Incorporées dans la liturgie, elles se récitent pour les grandes fêtes et pendant la période qui précède Rosh Hashanah ; le fidèle y exprime son repentir et y implore la pitié.

Pendant qu'en Israël on avait changé d'heure pour pouvoir dire ces prières d'expiation, les ennemis des Juifs conspiraient pour les tuer. Voilà le contexte qui faisait du double attentat autre chose qu'un pataquès ; il n'avait rien de drôle. À Jérusalem, ce n'était guère qu'un micro-événement banal, qui rappelait et qui annonçait d'autres attentats. Mais pour Mary et le reste de la chaîne, c'était une histoire d'arroseurs arrosés, morale, somme toute.

- Vous le faites exprès pour que je refuse, non, Mary ? demanda-t-il. Et si j'en refuse assez comme celui-là, vous pourrez me virer en toute impunité.

- On a trouvé l'histoire intéressante, et tout à fait dans ton créneau, se borna-t-elle à lui répondre.

Il brûlait ses ponts plus vite qu'ils ne lui en construisaient de nouveaux ; ce fut une période enivrante, mais indécise. Lorsqu'il ne s'ingéniait pas à perdre son emploi, il lisait *Le Patient anglais*, et il rêvait de Doris Clausen.

Elle avait dû être enchantée comme lui par le passage où Almasy demande à Madox "le nom du creux que les femmes ont à la base du cou". À quoi Madox répond en marmonnant : "Reprenez-vous !" Plus tard, désignant du doigt une zone proche de sa pomme d'Adam,

il dit à Almasy que cela s'appelle la "fourchette sternale".

Il appela Mrs Clausen, tout à fait convaincu qu'elle avait adoré l'incident autant que lui, mais elle émit des doutes :

- Ça ne portait pas le même nom dans le film, lui dit-elle.

- Ah bon ?

Depuis combien de temps est-ce qu'il n'avait pas vu le film ? Il loua la vidéo et la regarda aussitôt. Mais lorsqu'il arriva à cette scène, il ne réussit pas bien à saisir le nom en question. En tout cas, c'est elle qui avait raison, ce n'était pas la fourchette sternale.

Il rembobina la vidéo et visionna la scène une fois de plus. Almasy et Madox se disent au revoir. (Madox rentre chez lui, il va se tuer.) Almasy déclare : "Dieu n'existe pas." Et il ajoute : "Mais j'espère qu'il y a quelqu'un qui s'occupe de vous." Madox semble se rappeler quelque chose et il désigne sa propre gorge : "Pour le cas où vous n'auriez pas résolu la question, ça s'appelle le creux sus-sternal." À la seconde écoute, Patrick saisit le nom. Est-ce que cette partie du cou des femmes en avait deux ?

Et à revoir le film, après avoir fini le roman, il allait déclarer à Mrs Clausen à quel point il adorait le passage où Katharine dit à Almasy : "Je veux que vous me ravissiez."

- Dans le livre, tu veux dire ? demanda Mrs Clausen.

- Dans le livre et dans le film, répondit Patrick.

- C'était pas dans le film, lui dit Doris. (Il venait de le revoir, il en était certain.) Tu as cru l'entendre parce que tu l'aimes beaucoup, cette réplique.

- Tu ne l'as pas aimée ?

- C'est bien d'un homme de l'avoir aimée. Je n'aurais pas trouvé crédible qu'elle lui dise une chose pareille.

Avait-il cru si volontiers que Katharine puisse dire "Je veux que vous me ravissiez" qu'il avait ajouté cette réplique au film, tant sa mémoire était facile à manipuler, ou bien était-ce Doris qui, jugeant la réplique trop improbable, l'avait effacée du film ? Quelle importance, au fond, que cette phrase fût ou ne fût pas dans le film ? Ce qui comptait, c'est que lui l'avait bien aimée, et elle pas.

Une fois de plus, il se trouva idiot. Il avait essayé de s'emparer d'un livre que Doris Clausen avait aimé, et d'un film qui, du moins pour elle, était lié à des souvenirs douloureux. Or les livres, et parfois les films, sont des objets trop personnels ; on peut les apprécier à deux, mais les raisons particulières de les aimer ne se partagent pas de façon satisfaisante.

Les bons films et les bons livres, contrairement à l'actualité ou ce qui passe pour tel, ne sont pas des "rubriques". Ils s'inscrivent dans la gamme d'émotions où on se trouve lorsqu'on les lit ou qu'on les voit. Le goût d'autrui pour un film ou pour un livre a quelque chose

d'unique, se disait-il à présent.

Elle dut percevoir son découragement et le prendre en pitié, car elle lui envoya deux autres photos des moments passés ensemble à la maison du lac. Lui qui espérait celle de leurs deux maillots côte à côte sur la corde à linge fut au comble du bonheur quand il la reçut. Il la scotcha au miroir de sa garde-robe, dans son bureau, et que Mary Shanahan vienne faire des remarques perfides sur celle-là, qu'elle essaie un peu !

Mais ce fut la seconde photo qui le laissa pantois. Il dormait encore lorsque Mrs Clausen avait pris cet autoportrait en tenant l'appareil un peu de travers, ce qui n'empêchait pas de voir assez bien ce qui se passait. Elle était en train de déchirer l'enveloppe du second préservatif avec les dents, en souriant à l'objectif comme s'il s'agissait de Wallingford lui-même, qui aurait déjà su qu'elle allait le lui dérouler sur le sexe.

Celle-là, il ne la colla pas sur le miroir de sa garde-robe. Il la garda chez lui, sur la table de nuit, à côté du téléphone, pour la regarder lorsqu'il appelait Mrs Clausen, ou qu'elle l'appelait.

Un soir qu'il était déjà couché mais pas encore endormi, le téléphone sonna très tard et il alluma la lampe de chevet pour regarder la photo pendant qu'il parlerait à Doris, mais ce n'était pas elle.

- Salut, le Manchot, salut, Bite-en-Moins, dit Vito, le frère d'Angie. J'espère que je te dérange... (Il appelait souvent, sans avoir jamais rien à dire.)

Lorsque Wallingford raccrocha, ce fut avec une tristesse marquée, proche de la nostalgie. Quand il se trouvait chez lui, depuis qu'il était rentré du Wisconsin, Doris Clausen n'était pas la seule femme qui lui manquait ; lui manquait aussi cette nuit de folie au parfum de chewing-gum, passée avec Angie. Dans ces moments-là, il pouvait même arriver que Mary lui manquât, la Mary d'avant, celle qui n'avait pas encore acquis la certitude d'un nom de famille et l'autorité gênante qu'elle avait désormais sur lui...

Il éteignit la lumière. Comme il somnait dans le sommeil, il essaya d'avoir à son endroit des pensées clémentes. La litanie passée de ses atouts lui revint : sa peau immaculée, sa blondeur naturelle, ses vêtements fonctionnels mais sexy, ses petites dents parfaites, et, si elle espérait toujours être enceinte, sa détermination à ne pas consommer de médicaments. Elle avait parfois été garce avec lui, mais les gens ne se réduisent pas à ce qu'ils paraissent. Et puis enfin, il l'avait larguée. Il y avait des femmes qui en auraient conçu plus d'amertume qu'elle.

Quand on parle du loup... le téléphone sonna, et c'était Mary Shanahan, en larmes au bout du fil. Elle avait ses règles, et comme elles étaient arrivées avec un mois et demi de retard, elle avait eu le

temps de se croire enceinte.

– Je suis désolé, Mary, lui dit-il, et il l'était sincèrement, pour elle, car, pour lui, il éprouvait une jubilation imméritée ; une fois de plus, il avait senti le vent du boulet.

– Tu te rends compte ! Toi, tirer à blanc ! lui dit-elle, entre deux sanglots. Je vais te donner une deuxième chance. Il faut qu'on recommence, dès que je serai en train d'ovuler.

– Désolé, Mary, répéta-t-il. Je ne marche pas. Tir à blanc ou pas, j'ai tenté ma chance.

– Quoi ?

– Tu m'as bien entendu. C'est non. On ne couche plus ensemble sous aucun prétexte.

Elle le traita de tous les noms d'oiseaux et raccrocha, mais la déception qu'il lui causait ne l'empêcha pas de dormir. Il passa au contraire la nuit la plus réparatrice depuis qu'il s'était endormi dans les bras de Mrs Clausen et réveillé en sentant ses dents lui dérouler un préservatif sur le sexe.

Il dormait encore profondément lorsque celle-ci l'appela. Il avait beau être une heure de moins à Green Bay, le petit Otto réveillait régulièrement sa mère deux heures avant que Wallingford n'ouvre un oeil.

– Mary n'est pas enceinte, elle vient d'avoir ses règles, annonça-t-il.

– Elle va te demander de recommencer, c'est ce que je ferais à sa place.

– Elle me l'a déjà demandé, et j'ai dit non.

– Tant mieux.

– Je regarde ta photo.

– Je devine laquelle.

Le petit Otto gazouillait, non loin du téléphone. Pendant un instant, Wallingford ne dit rien ; imaginer l'enfant et sa mère lui suffisait. Puis il lui demanda :

– Comment est-ce que tu es habillée ? Tu es habillée ?

– J'ai des billets pour un match de lundi soir, si tu veux venir, lui dit-elle pour toute réponse.

– Je veux venir, dit-il.

– C'est le Football du Lundi soir, les Seahawks contre les Packers, à Lambeau Field, expliqua-t-elle avec une révérence dont les causes échappaient à Wallingford. Mike Holmgren rentre au bercail. Je ne voudrais pas rater ça.

– Moi non plus, répondit-il sans savoir qui était Mike Holmgren, mais il allait se documenter.

– C'est le 1er novembre, tu es sûr que tu seras libre ?

– Je serai libre, promit-il en s'efforçant d'être enjoué alors

qu'en réalité, il était effondré de devoir attendre jusque-là pour la revoir : on n'était qu'à la mi-septembre. Tu pourrais peut-être venir à New York d'ici là ? risqua-t-il tout de même.

– Non, je veux te revoir pour le match, lui dit-elle. Je ne peux pas t'expliquer.

– Tu n'as pas à m'expliquer, répondit-il vivement.

– Je suis contente que la photo te plaise, dit-elle pour changer de sujet.

– Je l'adore ! J'adore ce que tu m'as fait.

– OK. À bientôt, alors, conclut-elle avant de raccrocher, sans même ajouter au revoir.

Le lendemain matin, à la conférence de rédaction, Wallingford essaya de ne pas voir en Mary Shanahan une femme qui avait des règles difficiles, pour ne pas dire plus, mais ce fut l'impression qu'elle lui fit. Elle s'en prit tout d'abord à l'une des femmes de la rédaction, Eleanor qui, pour une raison ou pour une autre, avait couché avec un stagiaire d'été. Le jeune homme était retourné à l'université, et Mary accusait Eleanor de choisir ses conquêtes au berceau.

Or Wallingford était le seul à le savoir : avant qu'il ait lui-même inconsidérément consenti à la mettre enceinte, elle avait sollicité les services du stagiaire. Celui-ci, joli garçon mais plus malin que lui, avait décliné. Eleanor avait toute la sympathie de Wallingford pour avoir couché avec ce stagiaire, de même que lui pour avoir couché avec elle ; son stage d'été lui aurait tout de même valu une expérience authentique, Eleanor était une des femmes mariées les plus âgées de la rédaction.

Wallingford était de même seul à savoir que Mary se fichait éperdument qu'Eleanor ait couché avec le jeune homme, elle était furieuse que ses règles soient revenues.

Tout à coup, l'idée de prendre un reportage de terrain, n'importe lequel, le tenta. Il pourrait au moins quitter la salle de rédaction, et la ville de New York. Il dit à Mary qu'elle le trouverait ouvert à toute proposition à condition qu'elle ne l'accompagne pas là où on l'enverrait. (Elle avait en effet obligeamment proposé de partir avec lui dès sa prochaine ovulation.)

Dans un avenir proche, lui annonça-t-il, il n'y aurait qu'un seul jour et une seule nuit où il ne serait disponible ni pour un reportage de terrain ni pour présenter le journal du soir, et ce serait le 1^{er} novembre 1999, car il assisterait au match de Football du Lundi soir, à Green Bay, dans le Wisconsin, quoi qu'il arrive.

Quelqu'un, Mary elle-même sans doute, commit une "indiscrétion" en laissant entendre à ABC Sports que Patrick Wallingford serait au match ce soir-là. Aussitôt la chaîne demanda au type au lion de passer dans la cabine pendant l'enregistrement.

(Pourquoi refuser de paraître deux minutes devant des millions de téléspectateurs ? allait lui demander Mary.) L'homme de tous les désastres pourrait peut-être même commenter un jeu ou deux. Savait-il, lui demanda-t-on chez ABC, que l'épisode de sa main dévorée par le lion avait fait vendre autant de vidéos que le film des plus grands moments de l'année à la National Football League ?

Oui, il le savait. Il déclina poliment l'offre de rendre visite aux commentateurs, en disant qu'il allait assister au match avec une "amie très chère", dont il ne livra pas le nom. Il se pourrait donc qu'on lui mette un cameraman sur le dos pendant le match, et puis après ? Il voulait bien faire un petit signe du bout de son moignon, de sa quatrième main, comme disait Mrs Clausen, aux reporters si c'était ce qu'ils voulaient voir, car même les tâcherons du sport voulaient le voir.

Telle était peut-être la raison pour laquelle sa lettre de candidature avait suscité plus d'enthousiasme de la part des chaînes de télévision publiques que de la part des radios publiques, ou des écoles de journalisme des dix grandes universités. Il avait en effet intéressé toutes les stations régionales de PBS. Mais globalement, sa proposition avait reçu un accueil qui l'encourageait ; il allait avoir un point de chute professionnel, et peut-être même qu'il serait intéressant.

Il se garda bien d'en souffler mot à Mary Shanahan, tout en essayant de deviner quel reportage de terrain elle allait lui proposer. Il n'aurait pas été étonné que ce fût une guerre ; une épidémie d'E. Coli aurait aussi convenu à l'humeur de la dame, sans doute.

Il avait hâte de savoir pourquoi Mrs Clausen avait insisté pour ne pas le voir avant le match du lundi, à Green Bay. Il l'appela le 30 octobre au soir, un samedi, tout en sachant bien qu'il la verrait le surlendemain, mais elle ne se compromit guère sur l'importance singulière que revêtait ce match à ses yeux.

- Moi, ça m'inquiète toujours quand les Packers sont donnés favoris, lui dit-elle simplement.

Il se mit au lit d'assez bonne heure ce samedi soir-là. Vito appela une fois, vers minuit, mais il se rendormit peu après. Lorsque le téléphone sonna, le dimanche matin, alors qu'il faisait encore nuit dehors, il se dit que ce devait être Vito, une fois de plus, et faillit ne pas répondre. Mais c'était Mary Shanahan, pro comme jamais.

- Tu as le choix, lui lança-t-elle sans même dire bonjour ou l'appeler par son nom. Ou tu couvres ce qui se passe à Kennedy, ou je te trouve un billet d'avion pour Boston et alors un hélicoptère t'emmènera à la base aérienne d'Otis.

- C'est où, ça ?

- À Cape Cod. Tu sais ce qui vient de se passer, Pat.

- Je dormais, Mary.

– Eh ben, prends les nouvelles, bordel! Je te rappelle dans cinq minutes. Et pour le Wisconsin, tu peux toujours t'accrocher.

– Moi je vais à Green Bay quoi qu'il arrive, lui dit-il, mais elle avait déjà raccroché.

Le caractère aussi bref qu'acerbe de son appel ne parvenait pas à lui faire oublier son couvre-lit de petite fille modèle, les ondulations roses de sa lampe en lave et les mouvements cellulaires qu'elle projetait au plafond de sa chambre, ces ombres qui fusaient comme des spermatozoïdes.

Il alluma donc la télévision. Un jet égyptien qui ralliait Le Caire dans la nuit avait quitté l'aéroport Kennedy avec 217 personnes à son bord. Il avait disparu des écrans radar trente-trois minutes seulement après le décollage. À onze mille mètres d'altitude, par temps clair, il s'était soudain abîmé dans l'océan à moins de cent kilomètres au sud-est de Nantucket, sans que le moindre appel de détresse ne soit parvenu de la cabine. Les faisceaux radar indiquaient qu'il avait chuté à une vitesse de sept mille mètres à la minute, "comme une pierre", selon la formule d'un expert de l'aviation. L'eau était à 15 degrés centigrades, avec une profondeur de plus de quatre-vingts mètres : on avait peu d'espoir de retrouver des survivants.

C'était le type même de l'accident qui fait beaucoup d'usage aux médias, les reportages seraient le lieu de toutes les spéculations, et les "histoires de vie" abonderaient. Ainsi, un homme d'affaires qui préférait garder l'anonymat était arrivé en retard à l'aéroport et s'était vu refuser un billet au comptoir. Lorsqu'on lui avait dit que le vol était complet, il avait poussé des hurlements. Il était rentré chez lui, mais s'était réveillé vivant le lendemain. Ce genre de choses allait durer des jours.

À l'aéroport Kennedy, on avait transformé l'un des hôtels, le Ramada Plaza, en centre d'informations et de conseils aux familles des passagers dans l'angoisse, encore qu'il n'y ait pas eu beaucoup d'informations à leur donner. Wallingford s'y rendit cependant. Il préféra l'aéroport à la base de Cape Cod, car les médias ne pourraient pas joindre parfaitement les équipes de la garde-côtière employées à fouiller l'aire de l'accident. À l'aube du dimanche, on n'avait encore retrouvé que peu de débris de l'appareil, et un seul corps, disait-on. Sur la mer agitée, on ne voyait flotter aucune épave carbonisée, ce qui donnait à penser qu'il n'y avait pas eu d'explosion.

Patrick parla d'abord avec la famille d'une jeune Égyptienne qui s'était effondrée devant le Ramada Plaza. Elle s'était écroulée sur place, devant les caméras de télévision postées à l'entrée de l'hôtel, et des policiers l'avaient transportée dans le hall. Sa famille expliqua à Wallingford que son frère se trouvait à bord de l'avion.

Giuliani, le maire, était là comme de juste, consolant les uns et

les autres de son mieux. Wallingford pourrait toujours compter qu'il lui fasse une déclaration, car il semblait l'apprécier plus que tous ses confrères. Peut-être le voyait-il comme un policier blessé en service, ou encore, et c'était plus probable, il se souvenait de lui parce qu'il était manchot.

– Si la ville de New York peut se rendre utile, croyez bien qu'elle s'y emploie, dit Giuliani à la presse.

La mine un peu fatiguée, il se tourna vers lui pour ajouter :

– Parfois, quand c'est le maire qui demande, ça active un peu les choses.

Un Égyptien était en train de faire du hall de l'hôtel une mosquée de fortune : "Nous appartenons à Dieu et retournons à lui", priait-il en arabe ; Wallingford dut demander qu'on lui traduise ces mots.

À la conférence de rédaction précédant le journal du dimanche soir, on lui annonça de but en blanc les projets de la chaîne.

– Ou bien tu nous présentes le journal de demain soir, ou bien on te met sur une vedette de la garde-côtière, lui dit Mary.

– Demain dans la journée et demain soir, je suis à Green Bay, Mary, objecta-t-il.

– On va arrêter les recherches de survivants demain, Pat. On veut que tu sois sur place, en mer. Ou alors ici, à New York. Mais pas à Green Bay.

– Moi, je vais au match de foot, lui dit-il.

Il regarda Wharton, qui détourna les yeux ; puis Sabina, qui lui rendit son regard avec une neutralité affectée ; à Mary, il n'accorda pas un coup d'oeil.

– Dans ces conditions, on te vire, Pat, dit-elle.

– Dans ces conditions, virez-moi.

Il n'avait pas même besoin d'y réfléchir. Avec ou sans engagement chez PBS ou NPR, il s'était fait pas mal d'argent ; en outre, on ne pouvait pas le virer sans indemnités. Pour trouver du travail, il n'était pas dans l'urgence, il pouvait tenir un an ou deux.

Il regarda Mary pour voir la tête qu'elle allait faire puis Sabina.

– D'accord, si c'est comme ça, tu es viré, annonça Wharton.

Tout le monde eut l'air étonné que ce soit lui qui l'ait dit ; il en eut l'air étonné lui-même. Avant la réunion, ils en avaient tenu une autre, préliminaire, à laquelle Patrick n'avait pas été convié. Ils avaient sans doute décidé que ce serait Sabina qui le licencierait. En tout cas, cette dernière regardait Wharton avec une surprise exaspérée. Mary Shanahan, en revanche, était vite revenue de son étonnement.

Pour une fois, Wharton s'était peut-être laissé dépasser par une excitation insolite mais son faciès couperosé avait aussitôt repris son

insipidité coutumière ; l'homme était redevenu aussi falot que d'habitude. Se faire virer par Wharton, c'était comme se faire gifler à l'aveuglette, dans le noir.

– Quand je rentrerai du Wisconsin, on calculera ce que vous me devez, leur dit simplement Wallingford.

– Tu es prié de débarrasser ton bureau et ta garde-robe avant de partir, lui rappela Mary.

C'était la procédure habituelle, mais il en fut agacé.

On lui envoya un employé de la sécurité pour l'aider à ranger ses affaires et porter les cartons jusqu'à une limousine. Personne ne vint lui dire au revoir, ce qui était aussi la procédure habituelle ; mais si Angie avait été là ce dimanche soir, elle l'aurait sans doute fait tout de même.

Il était rentré chez lui lorsque Mrs Clausen appela. Il ne s'était pas vu au Ramada Plaza, mais elle avait suivi le reportage d'un bout à l'autre.

– Tu viens quand même ? s'enquit-elle.

– Oui, et je vais même pouvoir rester autant que tu voudras, parce que je viens de me faire virer, annonça-t-il.

– Ah, ah, tu m'intéresses, commenta-t-elle. Alors bon voyage !

Cette fois, il avait transité par Chicago, ce qui lui permit d'être dans sa chambre d'hôtel à temps pour voir le journal télévisé de New York. Il ne fut pas surpris de découvrir que Mary Shanahan en était la nouvelle présentatrice. Force lui fut de l'admirer, une fois de plus. Elle n'avait pas réussi à être enceinte, certes, mais elle avait tout de même atteint un de ses autres objectifs.

– Patrick Wallingford ne travaille plus pour nous, commença-t-elle avec entrain. Bonsoir, Patrick, où que tu sois.

On entendait dans sa voix quelque chose d'espiègle et de consolateur à la fois. Ce ton lui rappela le jour où, chez lui, il avait été incapable de bander et où elle s'était exclamée avec sollicitude : "Pauvre pénis !" Comme il l'avait compris un peu tard, elle était promise à un bel avenir.

Tant mieux s'il n'était plus dans la course. Il n'était plus assez malin – s'il l'avait jamais été.

Quelle soirée de gala pour les actualités ! On n'avait bien évidemment retrouvé aucun survivant. La déploration des victimes du vol 990 sur EgyptAir venait tout juste de commencer. On montrait, inévitable, l'image des curieux agglutinés sur la plage grise, à Nantucket, pour voir le désastre. Les "chasseurs de cadavres", comme Mary les avait appelés un jour; "ceux qui regardent la mort sous le nez", selon la formule de Wharton. Ils étaient chaudement vêtus.

Le gros plan pris du pont d'un navire école de la Marine marchande, on y voyait un tas d'effets des passagers récupérés dans

l'Atlantique, avait sans doute été retenu par Wharton. Après les inondations, les tornades, les tremblements de terre, les trains qui déraillaient, les avions qui s'écrasaient, les fusillades à l'école et autres massacres, il affectionnait en effet les articles de vêtement avec une mention spéciale pour les chaussures. Et puis, comme de juste, les jouets d'enfants : poupées désarticulées et ours en peluche trempés arrivaient en tête de ses préférences dans les inventaires du désastre.

Coup de chance pour la chaîne d'infos, le premier vaisseau à parvenir sur les lieux du drame était un navire école de la Marine marchande avec dix-sept cadets à son bord, qui constituaient un précieux témoignage humain, novices de la mer, à peu près du même âge que des étudiants de faculté en première année. Ils étaient là, au milieu de la flaque de fioul qui allait s'étendant ; on voyait remonter à la surface autour d'eux, outre les débris du fuselage, les sacs où les passagers avaient rangé leurs dernières emplettes, et des restes humains. Tous ces jeunes gens avaient enfilé des gants pour repêcher ce qui surnageait. L'expression de leurs visages "valait de l'or", selon la formule de Sabina.

Mary sut faire résonner sa remarque de conclusion : "Les grandes questions demeurent sans réponse", qu'elle formula d'une voix incisive. Elle portait un costume que Wallingford ne lui connaissait pas, un tailleur bleu marine dont, coup de charme oblige, la veste avait été laissée ouverte, ainsi que les deux premiers boutons de son chemisier bleu pâle, qui ressemblait beaucoup à une chemise d'homme, en plus soyeux. Cette tenue deviendrait sans doute son image de marque, se dit-il.

- L'accident du jet égyptien a-t-il pour origine un acte terroriste, une défaillance mécanique ou une erreur de pilotage ? demanda-t-elle avec pertinence.

Tiens, moi, j'aurais pris l'ordre inverse, pensa-t-il, j'aurais gardé l'attentat pour la fin, sans aucun doute.

Le dernier plan ne montrait pas Mary, mais les familles des victimes, rassemblées dans le hall du Ramada Plaza, la caméra en isolait de petits groupes tandis qu'en voix off Mary ajoutait :

- Ils sont si nombreux à vouloir savoir.

En somme, l'indice d'écoute serait bon. Wharton serait satisfait, même s'il était bien incapable d'exprimer sa satisfaction. Lorsque Mrs Clausen appela, Patrick sortait de la douche.

- Couvre-toi bien, lui dit-elle.

À son étonnement, elle l'appelait du hall de l'hôtel. Ils auraient le temps d'aller voir le petit Otto le lendemain matin. Pour l'instant, il était l'heure de partir pour le match ; il fallait qu'il se dépêche de s'habiller. Alors, ne sachant à quoi s'attendre, il s'exécuta.

Il lui semblait qu'il était bien tôt pour se rendre sur le stade,

mais peut-être qu'elle aimait y arriver en avance. Lorsqu'il quitta sa chambre et prit l'ascenseur pour la rejoindre dans le hall, il n'eut qu'une légère blessure d'amour-propre à la pensée qu'aucun de ses confrères de la presse ne l'ait pisté pour lui demander ce qu'avait voulu dire Mary Shanahan en annonçant à des millions de téléspectateurs qu'il ne "travaillait plus" pour la chaîne.

Cette petite phrase avait déjà dû susciter des tas d'appels. Wallingford se demandait comment Wharton gérait l'affaire, à moins qu'on en ait chargé Sabina. La chaîne n'aimait pas dire qu'elle avait licencié quelqu'un, ni d'ailleurs qu'il était parti de son propre chef. On couvrait généralement le fait d'un baratin si fumeux qu'il était impossible de savoir ce qui s'était vraiment passé.

Mrs Clausen avait regardé le journal. Elle demanda à Patrick :

- C'était la Mary qui n'est pas enceinte ?
- C'est bien elle.
- Je m'en doutais.

Doris portait pour sa part sa vieille parka vert passé des Green Bay Packers, celle-là même qu'elle avait sur elle le jour où il l'avait rencontrée. Pour conduire la voiture, elle n'en avait pas relevé le capuchon, mais il se figurait sa jolie frimousse encadrée par ce capuchon comme un visage d'enfant. Et puis elle portait des jeans et des chaussures de sport, comme le soir où la police l'avait informée du décès de son mari. Sans doute avait-elle également mis son vieux sweat-shirt aux couleurs des Packers, mais Wallingford ne pouvait pas voir ce qu'elle portait sous la parka.

Elle conduisait bien et ne le regardait jamais, se contentant de parler du match.

- Avec deux équipes qui sont à quatre victoires et deux défaites, tout peut arriver. On a perdu les trois dernières rencontres d'affilée, le lundi soir. Moi, je n'y crois pas à ce qu'ils disent. Ça ne change rien du tout que Seattle n'ait jamais participé à un match du lundi depuis sept ans, ou qu'il y ait des tas de Seahawks qui n'aient encore jamais joué à Lambeau Field. Leur entraîneur connaît Lambeau, et il connaît bien notre quarterback, aussi.

Le quarterback de Green Bay serait Brett Favre. Wallingford avait lu un journal à la page des sports, dans l'avion ; c'est ainsi qu'il avait appris que Mike Holmgren, l'ancien entraîneur des Packers, était devenu celui des Seahawks, de sorte que ce match représentait un retour au bercail pour celui qui avait été si populaire à Green Bay.

- Favre va en faire trop, ça, c'est couru, dit Doris à Patrick. Tandis qu'elle parlait, les phares des voitures lui éclairaient le visage par intermittence, mais elle restait de profil.

Il ne pouvait la quitter des yeux, personne ne lui avait jamais autant manqué. Il aurait aimé se dire qu'elle avait mis ces vieux

vêtements à son intention, mais il savait que c'était seulement son uniforme des jours de match. Quand elle l'avait séduit, dans le bureau du Dr Zajac, elle n'avait sûrement pas réfléchi à ce qu'elle avait sur elle, et elle ne se souvenait sans doute plus aujourd'hui de l'ordre dans lequel elle avait retiré ses vêtements. Lui, au contraire, n'avait oublié ni les habits ni le déshabillage.

Ils roulèrent vers l'ouest à la sortie du centre-ville, qui n'avait de centre-ville que le nom, quelques bars, des églises, une galerie marchande au bord de l'eau, passablement décrépite. On voyait peu d'immeubles de plus de deux étages, et le seul escarpement, enserrant le fleuve et les bateaux qu'on chargeait et déchargeait jusqu'à ce que la baie gèle, en décembre, était un immense terril, une montagne de charbon, en somme.

- Je n'aimerais pas être Mike Holmgren et rentrer chez moi avec ses Seahawks de Seattle à quatre victoires et deux défaites, risqua Wallingford, adaptant à peine ce qu'il avait lu dans le journal.

- Toi, on dirait que tu as lu le journal, ou que tu as regardé la télé, répondit-elle. Holmgren connaît les Packers comme s'il les avait faits. Et Seattle a une bonne défense. On n'a pas marqué tellement de points, contre les bonnes défenses, cette année.

- Ah bon ! dit Wallingford.

Mieux valait s'abstenir de toute remarque sur le match ; il changea de sujet :

- Vous m'avez manqué, toi et le petit Otto.

Mrs Clausen sourit sans répondre. Elle savait où elle allait. Elle avait placé un autocollant spécial sur sa voiture, on lui fit signe de passer dans une file où elle était toute seule, ce qui lui permit d'entrer dans une zone de parking réservée.

Ils se garèrent tout près du stade et montèrent en ascenseur à la tribune de la presse, où Doris ne prit même pas la peine de montrer leurs billets à un homme d'un certain âge, un officiel apparemment, qui la reconnut aussitôt. Il la serra dans ses bras et lui fit un baiser amical ; elle lui dit, en désignant Wallingford d'un signe de la tête :

- Il est avec moi, Bill. Patrick, je te présente Bill.

Wallingford serra la main de l'homme, s'attendant qu'il le reconnaisse, mais il n'en donna aucun signe. Ce devait être le bonnet de ski que Mrs Clausen lui avait tendu au sortir de la voiture. Il lui avait bien dit qu'il ne prenait jamais froid aux oreilles, mais elle avait répondu :

- Ici, tu prendrais froid. Et d'ailleurs, c'est pas seulement pour ça. Je tiens à ce que tu le mettes.

Ce n'était pas qu'elle voulait éviter qu'on le reconnaisse, quoique, en effet, ce bonnet lui épargnerait d'être repéré par un cameraman d'ABC, pour une fois, il demeurerait hors champ. Elle

avait insisté pour qu'il mette ce bonnet afin de s'intégrer à l'ambiance du match. Il était en effet arrivé vêtu d'un col roulé et d'un pantalon de flanelle grise, avec une veste de tweed et un pardessus noir, et presque personne n'était aussi habillé pour venir aux matchs des Packers.

Le bonnet de ski était vert Green Bay, avec une bordure jaune qu'on pouvait dérouler sur les oreilles, et il affichait bien évidemment le logo des Packers ; c'était un vieux bonnet, élargi par une tête plus grosse que celle de Wallingford. Il n'avait pas besoin de demander à Mrs Clausen à qui il avait appartenu, car il était clair que c'était celui de feu son mari.

Ils traversèrent la tribune de la presse, où Doris salua plusieurs autres personnes aux allures d'officiels avant de monter sur les gradins, tout en haut. Ce n'était pas ainsi que les fans entraient sur le stade, en principe, mais tout le monde semblait la connaître ; après tout, elle travaillait pour les Packers.

Ils descendirent la travée en direction de la pelouse éblouissante, trois mille mètres carrés d'herbe naturelle, un gazon qu'on appelait le bleu sportif, et qui faisait ses débuts de pelouse ce soir-là.

- Ouaa, murmura simplement Wallingford.

Si tôt, le stade était déjà plus qu'à moitié plein.

Ce stade est une demi-sphère parfaite, sans brèche, sans pont supérieur; il n'y a qu'un seul niveau à Lambeau Field, et les sièges extérieurs sont tous des gradins. Pendant les échauffements préliminaires, le spectacle fut dans les tribunes : les visages des supporters, peints en vert et or, les trompes en mousse de plastique qui avaient l'air de grands pénis souples, et les cinglés avec d'énormes quarts de fromage en guise de chapeau, les fameuses "tronches de fromage". Wallingford ne risquait pas d'oublier qu'il n'était plus à New York.

Ils descendirent donc la longue travée abrupte. Leurs sièges se trouvaient à mi-hauteur, du côté de la tribune de presse, au-dessus de la ligne des quarante yards. Patrick suivit Doris, frôlant des genoux massifs, tournés de côté pour les laisser gagner leurs sièges. Il s'aperçut qu'ils avaient pris place au milieu de gens qui les connaissaient, pas seulement Mrs Clausen, mais lui aussi. Ils ne le reconnaissaient pas parce qu'il était célèbre, puisqu'il portait le bonnet d'Otto, mais parce qu'ils s'attendaient à le voir là. Il avait rencontré plus de la moitié des supporters proches d'eux : c'étaient des Clausen ! Il reconnaissait les visages vus sur les innombrables photos qui tapissaient les murs du grand bungalow, à la maison du lac.

Les hommes lui donnaient une tape sur l'épaule, les femmes lui touchaient le bras, le gauche. "Alors, comment ça va ?" Il reconnut

celui qui venait de le saluer à son regard de cinglé ; c'était l'homme de la photo attachée à la boîte à bijoux par une épingle de sûreté, Donny, le tueur d'aigle, une moitié de visage peinte en jaune maïs, l'autre en vert cru, comme s'il était atteint d'une maladie invraisemblable.

- Vous m'avez manqué, au journal, ce soir, lui dit gentiment une femme.

Il l'avait vue en photo, elle aussi. C'était une des jeunes mamans sur son lit d'hôpital, avec son nouveau-né.

- C'est que je ne voulais pas rater le match, lui répondit-il.

Il sentit Doris lui presser la main ; jusque-là, il ne s'était pas rendu compte qu'elle la lui avait prise. Devant tout le monde ! Mais ils savaient déjà, ils avaient su bien avant lui. Elle le leur avait dit. Elle l'acceptait ! Il essaya de la regarder, mais elle avait relevé sa capuche de parka. Il ne faisait pas froid à ce point pourtant : elle lui dérobait son visage.

Il s'assit auprès d'elle, sa main dans la sienne. Quant à son bras sans extrémité, il avait été saisi par une dame âgée, à sa gauche. C'était une autre Mrs Clausen, plusieurs tailles au-dessus de la sienne, la mère de feu Otto, la grand-mère du petit Otto, l'ex-belle-mère de Doris. ("Il ne faut sans doute pas dire ex", pensa-t-il.) Il sourit à cette vaste personne, aussi grande que lui une fois assis, et qui le tira par le bras pour pouvoir lui faire un baiser sur la joue.

- On est tous très heureux de vous voir, dit-elle. Doris nous a dit.

Elle souriait d'un air approbateur.

Doris aurait peut-être pu me le dire, à moi ! pensa-t-il, mais lorsqu'il la regarda, elle avait toujours le visage dissimulé dans sa capuche. Seule la violence avec laquelle elle lui serrait la main lui indiquait qu'elle l'avait accepté. À sa stupeur, il découvrait qu'ils l'avaient tous accepté.

Il y eut une minute de silence avant le match ; Wallingford la crut dédiée aux 217 victimes du vol EgyptAir 990, mais c'était parce qu'il n'avait pas écouté. Cette minute de silence rendait hommage à Walter Payton, mort des complications d'une maladie de foie à l'âge de quarante-cinq ans. C'était lui qui avait couru presque tous les yards dans l'histoire de la Ligue nationale de football.

Avec une température de six degrés pour le coup d'envoi, le ciel était clair, ce soir-là. Le vent d'est soufflait à une vitesse de trente à l'heure, avec des pointes à cinquante. Peut-être que ces bourrasques portèrent au cerveau de Favre. Au cours de la première mi-temps, il rata deux interceptions, en fin de match, il en avait raté quatre. "Je t'avais dit qu'il en ferait trop", avait répété Doris les quatre fois, en restant cachée sous sa capuche.

Pendant la présentation des équipes, avant le match, la foule

de Lambeau Field avait ovationné son ancien coach, Mike Holmgren. Favre et Holmgren s'étaient donné l'accolade sur la pelouse. (Patrick Wallingford lui-même avait remarqué que le stade se trouvait à la croisée de l'avenue Mike Holmgren avec l'avenue Vince Lombardi.)

Holmgren rentrait au pays fin prêt. Outre ses deux interceptions, Favre perdit deux prises de balle. On entendit même quelques huées, une rareté à Lambeau.

- À Green Bay, les fans n'ont pas l'habitude de huer, dit Donny Clausen, signifiant clairement que ce n'était pas une chose qu'il se serait permise.

Il se pencha tout contre Patrick, les peintures vertes et jaunes de son visage l'auréolant d'une démente déjà bien assurée par sa réputation de tueur d'aigle.

- On veut tous voir Doris heureuse, chuchota-t-il, menaçant, à l'oreille de Wallingford, bien au chaud sous le vieux bonnet d'Otto.

- Moi aussi, lui assura Patrick.

Mais si Otto s'était tué parce qu'il n'arrivait pas à la rendre heureuse, justement? Si elle l'avait même poussé à se tuer, si elle le lui avait suggéré, d'une certaine façon ? Était-ce seulement l'angoisse du futur marié qui inspirait des pensées aussi noires à Wallingford ? Il ne doutait pas un instant que Doris Clausen puisse le pousser à se tuer s'il venait à la décevoir.

Il passa un bras autour de ses épaules menues et l'attira à lui ; de la main droite, il dégagea délicatement son visage de la parka. Il voulait seulement l'embrasser sur la joue, mais elle se tourna vers lui et l'embrassa sur la bouche. Il sentit des larmes sur son visage froid avant qu'elle l'enfouisse de nouveau dans sa capuche.

On retira Favre du terrain pour le remplacer par Matt Hasselbeck à moins de sept minutes de la fin du dernier quart-temps. Mrs Clausen regarda Wallingford bien en face et lui dit :

- On s'en va, moi, je ne reste pas pour regarder le bleu jouer.

Quelques Clausen grommelèrent en les voyant partir, mais ce fut dans la bonne humeur ; même le visage aux folles couleurs de Donny se fendit d'un sourire.

Doris menait Patrick par la main. Ils remontèrent vers la tribune de la presse, où un homme les fit entrer avec une cordialité presque excessive. C'était un type athlétique et juvénile, à sa carrure, on l'aurait pris pour un joueur, ou pour un ancien joueur ; Doris ne fit pas attention à lui, sauf qu'elle le désigna après qu'ils l'eurent laissé posté devant la porte latérale de la tribune. Ils étaient presque parvenus devant l'ascenseur lorsqu'elle dit :

- Tu as vu ce type ?

- Oui, dit Patrick.

Le jeune homme leur souriait toujours, à sa manière presque

trop cordiale, quoiqu'elle ne l'ait pas gratifié d'un regard.

- Eh bien, c'est le type avec qui j'aurais pas dû coucher.

Maintenant, tu sais tout de moi.

L'ascenseur était plein de journalistes sportifs, des hommes pour la plupart. Ils avaient coutume de quitter les tribunes avant la fin du match pour s'assurer une bonne place à la conférence de presse qui suivrait immédiatement. Ils connaissaient presque tous Mrs Clausen car, si elle travaillait essentiellement à la billetterie, il lui arrivait souvent de distribuer les laissez-passer à la presse. Les journalistes lui firent place aussitôt. Elle avait baissé sa capuche : il faisait chaud dans l'ascenseur bondé.

Les journalistes débitaient des statistiques et des clichés sur le match.

- Des prises de balle qui ont coûté cher... Holmgren a Favre dans le collimateur... le fait que Dotson se soit fait sortir n'a rien arrangé... C'est seulement la deuxième fois que Green Bay perd, sur les trente-six derniers matchs joués à Lambeau... Les Packers n'avaient jamais marqué aussi peu depuis qu'ils avaient perdu vingt et un à six contre Dallas, en 1996...

- Oui, mais ce match-là, on s'en fichait, déclara Doris, parce que c'est l'année où on a gagné le Super Bowl !

- Tu viens à la conférence de presse, Doris ? demanda un des journalistes.

- Pas ce soir, répondit-elle, j'ai rendez-vous.

Il y eut des oh et des ah, l'un des hommes siffla. Avec sa main absente cachée dans la manche de son pardessus, et la tête toujours dissimulée par le bonnet d'Otto, il se savait méconnaissable. Mais le vieux Subby Farrell, qui avait jadis travaillé pour la chaîne d'infos vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le reconnut pourtant.

- Hé, le type au lion ! lui lança-t-il.

Wallingford hocha la tête et retira enfin son bonnet.

- Ils t'ont flanqué dehors, ou quoi ?

Le silence se fit aussitôt ; tous les reporters sportifs voulaient savoir. Mrs Clausen serra de nouveau sa main et il répéta ce qu'il avait dit aux Clausen :

- Je voulais surtout pas rater le match.

Cette réplique eut un franc succès, auprès de Subby surtout, qui n'en posa pas moins la question suivante.

- C'est cet enfoiré de Wharton ?

- C'est Mary Shanahan, confia Wallingford à Subby (autant dire à eux tous), elle voulait mon fauteuil.

Mrs Clausen lui sourit, pour lui signifier qu'elle savait bien ce que Mary voulait vraiment.

Il se disait qu'il entendrait peut-être l'un d'entre eux dire,

Stubby par exemple, qu'il était un brave type, un gars sympa, ou un bon journaliste, mais en tendant l'oreille, il ne saisit que d'autres considérations sportives, ainsi que les surnoms familiers qui le suivraient jusqu'au tombeau.

Puis l'ascenseur s'ouvrit et les journalaux partirent au trot vers le côté du stade ; il leur fallait sortir dans le froid s'ils voulaient accéder aux vestiaires de l'équipe locale ou de celle des visiteurs. Doris mena Patrick au parking en passant entre les piliers du stade. La température avait baissé, mais tout en s'acheminant vers la voiture, la main de Doris dans la sienne, Patrick eut plaisir à sentir le froid sur sa tête et ses oreilles ; la température était peut-être tombée à zéro, il allait geler, mais c'était surtout le vent qui donnait cette impression de froid.

Une fois dans la voiture, Doris alluma la radio ; d'après ses commentaires, il se demanda pourquoi elle voulait entendre la fin du match. Les sept remplacements représentaient le record des Packers depuis les sept commis contre les Falcons d'Atlanta, onze ans auparavant.

- Même Levens a raté sa prise de balle, dit Mrs Clausen, incrédule, et Freeman, qu'est-ce qu'il a rattrapé ? Peut-être deux passes dans tout le match. Il aurait pu les avoir toutes aux dix yards !

Matt Hasselbeck, le jeune quarterback, acheva son premier passage à la Ligue, il avait réussi deux passes sur six aux trente-deux yards.

- Eh ben, dis donc ! s'exclama Mrs Clausen, ironique. Ah, la vache !

Le score final fut de 27 pour Seattle, et de 7 pour Green Bay.

- J'ai passé un moment formidable, dit Wallingford. J'adore être avec toi.

Il retira sa ceinture et s'allongea sur le siège avant, la tête posée sur les genoux de Doris. Il tourna les yeux vers le tableau de bord, et lui enserra la cuisse dans sa main. Il sentait ses muscles se contracter lorsqu'elle accélérât ou décélérât, et quand, de temps en temps, elle appuyait sur le frein. Elle lui effleurait doucement le visage, puis elle remettait les deux mains sur le volant.

- Je t'aime, lui dit-il.

- Je vais essayer de t'aimer, moi aussi, lui dit-elle. Je vais essayer de tout mon cœur.

Il accepta qu'elle ne puisse pas lui en promettre davantage. Il sentit une de ses larmes couler sur son propre visage, mais n'y fit pas allusion, sinon pour lui proposer de prendre le volant, ce qu'elle refusa. (Qui voudrait d'un manchot pour chauffeur ?)

- Je suis en état de conduire, lui dit-elle simplement. Puis elle ajouta :

- On va à ton hôtel. Papa et maman restent garder le petit. Tu les verras demain matin, en voyant Otto. Ils sont déjà au courant que je vais t'épouser.

Les phares des voitures qui passaient striaient l'intérieur de la voiture glaciale. Si Mrs Clausen avait allumé le chauffage, il ne marchait pas ; et elle roulait avec sa glace baissée d'un millimètre. On circulait sans mal, la plupart des fans étant restés à Lambeau Field pour boire le calice du match jusqu'à la lie.

Patrick envisagea de se redresser et de remettre sa ceinture. Il avait envie de voir cette antique montagne de charbon, sur la rive est du fleuve. Il ne savait pas au juste ce que le terril représentait pour lui, la persévérance, peut-être.

Il avait aussi envie de voir les écrans de télé luire dans la nuit, sur le trajet jusqu'au centre-ville; ils étaient sûrement tous allumés sur le match moribond, et le resteraient pour l'analyse qui suivrait. Cependant, les genoux de Mrs Clausen étaient chauds et réconfortants, et il trouvait plus facile de sentir de temps en temps une de ses larmes que d'être assis près d'elle à la regarder pleurer.

Comme ils approchaient du pont, elle lui parla.

- S'il te plaît, mets ta ceinture. Je ne veux pas te perdre. Il s'assit aussitôt, et boucla sa ceinture. Dans l'obscurité de la voiture, il n'aurait pas su dire si elle avait cessé de pleurer.

- Tu peux éteindre la radio, maintenant, lui dit-elle, et il éteignit.

Ils passèrent sur le pont sans rien dire, le haut terril se dressant au-dessus d'eux, puis s'amenuisant sur leur passage.

Qui peut dire l'avenir ? songeait Wallingford. L'avenir avec l'autre n'est jamais assuré. Pourtant, il se figurait voir son avenir auprès de Doris Clausen. Il le parait de l'éclat surnaturel avec lequel les alliances avaient jailli sous ses yeux, dans l'obscurité des piles de la jetée. Il y aurait quelque chose de doré dans son avenir avec Mrs Clausen, et ce d'autant plus, peut-être, qu'il lui semblait tellement immérité. Il ne la méritait pas davantage que ces deux alliances ne méritaient, avec leurs promesses tenues ou trahies, d'être clouées sous un ponton, à quelques centimètres des eaux froides du lac.

Combien de temps Doris serait-elle à lui, et lui à elle ? Spéculer ne servait de rien, autant se demander combien d'hivers il faudrait pour que le garage à bateaux s'effondre et sombre dans le lac sans nom.

- Comment il s'appelle, le lac ? demanda-t-il soudain à Doris, celui où se trouve la maison, je veux dire.

- Son nom ne nous plaît pas, lui répondit-elle, alors on l'appelle jamais comme ça. On dit seulement la maison du lac.

Puis, comme si elle savait qu'il pensait à son alliance et à celle

d'Otto, clouées sous le ponton, elle lui annonça :

- J'ai choisi nos alliances, je te les ferai voir à l'hôtel. J'ai pris du platine, cette fois. Je porterai la mienne à l'annulaire droit. (Où le type au lion, c'était clair pour tout le monde, allait porter la sienne, et pour cause.) Tu sais ce qu'on dit, déclara-t-elle, il ne faut pas laisser de regrets sur le terrain.

Wallingford devinait la source de ce proverbe. Même pour lui, il sentait le football, et un courage qui lui avait fait défaut jusque-là. En fait, c'était ce que disait le vieux panneau accroché au pied de l'escalier à Lambeau Field, au-dessus des portes menant aux vestiaires.

NE JAMAIS LAISSER DE REGRETS SUR LE TERRAIN

- Je pige, répondit-il.

Dans les toilettes des hommes, au stade, il avait vu un supporter à la barbe peinte en jaune et vert, comme le visage de Donny ; la dévotion nécessaire commençait à lui apparaître.

- Je pige, répéta-t-il.

- Non, tu piges pas, lui affirma-t-elle, pas encore, pas tout à fait. Il la regarda de près, elle avait cessé de pleurer.

- Ouvre la boîte à gants, lui dit-elle.

Il hésita ; il lui vint à l'esprit que le revolver d'Otto s'y trouvait peut-être, chargé.

- Vas-y, ouvre.

Dans la boîte à gants, il trouva une enveloppe avec des photos qui dépassaient. Il voyait les trous laissés dedans par les punaises, ainsi qu'une tache de rouille par-ci par-là. Bien sûr, il comprit d'où provenaient les photos avant de savoir ce qu'elles représentaient : c'étaient celles, une bonne douzaine, qu'elle avait naguère punaisées au mur de son côté du lit, mais retirées parce qu'elle ne supportait plus de les voir dans le garage à bateaux.

- Regarde-les, s'il te plaît, dit-elle.

Elle arrêta la voiture. L'hôtel était en vue, elle avait mis au point mort, sans couper le moteur. Le centre-ville était presque désert ; chacun était chez soi, ou sur le chemin du retour.

Les photos n'étaient pas dans un ordre particulier, mais il ne mit pas longtemps à saisir leur thème. Elles représentaient toutes la main gauche d'Otto. Sur certaines, elle tenait encore à sa personne. On voyait le bras solide du camionneur, et son alliance, aussi. Mais sur d'autres, Mrs Clausen l'avait retirée de ce qu'il savait être la main du mort.

Car il y avait des photos de Patrick Wallingford, aussi, ou du moins de sa nouvelle main gauche, sa main seule. Aux divers degrés d'enflure de la main, du poignet, et de la zone de l'avant-bras greffés,

il évaluait à quel stade elle l'avait saisi avec la main d'Otto, celle qu'elle appelait sa troisième.

Ainsi, on l'avait bien photographié dans son sommeil, il n'avait pas rêvé, et c'était pourquoi le bruit de l'obturateur lui avait semblé si réel ; les yeux fermés, il était logique que le flash lui ait paru faible et lointain, incomplet comme un éclair de chaleur, il en était bien ainsi dans son souvenir.

- Jette-les, je t'en prie, demanda Mrs Clausen. J'ai essayé, mais je n'y arrive pas. Débarrasse-t'en, c'est tout.

- D'accord, dit Patrick.

Elle s'était remise à pleurer ; il tendit le bras vers elle. Jamais il n'avait pris l'initiative de lui toucher le sein avec son moignon. Malgré la parka, il le sentait, et quand elle serra son avant-bras contre elle, il la sentit aussi respirer.

- Ne va pas te figurer que je n'aie rien perdu, moi, lui dit-elle avec véhémence.

Elle roula jusqu'à l'hôtel, lui tendit les clés de la voiture et le précéda dans le couloir, lui laissant le soin de garer le véhicule ; mais il décida de le confier à un employé de l'hôtel.

Puis il se débarrassa des photos, il les jeta avec leur enveloppe dans une corbeille publique ; elles disparurent en un clin d'oeil, mais il avait reçu le message. Il savait que Doris venait de lui révéler tout ce qu'elle était en mesure de lui révéler de son obsession ; en lui montrant les photos de la main, elle avait dit son dernier mot sur la question.

Quelles étaient donc les conclusions du Dr Zajac ? Il n'avait pas trouvé de raisons médicales au rejet de la greffe ; c'était pour lui un mystère. Ça n'en était pas un pour Patrick Wallingford, dont l'imagination n'était pas bornée par l'esprit scientifique. La main avait rempli son office, voilà tout.

Fait caractéristique, le Dr Zajac n'avait pas eu grand-chose à dire à ses étudiants de Harvard sur cette "déception professionnelle". Il était bien content de sa semi-retraite auprès d'Irma, Rudy et les jumeaux, et il prenait la déception professionnelle sans s'en émouvoir davantage que de la réussite.

"Sachez mener votre vie, leur disait-il, si vous avez déjà fait tout ce chemin, la carrière suivra toute seule." Mais les étudiants en médecine ne sont guère au courant qu'on a une vie. Ils n'ont pas eu le temps d'en avoir une.

Wallingford rejoignit Doris Clausen, qui l'attendait dans le hall. Ils prirent l'ascenseur pour regagner leur chambre sans échanger un mot.

Il lui laissa la salle de bains. Organisée comme elle l'était, elle n'avait apporté qu'une brosse à dents, rangée dans son sac. Et pressée

de se coucher, elle oublia de lui montrer les alliances en platine qui s'y trouvaient aussi ; elle les lui ferait voir le lendemain matin.

Pendant qu'elle prenait la salle de bains, il regarda les nouvelles de la nuit, en se faisant un point d'honneur d'éviter la chaîne qui l'avait employé. L'un des journalistes sportifs avait déjà commis des indiscretions auprès d'une autre chaîne ; l'information faisait la page de fin, c'était une conclusion meilleure que la moyenne : "Le type au lion perd sa place au profit de la Jolie Mary Shanahan", car c'est ainsi qu'on l'appellerait désormais, la "Jolie Mary".

Mrs Clausen était sortie de la salle de bains, toute nue, et elle se tenait à côté de lui.

Il fit une toilette rapide pendant qu'elle regardait l'épilogue du match de Green Bay; elle eut la surprise de découvrir que Dorsey Levens avait porté la balle vingt-quatre fois sur cent quatre yards, performance impressionnante dans une bataille perdue.

Lorsque Wallingford, nu lui aussi, sortit de la salle de bains, Mrs Clausen avait déjà éteint la télévision et elle l'attendait dans le grand lit. Il éteignit la lampe et se glissa auprès d'elle. Dans les bras l'un de l'autre, ils écoutèrent le vent ; il soufflait fort, en rafales, mais ils cessèrent bientôt de l'entendre.

- Donne-moi ta main, dit Doris.

Il savait de laquelle elle parlait.

Il prit d'abord sa nuque au creux de son bras ; de sa main droite, il s'accrocha à l'un de ses seins. Elle se mit à serrer son moignon entre ses cuisses, où il sentit les doigts perdus de sa quatrième main la caresser.

S'il faisait bon dans leur hôtel, au-dehors, la bise annonçait l'hiver qui arrivait ; mais ils n'entendaient plus que leur souffle rauque, oublieux comme tous les amants du vent qui tourbillonnait, et soufflait sans fin dans la nuit âpre et indifférente du Wisconsin.

Remerciements.

J'ai une dette envers Charles Gibson, d'ABC News et Good Morning America, pour le fax de seize pages à simple interligne : il s'agissait des notes les plus détaillées que j'ai reçues après le premier jet de ce roman, ou de n'importe quel autre, d'ailleurs. Merci, Charlie. Et j'ai contracté une dette du même ordre envers le Dr Martin Schwartz de Toronto ; ce n'est pas la première fois qu'il me conseille sur la crédibilité médicale d'une oeuvre de fiction. Encore merci, Marty.

Ma reconnaissance va aussi à David Maraniss, que j'ai consulté en ce qui concerne Lambeau Field et les Green Bay Packers, ainsi qu'à Jane Mayer, pour son clairvoyant article "Mauvaises nouvelles", publié le 14 août 2000 dans le New Yorker.

Dans le New York Times du 1er et du 2 novembre 1999, la couverture de l'accident du vol EgyptAir 990 m'a particulièrement été précieuse, en particulier les articles de Francis X. Clines, John Kifner, Robert D. McFadden, Andrew C. Revkin, Susan Sachs, Matthew L. Wald et Amy Waldman. Les trois récits de greffe de la main publiés par le Dr Lawrence K. Altman dans le Times m'ont très largement éclairé sur la chirurgie de la main : ils sont parus le 26 janvier 1999, le 15 janvier 2000 et le 27 février 2001.

Quant au déluge de commentaires et d'opinions qui a suivi la mort de John F. Kennedy Jr, mes sources ont été diverses et multiples (guère distinctes les unes des autres, le plus souvent) et trop nombreuses pour que je les cite ici. Il en va de même pour la plupart des émissions de télévision que j'ai suivies sur le sujet.

Comment oublier les trois assistants qui ont travaillé pour moi pendant toute la durée d'écriture du roman ? Ce sont eux qui ont dactylographié le manuscrit et qui l'ont relu en le faisant bénéficier de leurs critiques judicieuses ; merci donc à Chloe Bland, Edward McPherson et Kelly Harper Berkson. Plus que jamais, mon éditeur Harvey Ginsberg m'a fait paraître meilleur que je ne suis. Et comme toujours, à mon ami David Calicchio et ma femme Janet, qui ont l'un comme l'autre relu ce roman plus d'une fois, merci encore !

C'est Janet qui m'a donné l'idée de La Quatrième Main. Un soir que nous regardions la télévision avant de nous coucher, un reportage sur la première greffe de la main aux États-Unis a attiré notre attention. On n'y donnait que des informations succinctes sur l'intervention chirurgicale elle-même, et on parlait à peine de la façon dont le malade, je me plaisais à le nommer "le receveur", avait perdu

sa main. Du donneur, on ne savait rien. Il fallait pourtant bien que cette main vienne de quelqu'un mort tout récemment ; il avait sans doute une famille.

Janet a posé cette question qui a tout déclenché : "Et si la veuve du donneur réclamait un droit de visite de la main ?"

Le Dr John C. Baldwin, doyen de la faculté de médecine Dartmouth, m'a assuré que ceci ne risquait guère d'arriver dans la vie qu'on dit courante, il faudrait que s'en mêlent assez d'avocats et de garants de l'éthique médicale pour fonder une faculté des sciences humaines. Mais moi, je tends toujours l'oreille quand je pressens la matière d'une histoire. Tous les romans que j'ai écrits commencent par "Et si...".